This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

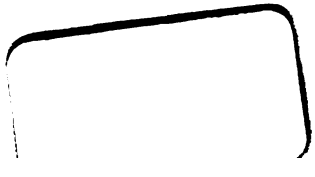
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Coypel inv. A. Duflos Sculp.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

1145

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

14

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME SIXIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin.

ELOGES
DES
ACADÉMICIENS
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES,
Morts depuis l'an 1699.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE naquit à Paris le 18 Mars 1640. Son père étoit Peintre ordinaire du Roi, & Professeur en son Académie de Peinture & de Sculpture. Il étoit parvenu à ces titres, &, ce qui est encore plus, à une grande réputation,

sans jamais avoir eu d'autre Maître que son génie naturel.

Le fils, qui paroissoit aussi en avoir beaucoup, fut destiné à la même profession. Il apprit parfaitement le dessin, ensuite la perspective, si nécessaire aux Peintres, & cependant assez négligée; & quoique les cadrans n'appartiennent guère à la Peinture, il étudia aussi la Gnomonique, peut-être parce que c'est une espèce de perspective. Le plus leger prétexte lui suffisoit pour étendre ses connoissances. Cet assemblage de cercles qui forment la sphère, & leurs projections sur différens plans, s'imprimoient dans son esprit avec une facilité surprenante; & il sembloit que, selon le système de Platon, ce ne fût qu'une réminiscence de ce que son ame avoit su autrefois. Il étoit aisé de prédire que ce jeune Peintre se changeroit en un grand Géomètre.

Il perdit son père à l'âge de 17 ans. Il tomba dans des infirmités continuelles, sur-tout dans des palpitations de cœur très-violentes. Il crut que le voyage d'Italie, qui lui étoit presque nécessaire pour son art, pourroit aussi être utile à sa santé, & il l'entreprit en 1660.

Dans ce Pays, où la savante Antiquité a laissé plus de restes qu'en aucun autre, & où ces précieux restes ont fait renaître

plus d'excellens Ouvrages modernes, il ne s'attacha d'abord qu'à ſe remplir les yeux de ces différens objets, qui jettoient dans ſon imagination des ſemences du beau. Mais à Veniſe, où la vie eſt fort oiſive, à moins qu'on n'y ſoit plongé dans des plaiſirs qui n'étoient pas pour lui, & en ce cas-là même encore aſſez oiſive, il s'appliqua fortement à la Géométrie, & principalement aux Sections Coniques d'Apollonius. La Géométrie commençoit à prévaloir chez lui, quoique revêtue de cette forme épineuſe & effrayante qu'elle a ſouverainement dans les Livres des Anciens. S'il n'y avoit préſentement d'autres Maîtres qu'Apollonius & Archimède, la délicateſſe de la plupart des Modernes ne s'en accommoderoit guère.

La vie retirée qu'on mène en Italie étoit fort du goût de M. de la Hire. Son caractère ſage & ſérieux l'attachoit à un Pays où les dehors, tout au moins, ſont ſérieux & ſages, & où l'air de folie n'eſt point un mérite qu'on affecte. Il aimoit les manières circonſpectes & meſurées des Italiens, qui, à la vérité, leur retranchent les agrémens de la familiarité françoiſe, mais auſſi leur en épargnent les périls. Il ſemble que le plus sûr pour les hommes ſeroit de s'approcher peu les uns les autres, & de ſe craindre mutuellement. Enfin

il auroit volontiers prolongé son séjour en Italie : mais sa mère, dont il étoit fort aimé, le rappeloit avec trop d'instance. Il revint au bout de quatre ans, bien résolu d'y retourner ; ce qui cependant n'a pas eu d'exécution. Du moins, quand il parloit de l'Italie, c'étoit toujours avec un plaisir dont les Italiens eussent pu tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangères est assez rare dans la bouche des François.

Etant de retour ici, il continua ses études géométriques, toujours plus profondes & plus suivies. M. Desargues, qui étoit du petit nombre des Mathématiciens de Paris, & M. Bosse, fameux Graveur, avoient fait une première Partie d'un Traité de la coupe des pierres, matière alors toute neuve : mais quand ils voulurent travailler à la seconde Partie, ils sentirent que leur Géométrie s'embarrassoit ; & ils s'adressèrent à M. de la Hire, qui, dans leur besoin, les secourut de sept propositions tirées de la Théorie des Coniques. M. Bosse les fit imprimer en 1672 dans une Brochure in-folio. Ce fut par-là que M. de la Hire avoua au Public qu'il étoit Géomètre.

Il soutint dignement ce nom par quelques Ouvrages qu'il donna ensuite en 1673 & 1676. Ils rouloient encore sur les

Coniques, excepté un petit Traité de la Cycloïde courbe qui étoit à la mode, & qui le méritoit encore plus qu'on ne croyoit en ce temps-là.

Enfin, la réputation de M. de la Hire fut en peu de temps au point de le faire ſouhaiter dans l'Académie des Sciences; & il y entra en 1678.

L'année ſuivante, il publia en un Volume in-12 trois Traités, qui ont pour titre; le premier : *Nouveaux Elémens des Sections Coniques;* le ſecond : *Les Lieux géométriques;* le troiſième : *La Conſtruction ou Effection des Equations.* Les deux derniers principalement étoient faits pour développer les myſtères de la Géométrie de Deſcartes. Ce grand Auteur avoit laiſſé beaucoup à deviner, beaucoup à éclaircir; &, ſelon le caractère des Livres originaux, ſon Livre étoit propre à en produire pluſieurs autres encore aſſez originaux. Tel fut celui de M. de la Hire. Les principes en étoient ſi bien poſés, malgré la difficulté naturelle de ces matières-là, aſſez connue des Géomètres, que quand plus de 30 ans après il en fut queſtion dans l'Académie à l'occaſion de quelques Ecrits de M. Rolle, M. de la Hire n'eut beſoin que de conſulter ſon ancien Ouvrage & d'en reprendre le fil. Il n'y auroit rien là de remarquable, s'il ne

s'agiſſoit que de la vérité des principes ; mais il s'agit de l'univerſalité & de la manière de leur application ; ce qui eſt ſuſceptible d'une infinité de degrés, de différences & de bizarreries apparentes dans la pratique.

M. Colbert avoit conçu le deſſein d'une Carte générale du Royaume plus exacte que toutes les précédentes. D'habiles Ingénieurs avoient déja travaillé à celles des Côtes, plus importantes que le reſte, à cauſe des Ports de Mer. Ces Ouvrages n'avoient été faits que par parties détachées qu'il auroit fallu lier enſemble : mais cela ne ſe pouvoit guère exécuter que par des Obſervations céleſtes, qui demandoient une certaine habitude ſavante. Ce fut pour ce travail que MM. Picard & de la Hire, nommés par le Roi, allèrent en Bretagne en 1679, & l'année ſuivante en Guyenne. Ils firent une correction très-importante à la Côte de Gaſcogne, en la rendant droite, de courbe qu'elle étoit auparavant, & en la faiſant rentrer dans les terres ; de ſorte que le Roi eut ſujet de dire, en plaiſantant, que leur voyage ne lui avoit cauſé que de la perte. C'étoit une perte qui enrichiſſoit la Géographie, & aſſuroit la Navigation.

En 1681, M. de la Hire eut ordre de ſe ſéparer de M. Picard, & d'aller déter-

miner la position de Calais & de Dunkerque. Il mesura aussi la largeur du Pas de Calais depuis la pointe du Bastion du Risban, qui est du côté de la mer, en allant vers Boulogne, jusqu'au Château de Douvres en Angleterre, & la trouva de 21,360 toises. Il avoit mesuré actuellement sur le bord de la mer une base de 2500 toises, qui fut le fondement de ses triangles. Ces sortes d'opérations ne demandent pas une fine Théorie, mais une grande adresse & une grande sûreté à opérer, quantité d'attentions délicates & de précautions ingénieuses; & enfin leur grande utilité récompense le peu de brillant géométrique. Le Public n'est jamais plus obligé aux grands Géomètres, que quand ils descendent à ces pratiques en faveur; ils lui sacrifient le plaisir & la gloire des hautes spéculations.

Pour finir la Carte générale, M. de la Hire alla à la Côte de Provence en 1682. Dans tous ces voyages, il ne se bornoit pas aux Observations qui étoient son principal objet; il en faisoit encore sur la variation de l'aiguille aimantée, sur les réfractions, sur les hauteurs des montagnes par le Baromètre. Il ne suivoit pas seulement les ordres du Roi, mais aussi son goût & son envie de savoir.

Dans la même année 1682, il donna

un Traité de Gnomonique, qu'il réimprima en 1698, fort augmenté & fort embelli. Cette ſcience n'étoit preſque qu'une pratique, abandonnée le plus ſouvent à des ouvriers peu intelligens & groſſiers, dont on ne reconnoît point les fautes; car chacun ſe contente de ſon cadran, & ne le compare à rien. M. de la Hire éclaira la Gnomonique par des principes & des démonſtrations, & la réduiſit aux opérations les plus sûres & les plus aiſées; & pour ne pas trop changer ſon ancien état, il eut ſoin de faire imprimer les démonſtrations dans un caractère différent de celui des opérations, & par-là donna aux ſimples ouvriers la commodité de ſauter ce qui ne les accommodoit pas : tant il faut que la ſcience ait de ménagemens pour l'ignorance, qui eſt ſon aînée, & qu'elle trouve toujours en poſſeſſion!

Nous avons déja parlé bien des fois de la fameuſe Méridienne commencée par M. Picard en 1669. M. de la Hire la continua du côté du Nord de Paris en 1673, tandis que M. Caſſini la pouſſoit du côté du Sud : mais ni l'un ni l'autre ne finirent alors leur Ouvrage. M. Colbert étant mort en 1683, cette grande entrepriſe fut interrompue, & M. de Louvois appliqua les Géomètres de l'Académie à de grands Nivellemens

Nivellemens néceſſaires pour les aqueducs & les conduites d'eaux que vouloit faire le Roi. M. de la Hire en 1684 fit le Nivellement de la petite rivière d'Eure qui paſſe à Chartres ; & il trouva qu'en la prenant à 10 lieues environ au-delà de Chartres, elle étoit de 81 pieds plus haute que le réſervoir de la grotte de Verſailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçue & du Miniſtre & du Roi. On voyoit déja les eaux d'Eure arriver à Verſailles de 25 lieues ; mais M. de la Hire repréſenta qu'avant que l'on entreprît des travaux auſſi conſidérables, il étoit bon qu'il recommençât le Nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque opération ou dans quelque calcul : ſincérité hardie, puiſqu'elle étoit capable de jetter dans l'eſprit du Miniſtre des défiances de ſon ſavoir. M. de Louvois, impatient de ſervir le Roi ſelon ſes goûts, ſoutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé ; mais celui-ci s'obſtinant dans ſa dangereuſe modeſtie, obtint enfin la grace de n'être pas cru infaillible. Il ſe trouva qu'il ne la méritoit pas ; il recommença en 1685 le Nivellement, qui ne différa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit pluſieurs autres Nivellemens par les ordres du même Miniſtre, car alors il étoit fort queſtion de conduire des eaux ;

& l'on a l'obligation à celle de Verſailles d'avoir porté à un haut point la ſcience du Nivellement & l'Hydraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépenſe des Mathématiciens qu'il employoit ; & M. de la Hire, exact juſqu'au ſcrupule & juſqu'à la ſuperſtition, préſentoit à M. de Louvois des mémoires dreſſés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas négligées. Le Miniſtre, avec un mépris obligeant, les déchiroit ſans les regarder, & il faiſoit expédier des ordonnances de ſommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit aſſez accordé ſa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour ſuivre ces ouvertures favorables, &, pour en profiter, ſi l'eſprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu compte d'un travail qui lui avoit été ordonné, il ne ſongeoit qu'à regagner ſon cabinet, qui le rappeloit avec force : en vain le Miniſtre vouloit le retenir ; il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mène à la fortune ; mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt chère pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

En 1685, parut ſon grand Ouvrage intitulé : *Sectiones Conicæ, in novem libros*

diſtributæ. C'eſt un *in-folio* qui contient toute la Théorie des Sections Coniques, ſur laquelle il avoit déja beaucoup préludé. On la voyoit pour la première fois toute entière & en corps, déduite de principes très-ſimples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe ſavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original ſur une matière qui renferme elle ſeule preſque tout ce que la Géométrie a de plus ſenſiblement utile, & qui en même temps ſert aſſez ſouvent de baſe aux ſpéculations les plus élevées.

Deux ans après, M. de la Hire ſe montra comme Aſtronome, en donnant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Méthodes plus faciles pour le calcul des éclipſes. Il y joignit en 1689 un Problême important d'Aſtronomie, & la deſcription d'une machine de ſon invention qui montre toutes les éclipſes paſſées & à venir, & les mois & les années lunaires avec les Epactes. Cette machine eſt fort ſimple; on la peut mettre avec une pendule dans la même boîte : elle ſera mue par le mouvement de la pendule; & quand elle eſt diſpoſée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an; ce qui ne conſiſte encore qu'en une opération d'un inſtant, & preſque imperceptible.

On a exécuté pluſieurs de ces machines dans des pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine, avec d'autres curioſités d'Europe, qu'elle effaça toutes à ſes yeux. Il dut ſentir que tous ſes Mandarins d'Aſtronomie, & tous ſes Lettrés, quoique ſi révérés en ce Pays-là, & ſi comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687, il les corrigea enſuite par un nombre beaucoup plus grand d'obſervations ; & en même temps il compoſa ſur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planètes. Il publia le tout en 1702, ſous le titre de *Tabulæ Aſtronomicæ, Ludovici Magni juſſu & munificentiâ exeratæ.* Nous en avons rendu compte en ce temps là. Nous répétérons ſeulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Aſtres ſont tirés immédiatement d'une longue ſuite d'obſervations aſſidues, & non d'aucune hypothèſe de quelques courbes décrites par les corps céleſtes. Ainſi l'on ne peut avoir, en Aſtronomie, rien de plus pur & de plus exempt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689, outre ſes premières Tables aſtronomiques, un petit Traité de Géométrie pratique, ſous

le titre d'*Ecole des Arpenteurs.* Il fut réimprimé en 1692, & fort augmenté. La promptitude de la réimpression prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guère pu être acheté que par ceux qui devoient s'en servir ; & l'utilité justifie l'Astronome de s'être abaissé à l'arpentage.

En 1694, parurent de lui quatre Traités, qui furent imprimés à la fin du second Volume des Mémoires que l'Académie donna en 1692 & 1693.

Le premier de ces Traités est sur les Epicycloïdes, courbes compriſes dans la même formation générale que la Cycloïde, mais plus composées, & qui lui succédèrent, quand elle eut été presque épuisée par les Géomètres. M. de la Hire entreprit cette matière, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs tangentes, leurs rectifications, leurs quadratures, leurs développées. C'est-là tout ce que peut sur les courbes la plus sublime Géométrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tschirnhaus, que, quoique Inventeur des Caustiques, il s'étoit trompé sur celle du quart du cercle, qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant

néanmoins le fond de la Méthode ; que celui-ci avoit toujours ſenti l'erreur, malgré des enveloppes ſpécieuſes & impoſantes qui la couvroient ; & qu'enfin il avoit démontré que cette Cauſtique, qui, à la vérité, étoit de la longueur déterminée par M. de Tſchirnhaus, n'étoit pourtant pas la courbe qu'il avoit cru, mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonſtration, & qu'il remporte cet avantage ſur un auſſi grand Adverſaire vaincu dans le cœur de ſes Etats.

Un fruit plus conſidérable, même ſelon ſon goût, de ſa Théorie des Epicycloïdes, ce fut l'application utile qu'il en fit à la Méchanique : bonheur aſſez rare en fait de courbes curieuſes. Il fit réflexion que dans les machines où il y a des roues dentées, c'eſt à ces dents que ſe fait tout l'effort, & que par conſéquent le frottement qui détruit toujours une grande partie de l'effet des machines, eſt à ces endroits plus grand & plus nuiſible que par-tout ailleurs. On auroit pu diminuer les frottemens, &, ce qui eſt encore un avantage, rendre les efforts toujours égaux, en donnant aux dents des roues une certaine figure qu'il auroit fallu déterminer par Géométrie. Mais c'eſt de quoi l'on ne s'aviſoit point ; au

contraire, on abandonnoit abſolument à la fantaiſie des ouvriers la figure de ces dents, comme une choſe de nulle conſéquence : auſſi les machines trompoient-elles toujours l'eſpérance & le calcul des Machiniſtes. M. de la Hire trouva que ces dents, pour avoir toute la perfection poſſible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit exécuter ſon idée avec ſuccès au Château de Beaulieu, à huit lieues de Paris, dans une machine à élever de l'eau.

Il faut avouer que cette idée n'a été exécutée que cette fois-là; une certaine fatalité veut qu'entre les inventions il y en ait peu d'utiles, & entre les utiles peu de ſuivies. L'application de la Cycloïde à la pendule a été fort pratiquée, du moins en apparence; mais on commence à en reconnoître l'inutilité. L'application d'une Epicycloïde aux dents des roues ſeroit certainement utile; mais elle eſt négligée.

Le ſecond Traité des quatre dont nous parlons, eſt une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid;* le troiſième eſt ſur les *différences des ſons de la Corde & de la Trompette marine;* le quatrième ſur les *différens accidens de la Vue.*

Le dernier eſt le plus curieux & le plus

intéreſſant. C'eſt une Optique entière ; non pas une Optique géométrique qui ne conſidère que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés ſelon certaines loix ; mais une Optique phyſique qui ſuppoſe la géométrique, & qui ne conſidère qu'une lunette vivante, animée, fort compliquée dans ſa conſtruction, ſujette à mille changemens : c'eſt-à-dire l'œil de M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la vue, ſuivant la différente conſtitution de l'œil, ou les différens accidens qui lui peuvent ſurvenir. Ces ſortes de recherches particulières, quand elles ſont bien approfondies, embraſſent un ſi grand nombre de phénomènes, la plûpart fort compliqués, ſinguliers, contraires en apparence les uns aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus générales, ni peut-être même moins d'étendue. Les principes généraux ſont bientôt ſaiſis, quand ils peuvent l'être : le détail eſt infini, & ſouvent il déguiſe tellement les principes, qu'on ne les reconnoît plus.

M. de la Hire en 1695 donna ſon Traité de Méchanique. Il ne ſe contente pas de la Théorie de cette ſcience, qu'il fonde ſur des démonſtrations exactes ; il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'élève même

juſqu'aux principes de cet Art divin qui a conſtruit l'Univers.

Ceux qui ne voient les Mathématiques que de loin, c'eſt-à-dire qui n'en ont pas de connoiſſance, peuvent s'imaginer qu'un Géomètre, un Méchanicien, un Aſtronome, ne ſont que le même Mathématicien : c'eſt ainſi à-peu-près qu'un Italien, un François & un Allemand paſſeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on eſt plus inſtruit, & qu'on y regarde de plus près, on ſait qu'il faut ordinairement un homme entier pour embraſſer une ſeule partie des Mathématiques dans toute ſon étendue, & qu'il n'y a que des hommes rares & d'une extrême vigueur de génie qui puiſſent les embraſſer toutes à un certain point. Le génie même, quel qu'il fût, n'y ſuffiroit pas ſans un travail aſſidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux, & par-là devint un Mathématicien univerſel. Il ne ſe bornoit pas encore là ; toute la Phyſique étoit de ſon reſſort, j'entends juſqu'à la Phyſique expérimentale, qui eſt devenue ſi vaſte. De plus, il avoit une grande connoiſſance du détail des Arts, pays très-étendu & très-peu fréquenté. Un Roi d'Armenie demanda à Néron un Acteur excellent & propre à toutes ſortes de perſonnages, pour avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe entière.

On eût pu de même avoir en M. de la Hire seul une Académie entière des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis long-temps Professeur de l'Académie d'Architecture, dont l'objet est presque entièrement différent de tous ceux qu'on se propose ici, & il rempliſſoit cette place comme si elle eût fait son unique occupation. On eût eu de surcroît en M. de la Hire un bon Dessinateur & un habile Peintre de payſage; car il réuſſiſſoit mieux en ce genre de peinture, peut-être parce qu'il a plus de rapport à la perſpective, & à la diſpoſition ſimple & naturelle des objets, telle que la voit un Phyſicien qui obſerve. Il est vrai qu'il faut d'ailleurs un goût que le Phyſicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702 graver deux Planiſphères de 16 pouces de diamètre ſur les deſſins qu'il en avoit faits. Les poſitions principales ont été déterminées par ſes propres obſervations. La projection de ces Planiſphères est par les poles de l'Ecliptique; & il l'avoit choiſie comme la plus commode, parce que les étoiles fixes tournant autour de ces poles, ſuivent toujours un même cercle.

En 1704, le Roi le chargea de placer dans les deux derniers pavillons de Marly

les deux grands Globes qui y ſont préſentement. Comme l'ouvrage dura quelque temps, le Roi avoit ſouvent la curioſité de l'aller voir. Il en demandoit compte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des diſcours de ſcience, dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'eſt un avantage rare à un Savant d'être goûté par un Prince ; &, pour tout dire auſſi, c'eſt un avantage rare à un Prince de goûter un Savant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'eſt pas entièrement exact à cauſe de la multitude, on trouve une grande quantité de morceaux importans qu'il a répandus, ſoit dans les Journaux, ſoit dans les Hiſtoires de l'Académie ; mais ſur-tout dans ces Hiſtoires où il n'y a point d'année qu'il n'ait enrichie de pluſieurs préſens, également conſidérables, & par leur beauté & par leur variété. Nous en avons trop parlé quand il en a été queſtion, pour en parler encore.

Il a fait infiniment plus que donner au Public tant d'excellens Ouvrages de ſa compoſition ; il lui a auſſi donné les Ouvrages d'autrui, & il n'y a pas plaint ſon temps & ſes peines. M. Picard, qui avoit beaucoup travaillé ſur le Nivellement, étant tombé malade, remit à M. de la Hire

tout ce qu'il avoit fait sur cette matière, & le pria de le faire imprimer avec les changemens & les additions qu'il jugeroit à propos. M. de la Hire exécuta son intention par un Livre qui parut en 1684, intitulé : *Traité du Nivellement de M. Picard, mis en lumière par M. de la Hire, avec des additions.* Pareillement il mit au jour en 1686 le *Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides*, Ouvrage posthume de M. Mariotte, dont une partie étoit au net quand il mourut, & l'autre y fut mise sur les papiers qu'on trouva de l'Auteur, & selon ses vues. On pourroit croire que la générosité de travailler à ces sortes d'Ouvrages n'a pas été si grande, parce qu'il avoit vécu en liaison d'amitié avec les Auteurs : mais on ne diminuera la gloire de sa générosité, qu'en lui accordant une autre sorte de gloire qui la vaut bien.

Tout ce que nous avons dit de ses différens travaux a dû donner l'idée, non-seulement d'une extrême assiduité dans son cabinet, mais encore d'une santé très-ferme & très-vigoureuse. Telle aussi étoit la sienne, depuis qu'il avoit été guéri des infirmités de sa jeunesse & de ses grandes palpitations de cœur par une fièvre quarte ; remède inespéré, qui lui avoit donné beaucoup de confiance à la Nature, & diminué

d'autant ſon eſtime pour la Médecine. Toutes ſes journées étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ſes nuits très-ſouvent interrompues par les obſervations aſtronomiques. Nul divertiſſement que celui de changer de travail; encore eſt-ce un fait que je haſarde ſans en être bien aſſuré. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'Obſervatoire, à l'Académie des Sciences, à celle d'Architecture, au Collége Royal, dont il étoit auſſi Profeſſeur. Peu de gens peuvent comprendre la félicité d'un Solitaire, qui l'eſt par un choix tous les jours renouvellé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languiſſante vieilleſſe. Quoique fort chargé d'années, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins aſſez pour ne pouvoir plus venir à l'Académie : quant à ſon eſprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux, il mourut ſans agonie, & en un moment, le 21 Avril 1718, âgé de plus de 78 ans.

Il a été marié deux fois, & a eu huit enfans. Chacun de ces deux mariages nous a fourni un Académicien.

Dans tous ſes Ouvrages de Mathématique, il ne s'eſt preſque jamais ſervi que de la Synthèſe, ou de la manière de dé-

montrer des Anciens, par des lignes & des proportions de lignes, ſouvent difficiles à ſuivre, à cauſe de leur multitude & de leur complication. Ce n'eſt pas qu'il ne fût l'Analyſe moderne, plus expéditive & moins embarraſſée; mais il avoit pris de jeuneſſe l'autre pli. De plus, comme les vérités géométriques découvertes par les Anciens ſont inconteſtables, on peut croire auſſi que la méthode qui les y a conduits ne peut être abandonnée ſans quelque péril; & enfin les méthodes nouvelles ſont quelquefois ſi faciles, qu'on ſe fait une eſpèce de gloire de s'en paſſer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais déſapprouvé le moins du monde. Au contraire, certains ſujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement, & preſque à la dérobée; & c'étoit alors une ſorte de triomphe pour les partiſans zélés de ce calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matières de pure Phyſique le ſecret de la Nature ſoit aiſé à attraper. Son explication, par exemple, des effets du froid, il ne la donnoit que pour un Syſtême, où un principe vraiſemblable étant poſé, tout le reſte s'en déduiſoit aſſez bien. Si on lui conteſtoit ce principe, on étoit tout

étonné qu'il n'en prenoit pas la défense. Il se contentoit d'avoir bien raisonné, sans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politesse extérieure, la circonspection, la prudente timidité de ce pays qu'il aimoit tant, de l'Italie; & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu réservé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & désintéressé, non-seulement en vrai Philosophe, mais en Chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vue de ceux de la Religion; & une piété solide, exempte d'inégalité & de singularité, a régné sur tout le cours de sa vie.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ELIE LERIGET DE LA FAYE naquit à Vienne le 15 Avril 1671 de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer, Receveur-Général des Finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le père étoit homme de Belles-Lettres, malgré un genre de vie

& des occupations qui en paroiſſent aſſez éloignées. Deux fils qu'il a eus héritèrent de lui cette inclination ; mais la Nature fit leur partage, de ſorte que l'aîné eut plus de goût pour les Sciences ſérieuſes, & le cadet pour les agréables.

Le P. Loup, Jéſuite, habile Mathématicien, trouvant beaucoup d'ouverture d'eſprit à cet aîné dont nous parlons, lui apprit les élémens de Géométrie. Le Diſciple ſe portoit à ces connoiſſances avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la guerre qu'il vouloit embraſſer. Son impatience d'y entrer fut ſi vive, qu'à l'âge de 19 ans il s'enrôla comme ſimple Cavalier : action où un jeune homme ſacrifioit une petite délicateſſe d'honneur, à l'empreſſement d'acquérir un honneur plus ſolide. A peine étoit-il Soldat, qu'il ſe trouva à la bataille de Fleurus.

Peu de temps après, il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mouſquetaires du Roi ; de-là il fut Enſeigne dans le Régiment des Gardes ; & il étoit Lieutenant, & ſervoit dans l'Armée du Maréchal de Boufflers, lorſque ſe donna le combat d'Eckeren près d'Anvers, en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laiſſa au Camp pour aller joindre, comme Volontaire, un détachement

ment de Grenadiers. Quiconque cherche ces occaſions où ſon devoir ne l'appelle point, ſait aſſez qu'il ne ſuffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la bataille de Ramillies & à celle d'Oudenarde. Dans cette dernière, il commandoit un Bataillon, & ſe diſtingua beaucoup. Il s'eſt trouvé auſſi aux Sièges de Douay & du Queſnoy dans une même campagne.

La plupart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage; il en eſt peu qui y penſent : leurs bras agiſſent auſſi vigoureuſement que l'on veut; leur tête ſe repoſe, & ne prend preſque part à rien. M. de la Faye ſe battoit comme eux; mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux de vues & de réflexions. Il ne laiſſoit pas ſa Géométrie oiſive; il levoit des plans, il imaginoit des machines pour le paſſage des rivières, ou pour le tranſport des pièces d'artillerie; enfin il faiſoit des découvertes dans la ſcience de la guerre, qui, comme toutes les autres, peut encore être perfectionnée, & ne le ſera guère plus promptement, quoiqu'elle ſoit la plus cultivée de toutes. Par-là il ſe fit un accès fort agréable auprès de feu Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit

que l'on pensât, & qui goûtoit ses idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit présenté un projet pour enrégimenter un nombre d'ouvriers capables d'exécuter tous les ouvrages nécessaires à la guerre, & le Prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'Auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce Corps. Mais la paix se fit en ce temps-là; le projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçu n'y eut pas de regret. Seulement seroit-il à souhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toujours, comme il le sera apparemment avec une infinité d'autres choses utiles, qu'il semble que quelque génie malin nous tire d'entre les mains.

La paix remit entièrement M. de la Faye aux Mathématiques, dont il commença à faire une étude plus suivie. Il s'appliqua particulièrement à la Méchanique & à la Physique expérimentale, & il n'y plaignit pas les dépenses qu'il pouvoit dérober aux besoins indispensables de sa condition; témoin, entr'autres curiosités de son cabinet, une pierre d'aiman de deux mille livres, que beaucoup d'autres gens de guerre n'auroient pas gardée longtemps. Aussi avoit-il assez étudié cette matière de l'aiman, & il préparoit sur cela des expériences & des réflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou

expliqué en partie, mais plutôt augmenté cette merveille.

Un dernier Réglement donné à l'Académie au commencement de 1716, lui produisit aussi-tôt de nouveaux Sujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son assiduité prouva qu'il ne se contentoit pas du simple titre d'Académicien. La première année il ne fut qu'assidu; peut-être s'étudioit-il dans le silence à prendre le ton de la Compagnie : la seconde, il commença à parler & à donner des morceaux de sa composition; mais il les donnoit avec une modestie & une espèce de timidité qui séyoit tout-à-fait bien à un homme de guerre transplanté dans une Assemblée de Savans.

La première chose qu'il ait fait voir ici, a été une machine à élever les eaux, qu'il avoit fondée sur une idée géométrique assez fine & fort neuve. Quand le Czar honora l'Académie de sa présence, elle se para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à frapper les yeux de ce Prince, & la machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué aussi la formation des pierres de Florence, qui sont des Tableaux naturels des plantes, de buissons, quelquefois de clochers & de châteaux. Quel Peintre les a dessinés ! M. de la Faye

traite cette question, qui dépend d'une Physique assez déliée, & d'une observation curieuse de faits souvent négligés, même par les Philosophes.

Ces deux Mémoires sont imprimés dans le Volume de 1717, auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'espérance pour les années suivantes ; mais l'Auteur n'a pas assez vécu. Il faut avouer que sa vie étoit un peu trop conforme à sa principale profession ; & apparemment elle en a été plus courte. Sa santé vint à s'affoiblir considérablement & promptement, & il mourut âgé de 47 ans le 20 Avril 1718.

Il n'a laissé qu'un fils de son mariage avec demoiselle Marie le Gras, d'une ancienne famille de Robe, déja connue sous Henri II, Dame d'une vertu & d'un mérite respectable.

Il avoit une gaieté naturelle, un ton agréable de plaisanterie, qui dans les occasions les plus périlleuses faisoit briller son courage, & hors de-là cachoit un savoir qu'il ne lui convenoit pas d'étaler. On pouvoit sentir qu'il eût été volontiers jusqu'à l'ironie ; mais il dissimuloit ce penchant sous des dehors fort polis, & même flatteurs. Il savoit bien réparer par ses manières le tort qu'il avoit d'être Géomètre & Physicien. Les faveurs que la

fortune lui devoit dans son métier, il les attendoit sans agitation & sans inquiétude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dues par la fortune. Une ambition si éclairée n'altéroit pas la tranquillité de son ame, & en général rien ne l'altéroit. Ce courage intérieur & raisonné appartenoit plus au Savant & au Philosophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, sur-tout à l'égard des honnêtes gens, que les malheurs publics ou particuliers réduisoient à implorer le secours d'autrui; & les libéralités qu'il leur faisoit étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerrière n'égale point cette vertu. Il est, sans comparaison, plus commun, & par conséquent plus facile d'exposer sa vie à des périls évidens & presque inévitables, que de secourir en pure perte, non pas un inconnu, mais son ami.

ÉLOGE
DE M. FAGON.

GUY-CRESCENT FAGON naquit à Paris le 11 Mai 1638 de Henri Fagon, Commissaire ordinaire des Guerres, &

de Louiſe de la Broſſe. Elle étoit niece de Guy de la Broſſe, Médecin ordinaire du Roi Louis XIII, & petit-fils d'un Médecin ordinaire de Henri IV.

Dès le temps de Henri IV, on s'étoit apperçu que la Botanique, ſi néceſſaire à la Médecine, devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens, où elle eſt fort confuſe, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les campagnes; réflexion qui, quoique très-ſimple & très-naturelle, fut aſſez tardive. On avoit vu auſſi que le travail d'aller chercher les plantes dans les campagnes étoit immenſe, & qu'il ſeroit d'une extrême commodité d'en raſſembler le plus grand nombre qu'il ſe pourroit dans quelque jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudians, & le ſeul Livre infaillible. Ce fut dans cette vue que Henri IV fit conſtruire à Montpellier en 1598 le Jardin des Plantes, dont l'utilité ſe rendit bientôt très-ſenſible, & qui donna un nouveau luſtre à la Faculté de Médecine de cette Ville. M. de la Broſſe, piqué d'une louable jalouſie pour les intérêts de la Capitale, obtint du Roi Louis XIII, par un Édit de 1626, que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin, dont il étoit proprement le Fondateur. Il paſſa enſuite dix ans à diſpoſer le lieu tel qu'il eſt

préſentement, à en faire les bâtimens, à y raſſembler des plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chez lui Madame Fagon ſa nièce, lorſqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après ſa naiſſance, c'eſt-à-dire en 1640, M. de la Broſſe fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonſtration publique des plantes. Ainſi M. Fagon naquit & dans le Jardin Royal, & preſque en même temps que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ſes yeux ce furent des plantes ; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes : la langue de la Botanique fut ſa langue maternelle. A cette première habitude ſe joignit un goût naturel & vif ; ſans quoi le Jardin eût été inutile. Après ſes études faites avec beaucoup d'application & de ſuccès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conſeils de M. de la Broſſe, le détermina à la profeſſion de la Médecine. Etant ſur les bancs, il fit une action d'une audace ſignalée, qui ne pouvoit guère en ce temps-là être entrepriſe que par un jeune homme, ni juſtifiée que par un grand ſuccès ; il ſoutint dans une Thèſe la circulation du ſang. Les vieux Docteurs trouvèrent qu'il avoit défendu avec eſprit cet étrange

paradoxe. Il eut le Bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Médecin, & que ce qui dépend d'un seul homme, dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante, un premier Médecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé le Jardin Royal, & heureusement l'avoit assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit presque plus un jardin. M. Vallot, devenu premier Médecin, entreprit de relever ce bel établissement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins, qui furent reçus avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrénées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la Patrie ; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. En même temps M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit sa place, pour rassembler le plus qu'il étoit possible de plantes étrangères & des Pays les plus éloignés. On

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il eſt intitulé : *Hortus Regius*. M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit Poëme latin. Ce concours de plantes, qui de toutes les parties du monde ſont venues à ce rendez-vous commun ; ces différens Peuples végétaux, qui vivent ſous un même climat ; le vaſte Empire de Flore, dont toutes les richeſſes ſont raſſemblées dans cette eſpèce de Capitale ; les plantes les plus rares & les plus étrangères, telles que la Senſitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres ; le ſoin du Roi pour la ſanté de ſes Sujets, ſoin qui auroit ſeul ſuffi pour rendre la ſienne infiniment précieuſe, & digne que toutes les plantes ſalutaires y travaillaſſent, tout cela fournit aſſez au Poëte : & d'ailleurs on eſt volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Profeſſeur en Botanique & en Chymie au Jardin Royal ; car on y avoit joint la Chymie qui fait uſage des plantes, à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit peuplé de plantes ce Jardin, il le repeupla auſſi de jeunes Botaniſtes que ſes leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler ſur la Thériaque, l'Apothicaire qui étoit chargé d'apporter les drogues, lui en apporta une autre preſque auſſi compoſée, dont je n'ai pu ſavoir le nom, ſur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par ſe plaindre publiquement de la ſupercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une : mais pour corriger l'Apothicaire de lui faire de pareils tours, il ſe mit à parler ſur la drogue qu'on lui préſentoit, comme il eût fait ſur la Thériaque ; & fut ſi applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoiſſance pour la malignité qu'on avoit eue.

En même temps il exerçoit la Médecine dans Paris avec tout le ſoin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain ; & cependant il ne recevoit jamais aucun paiement, malgré la modicité de ſa fortune, non pas même de ces paiemens déguiſés ſous la forme de préſens, & qui ſont ſouvent une agréable violence aux plus déſintéreſſés. Il ne ſe propoſoit que d'être utile, & de s'inſtruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choiſir par le feu Roi en 1680 pour être premier Médecin de Madame la Dauphine. Quelques mois après, il le fut auſſi de la Reine ; & après ſa mort, il fut chargé par le Roi du ſoin

de la ſanté des Enfans de France. Enfin, le Roi, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma ſon premier Médecin en 1693; dignité qui jouit auprès de la perſonne du Maître, d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pu remplir par lui-même les fonctions de Profeſſeur en Botanique & en Chymie au Jardin Royal; mais du moins il ne les faiſoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le repréſenter. C'eſt à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pu l'être.

Dès qu'il fut premier Médecin, il donna à la Cour un ſpectacle rare & ſingulier, un exemple qui non-ſeulement n'y a pas été ſuivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de ſa Charge; il ſe retrancha ce que les autres Médecins de la Cour ſes ſubalternes payoient pour leurs ſermens; il abolit des tributs qu'il trouvoit établis ſur les nominations aux Chaires Royales de Profeſſeur en Médecine dans les différentes Univerſités, & ſur les Intendances des eaux minérales du Royaume. Il ſe fruſtra lui-même de tout ce que lui avoit préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuſe & inventive, dont il pouvoit

assez innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi, en faisant la Maison de feu Monseigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser : mais M. Fagon ne se démentit point ; il représenta qu'une place aussi importante ne devoit pas être vénale, & la fit tomber à feu M. de la Garliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Médecin, & unie à la Surintendance des bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Médecin n'avoit plus que la Surintendance des exercices du Jardin, sans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des bâtimens, M. Fagon obtint du Roi, que celle du Jardin Royal seroit réunie à la Charge de premier Médecin, en laissant néanmoins au Surintendant des bâtimens la disposition des fonds nécessaires à l'entretien du Jardin. Il eût pu facilement se faire accorder aussi cette disposition, & tout autre ne l'eût pas négligée ; mais ces sortes d'avantages ne touchent

pas tant ceux qui ne feroient précisément qu'en bien user.

Il a toujours eu une tendresse particulière pour ce Jardin, qui avoit été son berceau. Ce fut dans la vue de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inspira au Roi le dessein d'envoyer M. de Tournefort en Grèce, en Asie & en Egypte. Quand les fonds destinés au Jardin manquoient dans des temps difficiles, M. Fagon y suppléoit, & n'épargnoit rien, soit pour conserver les plantes étrangères dans un climat peu favorable, soit pour en acquérir de nouvelles dont le transport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit presque sous sa protection les malheurs du reste de la France.

Il avoit aussi beaucoup d'affection pour la Faculté de Médecine de Paris, dont il étoit Membre; elle trouvoit en lui, dans toutes les occasions, un Agent fort zélé auprès du Roi; il maintenoit en vigueur les priviléges qui lui ont été accordés, & que des usages contraires, si on les toléroit, aboliroient aisément, même sous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas; mais tous les cas particuliers seroient d'une discussion infinie, & les exceptions d'une

dangereuſe conſéquence. Si la loi eſt juſte en général, il faut lui paſſer quelques applications malheureuſes.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empiriques. Ces ſortes de Médecins d'autant plus accrédités qu'ils ſont moins Médecins, & qui ordinairement ſe font un titre ou d'un ſavoir incompréhenſible & viſionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop ſouvent puni la crédulité de leurs malades; & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques ſuccès de cet extraordinaire, un ſage préjugé eſt toujours pour la règle.

Ce n'eſt pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle ſecrets; au contraire, il en a fait acheter pluſieurs au Roi : mais il vouloit qu'ils fuſſent véritablement ſecrets, c'eſt-à-dire inconnus juſques-là, & d'une utilité conſtante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient poſſéder un tréſor, que leur tréſor étoit déja public; il leur montroit le Livre où il étoit renfermé, car il avoit une vaſte lecture, & une mémoire qui la mettoit toute entière profit.

Auſſi, pour être parvenu à la première dignité de ſa profeſſion, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la mériter encore de plus

en plus après l'avoir obtenue. Les fêtes, les ſpectacles, les divertiſſemens de la Cour, quoique ſouvent dignes de curioſité, ne lui cauſoient aucune diſtraction. Tout le temps où ſon devoir ne l'attachoit pas auprès de la perſonne du Roi, il l'employoit ou à voir des malades, ou à répondre à des conſultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Verſailles lui paſſoient par les mains, & ſa maiſon reſſembloit à ces Temples de l'Antiquité, où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux différens. Il eſt vrai que les ſuffrages des Courtiſans en faveur de ceux qui ſont en place, ſont aſſez équivoques; qu'on croyoit faire ſa cour de s'adreſſer au premier Médecin, qu'on s'en faiſoit même une eſpèce de loi: mais heureuſement pour les Courtiſans, ce premier Médecin étoit un auſſi grand Médecin.

Il avoit beſoin de l'être pour lui-même; il étoit né d'une très-foible conſtitution, ſujet à de grandes incommodités, ſurtout à un aſthme violent. Sa ſanté, ou plutôt ſa vie, ne ſe ſoutenoit que par une extrême ſobriété, par un régime preſque ſuperſtitieux; & il pouvoit donner pour preuve de ſon habileté, qu'il vivoit.

Après la mort du Roi, il ſe retira au Jardin Royal, dont il avoit conſervé la

Surintendance. Son art céda enfin à une néceſſité inévitable; il mourut le 11 Mars 1718 âgé de près de 80 ans.

L'Académie des Sciences l'avoit choiſi en 1699 pour être un de ſes Honoraires.

Outre un profond ſavoir dans ſa profeſſion, il avoit une érudition très-variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La raiſon même ne doit pas dédaigner de plaire quand elle le peut. Il étoit attaché à ſes devoirs juſqu'au ſcrupule; & quelquefois au milieu de douleurs aſſez vives, il ne laiſſoit pas d'être auprès du Roi dans les temps où il y devoit être. L'aſſiduité d'un homme auſſi déſintéreſſé, & qui au lieu de demander refuſoit, n'étoit pas celle d'un Courtiſan. Quelquefois il ne ſe défioit pas aſſez des inſtructions qu'il recevoit dans les choſes de ſon miniſtère, car il étoit dans un poſte trop élevé pour avoir la vérité de la première main; & l'amour qu'il ſe ſentoit pour la juſtice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoient beaucoup aux idées qu'il avoit priſes. Il a toujours ſouffert ſes longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un ſage Phyſicien, qui ſait à quoi la machine du corps humain eſt ſujette, qui pardonne à la Nature.

Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Evêque de Lombez; & le second, Conseiller d'Etat.

ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ

DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER naquit le 11 Avril 1675 de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Ministre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatrième fils, & fut destiné de bonne heure à l'Eglise. Des Bénéfices considérables suivirent promptement cette destination. De plus, dès l'âge de 9 ans il fut pourvu de la Charge de Maître de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en sa faveur; celle de Garde de la Bibliothèque du Roi, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Médailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureusement ses inclinations & ses dispositions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée indiquoit. Tous ceux qui brilloient le plus dans la

Littérature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de ſi près, on les attiroit chez lui, ou plutôt on les y admettoit; car il n'étoit guère beſoin de violence ni d'adreſſe pour les mettre en liaiſon avec le fils d'un Miniſtre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis: ils y apportoient les prémices de leurs Ouvrages, leurs projets, leurs réflexions, le fruit de leurs longues lectures; & le jeune homme qu'ils vouloient inſtruire, & à qui ils ne cherchoient guère moins à plaire, n'étoit nourri que de ſucs & d'extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des Exercices publics ſur Virgile, Homère & Théocrite, qui répondirent à une ſi excellente éducation. Auſſi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans ſon Livre des enfans célèbres par leur ſavoir: cet enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit ſa première année de Philoſophie en 1691, lorſqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois ſon père. Il prouva bien que ſes études juſques-là n'avoient pas été forcées; il les continua avec la même ardeur, & embraſſa même celles qui ne lui étoient pas abſolument néceſſaires. Il apprit de M. de la Hire la Géométrie, & de M. du Verney l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que bien

d'autres auroient cru volontiers en ſa place, que ſon nom, ſa richeſſe, le crédit d'une famille très-puiſſante, fuſſent un mérite ſuffiſant.

Dans ſon cours de Théologie, il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubiſe, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il ſe mit entr'eux une émulation dont ils profitèrent tous deux; & par une eſpèce de reconnoiſſance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contractèrent une étroite liaiſon.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carrière, en recevant le Bonnet de Docteur de Sorbonne, feu M. l'Archevêque de Rheims, ſon oncle, lui donna de l'emploi dans ſon Diocèſe, pour ſe former aux affaires Eccléſiaſtiques. L'école étoit bonne, mais ſévère, à tel point, qu'elle eût pu le corriger des défauts mêmes que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Aſſemblée du Clergé, tenue en 1700, à laquelle préſida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la première fois ſur un grand Théâtre. Son caractère y fut généralement goûté: on retrouvoit en lui la capacité, le ſavoir, l'eſprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de

ſon oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir appriſes de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année, il partit pour l'Italie. Il y fut reçu par les Princes & les Gouverneurs en fils de M. de Louvois, & en frère de M. de Barbezieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, & par les Savans & les Illuſtres en homme déja fort inſtruit, & digne de leur commerce. Il fit par-tout, & principalement à Rome, une dépenſe auſſi noble que ſon nom la demandoit; il y joignoit une extrême politeſſe, &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manières mêmes, qu'il ſut prendre en aſſez peu de temps, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il ſavoit qui manquoient à la Bibliothèque du Roi, & il en acheta environ 3000 Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de ſon voyage, il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après ſon retour d'Italie, il reprit, ſous M. l'Archevêque de Rheims, l'adminiſtration de ce grand Diocèſe. Il fut pluſieurs années Grand-Vicaire & Official: mais le Prélat étant mort en 1710, M. l'Abbé de Louvois ſentit plus que ja-

mais, par tant de pertes importantes, combien il eſt à propos d'avoir un mérite qui ſoit à ſoi.

Quoiqu'il ſe fût toujours conduit avec ſageſſe entre les deux partis qui depuis un ſiècle font tant de bruit dans l'Egliſe, l'Archevêque, peu favorable au plus puiſſant des deux, lui avoit rendu ſon neveu fort ſuſpect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la modération que l'obſcurité des matières & l'eſprit du Chriſtianiſme ſembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas; & les canaux par où paſſoient les graces Eccléſiaſtiques paroiſſoient mal diſpoſés à ſon égard. Il n'en eſpéra plus aucune, & ne renonça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux eſpérances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaiſons différentes, l'oiſiveté, une liberté entière, l'utilité de la contrainte, euſſent changé fort ſenſiblement ſes premières allures.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires, fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois, ſa mère, qui, par leur étendue, leur nombre & leur importance, demandoient en quelque ſorte un Miniſtre; & le talent des Sciences ſe tourna principalement du côté de la

Bibliothèque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-seulement de plus de 30,000 imprimés, mais d'un grand nombre de manuscrits, dont les plus considérables sont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Messieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Ganières, d'Hozier.

Dès l'année 1699, il étoit entré dans cette Académie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas étranger, après les leçons qu'il avoit reçues de quelques-uns des principaux Sujets de la Compagnie; & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la langue, ou plutôt les différentes langues du Pays. Il entra ensuite & dans l'Académie Françoise en 1706, & dans celle des Inscriptions en 1708; si l'on y joint la Sorbonne, qui étoit, pour ainsi dire, sa Patrie, on verra qu'il étoit, en fait de Sciences, une espèce de Cosmopolite, un habitant du monde savant.

Après la mort du feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un Sujet propre à la Prélature. Aussi fut-il nommé en 1717 à l'Evêché de Clermont; mais sa santé, qui malgré son peu d'âge & la force apparente de sa constitution devenoit fort mauvaise, l'empêcha d'accepter cette place. Il sentoit déja des atteintes de la pierre. Quand il en fallut venir à l'opération, il

s'y prépara comme à une mort certaine ; & en effet, après l'avoir soufferte, il mourut le 5 Novembre 1718 dans toutes les dispositions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut desirer de plus sage & de plus sensé dans un testament se trouve dans le sien ; des legs aux Pauvres, à ses Abbayes, à ses Domestiques, à ceux de ses amis, dont la fortune étoit trop médiocre, tous créanciers à qui les loix ne donnent point d'action, & qui ne le sont qu'autant que les débiteurs ont des sentimens de vertu.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT naquit à Paris le 26 Octobre 1678 de François Remond, Ecuyer, Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le second de trois frères.

Après le Collége on le fit étudier en Droit, parce qu'on le destinoit à une Charge de Magistrature pour laquelle il avoit beaucoup d'aversion. Son père étoit

fort sévère & fort absolu, & lui fort ennemi de la contrainte, d'un esprit assez haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réussir. Las du Droit & de la maison paternelle, il se sauva en Angleterre ; dès que la paix de Riswick eut rendu l'Europe libre aux François, il passa dans les Pays-Bas, & de-là en Allemagne chez M. de Chamoys, son parent, Plénipotentiaire de France à la Diète de Ratisbonne.

Ce fut-là que la *Recherche de la Vérité* lui tomba entre les mains. On ne lit guère ce Livre-là indifféremment, quand on est d'un caractère qui donne prise à la Philosophie ; il faut presque nécessairement ou se rendre au Système, ou se croire assez fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit absolument, & en éprouva les deux bons effets inséparables ; il devint Philosophe & véritable Chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après son retour son père mourut, & le laissa à l'âge de 22 ans maître d'un bien assez considérable, & de lui-même : mais la *Recherche de la Vérité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conseils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathématiques, prévinrent les périls d'un état si agréable. Il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi-volontés ;

il

il se plongea entièrement dans les exercices d'une piété sincère, dans la Philosophie & dans les Mathématiques : il vivoit dans un désert, puisqu'il ne voyoit plus que ses pareils, sur-tout le P. Malebranche, son Maître, son guide & son intime ami.

En 1700, il fit un second voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la première fois que pour sortir de France ; & alors il y alla pour voir un Pays si fertile en Savans : il osa dès ce temps-là rendre visite à M. Newton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guisnée qu'il avoit appris les premiers élémens de Géométrie & d'Algèbre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route ; une grande penétration d'esprit naturelle, & la première ardeur d'une jeunesse fort vive, appliquées toutes deux ensemble, & sans interruption, à un seul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort se ménagea encore un secours très-utile ; il s'associa M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de Géométrie, & qui promettoit beaucoup. Ils s'instruisoient l'un l'autre, s'éclairoient, s'animoient, se communiquoient du goût & de la passion. Dans ce cas-là le compagnon

d'un travail le rend plus tendu, & cependans plus agréable. Ils paſsèrent trois ans dans l'ivreſſe du plaiſir des Mathématiques; ils pénétrèrent juſques dans le Calcul intégral, qui les piquoit d'autant plus qu'il étoit plus épineux & moins connu: mais toute cette félicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être trop expoſée à la jalouſie de la fortune.

On avoit revêtu d'un Canonicat de Notre-Dame de Paris le frère cadet de M. de Montmort, ſans trop conſulter ſon inclination. Il voulut renoncer à l'état Eccléſiaſtique, & ſe donner pour ſucceſſeur, ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les ſuffrages des gens de bien n'étoient pas ſi favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le réſoudre à prendre le Canonicat, lui qui vivoit déja comme le meilleur Eccléſiaſtique du monde. Il n'avoit à leur oppoſer que l'aſſujettiſſement pénible & perpétuel de la vie de Chanoine, très-adouci à la vérité par l'uſage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids: & dans le fond il étoit retenu auſſi par ſes chères Mathématiques, qui devoient ſouffrir beaucoup de ſon aſſiduité au Chœur. Mais enfin ſa délicateſſe de conſcience, même pour autrui, lui fit tout ſurmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur.

Les Offices du jour n'avoient nulle préférence sur ceux de la nuit, ni les assiduités utiles sur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de temps qui pouvoit être de reste, étoit soigneusement ménagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçu de la nature des inclinations nobles, généreuses & bienfaisantes; & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection se réunissoit en lui, la Philosophie, la Religion, les engagemens encore plus étroits de l'état Ecclésiastique. Il faisoit imprimer à ses frais les Livres d'autrui, qui, quoique bons, n'eussent pas trop été recherchés par les Libraires, comme celui de M. Guisnée sur *l'Application de l'Algèbre & de la Géométrie;* ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonstances ne se fussent pas aisément répandus, comme le Traité de M. Newton sur la *Quadrature des Courbes.* Il marioit ou faisoit Religieuses des filles, qui faute de bien n'eussent trouvé que des Amans, & pas même des Monastères; & pourvu que les besoins ne fussent pas tout-à-fait disproportionnés à son pouvoir, il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences, ni à celui du prochain. Cependant il faut avouer qu'au milieu de la douceur inséparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content: sa vie

rigoureuſe de Chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le gênoit trop; il ne ſentoit point qu'il fût où il auroit voulu être.

Vers la fin de 1704, il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareuil, qui eſt dans le voiſinage, demeuroit Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe chronologique étoit bru de Charles IX, mort il y avoit alors 130 ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette Princeſſe, & il vit chez elle Mademoiſelle de Romicourt, ſa petite-nièce & ſa filleule. Après cette viſite, ſon Canonicat lui fut plus à charge que jamais; & enfin il ſe défit de l'importune Prébende, pour pouvoir prétendre à cette Demoiſelle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoiſſoit davantage; & il l'épouſa en 1706 au Château de Mareuil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclure, il lui déclara de lui-même & ſans aucune néceſſité, qu'il avoit dépenſé vingt-cinq mille écus de ſon bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occaſion, où l'uſage autoriſe les tromperies, en ne les puniſſant pas par le déshonneur qu'elles mériteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; ſans cela, on n'auroit jamais ſu

juſqu'où il avoit pouſſé la généroſité ou la charité chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié, il continua ſa vie ſimple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur aſſez ſingulier le mariage lui rendit ſa maiſon plus agréable. Les Mathématiques en profitèrent. Plein de différentes vues, il ſe fixa ſur une matière toute neuve; car le peu que MM. Paſcal & Huguens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il ſe mit à en compoſer un Ouvrage qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à-peu-près le même deſſein, & l'avoit fort avancé; mais rien n'en avoit paru.

L'eſprit du jeu n'eſt pas eſtimé ce qu'il vaut. Il eſt vrai qu'il eſt un peu déshonoré par ſon objet, par ſon motif & par la plupart de ceux qui le poſſedent; mais du reſte, il reſſemble aſſez à l'eſprit géométrique. Il demande auſſi beaucoup d'étendue pour embraſſer à la fois un grand nombre de différens rapports, beaucoup de juſteſſe pour les comparer, beaucoup de ſûreté pour déterminer le réſultat des comparaiſons, & de plus une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles Joueurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, ſur-tout

dans les jeux de hasard, où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas. On sent assez que ces différens degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer ; il semble que ce seroit mesurer des idées purement spirituelles, & leur appliquer la règle & le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnemens d'une espèce particulière, très-fins, très-glissans, & avec une Algèbre inconnue aux Algébristes ordinaires. Aussi ces sortes de sujets n'avoient-ils point été traités ; c'étoit un vaste pays inculte, où à peine voyoit-on cinq ou six pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Christophe Colomb, & en eut aussi le succès. Ce fut en 1708 qu'il donna son *Essai d'Analyse sur les Jeux de hasard*, où il découvroit ce nouveau monde aux Géomètres. Au lieu des courbes qui leur sont familières, des Sections Coniques, Cycloïdes, des Spirales, des Logarithmiques, c'étoient le Pharaon, la Bassette, le Lansquenet, l'Hombre, le Trictrac, qui paroissoient sur la Scène assujettis au calcul, & domptés par l'Algèbre.

Dans ce même temps un autre jeune Géomètre tourna ses vues de ce même côté ; c'est M. Nicolas Bernoulli, neveu

des deux célèbres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques, qui étoit mort, avoit laiſſé un manuſcrit imparfait, intitulé : *De Arte conjectandi ;* & quand le neveu ſoutint à Baſle en 1709 ſa Thèſe de Docteur en Droit, il prit pour ſujet : *De Arte conjectandi in Jure.* Comme il étoit habile Géomètre, auſſi-bien que Juriſconſulte, il ne put s'empêcher de choiſir dans le Droit une matière qui admît de la Géométrie. Il traitoit du prix où l'on doit légitimement mettre des rentes viagères & des uſufruits, ſelon les différens âges ; du temps où un abſent doit être cenſé mort, des aſſurances entre Marchands, de la Probabilité des témoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de ſon oncle qui lui étoient connus ; & enſuite, entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Théories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entr'eux l'amitié & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez lui à ſa campagne, où ils paſsèrent trois mois dans un combat continuel de Problêmes dignes des plus grands Géomètres. Il s'agiſſoit toujours d'eſtimer les haſards, de régler des paris, de calculer ce qui ſe déroboit le plus au calcul. Leurs journées paſſoient

comme des momens, grace à ces plaiſirs, qui ne ſont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaiſirs.

Les Problêmes qui occupoient ces deux Géomètres, conduiſent néceſſairement à des combinaiſons très-compliquées, & à des ſuites de nombres formées ſelon certaines conditions, & compoſées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les ſommes finies ou infinies, tantôt, ce qui eſt ſouvent plus difficile, les ſommes d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Théorie de ces ſuites infinies eſt une clef de la plus ſublime Géométrie des courbes; car elles ſe réſolvent en des ſuites conditionnées d'une certaine manière, & leurs circonférences ou les eſpaces qu'elles renferment ſont des ſommes de ces ſuites. Mais outre ces uſages ſavans, les Théories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Pety, Anglois, a fait voir dans ſon *Arithmétique politique*, combien de connoiſſances néceſſaires au Gouvernement ſe réduiſent à des calculs du nombre des hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent conſumer, du travail qu'ils peuvent faire, du temps qu'ils ont à vivre, de la fertilité des terres, de la quantité des naufrages

dans

dans les navigations, &c. Ces connoissances & beaucoup d'autres pareilles étant acquises par l'expérience, & posées pour fondemens, combien de conséquences en tireroit un habile Ministre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant intérieur qu'extérieur, pour les Colonies, pour le cours de l'argent, &c. ? Mais il faudroit qu'il passât par les combinaisons & par les suites de nombres, à moins qu'un grand génie naturel ne le dispensât d'une marche si lente & si pénible, sans compter que la nature des affaires ne demande pas la précision géométrique. Enfin, *il est certain*, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le monde politique, aussi bien que le physique, se règle par poids, nombre & mesure.

Après le Livre de M. de Montmort, il en parut un en Angleterre sur la même matière, intitulé : *De mensurâ Sortis*. Il est de M. Moivre, fameux Géomètre, que la France a droit, puisqu'il est François, de revendiquer sur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne dissimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entièrement fait sur le sien, & d'après le sien. Il est vrai qu'il y étoit loué ; & n'étoit-ce pas assez, dira-t-on ? Mais un

Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des louanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle selon sa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voisin à sa campagne de Madame la Duchesse d'Angoulême, s'étoit fort attiré son estime & sa confiance; peut-être aussi avoit-il pour elle une sorte de reconnoissance de ce que son mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu sa Terre de Mareuil pour l'arrangement de ses affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour sa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout desquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être belle-fille de Charles IX. Elle laissa son Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi; & son Exécuteur testamentaire. Il fallut que le Philosophe allât à Versailles, &, ce qui est encore plus terrible, au Palais, & fort souvent; car il se trouva sur les bras deux procès que le testament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête homme & de savant; cependant il en fit parfaitement son devoir, & gagna les deux procès. En comparaison de ces sortes d'honneurs funèbres qu'il rendit à la

mémoire de la Princeſſe, les obsèques dignes d'elle qu'il lui fit faire & l'épitaphe qu'il compoſa ne méritent pas d'être comptées.

En 1714, il fit une nouvelle édition de ſes Jeux de haſard, très-conſidérablement augmentée, & enrichie de ſon commerce épiſtolaire avec MM. Bernoulli, oncle & neveu; ſur-tout avec le neveu, qui ne reſpiroit alors, comme lui, que combinaiſons & ſuites infinies de nombres.

Ce n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres Mathématiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, MM. Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre compoſoient la liſte de ſes amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathématiques, leurs vues particulières, leurs projets d'ouvrages, leurs réflexions ſur ce qui paroiſſoit au jour, l'Hiſtoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des ſolutions de Problêmes difficiles, des Jugemens raiſonnés, des Diſſertations méditées avec ſoin. Un Géomètre médiocre auroit été ſouvent fort embarraſſé de pareils commerces; pour lui, il ne pouvoit l'être que quand il falloit ſe ménager entre des Savans brouillés enſemble, comme dans la querelle qui s'éleva ſur l'invention des nou-

veaux calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Newton, & de l'autre M. Leibnitz, & après sa mort M. Jean Bernoulli, qui, aussi-bien que Jacques son frère, ayant pris les premières idées de ces calculs dans des Ecrits de M. Leibnitz, où tout autre qu'eux ne les eût pas prises, les avoit poussées si loin, qu'il y pouvoit prendre le même intérêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli seul, comme le fameux Coclès, soutenoit sur le Pont toute l'Armée angloise. On en étoit venu aux grandes hostilités, à des défis de Problêmes; & M. de Montmort, toujours posté entre les deux partis ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à soi, reconnu presque pour juge en quelques occasions, avoit besoin de toute sa sagesse. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois qu'il connoissoit personnellement; cependant il se maintint parfaitement neutre, en usant du seul artifice qui pût réussir: il disoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait passer la vérité. Les Savans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, sont MM. Bernoulli, oncle & neveu, & M. Taylor.

En 1715, il fit un troisième voyage en Angleterre, pour y observer l'éclipse solaire qui devoit être totale à Londres. La

Société Royale ne le voulut pas laiſſer partir ſans ſe l'être acquis, & ſans l'avoir reçu dans ſon Corps.

A quelque point que cet honneur le flattât, il ne le ſéduiſit pourtant pas en faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Cartéſianiſme, & reſſuſcitées par les Anglois, qui cependant ſe cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles ſur ce ſujet avec M. Taylor, ſon ami particulier, & lui compoſa même, avec ſoin, une aſſez longue Diſſertation, par laquelle il renvoyoit les attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de ſortir. M. Taylor y répondit peu de temps après. Il eſt certain que ſi l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des impulſions; & ſi on ne ſe ſoucie pas de l'entendre, il y a des attractions, & tout ce qu'on voudra : mais alors la Nature nous eſt ſi incompréhenſible, qu'il eſt peut-être plus ſage de la laiſſer là pour ce qu'elle eſt.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de Membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond ſur les ſuites infinies, qu'elle fit imprimer dans ſes *Tranſactions* en 1717. M. Taylor, très-verſé auſſi dans cette matière, comme il paroît par ſon Traité *De Methodo In-*

crementorum, y fit une addition; ce qui marquoit entre deux Géomètres vivans une liaiſon aſſez tendre, & une eſpèce de fraternité.

M. de Montmort deſtinoit auſſi un pareil morceau à l'Académie des Sciences, où il avoit été reçu Aſſocié libre en 1716: mais étant venu de ſa campagne à Paris au mois de Septembre 1716 pour des affaires, il fut pris de la petite vérole, qui faiſoit alors beaucoup de ravage, & mourut le 7 Octobre ſuivant.

Quand il fut extrêmement mal, & que, ſelon la coutume, on l'envoya recommander aux prières de trois Paroiſſes dont il étoit Seigneur, les Egliſes retentiſſoient des gémiſſemens & des cris des Payſans. Sa mort fut honorée de la même Oraiſon funèbre, Eloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne ſe donnent ni à l'eſprit ni au ſavoir, mais à des qualités infiniment plus eſtimables.

Il travailloit depuis un temps à *l'Hiſtoire de la Géométrie*. Chaque Science, chaque Art devroit avoir la ſienne. Il eſt très-agréable, & ce plaiſir renferme beaucoup d'inſtruction, de voir la route que l'eſprit humain a tenue, &, pour parler géométriquement, cette eſpèce de progreſſion, dont les intervalles ſont d'abord

extrêmement grands, & vont enſuite naturellement en ſe ſerrant toujours de plus en plus. L'Hiſtoire de la Géométrie ancienne auroit été d'une diſcuſſion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des méthodes embarraſſées qui ont conduit les plus grands génies à ce qui n'eſt préſentement qu'un jeu. La Géométrie moderne, dont l'époque eſt à Deſcartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable & plus intéreſſante, mais en même temps plus dangereuſe à traiter. Non-ſeulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalouſies. Heureuſement M. de Montmort étoit aſſez intelligent & aſſez laborieux pour la première partie de ſon Ouvrage, aſſez inſtruit & aſſez équitable pour la ſeconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puiſſe-t-il avoir un digne Succeſſeur!

Le fort de ſon travail n'étoit qu'à ſa campagne, où il paſſoit la plus grande partie de l'année; la vie de Paris lui paroiſſoit trop diſtraite pour des méditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte, il ne craignoit pas les diſtractions en détail. Dans la même chambre où il travailloit aux Problêmes les plus embarraſſans, on jouoit du clavecin; ſon fils couroit & le lutinoit, & les Problêmes ne laiſſoient pas

différence de deux quelconques soit un quarré, & que la somme de deux quelconques des trois premiers soit encore un quarré. Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50 chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682, c'est-à-dire âgé de 30 ans, résolut le Problême par quatre formules algébriques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnues ou indéterminées, telles qu'en supposant d'abord que la première étoit 1, & la seconde 2, ce qui est la plus simple des suppositions, il venoit 4 nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7 chiffres au lieu de 50, espèce d'insulte savante qu'on faisoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la manière d'avoir dix millions de fois mille milliards de résolutions dans lesquelles le plus grand nombre n'auroit pas 50 chiffres, insulte infiniment redoublée. Aussi-tôt M. Colbert, qui avoit des espions pour découvrir le mérite caché ou naissant, déterra M. Rolle dans l'extrême obscurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint ensuite une pension fixe.

Encouragé par une récompense si prompte, & en quelque sorte si prévenante, & plus encore par la gloire d'un début si

brillant, il se dévoua entièrement à l'Algèbre, & y fit de si grands progrès, qu'en 1685, trois ans seulement après que son nom eut paru pour la première fois, il fut reçu dans l'Académie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathématiciens qui ne sachent beaucoup d'Algèbre, ou du moins assez pour l'usage indispensable. Mais cette science, poussée au-delà de cet usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, &, pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque pour s'aller jetter dans ces abymes profonds & ténébreux. On est plus flatté de certaines Théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algèbre que de l'art de démêler une grandeur reconnue au travers de mille nuages qui la couvrent, supposé qu'on ait dessein de la connoître: mais ce dessein, ce sont d'autres parties des Mathématiques, des intérêts particuliers, pour ainsi dire, qui le font naître en certaines occasions, & on les attend pour se donner la peine d'employer l'Algèbre; ou, ce qui est encore plus court, quand l'affaire en est venue là, on se

contente de la renvoyer à l'Algèbre, qui est obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainsi ; il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, sans se proposer autre chose que de les surmonter : cependant, comme l'Algèbre & la haute Géométrie sont devenues inséparables, il pénétra aussi jusqu'à cette Géométrie ; mais il n'alla jamais jusqu'à celle qui est mêlée de Physique, peut-être parce que l'Algèbre, à laquelle il étoit si fidèle, ne l'y conduisoit pas nécessairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les élémens de Mathématiques, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Guerres une seconde place qui valoit mieux que celle de l'Académie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque temps de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'absenter deux fois la semaine pour venir aux assemblées de la Compagnie : mais tout cela étoit forcé ; il s'accabloit de travail, il prenoit trop sur son sommeil. Enfin, il sentit l'impossibilité absolue de servir à deux Maîtres ; & dans la nécessité de choisir, il préféra celui que sa fortune étroite ne lui conseilloit pas, mais que son goût demandoit. Il a fait encore d'autres sacrifices courageux à l'Algèbre

& à sa liberté, ou plutôt à l'Algèbre seule, car il n'avoit besoin de liberté que pour elle. Il y a entre les sciences & les richesses une ancienne & irréconciliable division.

En 1690, il publia un *Traité d'Algèbre* in-4°. Ce qui en a le plus brillé, a été sa Méthode des *Cascades*, qui résout les équations déterminées de tous les degrés.

On approche toujours de la valeur de l'inconnue par des équations différentes & successives, qui vont toujours en baissant ou en tombant d'un degré; & de-là est venu le nom de *Cascades*. Il enrichissoit encore le Dictionnaire de l'Algèbre de quelques termes nouveaux, tels que *l'Arbre de direction*, *l'Arbre de retour*, &c. La nouveauté des choses avoit produit nécessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa Méthode des Cascades sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel Ouvrage: *Démonstration d'une Méthode pour résoudre les égalités de tous les degrés, suivie de deux autres Méthodes, dont la première donne les moyens de résoudre ces mêmes égalités par la Géométrie, & la seconde pour résoudre plusieurs questions de Diophante qui n'ont point été résolues.* Il arrive quelquefois dans ces matières, que l'on trouve de bonnes Méthodes, & qu'il

n'eſt pas aiſé d'en trouver la démonſtration aſſez préciſe ou aſſez claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera : on arrive toujours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incrédule, triomphe indiſpenſable pour les Mathématiques. Il manquoit aux Caſcades, & leur Auteur le leur aſſura. Quant aux queſtions de Diophante, que la propriété des quarrés des trois côtés du triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé pluſieurs Géomètres modernes, qui en avoient encore laiſſé à M. Rolle une aſſez grande quantité des plus difficiles à réſoudre. La multitude de calculs & de combinaiſons dont il avoit l'eſprit plein, le rendoit ſingulièrement propre à cette entrepriſe.

En 1699, il publia encore un Ouvrage intitulé : *Méthode pour réſoudre les queſtions indéterminées de l'Algèbre.* Il les avoit promiſes dans ſon grand Traité de 1690. Le Journal des Savans aſſura qu'elles étoient les ſeules générales que l'on eût juſqu'alors pour réſoudre par des lignes les équations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois néceſſaires pour réſoudre auſſi par des lignes toutes les équations déterminées. On ſait aſſez que les indéterminées expri-

ment des courbes, & que les déterminées ſe réſolvent par des interſections de courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'Algèbre & de la Géométrie. Mais il ſemble que M. Rolle avoit ſoin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'Algèbre, & de lui faire jouer le perſonnage le plus conſidérable.

En ce temps-là le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital avoit paru, & preſque tous les Mathématiciens commençoient à ſe tourner du côté de la nouvelle Géométrie de l'infini, juſques-là peu connue. L'univerſalité ſurprenante des Méthodes, l'élégante briéveté des démonſtrations, la fineſſe & la promptitude des ſolutions les plus difficiles, une nouveauté ſingulière & imprévue, tout attiroit les eſprits, & il ſe faiſoit dans le monde géomètre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas abſolument générale; dans le pays même des démonſtrations, on trouve encore le moyen de ſe diviſer. Feu M. l'Abbé Gallois, comme nous l'avons dit, même dans ſon Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Géométrie; mais il étoit bien-aiſe de ne la combattre qu'avec le ſecours ou à l'abri d'un Géomètre de nom, & heureuſement il trouva dans M. Rolle les diſpoſitions néceſſaires pour s'unir à lui. Il mit dans la ſociété le

courage d'entreprendre la guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle; & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raisonnemens. La contestation éclata dans l'Académie, qui eut d'abord la sagesse d'écouter tout, & ensuite celle d'assoupir par son autorité une dispute qui n'en devoit pas être une, du moins de la manière dont elle l'étoit; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Système de la nouvelle Géométrie : mais on parloit de renverser le Système total, & la proposition offensoit trop les oreilles savantes.

Quand la paix des Infiniment Petits fut faite, ou le silence ordonné, M. Rolle donna son application à d'autres sujets de Géométrie, où l'Algèbre dominoit toujours; il ne laissoit pas d'y glisser encore adroitement des accusations d'insuffisance, ou même de fausseté contre le nouveau calcul, avec lequel il ne s'est jamais bien réconcilié, & les Infinitaires étoient au guet pour ne lui rien passer qui les intéressât trop. Il se mit aussi à examiner, & pour ne rien dissimuler, il attaqua ouvertement la Géométrie de Descartes sur sa merveilleuse Théorie de la construction des égalités. Feu M. de la Hire s'en rendit le défenseur, comme MM. Varignon & Saurin

Saurin l'étoient des Infiniment Petits. Cette matière produisit des discussions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuse est dans l'Histoire de 1710; & il est vrai que malgré un grand zèle pour la gloire de Descartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques-unes de ses prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit sur des points assez importans. Il résultoit de tout cela, que quand il ouvroit une matière dans l'Académie, il sembloit qu'on dût se préparer à combattre. Une légère différence de forme dans ce qu'il proposoit, eût prévenu cet inconvénient. L'objection la plus fulminante peut, sans rien perdre de sa force, devenir un simple éclaircissement qu'on demande; mais il déclaroit trop nuement & trop géométriquement le fond de sa pensée sur des Ouvrages révérés. La Géométrie n'a qu'un ton; mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puisqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns soupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres Mathématiciens par des questions artificieusement conçues, où il vouloit se donner le plaisir de les voir plus embarrassés que la chose ne méritoit. Cependant il s'est trouvé dans des occasions importantes, que ces soupçons étoient injustes, les questions très-

réelles, & les solutions très-solides; témoin le cas nouveau & paradoxe de l'intersection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté de l'axe, dont nous avons parlé dans l'Histoire de 1713.

Il croyoit l'Algèbre encore fort imparfaite, & susceptible d'une étendue que l'on ne pense pas même à y desirer. Il en méditoit des élémens tout nouveaux; mais dans ce qu'il communiquoit à l'Académie, il rapportoit quelquefois certaines choses à ces élémens inconnus, ou les supposoit; ce qui donnoit à ses Ecrits une apparence de simples projets, & même de l'obscurité. Ses idées pouvoient se nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'espace borné de nos Mémoires ne suffisoit pas toujours pour les contenir toutes; le champ étoit trop petit, pour y ranger une Armée en bataille. C'est dommage qu'il n'ait fait ces élémens, où il auroit pu se développer en liberté: on ne peut douter que l'Ouvrage n'eût été fort considérable; & un homme capable, comme lui, de se sacrifier entièrement à l'Algèbre, n'est pas un présent que la Nature fasse tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708 une attaque d'apoplexie, dont il sortit avec tout son esprit, & presque la même force pour le travail. Mais dix

ans après, une seconde attaque le jetta dans une paralysie qui ne lui permit plus de sortir, & dont il mourut le 8 Novembre 1719 âgé de 68 ans, après avoir donné toutes les marques d'une solide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuse privation du commerce du monde.

ÉLOGE
DE M. RENAU.

BERNARD RENAU D'ELISAGARAY naquit dans le Béarn en 1652 d'un père qui avoit peu de bien & beaucoup d'enfans. On croit que ce fut par Madame de Gassion, femme d'un Président à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut aussi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chez lui, où il devint le frère de Madame la Princesse

de Carpegne & de Madame de Barbançon, ſes deux filles cadettes, car elles l'ont toujours appelé de ce nom ; & pour Madame de Gaſſion, l'aînée des trois ſœurs, il étoit ſon fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune enfant étranger dans une maiſon, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde, il ſût bien ſe rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathématiques, apparemment parce que le ſéjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des diſpoſitions à entendre la Marine. Enfin, on avoit très-bien rencontré ; & l'on vit par ſon application & par ſes progrès, qu'il étoit dans la route où ſon génie l'appeloit.

Il ne s'inſtruiſoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jettoit dans ſon eſprit des germes de penſées que la méditation faiſoit enſuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit ſes Livres dans ſa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il penſoit beaucoup, & paſſoit peu de temps dans ſon cabinet & dans la retraite. Il penſoit d'ordinaire au milieu d'une converſation, dans une chambre pleine de monde, même chez les Dames. On ſe moquoit de ſa rêverie & de ſes diſtractions ; on ne laiſſoit pas en même temps

de les respecter. Il faisoit naturellement & sans affectation ce qu'avoit fait, pour une épreuve ou pour une ostentation de ses forces, ce Philosophe qui se retiroit dans un bain public, où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Vérité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Système & son attachement pour la personne de l'Auteur, ont toujours été si vifs, qu'on ne les sauroit croire fondés sur une impression trop ancienne. Quoi qu'il en soit, jamais Malebranchiste ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point sans une forte persuasion des vérités du Christianisme, &, ce qui est infiniment plus difficile, sans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau suivit le Système jusques-là. Son caractère ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des pensées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut assez instruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître de M. de Seignelay, qui devint bientôt son Protecteur, & un Protecteur vif & agissant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois, Amiral de France, qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette impor-

tante Charge. Il en eut une penſion de mille écus.

Le feu Roi voulant perfectionner les conſtructions de ſes Vaiſſeaux, ordonna à ſes Généraux de mer de ſe rendre à la Cour avec les Conſtructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale qui ſeroit établie dans la ſuite. M. Renau eut l'honneur d'être appelé à ces Conférences, qui durèrent trois ou quatre mois. M. de Seignelay y aſſiſtoit toujours; & quand les matières étoient ſuffiſamment préparées, M. Colbert y venoit pour la déciſion, & quelquefois le Roi lui-même. Tout ſe réduiſit à deux méthodes, l'une de M. du Queſne, ſi fameux & ſi expérimenté dans la Marine; l'autre de M. Renau, jeune encore & ſans nom. La concurrence ſeule étoit une aſſez grande gloire pour lui : mais M. du Queſne, en préſence du Roi, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par ſon propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majeſté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelay, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Queſne le fils, à Breſt & dans les autres Ports, pour y exécuter en grand ce qui avoit été fait en petit devant

Elle. Il n'inſtruiſit pas ſeulement les Conſtructeurs, mais encore leurs enfans; & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus grands Vaiſſeaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 années.

En 1680, les Algériens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne ſe pouvoit faire que de deſſus des Vaiſſeaux, & paroiſſoit abſolument impratiquable; car juſques-là il n'étoit tombé dans l'eſprit de perſonne que des mortiers puſſent n'être pas placés à terre, & ſe paſſer d'une affiette ſolide. Les eſprits originaux ont un ſentiment naturel de leurs forces qui les rend entreprenans, même ſans qu'ils s'en apperçoivent. Il oſa inventer les galiotes à bombes. Auſſi-tôt éclata le ſoulèvement général dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un Auteur connu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant, après que dans les Conſeils il eut été traité en face de viſionnaire & d'inſenſé, les galiotes paſsèrent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire conſtruire ces nouveaux bâtimens, deux à Dunkerque & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux du Havre pour aller prendre ceux de

Dunkerque ; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviger avec ſûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu preſque à l'entrée de la rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'ouragan renverſa un baſtion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande, ſubmergea quatre-vingt-dix Vaiſſeaux ſur toute la Côte ; & la galiote de M. Renau, cent fois abymée, échappa contre toute apparence ſur les bancs de Fleſſingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il ſe rendit devant Alger avec ſes cinq bâtimens de nouvelle fabrique, déja bien ſûr de leur bonté ; il ne s'agiſſoit plus que de leurs opérations, & c'étoit le dernier retranchement des incrédules ou des jaloux. Ils eurent ſujet d'être bien contens d'une première épreuve. Un accident fut cauſe qu'une carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la galiote toute chargée de bombes ; & l'équipage, qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jetta à la mer. Les autres galiotes & les chaloupes armées voyant ce bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis, Major, voulut voir

voir s'il n'y avoit plus perſonne, & ſi tout étoit abſolument hors d'eſpérance. Il força, l'épée à la main, l'équipage de ſa chaloupe à nager; il vint à la galiote, ſauta dedans, & vit ſur le pont M. Renau travaillant, lui troiſième, à couvrir de cuir vert plus de 80 bombes chargées: rencontre ſingulière de deux hommes d'une rare valeur, également étonnés, l'un, qu'on lui porte du ſecours; l'autre, qu'on ſe ſoit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en paſſer. M. de Remondis alla dans le moment aux chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la galiote 200 hommes; & quoiqu'en même temps 300 pièces d'artillerie de la Ville, ſous le feu deſquelles elle étoit, tiraſſent deſſus & fort juſte, on vint à bout de la ſauver.

Le lendemain M. Renau, plus animé par ce mauvais ſuccès, obtint de M. du Queſne, qui commandoit, que l'on fît une ſeconde épreuve. On remit les galiotes près de terre; on bombarda toute la nuit: un grand nombre de perſonnes furent écraſées dans les maiſons; la confuſion fut horrible aux portes de la Ville, d'où tout le monde vouloit ſortir à la fois pour ſe dérober à un genre de mort imprévu, & les Algériens envoyèrent demander la paix. Mais les vents & la

mauvaiſe ſaiſon vinrent à leur ſecours, & l'Armée navale ramena en France les galiotes à bombes victorieuſes, non pas tant des Algériens que de leurs Ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nouveau Corps d'Officiers d'Artillerie & de Bombardiers, dont les rangs avec le reſte de la Marine furent réglés.

Une ſeconde expédition d'Alger termina cette guerre, & les galiotes à bombes qui foudroyèrent Alger en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux mortiers qui chaſſoient les bombes plus loin, & juſqu'à 1700 toiſes. Mais nous ſupprimons déſormais des détails qui ſeroient trop longs : il y a du ſuperflu dans ſa gloire.

Il ſe crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché : il demanda au Roi, & obtint la permiſſion d'aller joindre M. de Vauban en Flandres. Le Roi le deſtina à ſervir en 1684 au Siége de Luxembourg : mais l'expédition de Gènes ayant été réſolue, M. de Seignelay, qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit néceſſaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Gènes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds, qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la

conduite du Siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De-là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontières de Flandres & d'Allemagne. La vue continuelle des ouvrages de ce sublime Ingénieur, & de la manière dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un Disciple aussi intelligent que M. Renau: mais, de plus, le Maître, passionnément amoureux du bien public, ne demandoit qu'à faire des Elèves qui l'égalassent; & ce qui forma encore entr'eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus, plus puissante que celle du génie.

En 1688, ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siége sous les ordres de Monseigneur; & parce que le Roi écrivit à Monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît seulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit sa part aux projets, eut de plus tout le soin de l'exécution, & tout le péril.

Il conduisit ensuite les Siéges de Manheim & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie si agitée & si guerrière il faisoit un Livre. Il y travailloit cependant, puisqu'en

1689 parut sa *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux.*

L'art de la navigation consiste en deux parties : le pilotage, qui regarde principalement l'usage de la bousſole ; & la manœuvre, qui regarde la disposition des voiles, du gouvernail & du Vaisseau, par rapport à la route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du vent. Le pilotage, qui ne demande que la simple Géométrie élémentaire, avoit été assez traité, & assez bien : mais aucun Géomètre n'avoit touché à la manœuvre ; il y falloit une fine application de la Géométrie à une méchanique épineuse & compliquée. M. Renau, moins effrayé que flatté de la difficulté de l'Ouvrage, l'entreprit ; & il fut donné au Public *de l'exprès commandement du Roi*, parce qu'on le jugea original & nécessaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes : l'une, de la situation la plus avantageuse de la voile, par rapport au vent & à la route ; l'autre, de l'angle le plus avantageux du gouvernail avec la quille. Le Calcul différentiel a une méthode générale pour ces sortes de questions, que l'on appelle *De Maximis & Minimis* : mais M. Renau ignoroit alors ce calcul, qui étoit encore naissant ; & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en

paſſer, ou plutôt qu'il ſait le trouver à ſon beſoin ſous une forme un peu différente.

Cependant M. Huguens condamna une des propoſitions fondamentales du Livre, qui eſt, que ſi un Vaiſſeau eſt pouſſé par deux forces dont les directions faſſent un angle droit, & qui aient chacune une vîteſſe déterminée, il décrit la diagonale du parallélogramme, dont les deux côtés ſont comme ces vîteſſes. Le défaut de cette propoſition, qui paroît d'abord fort naturel, & conforme à tout ce qui a été écrit en Méchanique, étoit, ſelon M. Huguens, que les côtés du parallélogramme ſont comme les forces, & que les forces ſuppoſées ne ſont pas comme les vîteſſes, mais comme les quarrés des vîteſſes; car ces forces doivent être égales aux réſiſtances de l'eau qui ſont comme ces quarrés, de ſorte qu'il en réſulte un autre parallélogramme & une autre diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau ſubſiſtât, il falloit que quand un corps pouſſé par deux forces décrit la diagonale d'un parallélogramme, les deux forces fuſſent, non comme les côtés, mais comme leurs quarrés; ce qui étoit inoui en Méchanique.

Une preuve que cette matière étoit aſſez délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'eſt que malgré l'autorité

de M. Huguens, qui devoit être d'un poids infini, &, qui plus eſt, malgré ſes raiſons, M. Renau eut ſes partiſans, & entre autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-t-elle quelques-uns qui ne s'en appercevoient pas; peut-être la chaleur & l'aſſurance qu'il mettoit dans cette affaire en entraînoit-elle d'autres : mais enfin ils étoient tous Mathématiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli, alors Profeſſeur à Groningue, & lui expoſa la queſtion, de manière que celui-ci, qui n'avoit pas vû le Livre de M. Renau, ſe déclara pour lui : autorité d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui raſſuroit bien l'Auteur de la Théorie, ſans compter que l'expoſition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination ſecrette pour ce ſentiment. Enfin, de quelque côté que la vérité pût être, puiſque le Géomètre naiſſant avoit partagé des Géomètres ſi conſommés, ſon honneur étoit à couvert. Ce ſera un ſujet de ſcandale ou plutôt de joie pour les Profanes, que des Géomètres ſe partagent : mais ce n'eſt pas ſur la pure Géométrie; c'eſt ſur une Géométrie mixte, où il entre des idées de Phyſique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur eſt naturelle. De plus, après quelques

discussions, toute question de Géométrie se décide & finit; au lieu que les plus anciennes questions de Physique, comme celle du plein & du vuide, durent encore, & ont le malheureux privilége d'être éternelles.

En 1689, la France étant entrée dans une guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi, contre l'opinion générale, & sur-tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable Adversaire, que la France étoit en état de tenir tête sur mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre suspecte l'audace de ses idées : mais il les prouva si bien, que le Roi en fut convaincu, & fit changer tous les Vaisseaux de 50 ou 60 canons qui étoient sur les chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même temps ou exposa de nouvelles évolutions navales, des signaux, des ordres de bataille; & il en fit voir au Roi des représentations très-exactes en petits Vaisseaux de cuivre, qui imitoient jusqu'aux différens mouvemens des voiles.

Tant de vues nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que son génie promettoit encore, ses services continuels,

relevés par des actions brillantes, déterminèrent le Roi à lui donner une commission de Capitaine de Vaisseau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conseils des Généraux, ce qui étoit singulier ; & pour comble d'honneur, une Inspection générale sur la Marine, & l'autorité d'enseigner aux Officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'Inventeur, le tout accompagné de 12,000 livres de pension. La maladie de M. de Seignelay retarda l'expédition des brevets nécessaires ; & M. Renau, peu impatient de jouir de ses récompenses, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Ministre, qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverser. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors Contrôleur-Général, & depuis Chancelier de France, eut la Marine. M. Renau, inconnu au nouveau Ministre, ne se fit point présenter à lui ; il abandonna sans regret ce qu'il tenoit déja presque dans sa main, & ce qu'il avoit si bien mérité, & ne songea qu'à retourner servir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappeloit.

Quand les Officiers généraux de mer eurent donné au Roi leurs projets pour la

campagne de 1691, il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Miniſtre répondit qu'il n'en avoit point reçu de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vu. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excuſa à M. de Pontchartrain ſur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine; qu'à la vérité M. de Seignelay avoit eu ordre de lui expédier une commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau, avec d'autres brevets fort avantageux: mais que n'en ayant eu de lui qu'une promeſſe verbale, il n'avoit pas cru que ce fût un titre ſuffiſant auprès d'un nouveau Miniſtre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire ſur ſa parole. Comme il ſe trouva par l'éclairciſſement qu'il diſoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelay, & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que, quoiqu'il eût voulu s'échapper de la Marine, ſon intention étoit qu'il continuât d'y ſervir; ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne ſervît auſſi par terre. S. M. eut alors la bonté de lui confier le ſecret du Siége de Mons qu'Elle alloit faire en perſonne, & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De-là Elle l'envoya faire la campagne ſur l'Armée navale, eſpèce d'amphibie guerrier, qui partageoit ſa vie & ſes fonctions entre l'un & l'autre élément.

Il vint à Breſt, où il voulut uſer de ſes droits, & enſeigner aux Officiers ſes nouvelles pratiques. Ils ſe crurent déshonorés, s'ils ſe laiſſoient envoyer à l'école, & réſolurent unanimement d'écrire à la Cour pour faire leurs remontrances. Deux d'entr'eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Adrets, & M. le Comte de Saint-Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Ducheſſe d'Orléans, quoiqu'ils ne fuſſent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent diſtingués par de très-légères circonſtances qui leur étoient particulières, & elles leur attirèrent une punition qui ne pouvoit pas tomber ſur tous. Ils furent un an priſonniers au Château de Breſt, & enſuite caſſés. M. Renau ſe jetta aux pieds du Roi pour obtenir leur grace, qui lui fut refuſée. Il eût pu agir par politique; & quoique cette eſpèce de politique ſoit aſſez rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, ſon caractère prouve aſſez qu'il agiſſoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la ſuite tous les ſervices dont il put trouver l'occaſion, & eux, de leur côté, ils eurent la généroſité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point altérée. Il eſt vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre; mais la pratique de l'équité eſt

ſi oppoſée à la nature humaine, qu'elle fait les plus grands Héros en morale.

Au Siége de Namur que le Roi fit en perſonne, il ſervit encore ſous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus ſur le Siége qu'à M. de Vauban même, qui étoit trop occupé; & cet avantage, qui fait la ſouveraine félicité des Courtiſans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raiſonnables. De Namur, il courut ſauver Saint-Malo, & trente Vaiſſeaux qui s'y étoient retirés après le combat de la Hogue, ſi glorieux & ſi malheureux tout enſemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par-tout avec une prudence & une promptitude égale, rompirent l'entrepriſe des Ennemis, très-bien concertée & prête à éclater.

En 1693, le projet de la campagne navale, dreſſé par les Officiers généraux, &, après bien des délibérations, approuvé par le Roi même, fut communiqué par ſon ordre à M. Renau, qui eut la hardieſſe de lui refuſer nettement ſon ſuffrage, & d'en préſenter un autre à la place. Il eſt vrai qu'il ſe fit ſoutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans ſa penſée; mais en l'état où étoient les choſes, le ſecours de M. de Vauban lui-même étoit foible. Comment revenir contre ce qui a été décidé ſi mûrement? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté? Un homme ou deux

ſont-ils ſeuls infaillibles ? Cependant il fallut céder aux raiſons de M. Renau, & à la vigueur dont il les employoit ; ſans quoi peut-être elles n'euſſent pas opéré le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais événemens qu'on auroit eus à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du convoi de Smirne, & la priſe d'une partie des Vaiſſeaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de ſe rétracter, & marqua à l'auteur de ſa rétractation combien il en étoit ſatisfait.

M. Renau avoit fait conſtruire à Breſt un Vaiſſeau de 54 canons parfaitement ſelon ſes vues, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le ſervit à ſouhait. Il fut averti de deux Vaiſſeaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales, richement chargés. Il en apperçut un à qui il donna la chaſſe, & qu'il joignit en trois heures de temps, parce que ſon Vaiſſeau ſe trouva en effet excellent de voile. L'Anglois, qui étoit de 76 pièces de canon, & avoit toute ſa batterie baſſe de 24 livres de balle, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques canons de 18, mit en uſage toute la ſcience de la mer, & toute la valeur poſſible, animé par les tréſors qu'il avoit à conſerver ; cependant au bout de trois heures de combat, M. Renau le prit à

la vue de trois Gardes-Côtes qui n'étoient qu'à trois lieues ſous le vent. Il eut plus de 100 hommes tués ſur le pont, au nombre deſquels fut un frère de M. Caſſini, & 150 hommes hors de combat. Le Vaiſſeau ennemi, criblé de coup, ne put être ſauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit neuf paquets de diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder : mais le Capitaine ayant ajouté qu'un Bombardier, qu'il déſigna par un coup de ſabre reçu au viſage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40,000 piſtoles, M. Renau lui demanda ſi ceux qu'il lui avoit remis valoient autant ; & ſur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira ſa parole de les lui rendre, & en fit faire un procès-verbal en préſence de ſes Officiers. Le paquet volé par le Bombardier ſe trouva, mais décacheté. Il en laiſſa à ſes Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'uſage établi alors dans la Marine, les diamans appartenoient à M. Renau ; mais la grandeur de la ſomme qui le devoit faire inſiſter ſur ſon droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui, en jugeant la queſtion contre lui-même, les

accepta, & lui donna 9000 liv. de rente sur la Ville, non comme un équivalent d'un présent de plus de quatre millions, mais comme une légère gratification que la difficulté des temps excusoit. Il demanda pour véritable récompense, & obtint l'avancement de ses Officiers, & de plus, la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de diamans.

Il s'étoit trouvé sur le Vaisseau Anglois une Dame, nièce de l'Archevêque de Cantorbery, avec une femme-de-chambre & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaisseau, M. Renau se crut obligé de pourvoir à tous ses besoins, & même à ceux de sa condition, tant qu'elle fut prisonnière en France. Il en usa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20,000 liv. pour les avoir pris.

Nous passons sous silence un grand dessein qu'il avoit formé sur l'Amérique, où il alla, & d'où la peste le fit revenir en 1697; & un second voyage qu'il y fit après la paix de Riswick, pour y mettre nos Colonies en sûreté. Tout changea de face, bientôt après, par la mort de Charles II, Roi d'Espagne. Le nouveau Roi, Philippe V, ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi, son grand-père, qui le lui envoya en diligence.

Il ne devoit être en Eſpagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de sûreté les plus importantes Places, comme Cadix. Depuis long-temps cette Puiſſance n'avoit eu rien à craindre dans l'Eſpagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue ſécurité, le mauvais ordre des Finances, & la négligence invétérée du Gouvernement, avoient preſque anéanti les fortifications les plus indiſpenſables. On diſoit bien que l'on étoit réſolu de remédier à tout : on montroit de grands projets bien diſpoſés ſur le papier; mais au moment de l'exécution, les fonds & les magaſins promis manquoient abſolument. M. Renau, après y avoir été trompé une fois ou deux, apprit nettement au Roi, mais inutilement, ſelon la coutume, d'où venoit un ſi prodigieux mécompte. Sa ſincérité n'épargna rien, quoique ſon ſilence ſeul eût pu lui faire une fortune.

En 1702, les Galions d'Eſpagne revenus d'Amérique, étant dans le Port de Vigo en Galice, eſcortés par une Flotte Françoiſe, M. Renau cria que les deux Flottes étoient perdues, ſi elles ne ſortoient inceſſamment. Le Conſeil d'Eſpagne oppoſoit quelques raiſons à cet avis, du moins des raiſons qui alloient

à différer, & il étoit rassuré par les Généraux des deux Flottes, qui ignoroient leur péril. De plus, ils se mirent bientôt eux-mêmes hors d'état de sortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne se donne point pour les affaires publiques dont on n'est pas chargé, que l'on transporteroit à terre trente millions d'écus que les Galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'exécution que l'on n'avoit point vue en Espagne de temps immémorial. Il fit marcher trois ou quatre cents chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déja déchargés quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureusement ils donnèrent encore un demi-jour à M. Renau, qui s'en servit à leur enlever les douze millions restans. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent qui fuyoit dans les terres : mais M. Renau les contint avec trois cents chevaux seuls qu'il avoit; car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieues, & sauva près de cent millions à l'Espagne, moins glorieux de les avoir sauvés, qu'affligé d'avoir pu sauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siége de Gibraltar, qu'il fit en 1704,

1704, mériteroit une hiſtoire particulière. Tous les événemens heureux qui avoient juſtifié ſes entrepriſes, ne ſuffiſoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en propoſer une ſi hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une tranchée paſſeroit en sûreté au pied d'une montagne d'où l'on étoit vu de la tête juſqu'aux pieds, & d'où huit pièces de canon & une groſſe mouſqueterie plongeoient de tous côtés; il promettoit que ſept canons en feroient taire quarante : il fut cru, & remplit toutes ſes promeſſes. La Ville alloit ſe rendre; mais l'arrivée d'une puiſſante Flotte Angloiſe fit lever le Siége. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar, qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siége de Barcelone, où il ne ſe trouva pas, lui fit encore un honneur plus ſingulier. Il étoit deſtiné à y ſuivre le Roi d'Eſpagne; & en effet il l'accompagna aſſez loin : mais des cabales de Cour l'arrachèrent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit néceſſaire à Cadix; car on ne lui pouvoit nuire que ſous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il ſouhaitât qu'on s'apperçût de ſon abſence devant Barcelone; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regretté : il laiſſa au

Roi, en préſence de ſes principaux Miniſtres, les vues particulières qu'il avoit pour la conduite de ce Siége, & qu'il croyoit indiſpenſables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ſes ennemis; il tâchoit d'aſſurer le bien des affaires qu'ils traverſoient.

Il arriva à Cadix, où, ſelon les magnifiques promeſſes de ceux qui l'y faiſoient envoyer, il devoit trouver deux cents mille écus de fonds pour les fortifications. Il n'y trouva pas un ſol; & il eut recours à un expédient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occaſions pareilles: il s'obligea en ſon nom à des Négocians pour les affaires publiques, & les ſoutint tant qu'il eut du bien & du crédit. On peut croire que les Miniſtres mêmes qui le deſſervoient, le connoiſſoient aſſez bien pour compter ſur cette généroſité, comme ſur un ſecours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiſer, il fut réduit, après cinq ans de ſéjour & de travaux continuels en Eſpagne, à demander ſon congé, faute d'y pouvoir ſubſiſter plus long-temps. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire ſon voyage, & arriva en France à Saint-Jean Pied-de-Port avec une ſeule piſtole de reſte: retour dont la misère doit donner de la jalouſie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Eſpagne un Gentilhomme du nom d'Eliſagaray, qui lui apprit qu'il étoit ſon parent, & lui communiqua des titres de famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoiſſance. La Maiſon d'Eliſagaray étoit ancienne dans la Navarre; & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, ſe retira en Béarn, après la perte de ſon Royaume, quelqu'un de cette Maiſon l'y ſuivit; & de-là étoit deſcendu M. Renau. Toutes ſes actions lui avoient rendu cette généalogie aſſez inutile.

Il rapportoit auſſi d'Eſpagne le titre de Lieutenant-Général des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plutôt, ſi on n'eût pas impoſé à Sa Majeſté. Malgré les états de la guerre, qui faiſoient foi du temps où il avoit été Maréchal de camp en Eſpagne, on l'avoit fait paſſer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on eſt hardi dans les Cours; il eſt vrai que ces hardieſſes y ſont d'ordinaire impunies & heureuſes. Le feu Roi lui avoit promis que ſes ſervices d'Eſpagne lui ſeroient comptés comme rendus en France.

Il ſe trouva donc ici accablé de dettes, dans un temps qui ne lui permettoit preſque pas de rien demander de pluſieurs années de ſes appointemens qui lui étoient

dûs, ſans aucun avancement ni aucune grace de la Cour, ſeulement avec une belle & inutile réputation. Il ramaſſa comme il put les débris de ſa fortune; & enfin la paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la queſtion ſi long-temps interrompue, de la route du Vaiſſeau. M. Huguens étoit mort: mais un autre grand Adverſaire lui avoit ſuccédé, M. Bernoulli, qui, mieux inſtruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de ſentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il ſoutenoit la cauſe commune de tous les Méchaniciens, dont tous les Ouvrages périſſoient par le fondement, ſi M. Renau avoit raiſon. Il faiſoit même ſur la Théorie de la manœuvre une ſeconde difficulté, que M. Huguens n'avoit pas apperçue: mais on ne traita que de la première. M. Renau, accoutumé à des ſuccès qu'il devoit à l'opiniâtreté de ſon courage, ne le ſentit point ébranlé dans cette occaſion, auſſi terrible en ſon eſpèce que toutes celles où il s'étoit jamais expoſé; il avoit peut-être encore ſa petite troupe, mais mal aſſurée, & qui ne levoit pas trop la tête. La conteſtation où il s'engagea par lettres en 1713 avec M. Bernoulli, fut digne de tous deux, & par la force des raiſons, & par la politeſſe

dont ils les assaisonnèrent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laisseront pas d'être surpris des ressources qu'il trouva dans son génie : il paroît que M. Bernoulli lui-même se savoit bon gré de se bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin, celui-ci voulut terminer tout par son Traité *de la manœuvre des Vaisseaux*, qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu compte dans l'Histoire de cette année. La Théorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le vrai, qui, pris dans toute son étendue, échapperoit aux plus grands Géomètres. Ils sont réduits à l'altérer & à le falsifier pour le mettre à leur portée. Après l'impression de cet Ouvrage, M. Renau ne se tint point encore pour vaincu ; & s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avouer.

Pendant le séjour d'Espagne, il avoit perdu le fil du service de France, & une certaine habitude de traiter avec les Ministres & avec le Roi même, infiniment précieuse aux Courtisans. On devient aisément inconnu à la Cour. Cependant il se flattoit toujours de la bonté du Roi, & l'état de sa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui, il falloit qu'il lui demandât une

audience pour lui repréſenter ſes ſervices paſſés, & la ſituation où il ſe trouvoit. Heureuſement il en fut diſpenſé par un événement ſingulier. Malte ſe crut menacée par les Turcs, & le Grand-Maître fit demander au Roi par ſon Ambaſſadeur M. Renau, pour être le défenſeur de ſon Iſle. Le Roi l'accorda au Grand-Maître; & M. Renau, en prenant congé de Sa Majeſté, eut le plaiſir de ne lui point parler de ſes affaires, & de s'aſſurer ſeulement d'une audience à ſon retour.

L'alarme de Malte étoit fauſſe, & le Roi mourut. M. Renau, qui avoit l'honneur d'être connu de tout temps, & fort eſtimé de M. le Duc d'Orléans, Régent, & qui même avoit ſervi ſous lui en Eſpagne, n'eut plus beſoin de ſolliciter des audiences. Il fut fait Conſeiller du Conſeil de Marine, & Grand'-Croix de l'Ordre de Saint-Louis.

S. A. R. ayant formé le deſſein de faire dans le Royaume quelques eſſais d'une Taille proportionnelle, ou Dixme, qu'avoit propoſée feu M. de Vauban, & qui devoit remédier aux anciens & intolérables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joie la commiſſion d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces eſſais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant ſon cœur

que le bien public, & il étoit Citoyen comme si la mode ou les récompenses eussent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux qu'en suivant les pas de M. de Vauban, & en exécutant un projet qui avoit pour garant le nom de ce grand Homme. Tout le zèle de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé; & ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui, n'ont pu l'accuser que d'erreur, accusation toujours douteuse par elle-même, & du moins fort légère par rapport à la nature humaine. C'est un homme rare, que celui qui ne peut faire pis que de se tromper.

Il étoit sujet depuis un temps à une rétention d'urine, pour laquelle il alla aux eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fièvre survint, la rétention augmenta, & il s'y joignit un gonflement pareil à celui d'une hydropisie tympanite. Il fit presque par honnêteté pour ses Médecins, & par manière d'acquit, les remèdes usités en pareil cas; mais il fit avec une extrême confiance un remède qu'il avoit appris du P. Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des expériences heureuses,

ſoit ſur lui ſoit ſur d'autres : c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de rivière aſſez chaude. Les Médecins de Pougues étoient ſurpris de cette nouvelle médecine, & il étoit lui-même ſurpris qu'elle leur fût inconnue. Il leur en expliquoit l'excellence par des raiſonnemens phyſiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire à leurs malades ; & par reſpect, ſoit pour les autorités qu'il citoit, ſoit pour la ſienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui paſſer quelques pintes d'eau : mais il alloit beaucoup au-delà des permiſſions, & contrevenoit même aux défenſes les plus expreſſes. Enfin, ils prétendent abſolument qu'il ſe noya. Il mourut le 30 Septembre 1719, ſans douleur, & ſans avoir perdu l'uſage de la raiſon.

La mort de cet homme, qui avoit paſſé une aſſez longue vie à la guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Perſuadé de la Religion par ſa Philoſophie, & incapable par ſon caractère d'être foiblement perſuadé, il regardoit ſon corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, & il avoit une impatience de Philoſophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Quelle différence*, diſoit-il, *d'un moment au*

au moment ſuivant ! Je vais paſſer tout-à-coup des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite.

Il avoit été choiſi pour être Honoraire dans cette Académie, dès qu'il y en avoit eu, c'eſt-à-dire en 1699. La nature preſque ſeule l'avoit fait Géomètre. Les Livres du P. Malebranche, dont il étoit plein, lui inſpirèrent aſſez le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loiſir d'en acquérir. Il ſauvoit ſon ignorance par un aveu libre & ingénu, qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démordoit guère ni de ſes entrepriſes, ni de ſes opinions, ce qui aſſuroit davantage le ſuccès de ſes entrepriſes, & donnoit moins de crédit à ſes opinions. Du reſte, la valeur, la probité, le déſintéreſſement, l'envie d'être utile, ſoit au public, ſoit aux particuliers, tout cela étoit chez lui au plus haut point. Une piété toujours égale avoit régné d'un bout de ſa vie à l'autre ; & ſa jeuneſſe, auſſi peu licencieuſe que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaiſirs qu'on lui auroit le plus aiſément pardonnés.

ELOGE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON naquit le 21 Septembre 1638 de Louis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux Dupleſſis-Mornay. Dès le temps de Philippe-Auguſte, les Seigneurs de Courcillon ſont appellés *Milites*, ou Chevaliers. Leurs deſcendans embraſsèrent le Calviniſme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de ſa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'eſprit naturel, qui alloit même juſqu'à faire agréablement des vers. Il ſe convertit aſſez jeune à la Religion Catholique.

En 1657 ou 58, il ſervit en Flandres, Capitaine de Cavalerie, ſous M. de Turenne. Après la paix des Pyrénées, un grand nombre d'Officiers François, qui ne pouvoient ſouffrir l'oiſiveté, allèrent chercher la guerre dans le Portugal, que l'Eſpagne vouloit remettre ſous ſa domination. Comme ils jugeoient que malgré

la paix les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préférèrent le service de cette Couronne : mais M. de Dangeau, avec la même ardeur militaire, eut des vues toutes opposées, & se donna à l'Espagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la justification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies, ou que la Reine, mère du Roi, & celle qu'il venoit d'épouser, étant toutes deux Espagnoles, c'étoit leur faire sa cour d'une manière assez adroite, que d'entrer dans le parti qu'elles favorisoient. Il se signala au Siége & à la prise de Giromena sur les Portugais ; il s'étoit trouvé par-tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Espagne un Courier mieux instruit, pour lui rendre compte de ce succès de ses armes. Le Roi d'Espagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, & lui offrit un Régiment de 1200 chevaux, avec une grosse pension ; mais il trouva un François trop passionné pour son Roi & pour sa Patrie.

A son retour en France, M. de Dangeau sentit l'utilité de son service d'Espagne. Les deux Reines, qui étoient bien aises de l'entendre parler de leur Pays & de la Cour de Madrid, & même en leur langue qu'il avoit assez bien apprise, vinrent bientôt à goûter son esprit & ses

manières, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le Reverſi. Cette grace, d'autant plus touchante en ce temps-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit ſuffi pour flatter vivement un jeune Courtiſan qu'elle auroit ruiné : mais ce fut pour lui la ſource d'une fortune conſidérable.

Il avoit ſouverainement l'eſprit du jeu. Quand feu M. Leibnitz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'eſprit que dans les différens jeux qu'ils ont inventés, il en pénétroit toute l'Algèbre, cette infinité de rapports de nombres qui y règnent, & toutes ces combinaiſons délicates & preſque imperceptibles qui y ſont enveloppées, & quelquefois compliquées entr'elles d'une manière à ſe dérober aux plus ſubtiles ſpéculations; & il eſt vrai ſi tous ceux qui jouent étoient de bons joueurs, ils ſeroient ou grands Algébriſtes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de fineſſe : ils ſe conduiſent par des vues très-confuſes, & à l'aventure; & les jeux les plus ſavans, les Echecs mêmes, ne ſont pour la plupart des gens que de purs jeux de haſard. M. de Dangeau, avec une tête naturellement algébrique & pleine de l'art des combinaiſons, puiſé dans ſes réflexions ſeules, eut beaucoup d'avantage

au jeu des Reines. Il ſuivoit des Théories qui n'étoient connues que de lui, & réſolvoit des Problêmes qu'il étoit ſeul à ſe propoſer. Cependant il ne reſſembloit pas à ces joueurs ſombres & ſérieux, dont l'application profonde découvre le deſſein, & bleſſe ceux qui ne penſent pas tant : il parloit avec toute la liberté d'eſprit poſſible ; il divertiſſoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des ſommes aſſez fortes, elle déplut à l'économie de M. Colbert, qui en parla au Roi, même avec quelque ſoupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, & placé derrière le Marquis de Dangeau, ſans en être apperçu. Il ſe convainquit par lui-même de ſon exacte fidélité, & il fallut le laiſſer gagner tant qu'il voudroit. Enſuite le Roi l'ôta du jeu des Reines ; mais ce fut pour le mettre du ſien, avec une Dame qu'il prenoit grand ſoin d'amuſer agréablement. L'Algèbre & la fortune n'abandonnèrent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur où il étoit alors lui auroit ſeul attirés, quand ſa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il ſera im-

poſſible de s'imaginer une vie de Courtiſan plus brillante & plus délicieuſe.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un appartement dans Saint-Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accordeſoit, pourvu qu'il la lui demandât en cent vers qu'il feroit pendant le jeu; mais cent vers bien comptés, pas un de plus ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru auſſi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptés, & placés dans ſa mémoire; & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque inſtant.

Sa Poëſie lui valut encore une autre aventure, précieuſe pour un Courtiſan qui ſait que dans le lieu où il vit rien n'eſt bagatelle. Le Roi & feu Madame avoient entrepris de faire des vers en grand ſecret, à l'envi l'un de l'autre. Ils ſe montrèrent leurs ouvrages, qui n'étoient que trop bons: ils ſe ſoupçonnèrent réciproquement d'avoir eu du ſecours; & par l'éclairciſſement où leur bonne foi les amena bientôt, il ſe trouva

que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystère, étoit l'Auteur caché des vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien : mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettoit guère de bien obéir ; & qui sait même s'il ne fit pas de son mieux, exprès pour être découvert ?

Quand la Bassette vint à la mode, il en conçut bientôt la fin par son Algèbre naturelle : mais il conçut aussi que la véritable Algèbre étoit encore plus sûre ; & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par-là sa réputation à la Cour, ainsi qu'il a été dit dans son Eloge. L'Algébriste naturel ne mépriſa point l'Algébriste savant, quoiqu'il arrive assez ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçus de la Nature, on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçu de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre homme devenu fort célèbre, mais alors naissant, avoit songé à se faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour. C'est M. Despréaux qui lui adressa le second Ouvrage qu'il donna au Public, sa Satyre sur la Noblesse. Le Héros étoit bien choisi, & par sa naissance,

& par sa réputation de se connoître en vers ; & par la situation où il étoit, & par son inclination à favoriser le mérite. Les plus satyriques & les plus misanthropes sont assez maîtres de leur bile, pour se ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665, le Roi fit M. de Dangeau Colonel de son Régiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit sur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un simple particulier devenoit en quelque sorte le successeur immédiat. On sait que le feu Roi a toujours regardé ce Régiment comme lui appartenant plus que le reste de ses Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépense digne de sa reconnoissance, & de la prédilection du Roi. Il servit à la tête de sa Troupe à la campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années il se défit du Régiment, pour s'attacher plus particulièrement à la seule personne du Roi, qu'il suivit toujours dans ses campagnes en qualité de son Aide de Camp.

Comme il étoit fort instruit dans l'Histoire, sur-tout dans la moderne, dans les généalogies des grandes Maisons, dans les intérêts des Princes, enfin dans toutes les sciences d'un homme de Cour, si cependant elles conservent encore long-

temps cette qualité, le Roi eut la penſée de l'envoyer Ambaſſadeur en Suéde : mais il ſupplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des négociations de moindre durée, & dans des Pays plus voiſins, ſi Elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur perſonne, & ils ſe défient avec raiſon de leur dignité. Il fut donc employé ſelon ſes deſirs : il alla pluſieurs fois Envoyé extraordinaire vers les Electeurs du Rhin ; & ce fut lui qui avec le même caractère conclut, malgré beaucoup de difficultés, le mariage du Duc d'Yorck, depuis Jacques II, avec la Princeſſe de Modène. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la ſuite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reſte de ſa vie n'eſt plus que celle d'un Courtiſan, à cela près, ſelon le témoignage dont le feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais offices à perſonne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes les dignités auxquelles, pour ainſi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raiſonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le déſagrement qu'elles aient fait une nouvelle ſurprenante pour le Public. Il a été

Gouverneur de Touraine, le premier des ſix Menins que le feu Roi donna à Monſeigneur grand-père du Roi, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Bavière & de Savoie, Conſeiller d'Etat d'Epée, Chevalier des Ordres du Roi, Grand-Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint-Lazare de Jéruſalem.

Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il ſongea auſſi-tôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-temps, & preſque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers; il renouvella l'ancienne pompe de leur réception & de toutes les cérémonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne penſe lui-même; il procura par ſes ſoins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin, il employoit les revenus & les droits de ſa grande Maîtriſe, à faire élever en commun dans une grande Maiſon deſtinée à cet uſage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Nobleſſes du Royaume. On les appelloit les Elèves de Saint-Lazare; & ils devoient illuſtrer l'Ordre par leurs noms, & par le mérite dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établiſſement dura près de dix ans: mais il lui auroit fallu, pour ſubſiſter, des temps plus heureux, &

des ſecours de la part du Roi, dont les guerres continuelles ôterent entièrement l'eſpérance. Ainſi M. de Dangeau eut le déplaiſir de voir ſa généroſité arrêtée dans ſa courſe, & ſes revenus appliqués à ſes ſeuls beſoins. Il a laiſſé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être ſon ſucceſſeur.

Son goût déclaré pour les Lettres & pour tous ceux qui s'y diſtinguoient, & un zèle conſtant à les ſervir de tout ſon pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'Académie des Sciences pouvoit le partager avec l'Académie Françoiſe. Il n'accepta la place qu'en faiſant bien ſentir la noble pudeur qu'il avoit de ſuccéder à un des premiers Géomètres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là; & il n'a jamais paru ici, ſans y apporter une modeſtie flatteuſe pour l'Académie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 Septembre 1720, âgé de 82 ans. Il avoit ſoutenu dans un âge aſſez avancé les plus cruelles opérations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage ſingulier. Ce courage eſt tout différent de ce-

lui qu'on demande à la guerre, & moins ſuſpect d'être forcé. Il eſt permis d'en manquer dans ſon lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaiſon particulière avec les plus grands Hommes de ſon temps, le grand Condé, M. de Turenne, & les autres Héros de toute eſpèce que le ſiècle du feu Roi a produits. Il connoiſſoit le prix, ſi ſouvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette & entière, & il apportoit à ſe la conſerver tout le ſoin qu'elle mérite. Ce n'eſt pas là une légère attention, ni qui coûte peu, ſur-tout à la Cour, où l'on ne croit guère à la probité & à la vertu, & où les plus foibles apparences ſuffiſent pour fonder les jugemens les plus déciſifs, pourvu qu'ils ſoient déſavantageux. Ses diſcours, ſes manières, tout ſe ſentoit en lui d'une politeſſe, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bienfaiſant.

Il avoit épouſé en premières noces Françoiſe Morin, ſœur de la feue Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que feu Madame la Ducheſſe de Montfort; & en ſecondes noces, la Comteſſe de Leuveſtein, de la Maiſon Palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.

ÉLOGE
DE M. L'ABBÉ
DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES naquit à Poitiers en 1634 de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne Nobleſſe de Poitou. L'aïeul paternel de Nicolas Filleau étoit ſorti de la ville d'Orléans avec ſa famille, dans le temps que les Calviniſtes y étoient les plus forts; il ſe déroba à leur perſécution, qu'il s'étoit attirée par ſon zèle pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orléanois. Le père de M. des Billettes, établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune aſſez conſidérable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maiſons de la Haute & Baſſe Marche.

Les deux frères de M. des Billettes, qui étoient ſes aînés, ont été M. de la Chaiſe & M. de Saint-Martin, tous deux connus par deux Ouvrages fort différens,

répété, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les descriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Académie en doit donner au Public. Aucun Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après sa mort, & c'est une circonstance convenable à son extrême modestie.

Un régime exact, & même ses austérités, lui valurent une santé assez égale. Elle s'affoiblissoit peu-à-peu par l'âge, mais elle ne dégénéroit pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de sa raison, & le 10 Août 1720 il prédit sa mort pour le 15 suivant, où elle arriva en effet. Il étoit âgé de 86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiselles de Poitou. Il n'en a point laissé d'enfans vivans.

Une certaine candeur qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ses qualités dominantes. On sentoit dans ses discours, dans ses manières, le vrai orné de sa plus grande simplicité. Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différens établissemens particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule, & même violés par une mauvaise gloire, étoient pour lui des objets d'une passion vive & délicate. Il la portoit

à

à tel point, & en même temps cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux d'exposer au Public, que quand il passoit sur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une si petite attention s'ennoblissoit par son principe; & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition? Personne n'a jamais mieux su soulager & les besoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refusés. Il souhaitoit fort de se pouvoir dérober à cet Eloge funèbre, dont l'usage est établi parmi nous; & en effet, il a eu si bien l'adresse de cacher sa vie, que du moins la briéveté de l'Eloge répondra à son intention.

ELOGE
DE MONSIEUR
D'ARGENSON.

MARC-RENÉ DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON naquit à Veniſe le 4 Novembre 1652 de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenſon, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche héritière d'Angoumois.

La Maiſon de Voyer remonte, par des titres & par des filiations bien prouvées, juſqu'à Etienne de Voyer, Sire de Paulmy, qui accompagna S. Louis dans ſes deux voyages d'outre-mer. Il avoit épouſé Agathe de Beauvau. Depuis lui, on voit toujours la Seigneurie de Paulmy en Touraine, poſſédée par ſes deſcendans, toujours des Charges militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des alliances avec les plus grandes Maiſons, telles que celles de Montmorency, de Laval, de Sancerre, de Conflans. Ainſi nous pouvons négliger tout ce qui précède cet Etienne, & nous diſpenſer d'aller juſqu'à un Baſile, Chevalier Grec, mais d'origine

Françoiſe, qui, ſous l'Empire de Charles-le-Chauve, ſauva la Touraine de l'invaſion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompenſe. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Nobleſſes, du moins il y a une ſorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un titre.

Au commencement du règne de Louis XIII, René de Voyer, fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand-Bailli de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenſon d'une Terre entrée dans ſa Maiſon par ſa grand'mère paternelle, alla apprendre le métier de la guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de ſa mère, Eliſabeth Huraut de Chiverny, nièce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales & des ſiennes, des eſpérances plus flatteuſes & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti de la Robe, le déterminèrent à l'embraſſer. Il fut le premier Magiſtrat de ſon nom, mais preſque ſans quitter l'épée; car ayant été reçu Conſeiller au Parlement de Paris en 1620, âgé de 24 ans, & bientôt après ayant paſſé à la Charge de Maître des Requêtes, il ſervit en qualité d'Intendant au Siége de la Rochelle, & dans la ſuite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que

des Intendances de Provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités, soit par les Seigneurs, soit par les Calvinistes. Les besoins de l'Etat le firent souvent changer de poste, & l'envoyèrent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle Province, dont l'administration demandoit un mêlange singulier, & presque unique, de hauteur & de douceur, de hardiesse & de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'Armées, de Retraites, de Combats, de Siéges, il servit autant de sa personne, & beaucoup plus de son esprit qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des Puissances voisines, sur-tout avec la Maison de Savoie, alors divisée. Enfin, après tant d'emplois & de travaux, se croyant quitte envers sa Patrie, il songea à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait; & comme il étoit veuf, il se mit dans l'état Ecclésiastique: mais le dessein que la Cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer Ambassadeur extraordinaire vers cette République; & il n'accepta l'Ambassade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y seroit pas plus d'un an, & que quand il en

ſortiroit, ſon fils, que l'on faiſoit dès-lors Conſeiller d'Etat, lui ſuccéderoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651, qu'il fut pris, en diſant la Meſſe, d'une fièvre violente, dont il mourut en quatorze jours. Son fils aîné, qui avoit eu à 21 ans l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, ſe trouva à 27 ans Ambaſſadeur à Veniſe. Il fit élever à ſon père, dans l'Egliſe de S. Job, un Mauſolée, qui étoit un ornement même pour une auſſi ſuperbe Ville, & le Sénat s'engagea, par un acte public, à avoir ſoin de le conſerver.

Pendant le cours de ſon Ambaſſade, qui dura cinq ans, naquit à Veniſe M. d'Argenſon. La République voulut être ſa marraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint-Marc, & lui permit, à lui & à toute ſa poſtérité, de mettre ſur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le cimier & la deviſe, témoignages authentiques de la ſatisfaction qu'on avoit de l'Ambaſſadeur.

Son Ambaſſade finie, il ſe retira dans ſes Terres, peu ſatisfait de la Cour, & avec une fortune aſſez médiocre, & n'eut plus d'autres vues que celles de la vie à venir. Le fils, trop jeune pour une ſi grande inaction, vouloit entrer dans le ſervice; mais des convenances d'affaires domeſtiques lui firent prendre la Charge de Lieu-

tenant Général au Préſidial d'Angoulême, qui lui venoit de ſon aïeul maternel. Les Magiſtrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & ſentirent bientôt que ſon génie & ſes talents étoient trop à l'étroit ſur un ſi petit théâtre. Ils l'exhortèrent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par quelques démêlés qu'il eut avec ſa Compagnie. La véritable cauſe n'en étoit peut-être que cette même ſupériorité de génie & de talents, un peu trop miſe au jour & trop exercée.

A Paris, il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors Contrôleur Général, qui, pour s'aſſurer de ce qu'il valoit, n'eut beſoin ni d'employer toute la fineſſe de ſa pénétration, ni de le faire paſſer par beaucoup d'eſſais ſur des affaires de finances dont il lui confioit le ſoin. On l'obligea à ſe faire Maître des Requêtes ſur la foi de ſon mérite; &, au bout de trois ans, il fut Lieutenant Général de Police de la Ville de Paris en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien policée jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans ſonger combien il en coûte de peines à ceux qui l'établiſſent ou le conſervent, à-peu-près comme tous les hommes jouiſſent de la régularité des mouvemens céleſtes ſans en avoir aucune connoiſſance;

& même plus l'ordre d'une Police reſſemble, par ſon uniformité, à celui des corps céleſtes, plus il eſt inſenſible, & par conſéquent il eſt toujours d'autant plus ignoré qu'il eſt plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir en ſeroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville telle que Paris une conſommation immenſe, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques ſources; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, & en même temps animer leur commerce; empêcher les uſurpations mutuelles des uns ſur les autres, ſouvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent ſi aiſément y cacher une induſtrie pernicieuſe, en purger la ſociété, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi bien; tenir les abus néceſſaires dans les bornes préciſes de la néceſſité qu'ils ſont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obſcurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas, même par des châtimens trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer, par des conduits ſouterrains, dans l'intérieur des familles, & leur

garder les ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage; être préſent par-tout ſans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à ſon gré une multitude immenſe & tumultueuſe, & être l'ame toujours agiſſante & preſque inconnue de ce grand corps: voilà quelles ſont en général les fonctions du Magiſtrat de la Police. Il ne ſemble pas qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par la quantité des choſes dont il faut être inſtruit, ni par celle des vues qu'il faut ſuivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir & des caracteres qu'il faut prendre: mais la voix publique répondra ſi M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, la ſûreté de la Ville furent portées au plus haut degré. Auſſi le feu Roi ſe repoſoit-il entièrement de Paris ſur ſes ſoins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les ténèbres: cet inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût à ſe cacher, étoit toujours ſous ſes yeux; & ſi enfin quelqu'un lui échappoit, du moins, ce qui fait preſque un effet égal, perſonne n'eût oſé ſe croire bien caché. Il avoit mérité que, dans certaines occaſions importantes, l'autorité ſouveraine & indépendante des formalités appuyât ſes

ſes démarches ; car la Juſtice ſeroit quelquefois hors d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſſer de tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée elle-même.

Environné & accablé, dans ſes Audiences, d'une foule de gens du menu peuple, pour la plus grande partie peu inſtruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'intérêts très-légers & ſouvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du diſcours un bruit inſenſé, il n'avoit ni l'inattention ni le dédain qu'auroient pu s'attirer les perſonnes ou les matières ; il ſe donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ſes yeux par leur liaiſon néceſſaire avec le bien public : il ſe conformoit aux façons de penſer les plus baſſes & les plus groſſières ; il parloit à chacun ſa langue, quelque étrangère qu'elle lui fût ; il accommodoit la raiſon à l'uſage de ceux qui la connoiſſoient le moins ; il concilioit avec bonté des eſprits farouches, & n'employoit la déciſion d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des conteſtations peu ſuſceptibles, ou peu dignes d'un jugement ſérieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & auſſi efficace. Il s'égayoit à lui-même, autant que la Magiſtrature le permettoit, des fonc-

tions ſouverainement ennuyeuſes & déſagréables, & il leur prêtoit de ſon propre fonds de quoi le ſoutenir dans un ſi rude travail.

La cherté étant exceſſive dans les années 1709 & 1710, le Peuple injuſte, parce qu'il ſouffroit, s'en prenoit en partie à M. d'Argenſon, qui cependant tâchoit, par toutes ſortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions, qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop ſévérement. Le Magiſtrat les calma, & par la ſage hardieſſe qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace, quoique furieuſe, avoit toujours en lui. Un jour, aſſiégé dans une maiſon où une troupe nombreuſe vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, ſe préſenta, parla & appaiſa tout. Il ſavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſavoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou ſuivie de la dignité de Conſeiller d'Etat.

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux incendies, &

d'y arriver des premiers. Dans ces momens si pressans & dans cette affreuse confusion, il donnoit les ordres pour le secours, & en même temps il en donnoit l'exemple, quand le péril étoit assez grand pour le demander. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard, il falloit, pour prévenir un embrasement général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Les gens du port & les détachemens du Régiment des Gardes hésitoient à tenter ce passage. M. d'Argenson le franchit le premier, & se fit suivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ses habits brûlés, & fut plus de 20 heures sur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du Sénat à la tête d'une armée.

Quelqu'étendue que fût l'administration de la Police, le feu Roi ne permit pas que M. d'Argenson s'y renfermât entièrement; il l'appelloit souvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuses, ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnoient avec le Maître, relation toujours si précieuse & si recherchée. Tantôt il s'agissoit d'accommodement entre personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les Tribunaux ordinaires, & dont

les noms exigeoient un certain respect auquel le public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédients prompts, un mystère adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenson vint à exercer réglément auprès du Roi un ministère secret & sans titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la Juriſdiction de la Police le rendoit maître des Arts & Métiers que l'Académie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation néceſſaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'eſprit & auſſi éclairé, la Compagnie voulut ſe l'acquérir, & elle le nomma en 1716 pour un de ſes Honoraires. Bientôt après, comme ſi une dignité ſi modeſte en eût dû annoncer de plus brillantes, le Régent du Royaume, qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même miniſtère ſecret que le feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires; & enfin, au commencement de 1718, le fit Garde des Sceaux & Préſident du Conſeil des Finances. Il avoit été Lieu-

tenant de Police vingt-un ans, & depuis long-temps les ſuffrages des bons Citoyens le nommoient à des places plus élevées : mais la ſienne étoit trop difficile à remplir ; & la réputation ſingulière qu'il s'y étoit acquiſe, devenoit un obſtacle à ſon élévation. Il falloit un effort de juſtice pour le récompenſer dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux miniſtères, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ſes talens ſe trouvèrent d'un uſage heureux. L'expédition des affaires du Conſeil ſe ſentit de ſa vivacité ; il accorda ou refuſa les graces qui dépendoient du Sceau, ſelon ſa longue habitude de ſavoir placer la douceur & la ſévérité ; ſur-tout il ſoutint avec ſa vigueur & ſa fermeté naturelle l'autorité Royale, d'autant plus difficile à ſoutenir dans les Minorités, que ce ne ſont pas toujours des mal-intentionnés qui réſiſtent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi, le mit en état de faire payer, dès la première année qu'il fut à la tête des Finances, ſeize millions d'arrérages des rentes de la Ville, ſans préjudice de l'année courante ; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaiſir de marquer bien ſolidement aux habitans de Paris l'affection qu'il avoit priſe pour eux en

les gouvernant. Dans cette même première année, il égala la recette & la dépense ; équation, pour parler la langue de cette Académie, plus difficile que toutes celles de l'Algèbre. C'eſt ſous lui qu'on a appris à ſe paſſer des traités à forfait, & à établir des Régies qui font recevoir au Roi ſeul ſes revenus, & le diſpenſent de les partager avec des eſpèces d'Aſſociés. Enfin, il avoit un projet certain pour diminuer par des rembourſemens effectifs les dettes de l'Etat : mais d'autres vues, & qui paroiſſoient plus brillantes, traverſèrent les ſiennes ; il céda ſans peine aux conjonctures, & ſe démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magiſtrature, il ne le fut encore que pour peu de temps ; mais ce peu de temps valut à l'Etat un Règlement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient enſuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingénieux, qui trompoient la Loi en la ſuivant à la lettre. M. d'Argenſon remédia à cet abus par deux déclarations qui préviennent, ſi cependant on oſe l'aſſurer, ſur-tout en cette matière, tous les ſtratagêmes de l'intérêt.

Le bien des affaires générales, qui changent ſi ſouvent de face, parut demander qu'il rèmît les Sceaux ; & il les remit au commencement de Juin 1720. Il conſer-

voit pleinement l'eſtime & l'affection du Prince dont il les avoit reçus, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers temps de ſa vie. Il n'eut pas beſoin de toutes les reſſources de ſon courage pour ſoutenir ce repos; mais il employa, pour en bien uſer, toutes celles de la Religion. Il mourut le 8 Mai 1721.

Il avoit une gaieté naturelle, & une vivacité d'eſprit heureuſe & féconde en traits, qui ſeuls auroient fait une réputation à un homme oiſif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémiſſoit pas ſous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit queſtion que de plaiſir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute ſa vie que l'Art ſi difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoiſſoit point à l'égard du travail la diſtinction des jours & des nuits; les affaires avoient ſeules le droit de diſpoſer de ſon temps, & il n'en donnoit à tout le reſte que ce qu'elles lui laiſſoient de momens vuides, au haſard & irréguliérement. Il dictoit à trois ou quatre Secrétaires à la fois, & ſouvent chaque lettre eût mérité par ſa matière d'être faite à part, & ſembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ſes propres dépens des procès, même conſidérables; & un trait rare en fait de Finances, c'eſt d'avoir refuſé à un renouvellement de bail

cent mille écus qui lui étoient dûs par un uſage établi : il les fit porter au Tréſor Royal, pour être employés au paiement des penſions les plus preſſées des Officiers de guerre. Quoique les occaſions de faire ſa cour ſoient toutes, ſans nulle diſtinction, infiniment chères à ceux qui approchent les Rois, il en a rejetté un grand nombre, parce qu'il ſe fût expoſé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a ſouvent épargné des événemens déſagréables à qui n'en ſavoit rien, & jamais le récit du ſervice n'alloit mendier de la reconnoiſſance. Autant que par ſa ſévérité, ou plutôt par ſon apparence de ſévérité, il ſavoit ſe rendre redoutable au Peuple dont il faut être craint, autant, par ſes manières & par ſes bons offices, il ſavoit ſe faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas. Les perſonnes dont j'entends parler ici ſont en ſi grand nombre & ſi importantes, que j'affoiblirois ſon Eloge en y faiſant entrer la reconnoiſſance que je lui dois, & que je conſerverai toujours pour ſa mémoire.

Il avoit épouſé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laiſſé deux fils, l'un Conſeiller d'Etat & Intendant de Maubeuge, l'autre ſon ſucceſſeur dans la Charge de la Police; & une fille mariée à M. de Colande, Maréchal de Camp, & Commandeur de l'Ordre de S. Louis.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
COUPLET.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET naquit à Paris le 20 Avril 1642 d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son père le deſtina au Barreau, ſans conſulter, & apparemment ſans connoître ſes talens & ſon goût qui le portoient aux Mathématiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui causèrent beaucoup de diſtraction dans ſes études. Cependant il fut reçu Avocat; mais il quitta bientôt cette profeſſion forcée, & ſe donna entièrement à celle que la Nature lui avoit choiſie.

Il chercha de l'inſtruction & du ſecours dans le commerce de M. Buhot, Coſmographe & Ingénieur du Roi, qui, après avoir reconnu ſes diſpoſitions, ſe fit un plaiſir de les cultiver : il voulut même ſerrer par une alliance la liaiſon que la ſcience avoit commencée entr'eux; & en 1665, il fit épouſer ſa belle-fille à ſon Elève, âgé alors de 24 ans.

En 1666, fut formée l'Académie des

M. d'Agueſſeau, alors Procureur-Général, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'aſſurer qu'il n'en falloit plus faire ; & en 1705, il s'adreſſa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre. Ce mois eſt ordinairement un des plus ſecs de toute l'année : 1705 fut une année fort ſeche ; & ſi l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre, il court des veines d'eau qui ont effectivement quelque rapport avec le ſang qui coule dans nos veines. Si ces eaux trouvent des terres ſablonneuſes, elles ſe filtrent au travers, & ſe perdent ; il faut des fonds qui les arrêtent, tels que ſont des lits de glaiſe. Elles ſont en plus grande quantité ſelon la diſpoſition des terreins. Si, par exemple, une grande plaine a une pente vers un côteau, & s'y termine, toutes les eaux que la plaine recevra du Ciel ſeront déterminées à couler vers ce côteau, qui les raſſemblera encore, & elles ſe trouveront en abondance au pied. Ainſi la recherche & la découverte des eaux dépend d'un examen de terrein fort exact & aſſez fin ; il faut un coup-d'œil juſte & guidé par une longue expérience.

M. Couplet, arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette eau si desirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingénieurs. Il marchoit son niveau à la main; & dès qu'il put voir les maisons de la Ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux habitans, qui par impatience ou par curiosité étoient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur avancer la joie, ou pour se donner une espèce de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédisant dans le même temps à quelle profondeur précisément on trouveroit l'eau; & au lieu qu'un autre eût pu prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son Art, & se privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises; & il repartit pour Paris après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devoient faire en

ſon abſence. Il reſtoit à conduire l'eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de beſoin, & tout cela emportoit mille détails de pratique ſur quoi il ne laiſſoit rien à deſirer; il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la dernière main.

Il revint en effet; & enfin, le 21 Décembre l'eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuſe vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfans, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils euſſent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ſes mains qu'il y plongea pluſieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent ſonnées avec tant d'emportement, que la plus groſſe fut démontée; l'allégreſſe publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maiſons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle: on y bâtit; on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu-à-peu; & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000 liv. de dépenſe à cette même Ville, qui auroit été ravie de ſe charger d'un impôt perpétuel: auſſi crut-elle bien lui devoir une Inſcription &

une Deviſe. L'Inſcription eſt ce Diſtique Latin :

Non erat antè fluens Populis ſitientibus unda ;
Aſt dedit æternas arte Cupletus aquas.

La Deviſe repréſente un Moïſe qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ſeps de vignes, avec ces mots : *Utile dulci.*

Auxerre & Courſon, qui ſont dans le voiſinage de Coulanges, ſe ſentirent auſſi de ſon voyage ; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courſon ceux de retrouver une ſource perdue.

C'eſt dans ces ſortes de fonctions & dans celles qu'il devoit à l'Académie & à ſa Charge, qu'il a paſſé une vie toujours occupée & toujours laborieuſe. Une complexion d'une force ſingulière le ſoutenoit dans ſes fatigues. Enfin, âgé de 79 ans, il eut une première attaque d'apoplexie, & quelque temps après une ſeconde, auxquelles ſuccéda une paralyſie, qui tomba particuliérement ſur la langue & ſur l'œſophage, de ſorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler ſans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toujours à des prières & à des diſcours édifians le peu qui lui reſtoit d'uſage de la parole, & il mourut le 25 Juillet 1722, âgé de 81 ans.

Ce qu'on appelle préciſément bonté étoit en lui à un haut point, & avec cet avantage qu'elle étoit ſenſiblement marquée dans ſa phyſionomie, dans ſon air, dans ſes manières ; on ſe fût fié à lui ſans autres garans que ceux-là. Heureuſes, du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve eſt courte & prompte ! Il étoit Tréſorier de l'Académie, titre trop faſtueux & aſſez impropre : il étoit plutôt le contraire d'un Tréſorier ; il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faiſoit des avances aſſez conſidérables par rapport à ſa fortune, & ne les retiroit pas ſans peine. Il a laiſſé un fils, qui lui a ſuccédé dignement dans cette place.

ÉLOGE
DE M. MERY.

JEAN MERY naquit à Vatan en Berry, le 6 Janvier 1645, de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études ; mais il s'en dégoûta bientôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais Maîtres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par le

le peu d'inclination naturelle. Il ne passa pas la Quatrième, & s'attacha uniquement à la profession de son père. Il vint à Paris à dix-huit ans s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ses exercices de jour, il déroboit subtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit, & passoit la nuit à le disséquer en grand secret.

En 1681, il fit, à la prière de M. Lamy, Docteur en Médecine, qui donnoit une seconde édition de son livre sur l'*Ame sensitive*, une description de l'oreille. Il reconnoît dans une lettre préliminaire adressée à ce Docteur, & imprimée aussi, qu'il n'est qu'*un simple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu;* & par-là il insinue qu'il est bien hardi d'oser décrire une partie aussi délicate que l'oreille, & aussi inconnue aux plus habiles Anatomistes; qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes: mais si on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés si concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule les pieces à la main. Dans la même année il fut pourvu d'une charge de Chirurgien de la feue Reine.

En 1683, M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major.

L'année ſuivante, le Roi de Portugal ayant demandé au feu Roi un Chirurgien capable de donner du ſecours à la Reine ſa femme, qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poſte; mais la Reine mourut avant ſon arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun malade qui ne voulut le conſulter, quelque peu digne qu'il en fût par ſon mal, ou au contraire, quelque déſeſpéré qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuſes pour l'arrêter en Portugal; on en fit autant en Eſpagne à ſon paſſage : mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A ſon retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Académie des Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambor, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre, pendant le voyage, auprès de M. le Duc de Bourgogne, encore enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet emploi avec toute l'application & tout le zèle poſſible : mais il ſe trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne; & il revint, auſſi-tôt qu'il le put, reſpirer ſon véritable air natal, celui des Invalides & de l'Académie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre par ordre de la Cour, & ce qui paroîtra ſans doute ſurprenant, on en ignore abſolument le ſujet. Peut-être s'eſt-on déja apperçu que les faits rapportés juſqu'ici ont été aſſez dénués de circonſtances, aſſez décharnés; c'eſt la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la derniere exactitude ſes fonctions néceſſaires, il ſe renfermoit dans ſon Cabinet, où il étudioit, non pas tant les Livres que la nature même: il n'avoit de commerce qu'avec les morts, & cela dans un ſens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Savans. Il s'inſtruiſoit donc infiniment; mais perſonne n'en eût rien ſu, ſi les opérations qu'il faiſoit tous les jours n'euſſent trahi le ſecret de ſon habileté. Ceux qui ſont fortement occupés à exercer une profeſſion ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, ſoit de leurs occupations préſentes, ſoit de leurs projets; on eſt obligé de les écouter, & ils ont une liberté entière de ſe faire valoir: mais il n'uſoit point de ſes droits à cet égard; on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de diſcours inutiles. Enfin, je le répète, on ne ſait rien du voyage d'Angleterre, dont il auroit dû, au moins à ſa femme & à

ſes enfans, vanter ou excuſer le ſuccès. Tout étoit enſeveli dans un profond ſilence, & il eſt preſque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du ſien dans ſa réputation que ſon mérite, & communément il s'en faut beaucoup que ce ſoit aſſez.

En 1700, M. de Harlay, Premier Préſident, le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien ſûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Académie; & je lui ai ouï dire que les deux enſemble rempliſſoient toute ſon ambition : auſſi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quelqu'importans qu'ils fuſſent, & quelqu'utiles qu'ils duſſent être, n'ont jamais pu le faire ſortir de chez lui. Tout au plus a-t-il traité quelques amis, mais en amis, & en leur faiſant très-peu de choſe. Des étrangers qui ſouhaitoient paſſionnément qu'il leur fît des Cours particuliers d'Anatomie, n'ont pu le tenter par les promeſſes les plus magnifiques & les plus ſûres. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune qui lui eût coûté un temps deſtiné à de nouveaux progrès dans ſa ſcience.

Mais ce même temps qu'il eſtimoit plus que la richeſſe, il ne l'épargnoit point à ſes devoirs; il conçut volontairement le deſſein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beau-

coup plus qu'il ne lui en demandoit, ſelon l'uſage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du haſard, qui leur mettoit ſous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre; rien de ſuivi, rien de méthodique ne dirigeoit leurs connoiſſances. Il obtint de M. de Harlay que l'on conſtruiſît un lieu où il leur feroit des cours réglés d'Anatomie. S'il eût pris cette occaſion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vue, on ne l'eût pas blâmé d'accorder ſon intérêt avec celui du public. D'ailleurs M. le Premier Préſident l'honoroit d'une affection particulière; & comme ce grand Magiſtrat avoit beaucoup d'eſprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour ſentir tout ce qu'il valoit: mais M. Mery ne ſongea, dans ſon nouvel établiſſement qu'à l'utilité publique, & il ſe tint heureux qu'on lui eût accordé un ſurcroît conſidérable d'aſſujettiſſement & de travail.

Son génie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'obſervation, & de ſe bien aſſurer de la ſimple vérité des choſes. Il ne ſe preſſoit point d'imaginer pourquoi telle diſpoſition, telle ſtructure; il voyoit les faits d'autant plus ſûrement, qu'il ne

les voyoit point au travers d'un ſyſtême déja formé qui eût pu les changer à ſes yeux. Son Cabinet anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de ſa vie, ce nombre prodigieux de diſſections faites de ſa main, avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude; il avoit été ſi long-temps appliqué à ne faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſonger tant à deviner : mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de ſagacité d'eſprit à bien voir en cette matière qu'à deviner; auſſi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faiſoit voir aux autres il le leur déguiſât, ou l'embellît trop par ſes diſcours : à peine ſe pouvoit-il réſoudre à l'expliquer ; il falloit preſque que les pieces de ſon Cabinet parlaſſent pour lui.

On y en compte juſqu'à quatre-vingts d'importantes, ſoit ſquelettes entiers, ſoit parties d'animaux. Trente de ces pieces regardent l'homme ; & celle où ſont tous les nerfs, conduits depuis leur origine juſqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adreſſe ſingulière, & une perſévérance infatigable, ont été néceſſaires pour finir ces ouvrages; auſſi étoit-ce-là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours preſſé de rentrer dans ce lieu où toutes ces machines

démontées & dépouillées de ce qui nous les cache, en les revêtant, lui préſentoient la Nature plus à nud, & lui donnoient toujours à lui-même de nouvelles inſtructions. Cependant, pour ne ſe pas trop glorifier de la connoiſſance qu'il avoit de la ſtructure des animaux, il faiſoit réflexion ſur l'ignorance où l'on eſt de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres Anatomiſtes*, m'a-t-il dit une fois, *nous ſommes comme les Crocheteurs de Paris, qui en connoiſſent toutes les rues juſqu'aux plus petites & aux plus écartées; mais qui ne ſavent pas ce qui ſe paſſe dans les maiſons.*

On a vu de lui dans nos Volumes quantité de morceaux ſur ce que devient l'air entré par les poumons, ſur l'iris de l'œil, ſur la choroïde, &c. Il a donné une nouvelle ſtructure au nerf optique, & a oſé avancer qu'un animal ſe multiplie ſans accouplement; c'eſt la Moule d'étang, dont il a donné la ſingulière & biſarre Anatomie (*a*): mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes, a été ſon opinion ſur la circulation du ſang dans le fœtus, ou ſur l'uſage du trou ovale, directement oppoſée à celle de tous les autres Anatomiſtes. Il fut cauſe que l'Académie, dès ſon renouvellement en 1699,

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1710, p. 30 & ſuiv.

fut agitée par cette queſtion. Un monde d'Adverſaires élevés contre lui, tant au dedans qu'au dehors de l'Académie, ne l'ébranla point. Il publia même en 1700, hors de nos Mémoires, un Traité exprès ſur ce ſujet, auquel il joignit ſes Remarques ſur une nouvelle manière de tailler de la pierre, pratiquée alors par un Frère Jacques, Franc-Comtois : c'eſt-là le ſeul Livre qu'on ait de lui. On ne ſait point encore aujourd'hui quel parti eſt victorieux, & c'eſt une aſſez grande gloire pour celui qui ſeul étoit un parti. Il paroît, ainſi que nous osâmes le ſoupçonner il y a long-temps, que les deux Syſtêmes oppoſés pourroient être vrais, & ſe concilier ; dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette conteſtation.

M. Mery étoit ſi retenu à former ou à adopter des ſyſtêmes, qu'il héſitoit à recevoir, ou, ſi l'on veut, ne recevoit pas celui de la génération par les œufs, ſi vraiſemblable, ſi appuyé, ſi généralement reçu. Il n'en ſubſtituoit pas d'autre à la place : mais des ſtructures de parties, qui effectivement ne s'y accordoit pas trop, l'arrêtoient (*a*) ; au lieu que les

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1701, pag. 38 & ſuiv., ſeconde édition.

autres

autres Anatomiſtes ſe laiſſent emporter à un grand nombre d'apparences très-favorables, & ſe repoſent en quelque ſorte ſur la nature de la ſolution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardieſſe & la timidité oppoſée; ſeulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences, les hommes ſont nés dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'effort pour être timides & Pyrrhoniens.

Cependant M. Mery, peu diſpoſé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les ſiennes particulières. Le témoignage qu'il ſe rendoit de la grande ſûreté de ſes obſervations, & du peu de précipitation de ſes conſéquences, l'affermiſſoit dans ce qu'il avoit une fois penſé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore; les idées qu'on y prend ſont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traverſées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine ſoupleſſe: on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. Cette même retraite lui faiſoit ignorer auſſi des ménagemens d'expreſſions néceſſaires dans la diſpute; il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde: il le diſoit; mais

cet excès de naïveté & de ſincérité ne bleſſoit pas tant dans l'intérieur de l'Académie. Et ſi les ſuites aſſez ordinaires du ſavoir n'y étoient excuſées, où le ſeroient-elles ? On y a remarqué avec plaiſir, que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ſes ſentimens, en avoit changé en quelques occaſions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'opération du Frère Jacques, & il ſe rétracta dans la ſuite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiſte de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery ſur certains points qui lui avoient paru d'abord inſoutenables ; & il le raconte pour la gloire de M. Mery, & non pour la ſienne.

Ce même Anatomiſte prétend que M. Mery a entrevu la valvule d'Euſtachius, connu les glandes de Couper long-temps avant Couper même. Mais il faut laiſſer les découvertes aux noms qui en ſont en poſſeſſion ; & quand même ce ne ſeroit que la faveur du ſort qui les leur auroit adjugées plutôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeler.

Malgré une conſtitution très-ferme, & une vie toujours très-réglée d'un bout à l'autre, M. Mery ſe ſentit preſque tout-d'un-coup abandonné de ſes jambes vers l'âge de ſoixante-quinze ans, ſans avoir

nulle autre incommodité. Il fut réduit à ſe renfermer abſolument chez lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Académie qui pouvoient ſe plaindre de quelques-unes de ces ſincérités dont nous avons parlé, allèrent le voir pour le raſſurer ſur l'inquiétude où il eût pu être à leur égard, & renouveller une amitié qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompue. Il fut ſenſiblement touché, & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces ſentimens qu'il méritoit plus qu'il ne ſe les étoit attirés; & il ne pouvoit ſe laſſer d'en marquer ſa joie à M. Varignon, ſon fidèle ami, & de tous les temps.

Il s'affoibliſſoit toujours, quoiqu'en conſervant un eſprit ſain; & enfin il mourut le 3 Novembre 1722 âgé de 77 ans. Il a laiſſé ſix enfans de Catherine-Geneviéve Carrere, fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de feu Madame.

Il a eu toute ſa vie beaucoup de religion, & des mœurs telles que la religion les demande; ſes dernières années ont été uniquement occupées d'exercices de piété. Nous avons dit de feu M. Caſſini, que les Cieux lui racontoient ſans ceſſe la gloire de leur Créateur; les animaux la racontoient auſſi à M. Mery. L'Aſtronomie,

l'Anatomie ſont en effet les deux Sciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caractères du Souverain Etre : l'une annonce ſon immenſité par celle des eſpaces céleſtes, l'autre ſon intelligence infinie par la Méchanique des animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage ; l'intelligence prouve encore plus que l'immenſité.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
VARIGNON.

PIERRE VARIGNON naquit à Caen en 1654 d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort médiocre. Il avoit deux frères, qui ſuivirent la profeſſion du père, & il étudia pour être Eccléſiaſtique.

Au milieu de cette éducation commune qu'on donne aux jeunes gens dans les Collèges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulièrement vient par différens haſards ſe préſenter à leurs yeux ; & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de

saisir son objet dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, & quelquefois les simples Maçons savent faire des Cadrans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifféremment. Il en apprit la pratique la plus grossière, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ses Maîtres; mais il soupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Théorie générale, soupçon qui ne servoit qu'à l'inquiéter & à le tourmenter sans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en Philosophie aux Jésuites de Caen, feuilletant par amusement différens Livres dans la boutique d'un Libraire, il tomba sur un Euclide, & en lut les premières pages, qui le charmèrent non-seulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentit à y entrer. Comment l'esprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talens? Il emporta l'Euclide chez lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raisons. L'incertitude éternelle, l'embarras sophistique, l'obscurité inutile & quelquefois affectée de la Philosophie des Ecoles, aidèrent encore à lui faire goûter la clarté, la liaison, la sûreté des vérités géométriques. La Géométrie le conduisit aux Ouvrages de Descartes; & il fut frappé de cette nouvelle lumière,

qui de-là s'eſt répandue dans tout le monde penſant. Il prenoit ſur les néceſſités abſolues de la vie de quoi acheter des Livres de cette eſpèce, ou plutôt il les mettoit au nombre des néceſſités abſolues : il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la paſſion, qu'il ne les étudiât qu'en ſecret ; car ſes parens, qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faiſoient uſage, déſapprouvoient beaucoup & traverſoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il paſſa en Théologie ; & quoique l'importance des matières, & la néceſſité dont elles ſont pour un Eccléſiaſtique, le fixaſſent davantage, ſa paſſion dominante ne leur fut pas entièrement ſacrifiée.

Il alloit ſouvent diſputer à des Thèſes dans les Claſſes de Philoſophie, & il brilloit fort par ſa qualité de bon Argumenteur, à laquelle concouroient & le caractère de ſon eſprit, & ſa conſtitution corporelle ; beaucoup de force & de netteté de raiſonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en Philoſophie dans le même Collège, le connut. Un goût commun pour les choſes de raiſonnement, ſoit phyſiques, ſoit métaphyſiques,

& des diſputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'aſſurer que tout étoit vu dans un ſujet. Leurs caractères différens faiſoient un aſſortiment complet & heureux : l'un par une certaine vigueur d'idée, par une vivacité féconde, & par une fougue de raiſon ; l'autre par une analyſe ſubtile, par une préciſion ſcrupuleuſe, par une ſage & ingénieuſe lenteur à diſcuter tout.

M. l'Abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à ſon aiſe de M. Varignon, ſe logea avec lui ; & enfin, toujours plus touché de ſon mérite, il réſolut de lui faire une fortune qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon génie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente ; il en détacha 300, qu'il donna par contrat à M. Varignon. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur, étoit beaucoup auſſi par rapport aux beſoins & aux deſirs du Donataire. L'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon ami.

L'Abbé, perſuadé qu'il n'y avoit point de meilleur ſéjour que Paris pour des Philoſophes raiſonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maiſon du fauxbourg S. Jacques

Là, ils penſoient chacun de ſon côté; car ils n'étoient plus tant en communauté de penſées. L'Abbé, revenu des ſubtilités inutiles & fatigantes, s'étoit tourné principalement du côté des réflexions ſur l'homme, ſur les mœurs & ſur les principes du Gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathématiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir aſſez ſouvent, & quelquefois paſſer deux ou trois jours avec eux : il y avoit encore de la place pour un ſurvenant, & même pour un ſecond, ſorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Académie des Belles-Lettres, & fameux par les Hiſtoires qui ont paru de lui. Nous nous raſſemblions avec un extrême plaiſir, jeunes, pleins de la première ardeur de ſavoir, fort unis, & ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un aſſez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues, de l'empire des Lettres, & tous les ſujets de cette petite ſociété ſe ſont diſperſés de-là dans toutes les Académies.

M. Varignon, dont la conſtitution étoit robuſte, au moins dans ſa jeuneſſe, paſſoit les journées entières au travail; nul divertiſſement, nulle récréation, tout au

plus quelque promenade à laquelle ſa raiſon le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai ouï-dire que travaillant après ſouper, ſelon ſa coutume, il étoit ſouvent ſurpris par des cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de ſe pouvoir dire à lui-même, que ce n'étoit pas la peine de ſe coucher pour ſe relever à quatre heures. Il ne ſortoit de-là ni avec la triſteſſe que les matières pouvoient naturellement inſpirer, ni même avec la laſſitude que devoit cauſer la longueur ſeule de l'application : il en ſortoit gai & vif, encore plein des plaiſirs qu'il avoit pris, impatient de recommencer. Il rioit volontiers en parlant de Géométrie, & à le voir on eût cru qu'il la falloit étudier pour ſe bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la ſienne ; ſa vie étoit une poſſeſſion perpétuelle, & parfaitement paiſible, de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant ſi on eût eu à chercher un homme heureux, on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut ; mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans ſa ſolitude du fauxbourg Saint-Jacques, il ne laiſſoit pas de lier commerce avec pluſieurs Savans, & des plus illuſtres, tels que MM. du Hamel, du Verney, de la Hire.

M. du Verney lui demandoit aſſez

ſouvent ſes lumières ſur ce qu'il y a en Anatomie, qui appartient à la ſcience des Méchaniques : ils examinoient enſemble des poſitions de muſcles, leurs points d'appui, leurs directions ; & M. du Verney apprenoit beaucoup d'Anatomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raiſonnemens mathématiques appliqués à l'Anatomie.

Enfin, en 1687 il ſe fit connoître du Public par ſon *Projet d'une nouvelle Méchanique*, dédié à l'Académie des Sciences. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des vérités, & en découvrir les ſources, ce ſont deux choſes qui peuvent d'abord paroître inſéparables, & qui cependant ſont ſouvent ſéparées, tant la Nature a été avare de connoiſſances à notre égard. En Méchanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la néceſſité de l'équilibre dans les cas où il arrive ; mais on ne ſavoit pas préciſément ce qui ſe cauſoit. C'eſt ce que M. Varignon apperçut par la Théorie des mouvemens compoſés, & ce qui fait tout le ſujet de ſon Livre. Les principes eſſentiels une fois trouvés, les vérités coulent avec une facilité délicieuſe pour l'eſprit ; leur enchaînement eſt plus ſimple, & en même temps plus étroit ; le ſpectacle de leur génération, qui n'a plus rien de forcé, en eſt

plus agréable, & cette même génération, plus légitime en quelque ſorte, eſt auſſi plus féconde.

La nouvelle Méchanique fut reçue de tous les Géomètres avec applaudiſſement, & elle valut à ſon Auteur deux places conſidérables : l'une de Géomètre dans cette Académie en 1688, l'autre de Profeſſeur en Mathématiques au Collège Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choiſi.

Il mit au jour en 1690 ſes *Nouvelles Conjectures ſur la peſanteur.* Il conçoit une pierre poſée dans l'air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la terre. L'air eſt un liquide dont par conſéquent les différentes parties ſe meuvent en tous ſens imaginables ; & une direction quelconque étant déterminée, il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la ſuivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faiſant qu'une même colonne. La pierre eſt donc frappée par des colonnes qui la pouſſent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, du haut en bas. Les colonnes qui la pouſſent latéralement d'Orient en Occident, ou au contraire, ſont égales en longueur, & par conſéquent

en force, & il n'en réſulte à la pierre aucune impreſſion. Mais celles qui la pouſſent de haut en bas ſont beaucoup plus longues que celles qui la pouſſent de bas en haut, & cela, à quelque diſtance de la terre où la pierre ait jamais pu être portée. Elle ſera donc pouſſée avec plus de force de haut en bas que de bas en haut, & elle tombera vers le centre de la terre, ou, ce qui eſt le même, perpendiculairement à ſa ſurface, parce que les colonnes latérales égales en forces l'empêchent de s'écarter ni à droite, ni à gauche. Si la pierre étoit à une égale diſtance & de la terre, & de la dernière ſurface de l'air, elle demeureroit en repos; plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'air, on le dira de même de la matière ſubtile, & de tout autre liquide où des corps ſeront poſés. Telle eſt en général l'idée de M. Varignon ſur la cauſe de la peſanteur. Pluſieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts l'extrême difficulté de cette matière, & j'avoue qu'il pourroit bien auſſi l'avoir prouvée. Du moins ce ſyſtême a-t-il peu de ſectateurs; & quoique ſimple, bien lié, bien ſuivi, il eſt vrai qu'un Phyſicien, même avant la diſcuſſion, ne ſe ſent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aiſément défendu que perſuadé. Auſſi ne l'a-t-il point

donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Systêmes. Le titre modeste de *Conjectures* répondoit sincèrement à sa pensée: il ne croyoit point qu'en matière de Physique, & principalement sur les premiers principes de la Physique, on pût passer la conjecture; & il sembloit être ravi que sa chère Géométrie eût seule la certitude en partage.

Dans ces recherches mathématiques, son génie le portoit toujours à les rendre les plus générales qu'il fût possible. Un payſage dont on aura vu toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vu; il faut qu'il le soit d'un lieu assez élevé, où tous les objets auparavant dispersés se rassemblent sous un seul coup-d'œil. Il en va de même des vérités géométriques: on en peut voir un grand nombre dispersées çà & là, sans ordre entr'elles, sans liaison; mais pour les voir toutes ensemble & d'un coup-d'œil, on est obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adresse. Les formules générales algébriques sont les lieux élevés où l'on se place pour découvrir tout à la fois un grand pays. Il n'y a peut-être pas eu de Géomètre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait sentir le prix de ses Formules, que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de saisir avidement la Géométrie des Infiniment Petits dès qu'elle parut; elle s'élève sans cesse au plus haut point de vue, à l'infini, & de-là elle embrasse une étendue infinie. Avec quel transport vit-il naître une nouvelle Géométrie & de nouveaux plaisirs! Quand cette belle & sublime méthode fut attaquée dans l'Académie même (*a*), car il falloit qu'elle subît le sort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens Défenseurs; & il força en sa faveur son caractère naturel, ennemi de toute contestation. Il se plaignit quelquefois à moi que cette dispute l'avoit interrompu dans des recherches sur le Calcul intégral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il sacrifia les Infiniment Petits à eux-mêmes; le plaisir & la gloire d'y faire des progrès, au devoir plus pressant de les défendre.

Tous les volumes que l'Académie a imprimés rendent compte de ses travaux. Ce ne sont presque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes théories complettes sur les loix du mouvement, sur les forces centrales, sur la résistance des milieux au mouvement. Là, par le moyen de ses formules géné-

(*a*) Voyez l'Hist. de 1701, p. 89 & suiv. seconde édition.

rales, rien ne lui échappe de ce qui eſt dans l'enceinte de la matière qu'il traite. Outre les vérités nouvelles, on en voit d'autres déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts ſe rendre dans ſa théorie. Toutes enſemble ſont corps, & les vuides qu'elles laiſſoient auparavant entr'elles ſe trouvent remplis.

La certitude de la Géométrie n'eſt nullement incompatible avec l'obſcurité & la confuſion, & elles ſont quelquefois telles qu'il eſt étonnant qu'un Géomètre ait pu ſe conduire ſûrement dans le labyrinthe ténébreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne cauſent jamais cette déſagréable ſurpriſe : il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour; il ne s'épargne point, comme font quelquefois de grands Hommes, le travail de l'arrangement, beaucoup moins flatteur, & ſouvent plus pénible que celui de la production même; il ne recherche point, par des ſous-entendus hardis, la gloire de paroître profond.

Il poſſédoit fort l'Hiſtoire de la Géométrie. Il l'avoit appriſe, non pas tant préciſément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu raſſembler des lumières de tous côtés. Cette connoiſſance hiſtorique eſt ſans doute un ornement pour un Géomètre; mais, de plus, ce n'eſt pas

un ornement inutile. En général, plus l'esprit a été tourné & retourné en différens sens sur une matière, plus il en devient fécond.

Quoique la santé de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'assiduité & la contention du travail lui causèrent, en 1705, une grande maladie. On n'est guère si habile impunément. Il fut six mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuisement d'esprit visible. Il m'a conté que quelquefois, dans des accès de fièvre, il se croyoit au milieu d'une forêt où il voyoit toutes les feuilles des arbres couvertes de calculs algébriques. Condamné par ses Médecins, par ses amis & par lui-même, à se priver de tout travail, il ne laissoit pas, dès qu'il étoit seul dans sa chambre, de prendre un livre de Mathématiques, qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un malade, & n'avoit pas besoin de le jouer beaucoup.

Il est à remarquer, par rapport à son caractère, que ce fut en ce temps-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis sur de certains espaces plus qu'infinis que ce grand Géomètre attribuoit aux Hyperboles. Il soutenoit au contraire qu'ils n'étoient que finis (*a*). La critique avoit

(*a*) Voyez l'Hist. de 1706, pag. 47.

tous

tous les assaisonnemens possibles d'honnêteté ; mais enfin c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifférent pour ces sortes de choses ; & celui ci, touché du seul intérêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Mémoires à l'insu de l'Auteur, qui se trouva agresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie & de sa langueur, & ne profita nullement du passé. L'édition de son *Projet de nouvelle Méchanique* ayant été entièrement débitée, il songea à en faire une seconde, ou plutôt un Ouvrage tout nouveau, quoique sur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien sentir la grande acquisition de richesses qu'il avoit faite dans l'intervalle : mais il se plaignoit souvent que le temps lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de visites, soit de François, soit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vu, & les autres pour le consulter & pour s'instruire ; des Ouvrages de Mathématiques que l'autorité ou l'amitié de quelques personnes l'engageoient à examiner, & dont il se croyoit obligé de rendre le compte le plus exact ; un grand commerce de lettres avec les principaux

Géomètres de l'Europe, & des lettres savantes & travaillées, car il ne falloit pas plus se négliger avec ces amis-là qu'avec le Public même : tout cela nuisoit beaucoup au livre qu'il avoit entrepris. C'est ainsi qu'on devient célèbre, parce qu'on a été maître de disposer d'un grand loisir ; & qu'on perd ce loisir si précieux, parce qu'on est devenu célèbre. De plus, ses meilleurs Ecoliers, soit du Collège Mazarin, soit du Collège Royal, car il y occupoit aussi une Chaire de Mathématiques, étoient en possession de lui demander des leçons particulières. La joie de voir qu'ils en demandassent, son zèle pour les Mathématiques, sa bonté naturelle, son inclination à étendre un devoir plutôt qu'à le resserrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en user trop librement. Il soupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année ; il s'enfuyoit à quelque Campagne, où les journées entières étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré son extrême amour pour la paix, il a fini sa vie par être embarqué dans une contestation. Un Religieux Italien, habile en Mathématiques, l'attaqua sur la tangente & l'angle d'attouchement des courbes, tels qu'on les conçoit dans la Géométrie des Infiniment Petits. Il se crut

obligé de répondre; &, à dire le vrai, les indifférens ne l'euſſent pas trop cru. Je ne crois pas ſortir du perſonnage de ſimple Hiſtorien, en aſſurant que ſa gloire ne couroit aucun péril : mais il étoit ſenſible de ce côté-là, ou plutôt toute ſa ſenſibilité y étoit raſſemblée. Il répondit, par le dernier Mémoire qu'il ait donné à l'Académie, & qui a été le ſeul où il fût queſtion d'un différend. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore : il n'y nommoit point ſon Adverſaire, qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoiſſoit, qui ne ſe cachoit point; quoiqu'on lui repréſentât la parfaite inutilité, & même la ſuperſtition de cette réticence, il s'obſtina toujours à ne le nommer que l'*Agreſſeur*. Il eſt vrai qu'il n'en uſoit pas ſi honnêtement à l'égard des Paralogiſmes, & qu'il leur donnoit leur véritable nom.

Dans les deux dernières années de ſa vie, il fut fort incommodé d'un rhumatiſme placé dans les muſcles de la poitrine; il ne pouvoit marcher quelque temps ſans être obligé de ſe repoſer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours, & tous les remèdes y furent inutiles, ce qui ne le ſurprenoit pas beaucoup. Il n'en relâcha rien de ſes occupations ordinaires; & enfin, après

avoir fait ſa Claſſe au Collège Mazarin, le 22 Décembre 1722, ſans être plus mal que de coutume, il mourut ſubitement la nuit ſuivante.

Son caractère étoit auſſi ſimple que ſa ſupériorité d'eſprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même louange à tant de perſonnes de cette Académie, qu'on peut croire que le mérite en appartient plutôt à nos Sciences qu'à nos Savans. Il ne connoiſſoit point la jalouſie. Il eſt vrai qu'il étoit à la tête des Géomètres de France, & qu'on ne pouvoit compter les grands Géomètres d'Europe ſans le mettre du nombre. Mais combien d'Hommes en tout genre, élevés à ce même rang, ont fait l'honneur à leurs inférieurs d'en être jaloux & de les décrier? La paſſion de conſerver une première place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que, quand on lui préſentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection & à la difficulté ; le feu de ſon eſprit, des vues dont il étoit plein ſur chaque matière, venoient traverſer trop impétueuſement celles qu'on lui offroit : mais on parvenoit aſſez facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille & plus favorable. Il mettoit dans la diſpute une

chaleur que l'on n'eût jamais cru qu'il eût dû terminer par rire. Ses manières d'agir nettes, franches, loyales en toute occasion, exemptes de tout soupçon d'intérêt indirect & caché, auroient seules suffi pour justifier la Province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer; il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vu personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possédoit la vertu de reconnoissance au plus haut degré; il faisoit le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne se croyoit jamais acquitté par toutes ces compensations, dont on s'établit soi-même pour Juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas besoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Aussi sa mort subite n'a-t-elle point alarmé ses amis.

Il m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament. J'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me sera possible. La nouvelle Méchani-

que eſt en aſſez bon état, & va paroître au jour ; j'eſpère que les Lettres ſa ſuivront. Du reſte, je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des tréſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai cru : il faudroit un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſpérance de ſuccès.

ELOGE
DU
CZAR PIERRE Ier.

COMME il eſt ſans exemple que l'Académie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes Membres, nous ſommes obligés d'avertir que nous ne regarderons le feu Czar qu'en qualité d'Académicien, mais d'Académicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vaſtes Etats de ſa domination ; & quand nous le regarderons comme Guerrier & comme Conquérant, ce ne ſera que parce que l'Art de la Guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes ſujets.

La Moſcovie ou Ruſſie étoit encore dans une ignorance & dans une groſſièreté preſque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des Nations. Ce n'eſt pas que l'on ne découvrît dans les Moſcovites de la vivacité, de la pénétration, du génie & de l'adreſſe à imiter ce qu'ils auroient vu : mais toute induſtrie étoit étouffée. Les Payſans, nés eſclaves, & opprimés par des Seigneurs impitoyables, ſe contentoient qu'une Agriculture groſſière leur apportât préciſément de quoi vivre; ils ne pouvoient ni n'oſoient s'enrichir. Les Seigneurs eux-mêmes n'oſoient paroître riches; & les Arts ſont enfans des richeſſes & de la douceur du Gouvernement. L'Art militaire, malheureuſement auſſi indiſpenſable que l'Agriculture, n'étoit guère moins négligé : auſſi les Moſcovites n'avoient-ils étendu leur domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des Peuples plus barbares; & non du côté de l'Occident & du Midi, où ſont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La politique des Czars avoit éloigné de la guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oiſiveté; &, ſi quelques-uns ſervoient, leur naiſſance les avoit faits Commandans,

& leur tenoit lieu d'expérience. On avoit mis dans les Troupes pluſieurs Officiers Allemands, mais qui, la plupart, ſimples Soldats dans leur pays, & Officiers ſeulement parce qu'ils étoient en Moſcovie, n'en ſavoient pas mieux leur nouveau métier. Les Armées Ruſſiennes, levées par force, compoſées d'une vile populace, mal diſciplinées, mal commandées, ne tenoient guère tête à un ennemi aguerri; & il falloit que des circonſtances heureuſes & ſingulières leur miſſent entre les mains une victoire qui leur étoit aſſez indifférente. La principale force de l'Empire conſiſtoit dans les Strélitz, Milice à-peu-près ſemblable aux Janiſſaires Turcs, & redoutable, comme eux, à ſes Maîtres, dans le même temps qu'elle les faiſoit redouter des Peuples. Un commerce foible & languiſſant étoit tout entier entre les mains des Marchands étrangers, que l'ignorance & la pareſſe des gens du pays n'invitoient que trop à les tromper. La Mer n'avoit jamais vu de vaiſſeaux Moſcovites, ſoit vaiſſeaux de guerre, ſoit marchands, & tout l'uſage du port d'Arkangel étoit pour les Nations étrangères.

Le Chriſtianiſme même, qui impoſe quelque néceſſité de ſavoir, du moins au Clergé, laiſſoit le Clergé dans des ténèbres auſſi épaiſſes que le Peuple; tous

ſavoient

ſavoient ſeulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins. Nul Eccléſiaſtique n'étoit aſſez habile pour prêcher devant des Auditeurs ſi peu redoutables; il n'y avoit preſque pas de livres dans les plus anciens & les plus riches Monaſteres, même à condition de n'y être pas lus. Il régnoit par-tout une extrême dépravation de mœurs & de ſentimens, qui n'étoit pas ſeulement, comme ailleurs, cachée ſous des dehors légers de bienſéance, ou revêtue de quelqu'apparence d'eſprit, & de quelques agrémens ſuperficiels. Cependant ce même Peuple étoit ſouverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoiſſoit point; & c'eſt le comble de l'ignorance que d'être orgueilleuſe. Les Czars y avoient contribué, en ne permettant point que leurs ſujets voyageaſſent: peut-être craignoit-on qu'ils ne vinſſent à ouvrir les yeux ſur leur malheureux état. La Nation Moſcovite, peu connue que de ſes plus proches voiſins, faiſoit preſque une Nation à part, qui n'entroit point dans le ſyſtême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaiſon avec les autres Puiſſances & peu de conſidération chez elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de temps en temps quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moſcovie, lorſ-

que le Prince Pierre naquit le 11 Juin 1672 du Czar Alexis Michaëlowits & de Natalie Kirilouna Nariskin ſa ſeconde femme. Le Czar étant mort en 1676, Fedor ou Théodore, ſon fils aîné, lui ſuccéda, & mourut en 1682, après ſix ans de règne. Le Prince Pierre, âgé ſeulement de dix ans, fut proclamé Czar en ſa place, au préjudice de Jean, quoique aîné, dont la ſanté étoit fort foible, & l'eſprit imbécille. Les Strelitz, excités par la Princeſſe Sophie, qui eſpéroit plus d'autorité ſur Jean, ſon frère de père & de mère, & incapable de tout, ſe révoltèrent en faveur de Jean; & pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneroient enſemble.

Pierre, déja Czar dans un âge ſi tendre, étoit très-mal élevé, non-ſeulement par le vice général de l'éducation Moſcovite, par celui de l'éducation ordinaire des Princes, que la flatterie ſe hâte de corrompre dans le temps même deſtiné aux préceptes & à la vérité; mais encore plus par les ſoins de l'ambitieuſe Sophie, qui déja le connoiſſoit aſſez pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand Prince, & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ſes lumières naturelles, de lui gâter le cœur, de l'avilir par les plaiſirs. Mais ni

la bonne éducation ne fait les grands caractères, ni la mauvaiſe ne les détruit. Les Héros en tout genre ſortent tout formés des mains de la Nature, & avec des qualités inſurmontables. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices militaires ſe déclara dès ſa première jeuneſſe : il ſe plaiſoit à battre le tambour ; & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuſer comme un enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'eſt qu'il cherchoit à s'y rendre habile ; & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats qui n'y réuſſiſſoient pas ſi bien que lui.

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en habits & en équipages de chevaux. Pour lui, quoique bleſſé dès-lors de ce faſte, qu'il jugeoit inutile & onéreux, il vit cependant avec plaiſir que les Sujets, qui n'avoient été juſques-là que trop éloignés de toute ſorte de magnificence, en prenoient peu-à-peu le goût.

Il conçut qu'il pouvoit employer à de plus nobles uſages la force de ſon exemple. Il forma une Compagnie de cinquante hommes, commandée par des Officiers étrangers, & qui étoient habillés & faiſoient leurs exercices à l'Al-

lemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades, celui de Tambour. Ce n'étoit pas une repréſentation frivole qui ne fît que fournir à lui & à ſa Cour une matière de divertiſſement & de plaiſanterie. Il avoit bien défendu à ſon Capitaine de ſe ſouvenir qu'il étoit Czar : il ſervoit avec toute l'exactitude & toute la ſoumiſſion que demandoit ſon emploi ; il ne vivoit que de ſa paye, & ne couchoit que dans une tente de Tambour à la ſuite de ſa Compagnie. Il devint Sergent, après l'avoir mérité au jugement des Officiers, qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable ; & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ſes camarades mêmes auroient approuvé l'élévation. Par-là il vouloit apprendre aux Nobles, que la naiſſance ſeule n'étoit point un titre ſuffiſant pour obtenir les dignités militaires ; & à tous ſes Sujets, que le mérite ſeul en étoit un. Les bas emplois par où il paſſoit, la vie dure qu'il y eſſuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui-même qu'il tenoit de ſon autorité deſpotique.

A cette première Compagnie de cinquante hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des Etrangers, toujours diſciplinées à la ma-

nière d'Allemagne, & il forma enfin un Corps considérable. Comme il avoit alors la paix, il faisoit combattre une Troupe contre une autre, ou représentoit des Siéges de Places; il donnoit à ses Soldats une expérience qui ne coûtoit point encore de sang; il essayoit leur valeur, & préludoit à des victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela comme un amusement d'un jeune Prince, & se divertissoient eux-mêmes des nouveaux Spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intéressoit plus qu'ils ne pensoient. Le Czar, qui les voyoit trop puissans, & d'ailleurs uniquement attachés à la Princesse Sophie, cachoit dans le fond de son cœur un dessein formé de les abattre; & il vouloit s'assurer de Troupes, & mieux instruites, & plus fidelles.

En même temps il suivoit une autre vue aussi grande & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoise, qu'il avoit trouvée sur un lac d'une de ses maisons de plaisance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé; & ses pensées s'étoient élevées jusqu'à un projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord construire à Moscou de petits bâtimens par des Hollandois, ensuite

quatre Frégates de quatre pièces de canon ſur le lac de Pereſlave. Déja il leur avoit appris à ſe battre les unes contre les autres. Deux campagnes de ſuite il partit d'Arkangel ſur des Vaiſſeaux Hollandois ou Anglois, pour s'inſtruire par lui-même de toutes les opérations de mer.

Au commencement de 1696, le Czar Jean mourut, & Pierre, ſeul Maître de l'Empire, ſe vit en état d'exécuter ce qu'il n'eût pu avec une autorité partagée. L'ouverture de ſon nouveau Règne fut le Siége d'Azof ſur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697, après avoir fait venir des Vénitiens pour conſtruire ſur le Don des Galères qui en fermaſſent l'embouchure, & empêchaſſent les Turcs de ſecourir la Place.

Il connut par-là mieux que jamais l'importance d'une Marine; mais il ſentit auſſi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaiſſeaux que des Etrangers, ou de n'en conſtruire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer; & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être ſeulement mis en délibération, & que l'exécution de ſes vues, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entièrement ſur lui une démarche hardie, bizarre en apparence; & qui, ſi elle manquoit de ſuccès, ne pouvoit être juſtifiée qu'auprès du petit

nombre de ceux qui reconnoiſſent le grand par-tout où il ſe trouve. En 1698, n'ayant encore régné ſeul que près de deux ans, il envoya en Hollande une Ambaſſade, dont les Chefs étoient M. le Fort, Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin, Grand Chancelier; & il ſe mit dans leur ſuite *incognito*, pour aller apprendre la conſtruction des Vaiſſeaux.

Il entra à Amſterdam dans la Maiſon de l'Amirauté des Indes, & ſe fit inſcrire dans le rôle des Charpentiers ſous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à ſon grand-père; car dans la Langue Ruſſienne cette différence de terminaiſon marque un homme du peuple ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il reſtât aucune trace de ſa ſuprême dignité. Il l'avoit entièrement oubliée, ou plutôt il ne s'en étoit jamais ſi bien ſouvenu, ſi elle conſiſte plus dans des fonctions utiles aux Peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagnent. Il travailloit dans le chantier avec plus d'aſſiduité & plus d'ardeur que ſes compagnons, qui n'avoient pas des motifs comparables aux ſiens. Tout le monde connoiſſoit le Czar, & on ſe le montroit les uns aux autres avec un reſpect que s'attiroit

moins ce qu'il étoit, que ce qu'il étoit venu faire. Guillaume III, Roi d'Angleterre, qui ſe trouvoit alors en Hollande, & qui ſe connoiſſoit en mérite perſonnel, eut pour lui toute la conſidération réelle qui lui étoit due; l'*incognito* ne retrancha que la fauſſe & l'apparente.

Avant que de partir de ſes Etats, il avoit envoyé les principaux Seigneurs Moſcovites voyager en différens endroits de l'Europe, leur marquant à chacun, ſelon les diſpoſitions qu'il leur connoiſſoit, ce qu'ils devoient particulièrement étudier; il avoit ſongé auſſi à prévenir par la diſperſion des Grands les périls de ſon abſence. Quelques-uns obéirent de mauvaiſe grace, & il y en eut un qui demeura quatre ans enfermé chez lui à Veniſe, pour en ſortir avec la ſatisfaction de n'avoir rien vu ni rien appris. Mais en général l'expédient du Czar réuſſit; les Seigneurs s'inſtruiſirent dans les Pays étrangers, & l'Europe fut pour eux un ſpectacle tout nouveau, dont ils profitèrent.

Le Czar voyant en Hollande que la conſtruction des Vaiſſeaux ne ſe faiſoit que par pratique & par une tradition d'Ouvriers, & ayant appris qu'elle ſe faiſoit en Angleterre ſur des plans où toutes les proportions étoient exactement marquées, jugea cette manière préférable, &

paſſa en Agleterre. Le Roi Guillaume l'y reçut encore; & pour lui faire un préſent ſelon ſon goût, & qui fût un modèle de l'art qu'il venoit étudier, il lui donna un Yacht magnifique.

D'Angleterre, le Czar repaſſa en Hollande, pour retourner dans ſes Etats par l'Allemagne, remportant avec lui la ſcience de la conſtruction des Vaiſſeaux, acquiſe en moins de deux ans, parce qu'il l'avoit acquiſe par lui-même, & achetée courageuſement par une eſpèce d'abdication de la Dignité Royale, prix qui auroit paru exorbitant à tout autre Souverain.

Il fut rappelé bruſquement de Vienne par la nouvelle de la révolte de 40,000 Strelitz. Arrivé à Moſcou à la fin de 1699, il les caſſa tous ſans héſiter, plus sûr du reſpect qu'ils auroient pour ſa hardieſſe, que de celui qu'ils devoient à ſes ordres. Dès l'année 1700 il eut remis ſur pied 30,000 hommes d'Infanterie réglée, dont faiſoient partie les Troupes qu'il avoit eu déja la prévoyance de former & de s'attacher particulièrement.

Alors ſe déclara dans toute ſon étendue le vaſte projet qu'il avoit conçu. Tout étoit à faire en Moſcovie, & rien à perfectionner. Il s'agiſſoit de créer une Nation nouvelle; &, ce qui tient encore de

la création, il falloit agir seul, sans secours, sans instrumens. L'aveugle politique de ses prédécesseurs avoit presque entièrement détaché la Moscovie du reste du monde : le commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point ; & cependant toutes les richesses, & même celles de l'esprit, dépendent du commerce. Le Czar ouvrit ses grands Etats, jusques-là fermés. Après avoir envoyé ses principaux Sujets chercher des connoissances & des lumières chez les Etrangers, il attira chez lui tout ce qu'il put d'Etrangers capables d'en apporter à ses Sujets, Officiers de terre & de mer, Matelots, Ingénieurs, Mathématiciens, Architectes, gens habiles dans la découverte des mines & dans le travail des métaux, Médecins, Chirurgiens, Artisans de toutes les espèces.

Toutes ces nouveautés cependant, aisées à décrier par le seul nom de nouveautés, faisoient beaucoup de mécontens ; & l'autorité despotique, alors si légitimement employée, n'étoit qu'à peine assez puissante. Le Czar avoit affaire à un Peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux, accoutumé à des châtimens cruels & souvent injustes, détaché de l'amour de la vie par une affreuse misère, persuadé par une longue

expérience qu'on ne pouvoit travailler à ſon bonheur, inſenſible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens & les plus légers, tels que celui des anciens habits, ou le retranchement des longues barbes, trouvoient une oppoſition opiniâtre, & ſuffiſoient quelquefois pour cauſer des ſéditions. Auſſi, pour lier la Nation à des nouveautés utiles, falloit-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût ſuffi avec un Peuple plus doux & plus traitable; & le Czar y étoit d'autant plus obligé, que les Moſcovites ne connoiſſoient la grandeur & la ſupériorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince, & à peine un Maître.

En 1700, le Czar, ſoutenu de l'alliance d'Auguſte, Roi de Pologne, entra en guerre avec Charles XII, Roi de Suède, le plus redoutable rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas ſeulement ennemi de toute molleſſe, mais amoureux des plus violentes fatigues & de la vie la plus dure, recherchant les périls par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extrémités où ſon courage le portoit; enfin, c'étoit Alexandre, s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que

le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur ſpéculative d'une prédeſtination abſolue.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne ſe trouvât entre les deux Nations. Des Moſcovites qui n'avoient encore qu'une légère teinture de diſcipline, nulle ancienne habitude de valeur, nulle réputation qu'ils craigniſſent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suédois exactement diſciplinés depuis long-temps, accoutumés à combattre ſous une longue ſuite de Rois guerriers, leurs Généraux, animés par le ſeul ſouvenir de leur Hiſtoire. Auſſi le Czar diſoit-il en commençant cette guerre : *Je ſais bien que mes Troupes ſeront long-temps battues ; mais cela même leur apprendra enfin à vaincre.* Il s'armoit d'une patience plus héroïque que la valeur même, & ſacrifioit l'intérêt de ſa gloire à celui qu'avoient ſes Peuples de s'aguerrir.

Cependant, après que les mauvais ſuccès des premiers commencemens eurent été eſſuyés, il remporta quelques avantages aſſez conſidérables, & la fortune varia ; ce qui honoroit déja aſſez ſes armes. On put eſpérer de ſe meſurer bientôt avec les Suédois ſans inégalité, tant les Moſcovites ſe formoient rapidement. Au

bout de quatre ans le Czar avoit déja fait d'assez grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suède, pour être en état de songer à bâtir une Place dont le Port, situé sur la Mer Baltique, pût contenir une Flotte; & il commença en effet le fameux Péterſbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suédois n'ont pu l'en chasser, & il a rendu Péterſbourg une des meilleures Fortereſſes de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même, de n'avancer dans les dignités de la guerre qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno, en Lithuanie, où ſe trouvoient le Roi de Pologne & les principaux Seigneurs de ce Royaume, il pria ce Prince de prendre le commandement de ſon Armée. Quelques jours après il lui fit propoſer en public par le Général Moſcovite Ogilvi, de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguſte répondit qu'il ne connoiſſoit pas encore aſſez les Officiers Moſcovites, & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicou; & le Lieutenant Colonel Pierre Alexiowits, c'eſt-à-dire le Czar. Le Roi dit qu'il connoiſſoit le mérite de Menzicou, & qu'il lui feroit inceſſamment expédier le

Brevet ; mais que pour l'autre il n'étoit pas assez informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiowits, & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit-là une espèce de Comédie, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grands désavantages qu'il eut contre les Suédois depuis 1704, enfin il remporta sur eux en 1709 devant Pultava une victoire complette; il s'y montra aussi grand Capitaine que brave Soldat, & il fit sentir à ses ennemis combien ses Troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suédoise fut prisonnière de guerre; & on vit un Héros, tel que le Roi de Suède, fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant-Général.

Il faisoit manger à sa table les Généraux Suédois prisonniers; & un jour qu'il but à la santé de ses Maîtres dans l'art de la guerre, le Comte de Rhinschild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre : *Vous*, dit-il, *Messieurs les Généraux. V. M. est donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir si maltraité ses Maîtres.* Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingra-

étude, fit rendre aussi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suède. Il acheva de conquérir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande, & une partie de la Poméranie Suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à son Pétersbourg naissant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla, tant des anciens Artisans de Moscovie, que de ceux qu'il rassembloit de toutes parts.

Il fit construire des Galères inconnues jusques-là dans ces Mers, pour aller sur les Côtes de Suède & de Finlande, pleines de rochers, & inaccessibles aux bâtimens de haut bord. Il acheta des Vaisseaux d'Angleterre, & fit travailler sans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de quatre-vingt-dix pièces de canon, où il eut le sensible plaisir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moscovites. Ce grand Navire fut lancé à la mer en 1718, au milieu des acclamations de tout un Peuple, & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suédois à Pultava lui produisit, par rapport à l'établissement

des Arts, un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de trois mille Officiers Suédois furent disperſés dans tous ſes Etats, & principalement en Sibérie, vaſte Pays qui s'étend juſqu'aux confins de la Chine, & deſtiné à la punition des Moſcovites exilés. Ces Priſonniers, qui manquoient de ſubſiſtance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, ſe mirent preſque tous à exercer les différens métiers dont ils pouvoient avoir quelque connoiſſance, & la néceſſité les y rendit promptement aſſez habiles. Il y eut parmi eux juſqu'à des Maîtres de Langues & de Mathématiques. Ils devinrent une eſpèce de Colonie qui civiliſa les anciens habitans; & tel Art qui, quoiqu'établi à Moſcou ou à Péterſbourg, eût pu être long-temps à pénétrer en Sibérie, s'y trouva porté tout-d'un-coup.

L'Hiſtoire doit avouer les fautes des grands Hommes; ils en ont eux-mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la trêve qu'ils avoient avec le Czar, il ſe laiſſa enfermer en 1712 par leur Armée ſur les bords de la rivière de Pruth, dans un poſte où il étoit perdu ſans reſſource. Au milieu de la conſternation générale de ſon Armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le ſuivre, oſa ſeule imaginer un expédient; elle envoya négocier

avec

avec le Grand-Visir, en lui laissant entrevoir une grosse somme d'argent. Il se laissa tenter, & la prudence du Czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la Czarine instituât l'Ordre de Sainte-Catherine, dont elle seroit Chef, & où il n'entreroit que des femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-seulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime, mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui soit glorieux.

Le Roi de Suède étant sorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Romain n'auroit osé feindre, le Czar se trouva ce formidable ennemi en tête; mais il étoit fortifié de l'alliance du Roi de Danemarck. Il porta la guerre dans le Duché de Holstein, allié de la Suède, & en même temps il y porta ses observations continuelles & ses études politiques. Il faisoit prendre par des Ingénieurs le plan de chaque Ville, & les dessins des différens moulins & des machines qu'il n'avoit pas encore; il s'informoit de toutes les particularités du labourage & des métiers, & par-tout il engageoit d'habiles Artisans qu'il envoyoit chez lui. A Gottorp, dont le Roi de Danemarck étoit alors Maître, il vit un grand Globe céleste en dedans & terrestre en dehors, fait sur un dessin de Ticho-Brahé.

Douze perſonnes peuvent s'aſſeoir dedans autour d'une table, & y faire des obſervations céleſtes, en faiſant tourner cet énorme Globe. La curioſité du Czar en fut frappée; il le demanda au Roi de Danemarck, & fit venir exprès de Péterſbourg une Frégate qui l'y porta. Des Aſtronomes le placèrent dans une grande maiſon bâtie pour cet uſage.

La Moſcovie vit en 1714 un ſpectacle tout nouveau, & que le Czar étoit peut-être ſurpris de lui donner ſi-tôt, un triomphe pour une victoire navale remportée ſur les Suédois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moſcovite entra dans le Port de Péterſbourg avec les Vaiſſeaux ennemis qu'elle amenoit, & le Contre-Amiral Suédois Ockrenskield, priſonnier, chargé de ſept bleſſures. Les Troupes débarquées paſsèrent avec pompe ſous un arc de triomphe qu'on avoit élevé; & le Czar, qui avoit combattu en perſonne, & qui étoit le vrai Triomphateur, moins par ſa qualité de Souverain, que par celle de premier Inſtituteur de la Marine, ne parut dans cette marche qu'à ſon rang de Contre-Amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle, où le Vice-Czar Romanodofski, aſſis ſur un Trône au milieu d'un grand nombre de Sénateurs, le fit appeler, reçut de ſa main

une relation du combat ; & après l'avoir assez long-temps interrogé, l'éleva par l'avis du Conseil à la dignité de Vice-Amiral. Ce Prince n'avoit pas besoin de l'Esclave des Triomphateurs Romains ; il savoit assez lui seul prescrire de la modestie à son triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de générosité, en traitant le Contre-Amiral Suédois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le Général Rhinschild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à se retrouver dans un ennemi, & qui s'y respecte.

Nous supprimerons désormais presque tout ce qui appartient à la guerre. Tous les obstacles sont surmontés, & d'assez beaux commencémens établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Danemarck à Copenhague, & y passa trois mois. Là, il visita tous les Collèges, toutes les Académies, & vit tous les Savans. Il lui étoit indifférent de les faire venir chez lui, ou d'aller chez eux. Tous les jours il alloit dans une chaloupe avec deux Ingénieurs côtoyer les deux Royaumes de Danemarck & de Suède, pour mesurer toutes les sinuosités, sonder tous les fonds, & porter ensuite le tout sur des Cartes si exactes, que le moindre banc de sable ne leur a pas

échappé. Il falloit qu'il fût bien reſpecté de ſes Alliés, pour n'être pas traverſé par eux-mêmes dans ce grand ſoin de s'inſtruire ſi particulièrement.

Ils lui donnèrent encore une marque de conſidération plus éclatante. L'Angleterre étoit ſon alliée auſſi-bien que le Danemarck ; & ces deux Puiſſances ayant joint leurs Flottes à la ſienne, lui déférèrent le commandement en chef. Les Nations les plus expérimentées ſur la mer vouloient bien déja obéir au premier de tous les Ruſſes qui eût connu la mer.

De Danemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre & à Volfembutel, toujours obſervant, & de-là en Hollande, où il laiſſa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'eſſentiel à apprendre ni à tranſporter chez lui : mais il lui reſtoit à voir la France, un Pays où les connoiſſances ont été portées auſſi loin, & les agrémens de la ſociété plus loin que par-tout ailleurs ; ſeulement eſt-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un bizarre mépris du bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la Perſonne du Roi encore enfant. On le vit qui traverſoit avec lui les appartemens du Louvre, le conduiſant par la main, & le prenant preſque entre ſes bras pour le garantir

de la foule, auſſi occupé de ce ſoin & d'une manière auſſi tendre que ſon propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717, il fit l'honneur à l'Académie des Sciences d'y venir. Elle ſe para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'expériences ou de machines. Dès qu'il fut retourné dans ſes Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins, Ecoſſois, ſon premier Médecin, qu'il vouloit bien être Membre de cette Compagnie; & quand elle lui en eut rendu graces avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'oſe appeler une Lettre de remerciement, quoiqu'elle vînt d'un Souverain qui s'étoit accoutumé depuis long-temps à être homme. Tout cela eſt imprimé dans l'Hiſtoire de 1720; & tout glorieux qu'il eſt à l'Académie, nous ne le répéterons pas. On étoit ici fort régulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Académicien, & il le recevoit avec plaiſir de la part de ſes Confrères. Les Sciences en faveur deſquelles il s'abaiſſoit au rang de ſimple Particulier, doivent l'élever en récompenſe au rang des Auguſte & des Charlemagne, qui leur ont auſſi accordé leur familiarité.

Pour porter la puiſſance d'un Etat auſſi loin qu'elle puiſſe aller, il faudroit que le Maître étudiât ſon Pays preſque en Géographe & en Phyſicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla ſans relâche à acquérir cette connoiſſance & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des Miniſtres peu accoutumés à rechercher ſi ſoigneuſement le bien public: il n'en croyoit que ſes yeux; & des voyages de trois ou quatre cents lieues ne lui coûtoient rien, pour s'inſtruire par lui-même. Il les faiſoit accompagné ſeulement de trois ou quatre perſonnes, & avec cette intrépidité qui ſuffit ſeule pour éloigner les périls. Auſſi le Czar poſſédoit-il ſi exactement la Carte de ſon vaſte Empire, qu'il conçut, ſans crainte de ſe tromper, les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant ſur la ſituation en général, que ſur les détails particuliers des Pays.

Comme tous les Méridiens ſe raſſemblent ſous le Pole en un ſeul point, les François & les Chinois, par exemple, ſe trouveroient voiſins du côté du Septentrion, ſi leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainſi la ſituation fort ſeptentrionale de l'Empire Moſcovite, jointe à ſa grande étendue, fait

que par ſes parties méridionales il touche aux parties ſeptentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il eſt le voiſin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Aſie : il a d'ailleurs de grandes rivières qui tombent en différentes Mers ; la Duvine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan ; le Don dans la Mer Noire, partie de la Méditerranée ; le Volga dans la Mer Caſpienne. Le Czar comprit que ces rivières, juſques-là preſque inutiles, réuniroient chez lui tout ce qu'il y a de plus ſéparé, s'il les faiſoit communiquer entr'elles, ſoit par de moindres rivières qui s'y jettent, ſoit par des canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les nivellemens néceſſaires, choiſit lui-même les lieux où les canaux devoient être creuſés, & régla le nombre des écluſes.

La jonction de la rivière de Volkoua, qui paſſe à Péterſbourg avec le Volga, eſt préſentement finie ; & l'on a par eau à travers toute la Ruſſie un chemin de plus de huit cents lieues, depuis Péterſbourg juſqu'à la Mer Caſpienne, ou en Perſe. Le Czar envoya à l'Académie le plan de cette grande communication, où il avoit tant de part comme Ingénieur ; il ſemble qu'il voulût faire ſes preuves d'Académicien.

Il y a encore un autre canal fini qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs ayant repris la ville d'Azof, située à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce canal attend une nouvelle conquête.

Vers l'Orient la domination du Czar s'étend dans un eſpace de plus de quinze cents lieues juſqu'aux Frontières de la Chine & au voiſinage des Mers du Japon. Les Caravanes Moſcovites qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entière à leur voyage. C'étoit-là une ample matière à exercer un génie tel que le ſien; car ce long chemin pouvoit être & abrégé & facilité, ſoit par des communications de rivières, ſoit par d'autres travaux, ſoit par des Traités avec des Princes Tartares qui auroient donné paſſage dans leurs Pays. Le voyage pouvoit n'être que de quatre mois. Selon ſon deſſein, tout devoit aboutir à Péterſbourg, qui par ſa ſituation ſeroit un entrepôt du monde. Cette Ville, à qui il avoit donné la naiſſance & ſon nom, étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre ſon Fondateur : & comme Alexandrie ſe trouva ſi heureuſement ſituée, qu'elle changea la face du commerce d'alors, & en devint la Capitale à la place de Tyr ; de même Péterſbourg changeroit les routes d'aujourd'hui,

&

& deviendroit le centre d
grands commerces de l'Unive

Le Czar porta encore ſes v
loin. Il voulut ſavoir quelle étoi
tuation à l'égard de l'Amérique ; ſi
tient à la Tartarie, ou ſi la Mer du S
tentrion donnoit un paſſage dans ce gran
continent, ce qui lui auroit encore ouvert
le nouveau Monde. De deux Vaiſſeaux
qui partirent d'Arkangel pour cette dé-
couverte juſqu'à préſent impoſſible, l'un
fut arrêté par les glaces ; on n'a pas eu
de nouvelles de l'autre, qui apparemment
a péri. Au commencement de cette an-
née, il a encore donné ordre à un habile
Capitaine de Marine d'en conſtruire deux
autres pour le même deſſein. Il falloit
que dans de pareilles entrepriſes l'opiniâ-
treté de ſon voyage ſe communiquât à
ceux qu'il employoit.

La révolution, arrivée en Perſe par la
révolte de Mahmoud, attira de ce côté-
là les armes du Czar & du Grand-Sei-
gneur. Le Czar s'empara de la ville de
Derbent ſur la Côte occidentale de la
Mer Caſpienne, & de tout ce qui lui
convenoit par rapport au projet d'éten-
dre le commerce de Moſcovie : il fit le-
ver le plan de cette Mer, &, grace à ce
Conquérant Académicien, on en connut
enfin la véritable figure, fort différente

de celle qu'on lui donnoit communément. L'Académie reçut auſſi du Czar une Carte de ſa nouvelle Mer Caſpienne.

La Moſcovie avoit beaucoup de mines, mais ou inconnues, ou négligées par l'ancienne pareſſe & le découragement général de la Nation. Il n'étoit pas poſſible qu'elles échappaſſent à la vive attention que le Souverain portoit ſur tout. Il fit venir d'Allemagne des gens habiles dans la ſcience des métaux, & mit en valeur tous ces tréſors enfouis; il lui vint de la poudre d'or des bords de la Mer Caſpienne & du fond de la Sibérie. On dit qu'une livre de cette dernière poudre rendoit quatorze onces d'or pur. Du moins le fer, beaucoup plus néceſſaire que l'or, devint commun en Moſcovie, & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'emploient.

On ne peut que parcourir les différens établiſſemens que lui doit la Moſcovie, & ſeulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes, auſſi belle & auſſi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une aſſez grande partie des Officiers ſont déja Moſcovites. On convient que la Cavalerie n'eſt pas ſi bonne, faute de bons chevaux.

Une Marine de quarante Vaiſſeaux de ligne & de deux cents Galères.

Des Fortifications, ſelon les dernières règles, à toutes les Places qui en méritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient auſſi dangereuſes pendant la nuit, que les bois les plus écartés.

Une Académie de Marine & de Navigation, où toutes les familles nobles ſont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des Collèges à Moſcou, à Péterſbourg & à Kiof, pour les Langues, les Belles-Lettres & les Mathématiques; de petites Ecoles dans les Villages, où les enfans des Payſans apprennent à lire & à écrire.

Un Collège de Médecine & une belle Apothicairie publique à Moſcou, qui fournit de remèdes les grandes Villes & les Armées. Juſques-là il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun Médecin que pour le Czar, nul Apothicaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie, dont le nom n'étoit ſeulement pas connu; & ce qu'on peut compter pour une excellente leçon toujours ſubſiſtante, le Cabinet du fameux M. Ruiſch, acheté par le Czar, où ſont raſſemblées tant de diſſections ſi fines, ſi inſtructives & ſi rares.

Un Obſervatoire, où des Aſtronomes

ne s'occupent pas seulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'Histoire naturelle, qui apparemment donneront naissance à un long & ingénieux travail de recherches physiques.

Un Jardin des plantes, où des Botanistes qu'il a appelés rassembleront avec notre Europe connue tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Asie, la Perse & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens caractères trop barbares & presque indéchiffrables, à cause des fréquentes abréviations. D'ailleurs, des Livres si difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune marchandise étrangère.

Des Interprètes pour toutes les Langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoise; marque de la grande étendue de cet Empire, & peut-être préfage d'une plus grande.

Une Bibliothèque Royale, formée de trois grandes Bibliothèques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holstein & en Allemagne.

Après avoir donné à son ouvrage des fondemens solides & nécessaires, il y ajouta ce qui n'est que de parure & d'or-

nement. Il changea l'ancienne Architecture groſſière & difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chez lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de maiſons régulières & commodes, quelques palais, des bâtimens publics, & ſur-tout une Amirauté, qu'il n'a faite auſſi ſuperbe & auſſi magnifique, que parce que ce n'eſt pas un édifice deſtiné à une ſimple oſtentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux, qui apprennent ce que c'eſt que la peinture à des gens qui ne la connoiſſoient que par de très-mauvaiſes repréſentations de leurs Saints. Il envoyoit à Gènes & à Livourne des Vaiſſeaux chargés de marchandiſes, qui lui rapportoient du marbre & des ſtatues. Le Pape Clément XI, touché de ſon goût, lui donna une Antique qu'il fit venir par terre à Péterſbourg, de peur de la riſquer ſur mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curioſité qui n'eſt pas ancienne dans ces Pays-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis juſqu'à préſent les Nations les plus ſavantes & les plus polies, & elles lui auront épargné cette ſuite ſi lente de progrès qu'elles ont eue à eſſuyer; bientôt elles verront la Nation Ruſſienne arriver à leur niveau, & y

arriver d'autant plus glorieuſement, qu'elle ſera partie de plus loin.

Les vues du Czar embraſſoient ſi généralement tout, qu'il lui paſſa par l'eſprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiſelles Moſcovites, afin qu'elles priſſent une politeſſe & des manières dont la privation les défiguroit entièrement. Il avoit vu ailleurs combien l'art des agrémens aide la nature à faire des perſonnes aimables, & combien même il en fait ſans elle. Mais les inconvéniens de ces voyages ſe préſentèrent bien vîte; il fallut y renoncer, & attendre que les hommes devenus polis fuſſent en état de polir les femmes : elles ſurpaſſeront bientôt leurs maîtres.

Le changement général comprit auſſi la Religion, qui à peine méritoit le nom de Religion chrétienne. Les Moſcovites obſervoient pluſieurs Carêmes, comme tous les Grecs; & ces jeûnes, pourvu qu'ils fuſſent très-rigoureuſement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le culte des Saints avoit dégénéré en une ſuperſtition honteuſe; chacun avoit le ſien dans ſa maiſon pour en avoir la protection particulière, & on prêtoit à ſon ami le Saint domeſtique dont on s'étoit bien trouvé : les miracles ne dépendoient que de la

volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Pasteurs qui ne savoient rien, n'enseignoient rien à leurs Peuples; & la corruption des mœurs, qui peut se maintenir jusqu'à un certain point malgré l'instruction, étoit infiniment favorisée & accrue par l'ignorance. Le Czar osa entreprendre la réforme de tant d'abus, sa politique même y étoit intéressée. Les jeûnes, par exemple, si fréquens & si rigoureux, incommodoient trop les Troupes, & les rendoient souvent incapables d'agir. Ses prédécesseurs s'étoient soustraits à l'obéissance du Patriarche de Constantinople, & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette dignité, quoiqu'assez dépendante de lui; & par-là se trouva plus maître de son Eglise. Il fit divers Réglemens Ecclésiastiques sages & utiles, &, ce qui n'arrive pas toujours, tint la main à l'exécution. On prêche aujourd'hui en Moscovite dans Pétersbourg: ce nouveau prodige suppléera ici pour les autres. Le Czar osa encore plus; il retrancha aux Eglises ou aux Monastères trop riches l'excès de leurs biens, & l'appliqua à son domaine. On n'en sauroit louer que sa politique, & non pas son zèle de religion, quoique la religion bien épurée pût se consoler de ce retranchement. Il a aussi établi une pleine liberté

de conscience dans ses Etats, article dont le pour & le contre peut être soutenu en général, & par la Politique, & par la Religion.

Il n'avoit que 52 ans, lorsqu'il mourut le 28 Janvier 1725 d'une rétention d'urine, causée par un abcès dans le col de la vessie. Il souffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours, & ne se mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Héros, & toute la piété d'un Chrétien. Comme il avoit déclaré par Edit, trois ans auparavant, qu'il étoit maître de disposer de sa succession, il la laissa à la Czarine, sa veuve, qui fut reconnue par tous les Ordres de l'Etat, Souveraine Impératrice de Russie. Il avoit toujours eu pour elle une vive passion, qu'elle avoit justifiée par un mérite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ses vues, & de les seconder; par une intrépidité presque égale à la sienne; par une inclination bienfaisante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les soulager.

La domination de l'Impératrice Catherine est encore affermie par la profonde vénération que tous les Sujets du Czar avoient conçue pour lui. Ils ont honoré sa mort de larmes sincères; toute sa gloire leur avoit été utile. Si

Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome de brique & de la laiſſer de marbre, on voit aſſez combien à cet égard l'Empereur Romain eſt inférieur à celui de la Ruſſie. On vient de lui frapper des Médailles où il eſt appelé Pierre-le-Grand; & ſans doute le nom de Grand lui ſera confirmé par le conſentement des Etrangers, néceſſaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leur Maître.

Son caractère eſt aſſez connu par tout ce qui a été dit; on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faſte qui n'eût fait qu'environner ſa perſonne, & il laiſſoit au Prince Menzicou repréſenter par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne ſe réſerver que les fonctions laborieuſes. Il les pouſſoit à tel point, qu'il alloit lui-même aux incendies qui ſont en Moſcovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les maiſons y ſont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du ſecours; il avoit pris une de ces charges; & pour donner l'exemple, il montoit au haut des maiſons en feu, quel que fût le péril; & ce que nous

admirerions ici dans un Officier ſubalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Auſſi les incendies ſont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toujours nous ſouvenir de ne pas prendre pour règles de nos jugemens des mœurs auſſi délicates, pour ainſi dire, & auſſi adoucies que les nôtres; elles condamneroient trop vîte des mœurs plus fortes & plus vigoureuſes. Il n'étoit pas exempt d'une certaine dureté naturelle à toute ſa Nation, & à laquelle l'autorité abſolue ne remédioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin, très-ordinaires en Moſcovie, & dont les ſuites peuvent être terribles dans celui à qui on ne réſiſte jamais. La Czarine ſavoit l'adoucir, s'oppoſer à propos aux emportemens de ſa colère, ou fléchir ſa ſévérité; & il jouiſſoit de ce rare bonheur, que le dangereux pouvoir de l'amour ſur lui, ce pouvoir qui a déſhonoré tant de grands Hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les pieces originales la malheureuſe Hiſtoire du Prince Alexis, ſon fils; & la confiance avec laquelle il a fait l'Univers juge de ſa conduite, prouve aſſez qu'il ne ſe reprochoit rien. Des traits éclatans de clémence à l'égard de perſonnes moins chères & moins importantes, font voir auſſi que ſi

sévérité pour son fils dut être nécessaire. Il savoit parfaitement honorer le mérite ; ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ses Etats, & de l'y multiplier. Il ne se contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des pensions, faveurs indispensables & absolument dues selon les desseins qu'il avoit formés ; il marquoit par d'autres voies une considération plus flatteuse pour les personnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des funérailles magnifiques à M. Areskins, son premier Médecin, & y assista portant une torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de sa Flotte, l'autre Interprète des Langues.

Nous avons dit en 1716, *page* 124, qu'ayant consulté sur ses grands desseins l'illustre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une pension considérable qui alloient chercher dans son Cabinet un Savant étranger, à qui l'honneur d'avoir été consulté eût suffi. Le Czar a composé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de son nom la liste peu nombreuse des Souverains qui ont écrit. Il se divertissoit à travailler au tour ; il a envoyé de ses ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eu la bonté

d'en donner un à M. d'Onſembray, dont il jugea le Cabinet digne d'un ſi grand ornement. Dans les divertiſſemens qu'il prenoit avec ſa Cour, tels que quelques relations nous les ont expoſés, on peut trouver des reſtes de l'ancienne Moſcovie; mais il lui ſuffiſoit de ſe relâcher l'eſprit, & il n'avoit pas le temps de mettre beaucoup de ſoin à raffiner ſur les plaiſirs. Cet art vient aſſez-tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été aſſez courte, ſes projets, qui avoient beſoin d'une longue ſuite d'exécution ferme & ſoutenue, auroient péri preſque en naiſſant; & tout ſeroit retombé par ſon propre poids dans l'ancien chaos, ſi l'Impératrice Catherine n'avoit ſuccédé à la Couronne. Pleinement inſtruite de toutes les vues de Pierre-le-Grand, elle en a pris le fil, & le ſuit; c'eſt toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulièrement recommandé, en mourant, de protéger les Etrangers, & de les attirer. M. Deliſle, Aſtronome de cette Académie, vient de partir pour Péterſbourg, engagé par les graces de l'Impératrice. Meſſieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom ſera immortel dans les Mathématiques, l'ont devancé de quelques mois; & ils ont été devancés auſſi par le célèbre M. Herman,

dont nous avons de si beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Pétersbourg ! La sublime Géométrie des Infiniment Petits va pénétrer avec ces grands Géomètres dans un Pays où les élémens d'Euclide étoient absolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Académie de Pétersbourg ; ils se feront assez connoître, excités & favorisés comme ils le seront par l'autorité souveraine. Le Danemarck a eu une Reine qu'on a nommée la Sémiramis du Nord ; il faudra que la Moscovie trouve quelque nom aussi glorieux pour son Impératrice.

ÉLOGE
DE M. LITTRE.

ALEXIS LITTRE naquit le 21 Juillet 1658 à Cordes en Albigeois. Son père, Marchand de cette petite Ville, eut douze enfans, qui vécurent tous, & il ne fut soulagé d'aucun d'eux par l'Eglise.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir &

l'induſtrie, & mettent en œuvre tout ce qui eſt en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractère très-ſérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de ſoutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, il n'eût pas ſubſiſté dans ſes études qu'il fit à Villefranche en Rouergue chez les PP. de la Doctrine. Une grande économie n'eût pas ſuffi; il fallut qu'il répétât à d'autres Ecoliers plus riches & plus pareſſeux, ce qu'on venoit preſque dans l'inſtant de leur enſeigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de ſavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui. Dans les temps où il étoit libre, il ſuivoit un Médecin chez ſes malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raiſonnemens qu'il avoit entendus.

Ses études de Villefranche finies, il ſe trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Médecine; & il fit ſi bien, qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie : mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet, c'eſt la plus difficile à ſatisfaire. Les ſortes de Livres qui ſeuls enſeignent ſûrement l'Ana-

tomie, ceux qu'il faut le plus étudier, ſont rares, & on ne les a pas ſous ſa main en un ſi grand nombre, ni dans les temps qu'on voudroit. Un certain ſentiment, confus à la vérité, mais très-fort, & ſi général qu'il peut paſſer pour naturel, fait reſpecter les cadavres humains, & la France n'eſt pas à cet égard autant au-deſſus de la ſuperſtition Chinoiſe que les Anatomiſtes le deſireroient. Chaque famille veut que ſon mort n'ait plus qu'à jouir de ſes obsèques, & ne ſouffre point qu'il ſoit ſacrifié à l'inſtruction publique; ſeulement permettra-t-elle en quelques occaſions qu'il le ſoit à ſon intérêt particulier. La Police reſtreint extrêmement la permiſſion de diſſéquer des morts; & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune, en ſont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'eſt pas de leur nombre, on ne fait guère de grands progrès en Anatomie qui ne ſoient en quelque ſorte illégitimes : on eſt réduit à frauder les loix, & à ne s'inſtruire que par artifice, par ſurpriſe, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne ſont jamais aſſez fréquens. M. Littre étant à Paris éprouva les inconvéniens de ſon amour pour l'Anatomie. Il eſt vrai qu'il eut un temps

assez tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtrière, qui avoit tous les cadavres de l'Hôpital à sa disposition. Il s'enferma avec lui pendant l'hiver de 1684, qui heureusement fut fort long & fort froid, & ils disséquèrent ensemble plus de 200 cadavres. Mais le savoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'Etudians qui coururent à lui, excitèrent des envieux qui le traversèrent. Il se refugia dans le Temple, où de plus grands Criminels se mettent quelquefois à l'abri des privilèges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sûreté avec la permission de Monsieur le Grand-Prieur de Vendôme: mais un Officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asyle, un cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement se fit avec une pompe insultante: on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Il essuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie, Lieutenant de Police, obtenue par les Chirurgiens, un second affront, si c'en étoit un, du moins une seconde perte aussi douloureuse. Il fut souvent réduit à se rabattre sur les animaux,

animaux, & principalement sur les chiens, qui sont les plus exposés au scalpel, lorsqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ses malheurs, & peut-être par ces malheurs mêmes, sa réputation croissoit, & les Ecoliers se multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du discours, ni une agréable facilité de débiter son savoir; mais une exactitude scrupuleuse à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de simples faits bien vus. De plus, ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ses découvertes, dès qu'ils le méritoient, ou pour avoir heureusement apperçu quelque chose de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée singulière & juste. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ses intérêts : il n'étoit pas si fin ni si adroit; il ne songeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris & de sa fortune, il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ses nouvelles à sa famille. Ceux qui l'ont connu croiront aisément que les affections communes, le sang, le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir sur lui, & qu'il se tenoit isolé de tout sans se faire violence. Ses parens le pressèrent fort de retourner s'établir à Cordes : mais quelle proposition pour quelqu'un qui

pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit auſſi peu de beſoin de parenté ! Il continua donc ici ſa forme de vie ordinaire. Pour s'inſtruire toujours de plus en plus, il aſſiſtoit à toutes les Conférences qu'on tenoit ſur les matières qui l'intéreſſoient, il ſe trouvoit aux panſemens des Hôpitaux, il ſuivoit les Médecins dans leurs viſites ; enfin il fut reçu Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

L'éloquence lui manquoit abſolument ; un ſimple Anatomiſte peut s'en paſſer, mais un Médecin ne le peut guère. L'un n'a que des faits à découvrir & à expoſer aux yeux : mais l'autre, éternellement obligé de conjecturer ſur des matières très douteuſes, l'eſt auſſi d'appuyer ſes conjectures par des raiſonnemens aſſez ſolides, ou qui du moins raſſurent & flattent l'imagination effrayée ; il doit quelquefois parler preſque ſans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les hommes que dans le temps préciſément où ils ſont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie règne principalement dans le grand monde, & ſur-tout dans une moitié de ce grand monde qui occupe plus les Médecins, qui ſait mieux les mettre à la mode, & qui a ſouvent plus de beſoin d'être amuſée que guérie. Un Médecin

peut agir plus raiſonnablement avec le peuple : mais en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut preſque qu'il ait en récompenſe celui des miracles.

Auſſi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réuſſit dans cette profeſſion ; encore ne réuſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'art de la Médecine dénué de celui du Médecin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux femmes du monde. Son laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs réparé ni par ſa figure, ni par ſes manières.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la claſſe des Anatomiſtes au renouvellement de 1699, nomma M. Littre, Docteur en Médecine, pour ſon Elève, titre qui ſe donnoit alors, & qu'on a eu la délicateſſe d'abolir, quoique perſonne ne le dédaignât. On connut bientôt M. Littre dans la Compagnie, non par ſon empreſſement à ſe faire connoître, à dire ſon ſentiment, à combattre celui des autres, à étaler un ſavoir impoſant, quoiqu'inutile ; mais par ſa circonſpection à propoſer ſes penſées, par ſon reſpect pour celles d'autrui, par la juſteſſe & la préciſion des Ouvrages qu'il donnoit, par ſon ſilence même.

En 1702 n'étant encore monté qu'au grade d'Associé, il lui passa par les mains une maladie où l'on peut dire, sans sortir de la plus exacte simplicité historique, qu'il fit un chef-d'œuvre de Chirurgie & de Médecine (*a*). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-légère & très-éloignée de ce que demanderoit la justice dûe à M. Littre. La merveille grossiroit infiniment par les détails que nous supprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls signes de grossesse, accablée d'ailleurs d'un grand nombre de différentes incommodités très-cruelles, réduite à un état déplorable, & presque entièrement désespérée, jettoit par les selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un os que l'on reconnut sûrement pour être celui du bras d'un fœtus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appelé par la curiosité. Il trouva, en introduisant son doigt *Index* dans l'anus, qu'à la plus grande distance où ce doigt pût aller, l'intestin *rectum* étoit percé d'un trou par où sortoient les matières extraordinaires; que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors

(*a*) Voyez les Mém. de 1702, p. 241. & suiv.

par la tête du fœtus qui y appliquoit sa face : aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un fœtus s'étoit formé dans la trompe ou dans l'ovaire de ce côté-là ; qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit ; qu'il étoit tombé dans la cavité du ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri ; qu'un de ses bras dépouillé de chair, & détaché du reste du squelette par la corruption, avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la plaie. Quelques autres os eussent pu sortir de même, supposé que la mère eût pu vivre, & attendre pendant tout le temps nécessaire ; mais les quatre grands os du crâne ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la mère à la mort ; elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au ventre, presque sûrement mortelle pour la personne la plus saine. M. Littre osa imaginer comme possible de faire passer les quatre os du crâne par la petite plaie de l'intestin. Il inventa des ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun instrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces ciseaux introduits par le fondement jusqu'à la plaie de l'intestin, il alloit couper le crâne en parties assez petites pour passer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres ciseaux qui ne

coupoient point, inventés auſſi par lui. On juge bien que cette opération ſe devoit répéter bien des fois, & dans certains intervalles, pour ménager les forces preſque éteintes de la malade; que de plus, il falloit s'y conduire avec une extrême dextérité, pour n'adreſſer qu'au fœtus des inſtrumens tranchans & très-fins qui euſſent pu la bleſſer mortellement. M. Littre diſpoſoit ſur une table les morceaux du crâne déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui reſtoit à faire. Enfin, il eut la joie de voir tout heureuſement tiré, ſans que ſa main ſe fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la mère. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait: l'inteſtin étoit percé d'une plaie très-conſidérable; le long ſéjour d'un fœtus pourri dans la cavité du ventre, ce qui y reſtoit encore de ſes chairs fondues, y avoit produit une corruption capable elle ſeule de cauſer la mort. Il vint à bout de la corruption par des injections qu'il fit encore d'une manière particulière; il lava, il nettoya, ou plutôt il ranima tout; il referma même la plaie; & la malade, qui, après avoir été naturellement fort graſſe, n'avoit plus que des os abſolument décharnés, reprit juſqu'à ſon premier embonpoint. On a

dit même qu'elle étoit redevenue groſſe.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de ſoins les plus aſſidus & les plus fatigans, d'une attention la plus pénible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'eſpoir de la récompenſe : tout le bien de la malade, tout le bien de ſon mari, qui n'étoit qu'un ſimple Ouvrier en inſtrumens de Mathématique, n'y auroient pas ſuffi. L'extrême ſingularité du cas avoit piqué ſa curioſité ; de plus, la confiance que ſa malade avoit priſe en lui, l'attachoit à elle : il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indiſpenſable de la ſecourir, parce qu'elle n'eſpéroit qu'en ſon ſecours. Lorſqu'il a raconté toute cette hiſtoire en 1702, il ne s'y eſt donné ſimplement que la gloire d'avoir marché ſans guide, & uſé de beaucoup de précautions & de ménagemens. Du reſte, loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration, il la tourna lui-même ſur les reſſources imprévues de la Nature. Un autre auroit bien pu éloigner cette idée, même ſans penſer trop à l'éloigner.

Il fut choiſi pour être Médecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occaſions de diſſéquer.

Il a toujours été d'une assiduité exemplaire à l'Académie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernières années de sa vie, parce qu'il perdoit la vue de jour en jour; mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les Assemblées un silence dont il n'est jamais sorti; il paroissoit un Disciple de Pythagore, quoiqu'il pût toujours parler en Maître sur les matières qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier Février 1725, il fut frappé d'apoplexie, & mourut le 3, sans avoir eu aucune connoissance dans tout cet espace de temps. Cependant cette mort subite ne l'avoit pas surpris; quinze jours auparavant, il avoit fait de son propre mouvement ses dévotions à sa Paroisse.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article: jamais il n'en avoit vu aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il n'avoit de sa vie songé au mariage; & ceux qui l'ont vu de plus près, prétendent que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assez pressantes pour l'y porter.

Presque

Preſque tous les hommes ne ſongent qu'à étendre leur ſphère, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger : pour lui, il avoit réduit la ſienne à n'être guère que lui ſeul. Il avoit fait de ſa main pluſieurs préparations anatomiques, que des Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois vinrent acheter de lui quelque temps avant ſa mort, lorſqu'il n'en pouvoit plus faire uſage. Les Etrangers le connoiſſoient mieux que ne faiſoit une partie d'entre nous ; il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le mérite de nos propres concitoyens, que nous négligions, peut-être parce que leur modeſtie leur nuiſoit de près.

Il a laiſſé ſon Légataire univerſel M. Littre, ſon neveu, Lieutenant-Général de Cordes.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER naquit à Goude en Hollande le 26 Mars 1656 de Chriſtian Hartſoëker, Miniſtre remontrant,

& d'Anne Vander-My. Cette famille étoit ancienne dans le Pays de Drente, qui eſt des Provinces-Unies.

Son père eut ſur lui les vues communes des pères; il le fit étudier pour le mettre dans ſa profeſſion, ou dans quelque autre également utile : mais il ne s'attendoit pas que ſes projets duſſent être traverſés par où ils le furent, par le ciel & par les étoiles, que le jeune homme conſidéroit avec beaucoup de plaiſir & de curioſité. Il alloit chercher dans les Almanachs tout ce qu'ils rapportoient ſur ce ſujet; & ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenoit dans les Mathématiques, il voulut donc étudier les Mathématiques: mais ſon père s'y oppoſoit abſolument. Ces Sciences ont eu juſqu'à préſent ſi peu de réputation d'utilité, que la plupart de ceux qui s'y ſont appliqués ont été des rebelles à l'autorité de leurs parens. Nos Eloges en ont fourni pluſieurs exemples.

Le jeune Hartſoëker amaſſa en ſecret le plus d'argent qu'il put; il le déroboit aux divertiſſemens qu'il eût pris avec ſes camarades: enfin, il ſe mit en état d'aller trouver un Maître de Mathématiques, qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premières règles d'Arithméti-

que ; il n'avoit de l'argent que pour ſept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds ſi court. De peur que ſon père ne découvrît par la lumière qui étoit dans ſa chambre toutes les nuits, qu'il les paſſoit à travailler, il étendoit devant ſa fenêtre les couvertures de ſon lit, qui ne lui ſervoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des baſſins de fer, dans leſquels il poliſſoit aſſez bien des verres de ſix pieds de foyer, & le Diſciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & ſans deſſein il préſentoit un fil de verre à la flamme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondiſſoit ; & comme il ſavoit déja qu'une boule de verre groſſiſſoit les objets placés à ſon foyer, & qu'il avoit vu chez M. Leuvenhoeck des Microſcopes dont il avoit remarqué la conſtruction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reſte du fil, & il en fit un Microſcope, qu'il eſſaya d'abord ſur un cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à ſi peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets tranſparens par le moyen de petites boules de verre, eſt due à M. Leuvenhoeck ; & M. Hudde, Bourg-Meſtre d'Amſterdam, grand Mathéma-

ticien, a dit à M. Hartſoëker qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Géomètres & de Philoſophes, & eût été réſervée à un homme ſans Lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le génie de l'Ignorant, ou réprimer l'orgueil des Savans ſur des découvertes fortuites.

M. Hartſoëker, âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ſes Microſcopes. Tout ce qui pouvoit y être obſervé, l'étoit. Il fut le premier à qui ſe dévoila le ſpectacle du monde le plus imprévu pour les Phyſiciens, même les plus hardis en conjectures; ces petits animaux juſques-là inviſibles, qui doivent ſe transformer en hommes, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter, qui ne ſont que dans celle des mâles, qui ont la figure de grenouilles naiſſantes, de groſſes têtes & de longues queues, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Obſervateur, il n'en oſa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne ſuivit point l'obſervation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676, ſon père l'envoya étudier en Littérature, en Grec, en Philoſophie, en Anatomie, ſous les plus habiles Profeſſeurs de Leyde

& d'Amſterdam. Ses Maîtres en Philoſophie étoient des Cartéſiens auſſi entêtés de Deſcartes, que les Scholaſtiques précédens l'avoient été d'Ariſtote. On n'avoit fait dans ces Ecoles que changer d'eſclavage. M. Hartſoëker devint Cartéſien à outrance, mais il s'en corrigea dans la ſuite. Il faut admirer toujours Deſcartes, & le ſuivre quelquefois.

M. Hartſoëker alla en 1677 de Leyde à Amſterdam, ayant deſſein de paſſer en France pour y achever ſes études. Il reprit les obſervations du Microſcope, interrompues depuis deux ans, & revit ces animaux qui lui avoient été ſuſpects. Alors il eut la hardieſſe de communiquer ſon obſervation à ſon Maître de Mathématiques, & à un autre ami. Ils s'en aſſurèrent tous trois enſemble. Ils virent de plus ces mêmes animaux ſortis d'un chien, & de la même figure à-peu-près que les animaux humains. Ils virent ceux du coq & du pigeon, mais comme des vers ou des anguilles. L'obſervation s'affermiſſoit & s'étendoit, & les trois confidens de ce ſecret de la Nature ne doutoient preſque plus que tous les animaux ne naquiſſent par des métamorphoſes inviſibles & cachées, comme toutes les eſpèces de mouches & de papillons viennent de métamorphoſes ſenſibles & connues.

Ces trois hommes seuls savoient quelle liqueur renfermoit les animaux ; & quand on les faisoit voir à d'autres, on leur disoit que c'étoit de la salive, quoique certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoeck a écrit dans quelqu'une de ses Lettres qu'il avoit vu dans de la salive une infinité de petits animaux, on pourroit le soupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en possession des observations microscopiques les plus fines, & à qui tous les objets invisibles appartenoient.

L'illustre M. Huguens étant venu à la Haye pour rétablir sa santé, entendit parler des animaux de la salive qu'un jeune homme faisoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ses propres yeux. Aussi-tôt M. Hartsoëker, ravi d'entrer en liaison avec ce grand Homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres personnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les animaux ; car à mesure que l'observation s'établissoit, la timidité & les scrupules diminuoient naturellement : de plus, la beauté de la découverte seroit demeurée trop imparfaite, & les conséquences philosophiques qui en pouvoient

naître, demandoient que le myſtère ceſsât. M. Huguens, qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartſoëker des Lettres de recommandation pour ſon voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Obſervatoire, les Hôpitaux, les Savans; il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huguens. Celui-ci fit mettre alors dans le Journal des Savans, qu'il avoit fait avec un Microſcope de nouvelle invention des obſervations très-curieuſes, & principalement celle de petits animaux, & cela ſans parler de M. Hartſoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'intéreſſent à ces ſortes de nouvelles, & M. Hartſoëker ne réſiſta point à la tentation de dire que le nouveau Microſcope venoit de lui, & qu'il étoit le premier Auteur des obſervations. Le ſilence en cette occaſion étoit au-deſſus de l'humanité. M. Huguens étoit vivant, d'un rare mérite, & par conſéquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartſoëker à revendiquer ſon bien, par un Mémoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne ſavoit pas encore aſſez de François pour le compoſer; différentes plumes le ſervirent, & chacune lança ſon trait contre M. Huguens.

L'Auteur du Journal fut trop ſage pour publier cette Pièce, & il la renvoya à M. Huguens. Celui-ci fit à M. Hartſoëker une réprimande aſſez bien méritée, ſelon M. Hartſoëker lui-même, qui l'a écrite. Il lui dit qu'il ne ſe prenoit pas à lui d'une Pièce qu'il voyoit bien qui partoit de ſes ennemis, & qu'il s'offroit à dreſſer lui-même pour le Journal un Mémoire où il lui rendroit toute la juſtice qu'il deſireroit. M. Hartſoëker y conſentit, honteux du procédé de M. Huguens, & heureux d'en être quitte à ſi bon marché. L'importance dont il lui étoit de ſe faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, ſa jeuneſſe, de mauvais conſeils donnés avec chaleur, ſur-tout l'aveu ingénu de ſa faute, dont nous ne tenons l'hiſtoire que de lui, peuvent lui ſervir d'excuſes aſſez légitimes.

Il ſe confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les eſpèces ſur leſquelles il put étendre ſes expériences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air où ils voltigeoient; que tous les animaux viſibles les prenoient tous confuſément, ou par la reſpiration, ou avec les alimens; que de-là ceux qui convenoient à chaque eſpèce alloient ſe rendre dans les parties des mâles

propres à les renfermer ou à les nourrir, & qu'ils paſſoient enſuite dans les femelles, où ils trouvoient des œufs, dont ils ſe ſaiſiſſoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les eſpèces ! Tout ce qui reſpire, tout ce qui ſe nourrit, ne reſpire qu'eux, ne ſe nourrit que d'eux. Il ſemble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit néceſſairement à diminuer, & que les eſpèces ne ſeroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les animaux primitifs ne périſſoient point, & qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe groſſière, de cette eſpèce de maſque qui en faiſoit, par exemple, des hommes, ils ſubſiſtoient vivans dans leur première forme, & ſe remettoient à voltiger dans l'air juſqu'à ce que des accidens favorables les fiſſent de nouveau redevenir hommes.

M. Hartſoëker demeura à Paris juſqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il ſe maria. Il revint à Paris, ſeulement pour le faire voir pendant quelques ſemaines à ſa femme, qui goûta tant ce ſéjour, qu'ils y revinrent en 1684, & y furent quatorze années de ſuite, les plus agréables, au rapport de M. Hartſoëker, qu'il ait paſſées en toute ſa vie.

Les verres de Téleſcopes, qui avoient été ſa première occupation, lui donnèrent beaucoup d'accès à l'Obſervatoire, où il n'y en avoit que de Campani, excellens à la vérité, mais pas aſſez grands. M. Hartſoëker en fit un qu'il porta à feu M. Caſſini, & il ſe trouva très-mauvais. Un ſecond ne valut pas mieux; enfin un troiſième fut paſſable. Cette perſévérance, qui partoit du fonds de connoiſſances qu'il ſe ſentoit, fit prédire à M. Caſſini que ce jeune homme, s'il continuoit, réuſſiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cauſe de ſon accompliſſement; le jeune homme encouragé fit de bons verres de toutes ſortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu ſe défaire à cauſe de ſa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Caſſini, qui ſeule eût été une preuve de mérite.

Sur ces verres d'un ſi long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui l'allèrent voir, qu'il ne croyoit pas poſſible de les travailler dans des baſſins; mais qu'en faiſant des eſſais ſur des morceaux de diverſes glaces faites pour être plates, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure ſphérique, & par conſéquent un long foyer; qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200

pieds ; que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure insensible dans les tables de fer poli, sur lesquelles on étend le verre fondu, ou de la manière dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres ; que ces essais étoient plus longs que difficiles : mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694, il fit imprimer à Paris, où il étoit, son premier Ouvrage, l'*Essai de Dioptrique*. Il y donne cette science démontrée géométriquement & avec clarté ; tout ce qui appartient aux foyers de verres sphériques, car il rejette les autres figures comme inutiles ; tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des objectifs & des oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le différent nombre de verres qu'on peut y mettre. Il y joint pour l'art de tailler les verres, & sur les conditions que leur matière doit avoir, une pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne dissimule rien. Le titre de son Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus ; mais il va beaucoup plus loin. Un Système général de la réfraction & ses expériences le conduisent à la différente réfrangibilité des rayons, propriété que M. Newton avoit trouvée plusieurs années auparavant, &

ſur laquelle il a fondé ſon ingénieuſe Théorie des couleurs, l'une des plus belles découvertes de la Phyſique moderne. M. Hartſoëker prétend du moins avoir avancé le premier, que la différente réfrangibilité venoit de la différente vîteſſe, qui effectivement en paroît être la véritable cauſe; & parce qu'elle étoit inconnue, il a donné comme un paradoxe inoui en Dioptrique, que l'angle de la réfraction ne dépende pas de la ſeule inégalité de réſiſtance des deux milieux. Plus le rayon a de vîteſſe, moins il ſe rompt.

L'Eſſai de Dioptrique eſt même un eſſai de Phyſique générale. Il y poſe les premiers principes tels qu'il les conçoit, deux uniques élémens. L'un eſt une ſubſtance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'eſt jamais entièrement détachée de ſon tout; l'autre, ce ſont de petits corps différens en grandeur & en figure, parfaitement durs & inaltérables, qui nagent confuſément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y aſſemblent, & deviennent les différens corps ſenſibles. Avec ces deux élémens il forme tout, & tire de cette hypothèſe juſqu'à la peſanteur & à la dureté des corps compoſés. Ailleurs il en a tiré auſſi le reſſort.

Un assez grand nombre de phénomènes de Physique générale qu'il explique, l'amènent à la formation du Soleil, des Planètes, & même des Comètes. Il conçoit que les Comètes sont des taches du Soleil, assez massives pour avoir été chassées impétueusement hors de ce grand globe de feu : elles s'élèvent jusqu'à une certaine distance, & retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau & les dissout, ou les repousse encore hors de lui, s'il ne les dissout pas. On tâche présentement à aller plus loin sur la Théorie des Comètes, & ce ne sont plus des générations fortuites.

L'Histoire des découvertes faites dans le Ciel par les Téleſcopes, appartenoit assez naturellement à la Dioptrique. M. Hartsoëker la donne accompagnée de ses réflexions sur tant de singularités nouvelles & imprévues. Il finit par les observations du Microscope; & l'on peut juger que les petits animaux qui se transforment en tous les autres, n'y sont pas oubliés.

Cet Ouvrage lui attira l'estime des Savans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Gallois, qui conserva toujours pour lui les mêmes sentimens. Le P. Malebranche & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Géomètre,

voulurent le gagner à la nouvelle Géométrie des Infiniment Petits dont ils étoient pleins ; mais il la jugeoit peu utile pour la Phyſique à laquelle il s'étoit dévoué. Il dédaignoit aſſez par la même raiſon les profondeurs de l'Algèbre, qui, ſelon lui, ne ſervoient à quelques Savans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde. Il eſt vrai qu'en ne regardant la Géométrie que comme inſtrument de la Phyſique, il pouvoit ſouvent n'avoir pas beſoin que l'inſtrument fût ſi fin : mais la Géométrie n'eſt pas un pur inſtrument ; elle a par elle-même une beauté ſublime, indépendante de tout uſage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit auſſi, ſe laiſſer détourner de la Phyſique, il avoit raiſon de craindre les charmes de la Géométrie nouvelle.

Animé par le ſuccès de ſa Dioptrique, il publia, deux ans après, ſes *Principes de Phyſique* à Paris. Là, il expoſe avec plus d'étendue le Syſtême qu'il avoit déja donné en raccourci ; & y joignant ſur les différens ſujets auxquels ſon titre l'engage, un grand nombre, ſoit de ſes penſées particulières, ſoit de celles qu'il adopte, il forme un corps de Phyſique aſſez complet, parce qu'il y traite preſque de tout, & aſſez clair, parce qu'il évite les grands

détails, qui, en approfondiſſant les matières, les obſcurciſſent pour une grande partie des Lecteurs.

Au renouvellement de l'Académie en 1699, temps où il étoit retourné en Hollande avec ſa famille, il fut nommé Aſſocié étranger : c'étoit le fruit de la réputation qu'il laiſſoit à Paris. Quelque temps après, il fut auſſi agrégé à la Société Royale de Berlin ; & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimés depuis, il ne s'eſt paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toujours mis ſimplement & à l'antique, *par Nicolas Hartſoëker ;* bien différent de ceux qui raſſemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croyent augmenter leur mérite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amſterdam pour ſes grands deſſeins, dont nous admirons aujourd'hui les ſuites, demanda aux Magiſtrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'inſtruire, & lui ouvrir le chemin des connoiſſances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartſoëker, qui n'épargna rien pour ſe montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Diſciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moſcovie : mais ce Pays étoit trop éloigné, & de mœurs trop différentes ; l'incer-

titude des événemens encore trop grande, une famille trop difficile à transporter. Messieurs d'Amsterdam, pour le dédommager en quelque sorte des dépenses qu'il avoit été obligé de faire pendant sa demeure auprès du Czar, lui firent dresser une petite espèce d'Observatoire sur un des bastions de leur Ville. Ils savoient bien que c'étoit-là le récompenser magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Observatoire un grand miroir ardent composé de pièces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimède se servit. M. le Landgrave de Hesse-Cassel alla le voir travailler; & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla chez lui. Comme les Savans sont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur faire la Cour, les Histoires n'oublient pas les visites rendues aux Savans par les Princes; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même temps, le feu Electeur Palatin, Jean-Guillaume, avoit jetté les yeux sur M. Hartsoëker pour se l'attacher: mais, ce qui est rare, le Philosophe résistoit aux sollicitations de l'Electeur; &, ce qui est plus rare encore, l'Electeur persévéra pendant trois ans; & enfin, en

1704,

1704, le Philoſophe ſe réſolut à s'engager dans une Cour. Il fut le premier Mathématicien de S. A. E., & en même temps Profeſſeur Honoraire en Philoſophie dans l'Univerſité d'Heidelberg.

Ce n'eſt pas aſſez pour un Savant attaché à un Prince, d'en recevoir régulièrement, & magnifiquement même, ſi l'on veut, ces récompenſes indiſpenſables que reçoivent ſans diſtinction tous ſes autres Officiers : il lui en faut de plus délicates ; il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoiſſances du Savant, il faut qu'il en faſſe uſage ; & plus cet uſage eſt fréquent & éclairé en même temps, plus le Savant eſt bien payé. M. Hartſoëker eut ce bonheur avec ſon Maître, qui avoit beaucoup d'inclination pour la Phyſique, & s'y appliquoit plus ſérieuſement qu'en Prince.

Le Phyſicien prétendoit même être obligé au Prince d'une obſervation ſingulière, qui le fit changer de ſentiment ſur une matière importante. L'Electeur lui apprit la reproduction merveilleuſe des jambes d'écreviſſe (*a*). Sur cela, M. Hartſoëker, qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perdues ou retranchées, qui eſt ſans exemple dans

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1712, p. 35 & ſuiv.

tous les animaux connus, s'exécutât par le seul méchanisme, imagina qu'il y avoit dans les écrevisses une ame *Plastique* ou *Formatrice*, qui savoit leur refaire de nouvelles jambes; qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres animaux, & dans l'homme même; & parce que la fonction de ces ames plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits animaux qui perpétuent les espèces. Ce seroient-là les *Natures Plastiques* de M. Cudworth, qui ont eu de célèbres partisans, si ce n'étoit que celles-ci agissent sans connoissance, & que celles de M. Hartsoëker sont intelligentes. Ce nouveau Système lui plut tant, qu'il se rétracta hautement de la première pensée qu'il avoit eue sur les petits animaux, & la traita lui-même de *bizarre* & d'*absurde*, termes que la plus grande sincérité d'un Auteur n'emploie guère. Quant aux terribles objections qui se présentent bien vîte contre les Ames Plastiques, il ne se les dissimule pas; & poussé par lui-même aux dernières extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne sait pas de réponse. Il semble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Système, que d'être si promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer son ignorance un peu plutôt.

Il rassembla les discours préparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux volumes, qui parurent en 1707 & 1708 sous le titre de *Conjectures Physiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet Ouvrage est dans le même goût que les *Essais de Physique*, dont il ne se cache pas de répéter quelquefois des morceaux en propres termes, aussi-bien que de l'*Essai de Dioptrique ;* car à quoi bon cette délicatesse de changer de tours & d'expressions, quand on ne change pas de pensées ?

Du Palatinat, il fit des voyages dans quelques autres pays de l'Allemagne, ou pour voir les Savans, ou pour étudier l'Histoire naturelle, sur-tout les mines. A Cassel, il trouva un verre ardent de M. le Landgrave, fait par M. de Tschirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit feu M. le Duc d'Orléans, & tout pareil. Il répéta les expériences de M. Homberg, & n'eut pas le même succès à l'égard de la vitrification de l'or, dont nous avons parlé en 1702, *pag.* 34, & en 1717, *pag.* 30. Il est le Philosophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en est point désisté, & a toujours soutenu que ce qui se vitrifioit n'étoit point l'or, mais une matière sortie du charbon qui

soutenoit l'or dans le foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties hétérogènes de l'or. Il nioit même la vitrification d'aucun métal au verre ardent ; jamais il n'avoit seulement pu parvenir à celle du plomb, quelque temps qu'il y eût employé. Il est triste qu'un grand nombre d'expériences délicates soient encore incertaines. Seroit ce donc trop prétendre, que de vouloir du moins avoir des faits bien constans ?

Le Landgrave de Hesse-Cassel dit un jour à M. Hartsoëker, qu'il auroit bien souhaité le trouver peu content de la Cour Palatine. Il répéta deux fois ce discours, que M. Hartsoëker ne vouloit pas entendre ; & enfin, le prenant par la main, il lui dit : *Je ne sais si vous me comprenez*. M. Hartsoëker, obligé de répondre, l'assura de son respect, de sa reconnoissance, & en même temps d'une fidélité inviolable pour l'Electeur. Un refus si noble à des avances si flatteuses dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les Savans, le présenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princesse Electorale, si célèbre par son goût & par ses lumières. Il reçut un accueil très-favorable ;

la Renommée & M. Leibnitz rendoient témoignage à ſon mérite.

L'Electeur Palatin ayant entendu parler avec admiration du miroir ardent de M. de Tſchirnhaus, demanda à M. Hartſoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci auſſi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matière qu'il fût poſſible. Il les eut bientôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces rhinlandiques de diamètre, & que deux hommes ont de la peine à tranſporter. Il eſt de neuf pieds de foyer, & ce foyer eſt parfaitement rond, & de la grandeur d'un louis d'or. Le miroir du Palais Royal n'eſt pas ſi grand.

En 1710, il publia un Volume intitulé: *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques*. Ce ſont des réponſes à des objections, dont il a dit depuis que la plupart étoient de M. Leibnitz. Dans cet Ouvrage, il devient un homme preſque entièrement différent de ce qu'il avoit été juſqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué perſonne : ici il eſt un Cenſeur très-ſévère; & c'eſt principalement ſur les Volumes donnés tous les ans par l'Académie, que tombe ſa cenſure. Il eſt vrai qu'il a ſouvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il eſtimoit, & qu'il ſe tiendroit honoré

de la même marque d'eſtime. L'Académie, qui ne ſe croit nullement irrépréhenſible, ne fut point offenſée : elle le traita toujours comme un de ſes Membres, ſujet ſeulement à quelque mauvaiſe humeur ; & les particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des réponſes qui le plus ſouvent ſont négligées du Public, & tout au plus ſoulagent un peu la vanité des Auteurs.

Les *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques* eurent une *ſuite* aſſez ample, qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait, le Syſtême des Ames Plaſtiques. Dans l'homme, l'ame raiſonnable donne les ordres ; & une ame *végétative*, qui eſt la Plaſtique, intelligente & plus intelligente que la raiſonnable même, exécute dans l'inſtant ; & non-ſeulement exécute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'économie animale, de la circulation des liqueurs, de la nutrition, de l'accrétion, &c. : opérations trop difficiles pour n'être l'effet que du ſeul méchaniſme. Mais, dit-on auſſi-tôt, cette ame raiſonnable, cette ame végétative, c'eſt nous-mêmes : & comment faiſons-nous tout cela ſans en ſavoir rien ? M. Hartſoëker répond par une comparaiſon qui

du moins eſt aſſez ingénieuſe : Un ſourd eſt ſeul dans une chambre, & il y a dans des chambres voiſines des gens deſtinés à le ſervir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton ; il frappe, & auſſitôt des gens viennent qui apportent des plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir ?

Après cela on s'attend aſſez à une ame végétative intelligente dans les bêtes, qui en paroiſſent effectivement aſſez dignes. On ne ſera pas même trop ſurpris qu'il y en ait une dans les plantes, où elle réparera, comme dans les écreviſſes, les parties perdues ; aura attention à ne les laiſſer ſortir de terre que par la tige ; tiendra cette tige toujours verticale ; fera enfin tout ce que le méchaniſme n'explique pas commodément. Mais M. Hartſoëker ne s'en tient pas là. A ce nombre prodigieux d'intelligences répandues par-tout, il en ajoute qui préſident aux mouvemens céleſtes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'eſt pas là le ſeul exemple qui faſſe voir qu'aucune idée de la Philoſophie ancienne n'a été aſſez proſcrite pour devoir déſeſpérer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclairciſſemens* contient,

outre plusieurs morceaux de Physique destinés à l'usage de l'Electeur, différens morceaux particuliers, qui sont presque tous des critiques qu'il fait de plusieurs Auteurs célèbres, ou des réponses à des critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journalistes dont il n'étoit pas content : ce sont des espèces de Juges fort sujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716. M. Hartsoëker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice veuve, Princesse de la Maison de Médicis, née avec le goût héréditaire de protéger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais elle se retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ses adieux en Princesse, avec des libéralités qu'elle répandit sur ses anciens Courtisans. M. Hartsoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Hesse le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le solliciter : mais il se crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens ; il avoit assez vécu dans une Cour, & quelques agrémens qu'un Philosophe y puisse avoir, il ne peut s'empêcher de sentir qu'il est dans un climat étranger. Il se transporta avec toute sa famille à Utrecht.

Ce

Ce fut là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recueil de Pièces de Phyſique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce enſuite que le principal deſſein eſt de faire voir l'*invalidité* du ſyſtême de Newton, de ce ſyſtême fondé ſur la plus ſublime Géométrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philoſophes de toute une Nation auſſi éclairée que l'Angloiſe, admiré même, & du moins reſpecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartſoëker, ſans uſer de petits ménagemens peu philoſophiques, entre en lice avec courage, & ſe déclare nettement contre ces grands eſpaces vuides où ſe meuvent les planètes, obligées à décrire des courbes par des gravitations ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconvéniens qu'il ne peut digérer; & quoiqu'il ne ſoit rien moins que Cartéſien, il aime mieux ramener les tourbillons de Deſcartes. L'idée en eſt effectivement très-naturelle; & de plus les mouvemens de toutes les planètes, tant principales que ſubalternes, dirigés en même ſens, mais principalement le rapport invariable de toutes les diſtances à toutes les révolutions, indiquent aſſez fortement que tous les corps céleſtes qui compoſent le ſyſtême ſolaire, ſont aſſujettis à ſuivre le cours d'un même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Comètes qui

se meuvent en tout sens, devroient trouver dans ce grand fluide une résistance qui diminueroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laisser à la fin que le mouvement général du tourbillon. M. Hartsoëker tâche à se tirer de cette grande difficulté par son système particulier des Comètes, qui n'est pas lui-même sans difficulté.

Dans ce même Recueil il attaque trois Dissertations, sur lesquelles M. de Mairan étant encore en Province, & avant que d'être de l'Académie des Sciences, avoit, en trois années consécutives, remporté le Prix à l'Académie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Savans en 1722. Il y convient en véritable Savant de quelques fautes réelles, & par-là il acquiert le droit d'être cru sur sa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartsoëker dit dans sa Préface que s'il eût eu les autres Pièces, qui dans les années suivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait aussi ses remarques; il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point personnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre: mais il peut paroître que ce Discours marque quelque inclination à reprendre, & même un peu de dessein formé. Il proteste souvent;

& avec un grand air de sincérité, qu'il ne prétend donner que de simples conjectures: il seroit donc assez raisonnable de laisser celles des autres en paix; elles ont toutes un droit égal de se produire au jour, & souvent n'en ont guères de se combattre.

Nous passerons sous silence le reste de ce Recueil: deux Dissertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propose tous les ans, l'une sur le principe, l'autre sur les loix du mouvement; un Discours sur la peste, où il prend après le P. Kircher l'hypothèse des Insectes; un Traité des passions, &c. Mais nous en exceptons une Pièce, à cause du grand & fameux Adversaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli, dont M. Hartsoëker avoit attaqué le sentiment sur la lumière du baromètre, exposé dans l'Histoire de 1701 (*a*).

M. Bernoulli fit soutenir à Basle sur ce sujet une Thèse, où l'on ne ménageoit pas M. Hartsoëker, qui s'en ressentit vivement. Il ramasse de tous côtés les armes qui pouvoient servir sa colère; & comme il étoit accusé d'en vouloir toujours aux plus grands Hommes, tels que Messieurs Huguens, Leibnitz, Newton, il se justifie par en parler plus librement que jamais, peut-être pour faire valoir sa modération pas-

(*a*) Page 1 & suiv.

sée. Sur-tout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occasion & très-incidemment, n'en est pas traité avec plus d'égard; & son *Harmonie préétablie*, ses *Monades*, & quelques autres pensées particulières, sont rudement qualifiées. On croiroit que les Philosophes devroient être plus modérés dans leurs querelles que les Poëtes, les Theologiens plus que les Philosophes; cependant tout est assez égal.

Après que M. Hartsoëker se fut établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Physique auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un Extrait entier des Lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'observations rares & curieuses se perdoient dans un tas de choses inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne se donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui sont capables de produire, quand ils veulent bien donner leur temps à rendre les productions d'autrui utiles au Public.

Son application continuelle au travail altéra enfin sa santé, qui jusques-là s'étoit bien soutenue. Peu de temps avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étoient revenus de la manière dont il en avoit usé à l'égard de l'Académie, il voulut se justifier par une espèce d'apologie qu'il n'a pu achever entièrement. On s'ima-

gine bien ſur quoi elle roule : tout ce qu'il y dit eſt vrai, & il ne reſte rien à lui reprocher, qu'une choſe dont on ne peut le convaincre; c'eſt que l'on ſent dans ſes critiques plus de plaiſir que de beſoin de critiquer : mais ce ſeroit pouſſer la délicateſſe trop loin, que de donner du poids à un ſentiment qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 Décembre 1725. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité dont de faux amis ont abuſé aſſez ſouvent. Ces qualités, qui s'accordent ſi peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & mal-faiſant, ſont peut-être ſa meilleure Apologie.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DELISLE.

GUILLAUME DELISLE naquit à Paris le dernier Février 1675, de Claude Deliſle, homme très-célèbre par ſa grande connoiſſance de l'Hiſtoire & de la Géographie, & qui les enſeignoit dans Paris avec beaucoup de ſuccès à tous ceux qui,

faute de loisir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vîte, avoient besoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de son temps, & heureusement son temps a été très-long, ont appris de lui. Feu M. le Duc d'Orléans fut son Disciple ; & comme il se connoissoit dès-lors en hommes, il conserva toujours pour lui une bienveillance particulière. M. Delisle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en savent qu'autant qu'il faut pour débiter à un Ecolier ce qu'il ne savoit pas ; il possédoit à fond les Sciences dont il faisoit profession, & je l'ai assez connu pour assurer que la candeur de son caractère étoit telle, qu'il n'eût osé enseigner ce qu'il n'eût su que superficiellement.

Le père reconnut bientôt dans son fils toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter, & il étoit impossible que l'éducation manquât à la nature. M. Delisle presque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déja dressé & dessiné lui-même sur l'Histoire ancienne des Cartes que M. Freret a vues, car il est bon d'avoir pour cette espèce de prodige un témoin illustre par une grande érudition. Ce fut vers la Géographie que M. Delisle tourna toutes ses études, déterminé de ce côté-là par son inclination, aidé de toutes les connoissances, & conduit avec toute l'affection d'un père.

Communément on n'a guères d'idée de ce que c'eſt qu'une Carte Géographique, & de la manière dont elle ſe fait. Pour peu qu'on liſe, on voit aſſez la différence d'une Hiſtoire à une autre du même ſujet, & on juge les Hiſtoriens : mais on ne regarde pas de ſi près à des Cartes de Géographie, on ne les compare point, on croit aſſez qu'elles ſont toutes à-peu-près la même choſe, que les modernes ne ſont qu'une répétition des anciennes ; & ſi dans l'uſage on en préfère quelques unes, c'eſt ſur la foi d'une réputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les beſoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude. Il eſt vrai que pour celles qui appartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut être trop parfaite ; mais il n'y a que les Navigateurs qui ſentent cette néceſſité, il y va de leur vie.

Si lorſqu'un Géographe entreprend de faire une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'obſervations aſtronomiques bien exactes de la longitude & de la latitude de chaque lieu, la Carte ſeroit bientôt faite ; tout viendroit s'y placer de ſoi-même à l'interſection d'un méridien & d'un parallèle connus. Jamais cette Carte n'auroit beſoin de correction, à moins qu'il n'arrivât des

changemens physiques, qu'elle ne garantissoit pas. Mais on a jusqu'ici très-peu d'observations des longitudes des lieux. On ne peut guère en avoir que depuis que feu M. Cassini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on observe à l'Académie des éclipses des fixes par les planètes ; car avant cela on n'avoit pour les longitudes que des éclipses de Lune, qui sont rares, qui jusqu'à l'invention des lunettes n'étoient pas assez bien observées, & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aisément des déterminations assez précises. On a toujours pu observer les latitudes, & les observations pourroient être en grande quantité; mais il faut des Observateurs, & il n'y en a que depuis environ deux cents ans, & en très-petit nombre, semés dans quelques Villes principales de l'Europe. On n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés sûrement par observation astronomique ; & où prendre tous les autres en nombre infini ? On ne peut avoir recours qu'aux mesures itinéraires, aux distances des lieux, répandues en une infinité d'Histoires, de Voyages, de Relations, d'Ecrits de toutes espèces, mais peu exactement ; &, ce qui est encore pis, différemment presque dans tous. Il faut peser l'autorité de cette mul-

titude de différens titres, & on ne le peut qu'avec le secours de beaucoup d'autres connoissances subsidiaires; il faut accorder les contradictions qui ne sont qu'apparentes; il faut faire un choix bien raisonné, quand elles sont réelles. Enfin les mesures comme les lieues, qui varient tant, non-seulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit Pays du même Etat à un autre voisin, doivent être si bien connues du Géographe, qu'il les puisse comparer toutes entr'elles, & les rapporter à une mesure commune, telle que la lieue commune de France. Tout cela est d'un détail immense, & capable de lasser la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui emploieroient autant de temps & de travail à quelque théorie brillante, & peut-être inutile; ils seroient récompensés & par le plaisir de la production, & par un certain éclat qui frapperoit le Public.

Les parties des Cartes qui représentent les Mers, ou seulement les Côtes, ont encore leurs difficultés particulières. On ne peut trop ramasser, trop comparer de journaux de Pilotes & de Routiers; les distances y sont marquées selon les rumbs de vents, auxquels on ne peut se fier s'ils ont été pris sans la bousole, & qu'il faut corriger si la variation de l'aiguille

n'a pas été alors connue, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuse & fatigante discussion! Il faut être bien né Géographe pour s'y engager.

Aussi n'avoit-on pas pris jusqu'à présent toutes les peines nécessaires, & peut-être ne savoit-on pas même assez bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanson a été dans le siècle passé le plus fameux de nos Géographes; cette Science lui doit beaucoup: cependant ses Cartes étoient fort imparfaites, soit par la faute de son siècle, soit par la sienne. Il n'avoit pas encore assez d'observations, & il n'avoit pas assez approfondi ni assez recherché. Lorsque le temps amena de nouvelles connoissances, il aima mieux les négliger que de corriger ses premiers ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux la discordance qui le blessoit. La source de son Nil fut toujours sous le Tropique du Capricorne, à 35 degrés de distance de sa véritable position, parce qu'il en avoit cru Ptolomée qui en avoit jugé ainsi. Sa Chine, sa Tartarie, sa Terre d'Yeço s'obstinoient à demeurer mal placées & mal disposées, contre le témoignage de relations indubitables.

M. Delisle vint dans le temps où tout sembloit annoncer que la Géographie alloit changer de face. Le zèle de la Reli-

gion & l'amour des richeſſes, principes bien oppoſés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des découvertes dans les climats lointains; & l'Aſtronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fourniſſoit de nouveau les longitudes par les Satellites de Jupiter, d'autant plus ſûrement que les lieux étoient plus éloignés. Pluſieurs points de la terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & auxquelles les autres devoient s'aſſujettir.

A la fin de 1699, M. Deliſle âgé de vingt-cinq ans donna ſes premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la terre, & deux Globes, l'un céleſte, l'autre terreſtre, dédiés à S. A. R. feu M. le Duc d'Orléans; le tout, & principalement les Globes, avoient été faits ſous les yeux & ſous la direction de feu M. Caſſini, ce qui ſeul auroit répondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du ſiècle préſent ſe fit donc à l'égard de la Géographie par une terre preſque nouvelle que M. Deliſle préſenta. La Méditerranée, cette mer ſi connue de tout temps par les Nations les plus ſavantes, toujours couverte de leurs Vaiſſeaux, traverſée de tous les ſens poſſibles par une infinité de Navigateurs,

n'avoit que huit cents ſoixante lieues d'occident en orient, au lieu de onze cents ſoixante qu'on lui donnoit, erreur preſque incroyable. L'Aſie étoit pareillement raccourcie de cinq cents lieues; la poſition de la Terre d'Yeço changée de dix-ſept cents. Une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins ſenſibles ne ſurprenoient que les yeux ſavans; encore M. Deliſle avoit-il jugé à propos de reſpecter juſqu'à un certain point les préjugés établis, & de n'uſer pas à toute rigueur du droit que lui donnoient ſes découvertes : tant le faux s'attire d'égards par cette ancienne poſſeſſion où il ſe trouve toujours !

Les Globes & les Cartes eurent une approbation générale, & un homme qui avoit le titre de Géographe du Roi voulut en partager le fruit par une Mappemonde en quatre feuilles qu'il publia auſſitôt après, fort ſemblable à ce qui venoit de paroître. M. Deliſle, muni d'un Privilège, ſe plaignit en Juſtice d'avoir été entièrement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit miſes dans la nouvelle Mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiſer le larcin. Le Conſeil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matière, où il y en a peu, feu M. Sauveur, & M. Chevalier, tous deux de

cette Académie. Le détail de l'exactitude ſcrupuleuſe qu'ils apportèrent à cette affaire eſt imprimé; ils ſe convainquirent parfaitement que l'Adverſaire de M. Deliſle étoit un plagiaire. L'Arrêt du Conſeil fut conforme à leur avis, mais le procès dura ſix ans. M. Deliſle perdit à s'aſſurer ce qui lui étoit dû, une grande partie de ces ſix années, qu'il eût employées entières à s'enrichir utilement pour le Public. Il uſa généreuſement de ſa victoire; il avoit droit par l'Arrêt de faire caſſer les Planches du Géographe condamné: il lui en laiſſa tout ce qui n'appartenoit pas préciſément à la Géographie, des ornemens aſſez agréables, des cartouches recherchés, qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuſer les yeux de la plupart du monde.

La Méditerranée plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit cru juſques-là, avoit fort étonné, & quelques-uns ne ſe rendoient pas encore aux obſervations aſtronomiques. M. Deliſle, pour ne laiſſer aucun doute, entreprit de meſurer toute cette Mer en détail & par parties, ſans employer ces obſervations, mais ſeulement les Portulans & les Journaux de Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en ſuivant les Terres, que de celles qui traverſeroient d'un bout à l'autre; &

tout cela évalué avec toutes les précautions néceſſaires, réduit & mis enſemble, s'accordoit à donner à la Méditerranée la même étendue que les obſervations aſtronomiques dont on vouloit ſe défier.

Il devoit publier une *Introduction à la Géographie*, dans laquelle il eût rendu compte de tous les changemens dont il étoit auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance qui eût pu le diſpenſer de ce grand appareil de preuves. Il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions particulières il en avoit donné qui marquoient tant de capacité & d'exactitude, tout ce qui ſortoit de ſes mains étoit ſi bien d'accord avec ce qui en étoit deja ſorti, que cette confiance du Public ne pouvoit paſſer pour une grace.

Peut-être penſeroit-on que l'extrême difficulté des diſcuſſions géographiques, & le peu d'apparence que des Critiques s'y embarquent, donnent à un Géographe une liberté aſſez ample de régler bien des choſes à ſon gré. Mais ſur les matières les moins maniées par le gros des Savans, il y a toujours, du moins ſi on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un ſujet de cenſure, même léger. D'ailleurs

un véritable Savant prend un amour pour l'objet perpétuel de ſes recherches, & ſe fait à cet égard une conſcience qui ne lui permet pas d'impoſer. On pouvoit compter que M. Deliſle étoit ſingulièrement dans cette diſpoſition, il avoit la candeur de ſon père.

Des Mappemondes, des Cartes générales de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Amérique, ne ſont que des ébauches de la repréſentation de la Terre. Les Cartes particulières demandent une nouvelle étude, & une étude d'autant plus pénible qu'elles ſont plus particulières. L'objet croît toujours à meſure qu'il eſt regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y conſidéroit pas auparavant. Le nombre des matériaux néceſſaires devient toujours plus accablant pour le Géographe; & s'il ſe pique de préciſion, tous ceux qu'il peut recouvrer lui ſont néceſſaires.

Encore une difficulté qui n'appartient guère qu'à la Géographie, c'eſt d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens phyſiques, ils ſont peu conſidérables. Que les mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent ſur les terres, que de grandes rivières ſe faſſent d'autres embouchures, qu'il naiſſe de nouvelles Iſles, un médiocre ſavoir embraſſe ſans peine ce petit nombre d'événemens rares;

mais les limites civiles des Royaumes, des Provinces, des Gouvernemens, des Diocèſes, ſont ſujettes à de grandes variations dans certains intervalles de temps, & de plus la langue de la Géographie change preſque abſolument ; tout prend de nouveaux noms, & c'eſt malheureuſement dans les ſiècles les plus ténébreux, les plus dépourvus de bons Auteurs. Il n'y a perſonne qui n'en ſache un petit nombre d'exemples : mais qu'eſt-ce que ce petit nombre, en comparaiſon de ce qu'un Géographe en doit ſavoir ? Les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Aſie, défigurèrent les anciens noms, ou les effacèrent, & leur en ſubſtituèrent d'autres ; & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui ſur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Deliſle a embraſſé la Géographie dans toute ſon étendue ; il l'a ſuivie dans toutes ſes branches, & l'a prouvée au Public par des Cartes de toutes les eſpèces, qui ſont au nombre de quatre-vingt-dix. Nous en indiquerons ſeulement quelques-unes de chaque ſorte, qui ſerviront d'exemples.

Une Carte intitulée : *Le Monde connu aux Anciens*, & celle de l'Italie & de la Grèce, &c. Nous avons rapporté en

1714

1714 (*a*) qu'il avoit fait voir combien les mesures itinéraires des Romains étoient justes & conformes aux observations astronomiques qu'on a eues depuis, & combien l'Italie & la Grèce étoient différentes de ce qu'elles paroissoient sur toutes les autres Cartes. Par-là se justifioient certaines choses que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop absurdes & trop incroyables.

Une Carte des Evêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle édition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la Géographie ancienne & de la Géographie la plus particulière : car il y avoit en Afrique plus de six cents Evêchés, dont une partie n'étoit que de gros Bourgs, & même des Châteaux ; & il n'y a pas jusqu'à leurs noms qu'il ne soit souvent très-mal-aisé de déterminer sûrement.

Une Carte de l'Empire Grec du moyen âge, tirée de la description qu'en fit l'Empereur Constantin Porphyrogenète dans le dixième siècle. C'est-là plus que par-tout ailleurs qu'on trouve une langue toute nouvelle. L'Empire est divisé en *Themes*, expression inouie jusques-là ; & tout est une

(*a*) Page 80 & suiv.

eſpèce d'énigme qui ſemble faite pour le ſupplice des Géographes. Après cela il ne faut preſque pas compter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Diocèſe de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum.*

Une Carte de la Perſe abſolument nouvelle & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Pays, qui juſques-là n'avoit reſſemblé ni aux Hiſtoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la véritable étendue ou figure de la Mer Caſpienne, que l'on doit aux conquêtes & aux découvertes du feu Czar (*a*): mais M. Deliſle en avoit approché, autant qu'il étoit poſſible, par ſes ſeules conjectures, & par ſon art ſingulier de mettre en œuvre & de combiner tous ſes différens matériaux.

Une Carte d'Artois pour mettre au-devant des Commentaires de M. Maillart ſur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un petit Pays ſi proche de nous & ſi connu, il y avoit des rivières omiſes, & en récompenſe d'autres ſuppoſées; quarante Villages créés, ou du moins tranſportés de ſi loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient ſur les lieux?

(*a*) V. l'Hiſt. de 1725, pag. 122 & ſuiv.

M. Deliſle entra dans l'Académie, en 1702, Elève en Aſtronomie du grand M. Caſſini, quoiqu'il ne fût ni ne voulût être Obſervateur : mais on compta que l'uſage qu'il ſavoit faire des obſervations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faiſoit pas; & quoique dans le plan de l'Académie il n'y eût point de place de Géographe, on lui en laiſſa occuper une, qui, ſelon les apparences, devoit redevenir après lui place d'Aſtronome, faute d'un Géographe tel que lui. Il paſſa enſuite au grade d'Aſſocié : mais le plus glorieux événement de ſa vie a été d'être appelé pour montrer la Géographie au Roi. Alors il commença à faire des Cartes uniquement par rapport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Hiſtoire. Il en dreſſa une générale du Monde en 1720, où les Cartes générales par où il avoit débuté en 1700 étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumières, que parce qu'il avoit acquis auſſi plus de hardieſſe à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même temps plus d'autorité. Les Auteurs, ainſi que ceux qui gouvernent, doivent un peu ſe régler ſur l'opinion qu'ils ſentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuſe Retraite des dix-mille, néceſſaire pour entendre l'Hiſtoire que Xenophon en a écrite,

parut en 1721. Elle lui produiſoit une difficulté très-conſidérable, qu'il ne pouvoit lever que par une ſuppoſition hardie, que nous avons déja expoſée au Public (*a*). Quelquefois les Savans ne ſont pas fâchés de ſe trouver dans ces ſortes de détroits, d'où ils ne peuvent ſortir qu'à force de ſavoir.

Dès l'an 1718, il fut honoré par brevet du titre de premier Géographe du Roi, que perſonne n'avoit encore porté, ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une penſion.

Il avoit entrepris pluſieurs Ouvrages pour le Roi; une Carte de l'Empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étendue beaucoup moindre, & par conſéquent plus vraiſemblable par ce même principe paradoxe, dont il ſe ſervoit pour la Retraite des dix-mille; l'Empire des Perſes ſous Darius; l'Empire Romain dans ſa plus grande étendue; la France ſelon toutes ſes différentes diviſions, tant ſous les Romains que ſous les trois Races de ſes Rois. Toutes ces Cartes, particulièrement deſtinées à l'Hiſtoire, & aux Hiſtoires les plus intéreſſantes, étoient des ſecours & des avantages qui de l'éducation du Roi devoient paſſer à celle des particuliers:

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1721, pag. 78 & ſuiv.

mais ces travaux, quoiqu'apparemment fort avancés, ne sont pas finis.

On croit aussi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre-Sainte, théâtre des plus grands événemens qui aient jamais été, & qui puissent jamais être. Il y travailloit depuis long-temps avec un soin si scrupuleux & si difficile à contenter, qu'il semble que la Religion y eût part. Il joignoit à la Terre-Sainte l'Egypte, pays très-fameux & très-peu connu.

Il ne paroissoit presque plus d'Histoire ou de Voyage, que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Delisle. Ces sortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour son Histoire de Malte qui va paroître : il la finit le 25 Janvier 1726 au matin ; & étant sorti l'après-dînée, il fut frappé dans la rue d'une apoplexie, dont il mourut le même jour sans avoir repris connoissance.

Quoique le nom d'un Savant ait bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des Têtes couronnées, & même seulement jusqu'à celles de son Maître, le nom de M. Delisle avoit frappé les Puissances étrangères. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur; & elle fut trouvée

Sciences, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, le Grec, l'Hébreu, & même la Poëſie, plus incompatible encore avec elles que tout le reſte. Toutes les ſortes de Sciences ſe préſentent à un jeune homme né avec de l'eſprit; mille haſards les font paſſer en revue ſous ſes yeux, & c'eſt quelque inclination particulière, ou plutôt quelque talent naturel, ſource de l'inclination, qui le détermine à un choix: on préfere ce que l'on ſent qui promet plus de ſuccès. M. de Malezieu ne fit point de choix, & il embraſſa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un ſuccès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut à peine âgé de 20 ans, & il n'eut pas beſoin de ſa pénétration pour ſentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite enveloppé qui perçât difficilement au travers d'un extérieur triſte & ſombre; ſa facilité à entendre & à retenir lui avoit épargné ces efforts & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie; les Sciences étoient entrées dans ſon eſprit comme dans leur ſéjour naturel, n'y avoient rien gâté; au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la vivacité qu'elles y avoient trouvée. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour ſa converſation & pour ſon caractere.

Des

Des affaires domeſtiques l'appelèrent en Champagne. Comme il étoit deſtiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaiſon étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, auſſi connu par la beauté de ſon eſprit que par la pureté de ſes mœurs; & il ſe fortifia par ce commerce dans des ſentimens de religion & de piété qu'il a conſervés toute ſa vie. Il ſe maria à 23 ans avec Demoiſelle Françoiſe Faudelle de Favereſſe; & quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il paſſa dix ans en Champagne dans une douce ſolitude, uniquement occupé de deux paſſions heureuſes; car on juge bien que les Livres en étoient une. C'eſt un bonheur pour les Savans que leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loiſir de ſe faire un bon fonds dans le repos d'une Province : le tumulte de Paris ne permet pas aſſez qu'on faſſe de nouvelles acquiſitions, ſi ce n'eſt celle de la manière de ſavoir.

Le feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montauſier & M. l'Evêque de Meaux de lui chercher des Gens de Lettres propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déja le ſavant M. Chevreau pour Précepteur, ils jettèrent les yeux ſur M. de Malezieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une ſeconde

fois en quelque ſorte par le Public, lorſqu'il les connut aſſez. Il ſe trouvoit entre leurs caractères toute la reſſemblance, & de plus toute la différence qui peuvent ſervir à former une grande liaiſon; car on ſe convient auſſi par ne ſe pas reſſembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille & toujours égal, ils ſe réuniſſoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faiſoit qu'un ſeul homme en qui tout ſe trouvoit dans un juſte degré. Ils rencontrèrent dans le jeune Prince des diſpoſitions d'eſprit & de cœur, ſi heureuſes & ſi ſingulières, qu'on ne peut aſſurer qu'ils lui aient été fort utiles, principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guère que l'avantage de voir de plus près & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit ſouvent dans ſon particulier à la ſuite de M. le Duc du Maine, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'amuſemens; & ces occaſions ſi flatteuſes étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité, le génie & les reſſources de génie de M. de Malezieu.

La Cour raſſembloit alors un aſſez grand nombre de gens illuſtres par l'eſprit; MM. Racine, Deſpréaux, de la Bruyère, de Malezieu, de Court: M. de

Meaux étoit à la tête. Ils formoient une eſpèce de Société particulière, d'autant plus unie qu'elle étoit plus ſéparée de celle des Illuſtres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal ſupérieur, ni ſe ſoumettre aveuglément à des jugemens, quoique revêtus de ce nom ſi impoſant de jugemens de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité ſouveraine à Verſailles, & Paris même ne ſe croyoit pas toujours aſſez fort pour en appeler.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conti, qui brilloient beaucoup auſſi par l'eſprit, mais qui ne doivent être comptés qu'à part, honoroient M. de Malezieu de leur eſtime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un mérite éclatant. Il le fut, & très-particulièrement de M. l'Abbé de Fénelon, depuis Archevêque de Cambray; & il n'en conſerva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorſque ces deux grands Prélats furent brouillés par une queſtion ſubtile & délicate, qui ne pouvoit guère être une queſtion que pour d'habiles Théologiens. On dit même que ces deux reſpectables Adverſaires le prirent ſouvent pour arbitre de pluſieurs articles de leurs différends. Soit qu'il s'agît des procédés ou du fond, quelle idée

n'avoient-ils pas ou de ſes lumières, ou de ſa droiture ?

Quand M. le Duc du Maine ſe maria, M. de Malezieu entra dans une nouvelle carrière. Une jeune Princeſſe, avide de ſavoir, & propre à ſavoir tout, trouva d'abord dans ſa maiſon celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de ſe l'attacher particulièrement, par ce moyen infaillible que les Princes ont toujours en leur diſpoſition, par l'eſtime qu'elle lui fit ſentir. Souvent, pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit ſur-le-champ, en préſence de toute ſa Cour, Virgile, Térence, Sophocle, Euripide; & depuis ce temps-là les traductions n'ont plus été néceſſaires que pour une partie de ces Auteurs. Il ſeroit fort du goût de cette Académie, que nous parlaſſions auſſi des Sciences plus élevées où elle voulut être conduite par le même guide; mais nous craindrions de révéler les ſecrets d'une ſi grande Princeſſe. Il eſt vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas juſqu'où elle y a pénétré.

M. de Malezieu eut encore auprès d'elle une fonction très-différente, & qui ne lui réuſſiſſoit pas moins. La Princeſſe aimoit

à donner chez elle des Fêtes, des Divertiſſemens, des Spectacles; mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'eſprit. M. de Malezieu occupoit ſes talens moins ſérieux à imaginer ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit ſouvent Acteur. Les vers ſont néceſſaires dans les plaiſirs ingénieux; il en fourniſſoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la juſteſſe, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de temps, & ne les traitât, s'il le faut dire, que ſelon leur mérite. Les Impromptu lui étoient aſſez familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Sceaux, où le génie & la gaieté produiſent aſſez ſouvent ces petits enthouſiaſmes ſoudains. En même temps il étoit Chef des Conſeils de M. le Duc du Maine, à la place de MM. d'Agueſſeau & de Fieubet, Conſeillers d'Etat, qui étoient morts; il étoit Chancelier de Dombes, premier Magiſtrat de cette Souveraineté. L'eſprit même d'affaires ne s'étoit pas refuſé à lui.

En 1696, feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathématiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette partie de ſon éducation à M. de Malezieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres

Enfans de France. M. de Malezieu assez délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Madame du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce scrupule, demanda du moins en grace, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointemens du Roi.

Parmi tous les Elémens de Géométrie qui avoient paru jusques-là, il choisit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs & les mieux digérés, pour en faire le fond des leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions & quelques retranchemens. Il remarqua bientôt que le jeune Prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, *tomboit aussi quelquefois dans l'inconvénient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord.* Pour le fixer davantage, il lui proposa d'*écrire de sa main au commencement d'une leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille.* Toutes ces leçons, écrites par le Prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un Corps que M. Boissière, Bibliothécaire de M. le Duc du Maine, fit imprimer, en 1715,

ſous le titre d'*Elémens de Géométrie de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.* L'Editeur les dédie au Prince même qui en eſt l'Auteur, & n'oublie pas tout ce qui eſt dû au ſavant Maître de Géométrie. Il y a à la fin du Livre quelques problêmes qui n'appartiennent point à des élémens réſolus par la méthode analytique, & qui, ſelon toutes les apparences, ſont de M. de Malezieu. Il eſt dit ſur ce ſujet, qu'Archimède & les grands Géomètres anciens *ont dû avoir notre Analyſe ou quelque méthode équivalente, parce qu'il eſt moralement impoſſible qu'ils euſſent ſuivi, ſans s'égarer, des routes auſſi compoſées que celles qu'ils propoſent.* Mais par-là on leur ôte la force merveilleuſe qui a été néceſſaire pour ſuivre, ſans s'égarer, des routes ſi tortueuſes, ſi longues & ſi embarraſſées; & cette force compenſe le mérite moderne d'avoir découvert des chemins ſans comparaiſon plus courts & plus faciles. On veut que, pour cauſer plus d'admiration, ils aient caché leur ſecret, quoiqu'en le révélant ils euſſent cauſé une admiration du moins égale, & qu'ils euſſent en même temps infiniment avancé des Sciences utiles. On veut qu'ils aient été tous également fidèles à garder ce ſecret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifférens pour le bien public.

Au renouvellement de l'Académie en 1699, M. de Malezieu fut un des Honoraires, & en 1701 il entra à l'Académie Françoiſe. On ne ſera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats ſi différens.

Il faiſoit dans ſa maiſon de Châtenay, près de Sceaux, des obſervations aſtronomiques ſelon la même méthode qu'elles ſe font à l'Obſervatoire, où il les avoit appriſes de MM. Caſſini & M. Maraldi, ſes amis particuliers, & il les communiquoit à l'Académie. Une perſonne du plus haut rang avoit part à ces obſervations, auſſi-bien qu'à celles qu'il faiſoit avec le Microſcope, dont nous avons rapporté la plus ſingulière en 1718 (*a*). S'il n'eût pas été aſſez ſavant, il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire ſa cour, & pour ſuivre les progrès de qui prenoit ſes inſtructions.

Son tempérament robuſte & de feu, joint à une vie réglée, lui a valu une longue ſanté, qui ne s'eſt démentie que vers les 76 ans; encore n'a-ce été que par un dépériſſement lent, & preſque ſans douleur. Il mourut d'apoplexie le 4 Mars 1727 dans la ſoixante-dix-ſeptième année de ſon âge, & la cinquante-quatrième d'un mariage toujours heureux, où l'eſtime & la tendreſſe mutuelles n'avoient

(*a*) Page 9.

point été altérées. La double louange qui en réſulte ſera toujours très-rare, même dans d'autres ſiècles que celui-ci.

Il a laiſſé cinq enfans vivans ; trois garçons, dont l'aîné eſt Evêque de Lavaur, le ſecond Brigadier des Armées du Roi, & Lieutenant-Général d'Artillerie, & le troiſième Capitaine de Carabiniers ; & deux filles, dont l'une eſt mariée à M. de Meſſimy, Premier Préſident du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant-Général du Pays d'Aunis, & Meſtre de Camp de Cavalerie.

ÉLOGE
DE M. NEWTON.

ISAAC NEWTON naquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642 à Volſtrope, dans la Province de Lincoln. Il ſortoit de la branche aînée de Jean Newton, Chevalier Baronnet, Seigneur de Volſtrope. Cette Seigneurie étoit dans la famille depuis près de 200 ans. Meſſieurs Newton s'y étoient tranſportés de Weſtby dans la même Province de Lincoln ; mais ils étoient originaires de Newton dans celle de Lancaſtre. La mère de M. Newton, nommée

Anne Aſcough, étoit auſſi d'une ancienne famille. Elle ſe remaria après la mort de ſon premier mari, père de M. Newton.

Elle mit ſon fils, âgé de 12 ans, à la grande Ecole de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à prendre connoiſſance de ſes affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva ſi peu occupé de ce ſoin, ſi diſtrait par les Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y ſuivre ſon goût en liberté. Il le ſatisfit encore mieux en paſſant de-là au Collège de la Trinité dans l'Univerſité de Cambridge, où il fut reçu en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathématiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop ſimple, indigne de lui prendre du temps; il le ſavoit preſque avant que de l'avoir lu, & un coup d'œil ſur l'énoncé des Théorèmes les lui démontroit. Il ſauta tout-d'un-coup à des Livres tels que la Géométrie de Deſcartes & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoiſſoient point la ſource, *qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naiſſant.* Il y a des preuves que M. Newton avoit fait à 24 ans ſes grandes découvertes en Géomé-

trie, & posé les fondemens de ses deux célèbres Ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Si des intelligences supérieures à l'homme ont aussi un progrès de connoissances, elles volent tandis que nous rampons ; elles suppriment des milieux que nous ne parcourons qu'en nous traînant, lentement & avec effort, d'une vérité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator, né dans le Holstein, mais qui a passé sa vie en Angleterre, publia en 1668 sa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une suite ou série infinie la quadrature de l'hyperbole. Alors il parut pour la première fois dans le monde savant une suite de cette espèce, tirée de la nature particulière d'une courbe, avec un art tout nouveau & très-délié. L'illustre M. Barrou, qui étoit à Cambridge, où étoit M. Newton, âgé de 26 ans, se souvint aussi-tôt d'avoir vu la même théorie dans des écrits du jeune homme, non pas bornée à l'hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes sortes de courbes, même méchaniques, à leurs quadratures, à leurs rectifications, à leurs centres de gravité, aux solides formés par leurs révolutions, aux surfaces de ces solides : de sorte que quand les déterminations étoient possibles, les suites s'arrêtoient à un certain point, ou si elles ne

s'arrêtoient pas, on en avoit les sommes par règles ; que si les déterminations précises étoient impossibles, on en pouvoit toujours approcher à l'infini, supplément le plus heureux & le plus subtil que l'esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Géomètre de posséder une théorie si féconde & si générale ; c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une théorie si surprenante & si ingénieuse : & M. Newton, averti par le Livre de Mercator que cet habile Homme étoit sur la voie, & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant, devoit naturellement se presser d'étaler ses trésors pour s'en assurer la véritable propriété qui consiste dans la découverte. Mais il se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epistolicum*, *qu'il avoit cru que son secret étoit entièrement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge assez mûr pour composer.* Il se laissoit enlever sans regret ce qui avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces espérances de cette espèce ; & il attendoit l'âge convenable pour composer ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes

choſes. Son manuſcrit ſur les ſuites infinies fut ſimplement communiqué à M. Collins & à Milord Brounker, habiles en ces matières, & encore ne le fut-il que par M. Barrou, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait auſſi modeſte qu'il l'eût voulu.

Ce manuſcrit, tiré en 1669 du Cabinet de l'Auteur, porte pour titre : *Méthode que j'avois trouvée autrefois, &c.* Et quand cet *autrefois* ne ſeroit que trois ans, il auroit donc trouvé à 24 ans toute la belle théorie des ſuites. Mais il y a plus : ce même manuſcrit contient & l'invention & le calcul des *Fluxions* ou Infiniment Petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre M. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1716 (*a*) dans l'Eloge de M. Leibnitz ; & quoique ce fût l'Eloge de M. Leibnitz, nous y avons ſi exactement gardé la neutralité d'Hiſtorien, que nous n'avons préſentement rien de nouveau à dire pour M. Newton. Nous avons marqué expreſſément *que M. Newton étoit certainement inventeur, que ſa gloire étoit en ſûreté, & qu'il n'étoit queſtion que de faire ſavoir ſi M. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en eſt convaincue, quoique la Société Royale

(*a*) Page 109 & ſuiv.

ne l'ait pas prononcé dans ſon Jugement, & l'ait tout au plus inſinué. M. Newton eſt conſtamment le premier inventeur, & de pluſieurs années le premier. M. Leibnitz, de ſon côté, eſt le premier qui ait publié ce calcul; & s'il l'avoit pris de M. Newton, il reſſembleroit du moins au Prométhée de la Fable, qui déroba le feu aux Dieux pour en faire part aux hommes.

En 1687, M. Newton ſe réſolut enfin à ſe dévoiler & à révéler ce qu'il étoit: les *Principes mathématiques de la Philoſophie naturelle* parurent. Ce Livre, où la plus profonde Géométrie ſert de baſe à une Phyſique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il eſt écrit très-ſavamment, que les paroles y ſont fort épargnées, qu'aſſez ſouvent les conſéquences y naiſſent rapidement des principes, & qu'on eſt obligé à ſuppléer de ſoi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loiſir de l'entendre. Les grands Géomètres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec ſoin; les médiocres ne s'y embarquèrent qu'excités par le témoignage des grands: mais enfin, quand le Livre fut ſuffiſamment connu, tous ces ſuffrages qu'il avoit gagnés ſi lentement éclatèrent de toutes parts, & ne formèrent

qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'eſprit original qui brille dans l'Ouvrage ; de cet eſprit créateur, qui dans toute l'étendue du ſiècle le plus heureux, ne tombe guère en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étendue des Pays ſavans.

Deux théories principales dominent dans les *Principes mathématiques*, celle des forces centrales, & celle de la réſiſtance des milieux au mouvement, toutes deux preſque entièrement neuves, & traitées ſelon la ſublime Géométrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces matières, ſans avoir M. Newton devant les yeux, ſans le répéter, ou ſans le ſuivre ; & ſi on veut le déguiſer, quelle adreſſe pourra empêcher qu'il ne ſoit reconnu ?

Le rapport trouvé par Kepler entre les révolutions des corps céleſtes & leurs diſtances à un centre commun de ces révolutions, règne conſtamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainſi qu'il eſt néceſſaire, qu'une certaine force empêche ces grands corps de ſuivre pendant plus d'un inſtant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il ſuit de la règle de Kepler, que cette force, qui ſera centrale, ou plus particulièrement

centripete, aura ſur un même corps une action variable ſelon les différentes diſtances à ce centre, & cela dans la raiſon renverſée des quarrés de ces diſtances; c'eſt-à-dire, par exemple, que ſi ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de ſa révolution, l'action de la force centrale ſur lui en ſeroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Newton eſt parti de-là pour toute ſa Phyſique du monde pris en grand. Nous pouvons ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſidéré la Lune, parce qu'elle a la terre pour centre de ſon mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulſion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui reſtât que la force centrale qui la porte vers le centre de la terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en ſuivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Newton démontre par ce mouvement, que dans la première minute de ſa deſcente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa diſtance de la terre eſt de 60 demi-diamètres de la terre : donc ſi la Lune étoit à la ſurface de la terre, ſa force ſeroit augmentée ſelon le quarré de 60, c'eſt-à-dire qu'elle

ſeroit

ſeroit 3600 fois plus puiſſante, & que la Lune dans une minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant, ſi l'on ſuppoſe que la force qui agiſſoit ſur la Lune ſoit la même que celle que nous appelons peſanteur dans les corps terreſtres, il s'enſuivra du Syſtême de Galilée, que la Lune, qui à la ſurface de la terre parcouroit 3600 fois quinze pieds en une minute, devroit parcourir auſſi quinze pieds dans la première ſoixantième partie, ou dans la première ſeconde de cette minute. Or, on ſait par toutes les expériences, & on n'a pu les faire qu'à de très-petites diſtances de la ſurface de la terre, que les corps peſans tombent de 15 pieds dans la première ſeconde de leur chûte. Ils ſont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas préciſément que ſi ayant fait autour de la terre, avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même diſtance, ils ſe trouvoient enſuite tout près de la ſurface de la terre; & s'ils ſont dans le cas où ſeroit la Lune, la Lune eſt dans le même cas où ils ſont, & n'eſt retirée à chaque inſtant vers la terre que par la même peſanteur. Une conformité ſi exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des cauſes.

Il eſt vrai que dans le Syſtême de Galilée, qu'on a ſuivi ici, la peſanteur eſt conſtante, & que la force centrale de la Lune ne l'eſt pas dans la démonſtration même qu'on vient de donner. Mais la peſanteur peut bien ne paroître conſtante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos expériences, qu'à cauſe que la plus grande hauteur d'où nous puiſſions voir tomber des corps, n'eſt rien par rapport à la diſtance de 1500 lieues où ils ſont tous du centre de la terre. Il eſt démontré qu'un boulet de canon tiré horiſontalement, décrit dans l'hypothèſe de la peſanteur conſtante une parabole terminée à un certain point par la rencontre de la terre; mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre ſenſible l'inégalité d'action de la peſanteur, il décriroit au lieu de la parabole une ellipſe, dont le centre de la terre ſeroit un des foyers, c'eſt-à dire qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune eſt peſante à la manière des corps terreſtres, ſi elle eſt portée vers la terre par la même force qui les y porte, ſi, ſelon l'expreſſion de M. Newton, elle pèſe ſur la terre, la même cauſe agit dans tout ce merveilleux aſſemblage de corps céleſtes : car toute la Nature eſt une; c'eſt par-tout la même diſpoſition, par-tout

des ellipſes décrites par des corps dont le mouvement ſe rapporte à un corps placé dans un des foyers. Les Satellites de Jupiter pèſent ſur Jupiter comme la Lune ſur la terre, les Satellites de Saturne ſur Saturne, toutes les Planètes enſemble ſur le Soleil.

On ne ſait point en quoi conſiſte la peſanteur, & M. Newton lui-même l'a ignoré. Si la peſanteur agit par impulſion, on conçoit qu'un bloc de marbre qui tombe peut être pouſſé vers la terre ſans que la terre ſoit aucunement pouſſée vers lui; & en un mot tous les centres auxquels ſe rapportent les mouvemens cauſés par la peſanteur, pourront être immobiles. Mais ſi elle agit par attraction, la terre ne peut attirer le bloc de marbre, ſans que ce bloc n'attire auſſi la terre. Pourquoi cette vertu attractive ſeroit-elle plutôt dans certains corps que dans d'autres? M. Newton poſe toujours l'action de la peſanteur réciproque dans tous les corps, & proportionnelle ſeulement à leurs maſſes; & par-là il ſemble déterminer la peſanteur à être réellement une attraction. Il n'emploie à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des corps; force, à la vérité, inconnue, & qu'il ne prétend pas définir: mais ſi elle pouvoit agir auſſi par impulſion,

pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été préféré ? Car on conviendra qu'il n'étoit guère poſſible de les employer tous deux indifféremment ; il ſont trop oppoſés. L'uſage perpétuel du mot d'attraction, ſoutenu d'une grande autorité, & peut-être auſſi de l'inclination qu'on croit ſentir à M. Newton pour la choſe même, familiariſe du moins les Lecteurs avec une idée proſcrite par les Cartéſiens, & dont tous les autres Philoſophes avoient ratifié la condamnation ; il faut être préſentement ſur ſes gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité : on eſt expoſé au péril de croire qu'on l'entend.

Quoi qu'il en ſoit, tous les corps, ſelon M. Newton, pèſent les uns ſur les autres, ou s'attirent en raiſon de leurs maſſes ; & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conſéquent ils ſont attirés, & qu'ils attirent, leurs forces attractives varient dans la raiſon renverſée des quarrés de leurs diſtances à ce centre ; & ſi tous enſemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre commun à eux & à d'autres, ce ſont encore de nouveaux rapports qui font une étrange complication. Ainſi chacun des cinq Satellites de Saturne pèſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui ; tous les cinq pèſent ſur Saturne,

& Saturne ſur eux : le tout enſemble pèſe ſur le Soleil, & le Soleil ſur ce tout. Quelle Géométrie a été néceſſaire pour débrouiller ce chaos de rapports ! Il paroît téméraire de l'avoir entrepris ; & on ne peut voir ſans étonnement que d'une théorie ſi abſtraite, formée de pluſieurs théories particulières, toutes très-difficiles à manier, il naiſſe néceſſairement des concluſions toujours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie.

Quelquefois même ces concluſions ſemblent deviner des faits auxquels les Aſtronomes ne ſe ſeroient pas attendus. On prétend depuis un temps, & ſur-tout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne ſont entr'eux dans leur plus grande proximité, qui eſt de 165 millions de lieues, leurs mouvemens ne ſont plus de la même régularité que dans le reſte de leur cours ; & le ſyſtême de M. Newton en donne tout-d'un-coup la cauſe qu'aucun autre ſyſtême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils ſont plus proches ; & par-là, la régularité du reſte de leur cours eſt ſenſiblement troublée. On peut aller juſqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déréglement.

La Lune eſt la moins régulière des Planètes ; elle échappe aſſez ſouvent aux

tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que ſon profond ſavoir en Mathématiques n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des vers latins qu'il a mis au-devant des *Principes* de M. Newton, que la *Lune juſques-là ne s'étoit point laiſſée aſſujettir au frein des calculs, & n'avoit été domptée par aucun Aſtronome;* mais qu'elle l'eſt enfin dans le nouveau ſyſtême. Toutes les bizarreries de ſon cours y deviennent d'une néceſſité qui les fait prédire; & il eſt difficile qu'un ſyſtême où elles prennent cette forme, ne ſoit qu'un ſyſtême heureux, ſur-tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux phénomène ſemble en être dégradé.

La ſeconde des deux grandes théories ſur leſquelles roule le Livre des *Principes*, eſt celle de la réſiſtance des milieux au mouvement, qui doit entrer dans les principaux phénomènes de la Nature, tels que les mouvemens des corps céleſtes, la lumière, le ſon. M. Newton établit à ſon ordinaire ſur une très-profonde Géométrie

ce qui doit réſulter de cette réſiſtance ; ſelon toutes les cauſes qu'elle peut avoir, la denſité du milieu, la vîteſſe du corps mû, la grandeur de ſa ſurface ; & il arrive enfin à des concluſions qui détruiſent les tourbillons de Deſcartes, & renverſent ce grand édifice céleſte qu'on auroit cru inébranlable. Si les Planètes ſe meuvent autour du Soleil dans un milieu quel qu'il ſoit, dans une matière éthérée qui remplit tout, & qui, quelque ſubtile qu'elle ſoit, n'en réſiſtera pas moins, ainſi qu'il eſt démontré, comment les mouvemens des Planètes n'en ſont-ils pas perpétuellement & même promptement affoiblis ? Sur-tout comment les Comètes traverſent-elles les tourbillons librement en tous ſens, quelquefois avec des directions de mouvemens contraires aux leurs, ſans en recevoir nulle altération ſenſible dans leurs mouvemens, de quelque longue durée qu'ils puiſſent être ? Comment ces torrens immenſes & d'une rapidité preſque incroyable n'abſorbent-ils pas en peu d'inſtans tout le mouvement particulier d'un corps qui n'eſt qu'un atôme par rapport à eux, & ne le forcent-ils pas à ſuivre leur cours ?

Les corps céleſtes ſe meuvent donc dans un grand vuide, ſi ce n'eſt que leurs exhalaiſons & les rayons de lumière, qui

forment enſemble mille entrelacemens différens, mêlent un peu de matière à des eſpaces immatériels preſque infinis. L'attraction & le vuide, bannis de la Phyſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les apparences, y reviennent ramenés par M. Newton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & ſeulement peut-être un peu déguiſés.

Les deux grands Hommes qui ſe trouvent dans une ſi grande oppoſition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer ſur les autres eſprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Géomètres excellens ont vu la néceſſité de tranſporter la Géométrie dans la Phyſique. Tous deux ont fondé leur Phyſique ſur une Géométrie qu'ils ne tenoient preſque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu ſe placer à la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux phénomènes de la Nature comme à des conſéquences néceſſaires. L'autre, plus timide ou plus modeſte, a commencé ſa marche par s'appuyer ſur les phénomènes pour remonter aux principes inconnus, réſolu de les admettre, quels

quels que les pût donner l'enchaînement des conſéquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cauſe de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cauſe, ſoit claire, ſoit obſcure. Les principes évidens de l'un ne le conduiſent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils ſont; les phénomènes ne conduiſent pas toujours l'autre à des principes aſſez évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux hommes de cette eſpèce, ce ne ſont pas les bornes de leur eſprit, mais celles de l'eſprit humain.

En même temps que M. Newton travailloit à ſon grand ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, auſſi original, auſſi neuf, moins général par ſon titre, mais auſſi étendu par la manière dont il devoit traiter un ſujet particulier. C'eſt l'*Optique*, ou *Traité de la Lumière & des Couleurs*, qui parut pour la première fois en 1704. Il avoit fait pendant le cours de trente années les expériences qui lui étoient néceſſaires.

L'art de faire des expériences porté à un certain degré, n'eſt nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, eſt compliqué de tant d'autres faits qui le compoſent ou le modifient, qu'on ne peut ſans une extrême adreſſe démêler

tout ce qui y entre, ni même ſans une ſagacité extrême ſoupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décompoſer le fait dont il s'agit, en d'autres qui ont eux-mêmes leur compoſition; & quelquefois, ſi l'on n'avoit bien choiſi ſa route, on s'engageroit dans des labyrinthes d'où l'on ne ſortiroit pas. Les faits primitifs & élémentaires ſemblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de ſoin que les cauſes; & quand on parvient à les voir, c'eſt un ſpectacle tout nouveau & entièrement imprévu.

L'objet perpétuel de l'*Optique* de M. Newton eſt l'anatomie de la lumière. L'expreſſion n'eſt point trop hardie, ce n'eſt que la choſe même. Un très-petit rayon de lumière qu'on laiſſe entrer dans une chambre parfaitement obſcure, mais qui ne peut être ſi petit qu'il ne ſoit encore un faſceau d'une infinité de rayons, eſt diviſé, diſſéqué, de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le compoſoient ſéparés les uns des autres, & teints chacun d'une couleur particulière, qui, après cette ſéparation, ne peut plus être altérée. Le blanc dont étoit le rayon total avant la diſſection, réſultoit du mêlange de toutes les couleurs particulières des rayons primitifs. La ſéparation de ces rayons étoit ſi difficile, que quand M.

Mariotte l'entreprit ſur les premiers bruits des expériences de M. Newton, il la manqua, lui qui avoit tant de génie pour les expériences, & qui a ſi bien réuſſi ſur tant d'autres ſujets.

On ne ſépareroit jamais les rayons primitifs & colorés, s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en paſſant par le même lieu, par le même priſme de verre, ils ſe rompent ſous différens angles, & par-là ſe démêlent quand ils ſont reçus à des diſtances convenables. Cette différente réfrangibilité des rayons rouges, jaunes, verds, bleus, violets, & de toutes les couleurs intermédiaires en nombre infini, propriété qu'on n'avoit jamais ſoupçonnée, & à laquelle on ne pouvoit guère être conduit par aucune conjecture, eſt la découverte fondamentale du Traité de M. Newton. La différente réfrangibilité amène la différente réflexibilité. Il y a plus : les rayons qui tombent ſous le même angle ſur une ſurface, s'y rompent & réfléchiſſent alternativement; eſpèce de jeu qui n'a pu être apperçu qu'avec des yeux extrêmement fins & bien aidés par l'eſprit. Enfin, & ſur ce point ſeul, la première idée n'appartient pas à M. Newton; les rayons qui paſſent près des extrémités d'un corps ſans le toucher, ne laiſſent pas de s'y détourner de la ligne

droite, ce qu'on appelle *inflexion*. Tout cela enſemble forme un corps d'*Optique* ſi neuf, qu'on pourra déſormais regarder cette Science comme preſque entièrement due à l'Auteur.

Pour ne pas ſe borner à des ſpéculations qu'on traite quelquefois injuſtement d'oiſives, il a donné dans cet Ouvrage l'invention & le deſſin d'un Téleſcope par réflexion, qui n'a été bien exécuté que long-temps après. On a vu ici que ce Téleſcope n'ayant que 2 pieds & demi de longueur, faiſoit autant d'effet qu'un bon Téleſcope ordinaire de 8 ou 9 pieds; avantage très-conſidérable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étendue.

Une utilité de ce Livre, auſſi grande peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoiſſances nouvelles dont il eſt plein, eſt qu'il fournit un excellent modèle de l'art de ſe conduire dans la Philoſophie expérimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les expériences & les obſervations, il la faudra interroger, comme M. Newton, d'une manière auſſi adroite & auſſi preſſante. Des choſes qui ſe dérobent preſque à la recherche par être trop déliées, il les fait réduire à ſouffrir le calcul, & un calcul qui ne demande pas ſeulement le ſavoir

des bons Géomètres, mais encore plus une dextérité particulière. L'application qu'il fait de ſa Géométrie a autant de fineſſe que ſa Géométrie a de ſublimité.

Il n'a pas achevé ſon *Optique*, parce que des expériences dont il avoit encore beſoin furent interrompues, & qu'il n'a pu les reprendre. Les pierres d'attente qu'il a laiſſées à cet édifice imparfait, ne pourront guère être employées que par des mains auſſi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis ſur la voie, autant qu'il a pu, ceux qui voudront continuer ſon Ouvrage, & même il leur trace un chemin pour paſſer de l'Optique à une Phyſique entière. Sous la forme de *Doutes* ou de *Queſtions à éclaircir*, il propoſe un grand nombre de vues qui aideront les Philoſophes à venir, ou du moins feront l'Hiſtoire toujours curieuſe des penſées d'un grand Philoſophe.

L'attraction domine dans ce plan abrégé de Phyſique. La force, qu'on appelle *dureté* des corps, eſt l'attraction mutuelle de leurs parties, qui les ſerre les unes contre les autres; & ſi elles ſont de figure à ſe pouvoir toucher par toutes leurs faces ſans laiſſer d'interſtices, les corps ſont parfaitement durs. Il n'y a de cette eſpèce que de petits corps primordiaux & inaltérables, élémens de tous les autres. Les

fermentations ou efferveſcences chymiques, dont le mouvement eſt ſi violent, qu'on les pourroit quelquefois comparer à des tempêtes, ſont des effets de cette puiſſante attraction, qui n'agit entre les petits corps qu'à de petites diſtances.

En général, il conçoit que l'attraction eſt le principe agiſſant de toute la Nature, & la cauſe de tous les mouvemens. Car ſi une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu ne faiſoit enſuite que ſe diſtribuer différemment ſelon les loix du choc, il paroît qu'il périroit toujours du mouvement par les chocs contraires ſans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit aſſez promptement dans un repos qui ſeroit la mort générale de tout. La vertu de l'attraction toujours ſubſiſtante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, eſt une reſſource perpétuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à ſe combiner de façon que le ſyſtême de l'Univers ſe déréglerοit, *& qu'il demanderoit*, ſelon M. Newton, *une main qui y retouchât.*

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cauſe qu'il ne connoît point, & dont ſeulement il conſidère, compare & calcule les effets; & pour ſe ſauver du reproche de rappeler

les *qualités occultes* des Scholaſtiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifeſtes* & très-ſenſibles par les phénomènes : mais qu'à la vérité les cauſes de ces qualités ſont *occultes*, & qu'il en laiſſe la recherche à d'autres Philoſophes. Mais ce que les Scholaſtiques appeloient qualités occultes, n'étoient-ce pas des cauſes ? Ils voyoient bien auſſi les effets. D'ailleurs, ces cauſes occultes que M. Newton n'a pas trouvées, croyoit-il que d'autres les trouvaſſent ? S'engagera-t-on avec beaucoup d'eſpérance à les chercher ?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Géométrie, l'un de la *quadrature des courbes*, l'autre un *dénombrement des lignes* qu'il appelle *du troiſième ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le ſujet en étoit trop différent de celui de l'Optique ; & on les a imprimés à part en 1711 avec une *Analyſe par les Equations infinies*, & *la Méthode différentielle*. Ce ne ſeroit plus rien dire que d'ajouter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Géométrie qui lui appartenoit entièrement.

Abſorbé dans ces ſpéculations, il devoit naturellement être indifférent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lorſqu'en 1687, année de la publication de ſes *Principes*, les Privilèges

de l'Univerſité de Cambridge, où il étoit Profeſſeur en Mathématique dès l'an 1669, par la démiſſion de M. Barrou en ſa faveur, furent attaqués par le Roi Jacques II, il fut un des plus zélés à les ſoutenir, & ſon Univerſité le nomma pour être un de ſes Délégués pardevant la Cour de *Haute-Commiſſion*. Il en fut auſſi le Membre repréſentant dans le Parlement de *Convention* en 1688, & il y tint ſéance juſqu'à ce qu'il fût diſſous.

En 1696, le Comte d'Halifac, Chancelier de l'Echiquier, & grand protecteur des Savans, car les Seigneurs Anglois ne ſe piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & ſouvent le font eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Newton *Garde des Monnoies*; & dans cette Charge il rendit des ſervices importans à l'occaſion de la grande refonte qui ſe fit en ce temps-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoie*, emploi d'un revenu très-conſidérable, & qu'il a poſſédé juſqu'à ſa mort.

On pourroit croire que ſa Charge de la Monnoie ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géomètre & Phyſicien: & en effet cette matière demande ſouvent des calculs difficiles, & quantité d'expériences chymiques; & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce

genre, par ſa *Table des Eſſais des Monnoies étrangères*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que ſon génie s'étendît juſqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mêlange des Sciences ſpéculatives. A la convocation du Parlement de 1701, il fut choiſi de nouveau Membre de cette Aſſemblée pour l'Univerſité de Cambridge. Après tout, c'eſt peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme ſi incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues ſe réduiſent elles-mêmes à des calculs très-fins, & à des combinaiſons délicates, que les eſprits accoutumés aux hautes ſpéculations ſaiſiſſent plus facilement & plus ſûrement, dès qu'ils ſont inſtruits des faits, & fournis des matériaux néceſſaires.

M. Newton a eu le bonheur ſingulier de jouir pendant ſa vie de tout ce qu'il méritoit, bien différent de Deſcartes qui n'a reçu que des honneurs poſthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens, pour être nés chez eux. Loin de chercher à les rabaiſſer par des critiques injurieuſes, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils ſont tous de concert à les élever; & cette grande liberté, qui les diviſe ſur les points les plus

importans, ne les empêche point de se réunir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'esprit doit être précieuse à un Etat; & qui peut la procurer à leur Patrie, leur devient infiniment cher. Tous les Savans d'un Pays qui en produit tant, mirent M. Newton à leur tête par une espèce d'acclamation unanime: ils le reconnurent pour Chef & pour Maître; un rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déja consacrée par le respect d'une longue suite de siècles. Enfin, il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs: il a vu son Apothéose. Tacite, qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute opposée. En vain les Romains se seroient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur étoit devenu familier; Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit possible, le rendre commun par la gloire qui y seroit attachée.

En 1703, M. Newton fut élu Président

de la Société Royale, & l'a été ſans interruption juſqu'à ſa mort pendant 23 ans : exemple unique, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conſéquences.

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705 ; titre d'honneur qui marque du moins que ſon nom étoit allé juſqu'au Trône, où les noms les plus illuſtres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour ſous le Roi George. La Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit aſſez de lumières & de connoiſſances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être ſatisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon temps, & de le connoître. Dans combien d'autres ſiècles & dans combien d'autres Nations auroit-il pu être placé ſans y retrouver une Princeſſe de Galles !

Il avoit compoſé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne ſongeoit point à publier : mais cette Princeſſe, à qui il en confia les vues principales, les trouva ſi neuves & ſi ingénieuſes, qu'elle voulut avoir un préciſ de tout l'Ouvrage, qui ne ſortiroit jamais de ſes mains, & qu'elle poſſéderoit ſeule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il s'en échappa cependant une

copie : il étoit difficile que la curioſité, excitée par un morceau ſingulier de M. Newton, n'uſât de toute ſon adreſſe pour pénétrer juſqu'à ce tréſor ; & il eſt vrai qu'il faudroit être bien ſévère pour la condamner. Cette copie fut apportée en France par celui qui étoit aſſez heureux pour l'avoir, & l'eſtime qu'il en faiſoit l'empêcha de la garder avec le dernier ſoin. Elle fut vue, traduite, & enfin imprimée.

Le point principal du ſyſtême chronologique de M. Newton, tel qu'il paroît dans cet extrait qu'on a de lui, eſt de rechercher, en ſuivant avec beaucoup de ſubtilité quelques traces aſſez foibles de la plus ancienne Aſtronomie Grecque, quelle étoit au temps de Chiron le Centaure la poſition du Colure des Equinoxes par rapport aux étoiles fixes. Comme on ſait aujourd'hui que ces étoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans, ſi on ſait une fois qu'au temps de Chiron le Colure paſſoit par certaines fixes, on ſaura, en prenant leur diſtance à celles par où il paſſe aujourd'hui, combien de temps s'eſt écoulé depuis Chiron juſqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'époque, & néceſſairement enſuite celle de la guerre de Troye, deux grands

événemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Newton les met de 500 ans plus proches de l'Ere chrétienne, que ne font ordinairement les autres Chronologiſtes. Le ſyſtême a été attaqué par deux Savans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier, & de s'être preſſés de critiquer. Mais cet empreſſement même ne fait-il pas honneur à M. Newton? Ils ſe ſont ſaiſis le plus promptement qu'ils ont pu de la gloire d'avoir un pareil adverſaire. Ils en vont trouver d'autres en ſa place. Le célèbre M. Halley, premier Aſtronome du Roi de la Grande-Bretagne, a déja écrit pour ſoutenir toute l'aſtronomique du ſyſtême: ſon amitié pour l'illuſtre Mort, & ſes grandes connoiſſances dans la matière, doivent le rendre redoutable. Mais enfin, la conteſtation n'eſt pas terminée: le Public, peu nombreux, qui eſt en état de juger, ne l'a pas encore fait; & quand il arriveroit que les plus fortes raiſons fuſſent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Newton, peut-être ce Public ſeroit-il quelque temps en ſuſpens, & peut-être ſeroit-il excuſable.

Dès que l'Académie des Sciences par le Réglement de 1699 put choiſir des Aſſociés étrangers, elle ne manqua pas de ſe donner M. Newton. Il entretint toujours

commerce avec elle, en lui envoyant tout ce qui paroiſſoit de lui. C'étoient ſes anciens travaux, ou qu'il faiſoit réimprimer, ou qu'il donnoit pour la première fois. Depuis qu'il fut employé à la Monnoie, ce qui étoit arrivé déja quelque temps auparavant, il ne s'engagea plus dans aucune entrepriſe conſidérable de Mathématique ni de Philoſophie. Car, quoique l'on pût compter pour une entrepriſe conſidérable la ſolution du fameux Problême des *Trajectoires*, propoſé aux Anglois comme un défi par M. Leibnitz pendant ſa conteſtation avec eux, & recherché bien ſoigneuſement pour l'embarras & la difficulté, ce ne fut preſque qu'un jeu pour M. Newton. On aſſure qu'il reçut ce Problême à quatre heures du ſoir, revenant de la Monnoie fort fatigué, & ne ſe coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Après avoir ſervi ſi utilement dans les connoiſſances ſpéculatives toute l'Europe ſavante, il ſervit uniquement ſa Patrie dans des affaires dont l'utilité étoit plus ſenſible & plus directe, plaiſir touchant pour tout bon citoyen : mais tout le temps qu'il avoit libre, il le donnoit à la curioſité de ſon eſprit, qui ſe faiſoit point une gloire de ne dédaigner aucune ſorte de connoiſſance, & ſavoit ſe nourrir de tout. On a trouvé de lui,

après sa mort, quantité d'écrits sur l'Antiquité, sur l'Histoire, sur la Théologie même si éloignée des Sciences par où il est connu. Il ne se permettoit, ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper légèrement & avec une foible attention.

Sa santé fut toujours ferme & égale jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, circonstance très-essentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença à être incommodé d'une incontinence d'urine ; encore dans les cinq années suivantes qui précédèrent sa mort, eut-il de grands intervalles de santé, ou d'un état fort tolérable, qu'il se procuroit par le régime & par des attentions dont il n'avoit pas eu besoin jusques-là. Il fut obligé de se reposer de ses fonctions à la Monnoie sur M. Conduitt, qui avoit épousé une de ses nièces ; il ne s'y résolut que parce qu'il étoit bien sûr de remettre en bonnes mains un dépôt si important & si délicat. Son jugement a été confirmé depuis sa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Newton ne souffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de sa vie. On jugea sûrement qu'il avoit la pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur si violents que les gouttes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna

aucun ſigne d'impatience ; & dès qu'il avoit quelques moments de relâche, il ſourioit & parloit avec ſa gaieté ordinaire. Juſques-là il avoit toujours lu ou écrit pluſieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le ſamedi 18 Mars V. S. au matin, & parla long-temps avec le Docteur Mead, Médecin célèbre. Il poſſédoit parfaitement tous ſes ſens & tout ſon eſprit ; mais le ſoir il perdit abſolument la connoiſſance, & ne la reprit plus, comme ſi les facultés de ſon ame n'avoient été ſujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le lundi ſuivant 20 Mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son corps fut expoſé ſur un lit de parade dans la Chambre de Jéruſalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur ſépulture les perſonnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Weſtminſter, le poêle étant ſoutenu par Milord Grand Chancelier, par les Ducs de Montroſe & Roxburgh, & par les Comtes de Pembrocke, de Suſſex & de Maclesfield. Ces ſix Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction ſolemnelle, font aſſez juger quel nombre de perſonnes de diſtinction groſſirent la pompe funèbre. L'Evêque de Rocheſter fit le ſervice, accompagné de tout le Clergé de l'Egliſe. Le corps fut enterré près de l'entrée

du

du Chœur. Il faudroit preſque remonter chez les anciens Grecs, ſi on vouloit trouver des exemples d'une auſſi grande vénération pour le ſavoir. La famille de Newton imite encore la Grèce de plus près par un Monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle emploie une ſomme conſidérable. Le Doyen & le Chapitre de Weſtminſter ont permis qu'on le conſtruisît dans un endroit de l'Abbaye qui a ſouvent été refuſé à la plus haute nobleſſe. La patrie & la famille ont fait éclater pour lui la même reconnoiſſance, que s'il les avoit choiſies.

Il avoit le taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ſes dernières années; l'œil fort vif & fort perçant; la phyſionomie agréable & vénérable en même temps, principalement quand il ôtoit ſa perruque, & laiſſoit voir une chevelure toute blanche, épaiſſe & bien fournie. Il ne ſe ſervit jamais de lunettes, & ne perdit qu'une ſeule dent pendant toute ſa vie. Son nom doit juſtifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de ſa vie troublé par ces orages littéraires que l'eſprit & la ſcience attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ſes Lettres du *Commercium Epiſtolicum*,

que ſon Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent lui firent abandonner alors ce deſſein. *Je me reprocherois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une choſe auſſi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la ſuite; il ne lui en a pas coûté ſon repos qu'il eſtimoit tant, & elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modeſtie, & on atteſte que la ſienne s'eſt toujours conſervée ſans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais ou de lui ou des autres; il n'agiſſoit jamais d'une manière à faire ſoupçonner aux Obſervateurs les plus malins le moindre ſentiment de vanité. Il eſt vrai qu'on lui épargnoit aſſez le ſoin de ſe faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laiſſé de prendre encore un ſoin dont on ſe charge ſi volontiers, & dont il eſt ſi difficile de ſe repoſer ſur perſonne! Combien de grands Hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix!

Il étoit ſimple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les Génies du premier ordre ne mépriſent point ce qui eſt au-deſſous d'eux, tandis que les autres

mépriſent même ce qui eſt au-deſſus. Il ne ſe croyoit diſpenſé, ni par ſon mérite, ni par ſa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie; nulle ſingularité, ni naturelle, ni affectée: il ſavoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Egliſe Anglicane, il n'eût pas perſécuté les Non-Conformiſtes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformiſtes étoient pour les vicieux & les méchans. Ce n'eſt pas cependant qu'il s'en tînt à la Religion naturelle: il étoit perſuadé de la révélation; & parmi les livres de toute eſpèce qu'il avoit ſans ceſſe entre les mains, celui qu'il liſoit le plus aſſidument étoit la Bible.

L'abondance où il ſe trouvoit, & par un grand patrimoine & par ſon emploi, augmentée encore par la ſage ſimplicité de ſa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par ſon teſtament, ce fût donner: auſſi n'a-t-il point laiſſé de teſtament, & il s'eſt dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ſes parens, ou à ceux qu'il ſavoit dans quelque beſoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre eſpèce, n'ont été ni rares, ni peu conſidérables. Quand la bienſéance exi-

geoit de lui en certaines occaſions de la dépenſe & de l'appareil, il étoit magnifique ſans aucun regret & de très-bonne grace. Hors de-là, tout ce faſte qui ne paroît quelque choſe de grand qu'aux petits caractères, étoit ſévèrement retranché, & les fonds réſervés à des uſages plus ſolides. Ce ſeroit effectivement un prodige qu'un eſprit accoutumé aux réflexions, nourri de raiſonnemens, & en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'eſt point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loiſir d'y penſer jamais; abîmé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge, occupé enſuite d'une Charge importante, & même de ſa grande conſidération, qui ne lui laiſſoit ſentir ni vuide dans ſa vie, ni beſoin d'une ſociété domeſtique.

Il a laiſſé en biens meubles environ 32,000 livres ſterlings, c'eſt-à-dire, ſept cents mille livres de notre monnoie. M. Leibnitz ſon concurrent mourut riche auſſi, quoique beaucoup moins, & avec une ſomme de réſerve aſſez conſidérable (1). Ces exemples rares, & tous deux étrangers, ſemblent mériter qu'on ne les oublie pas.

(a) Voyez l'Hiſt. de 1716, p. 128.

ELOGE
DU PÈRE
REYNEAU.

CHARLES REYNEAU naquit à Briſſac, Diocèſe d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, Maître Chirurgien, & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de vingt ans, car nous ne ſavons rien de tout le temps qui a précédé; mais il eſt preſque abſolument impoſſible de ſe tromper en jugeant de ce premier temps inconnu par tout le reſte de ſa vie. Des inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entr'elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années, exemptes de tout mêlange qui les altérât, ont dû être non-ſeulement toujours dominantes, mais toujours les ſeules; & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude & une extrême piété.

Ses Supérieurs l'envoyèrent profeſſer la Philoſophie à Toulon, enſuite à Pezenas. C'étoit entièrement la Philoſophie nouvelle. Ce que les plus attachés à l'ancienne

Scholaſtique tâchent encore d'en conſerver, tient de jour en jour moins de place chez eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Carteſien, ou, ſi l'on veut, Philoſophe moderne, ſans être un peu Géomètre; mais on le détermina encore plus puiſſamment de ce côté-là, en lui donnant les Mathématiques à profeſſer à Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables ſe réuniſſoient à l'animer dans cette fonction; ſon goût pour ces Sciences, le plaiſir naturel à tout homme de répandre & de communiquer ſon goût, le deſir d'être utile aux autres, ſi puiſſant ſur un cœur bien fait, celui de bien remplir un devoir que lui avoit impoſé la Religion par la bouche de ſes Supérieurs, peut-être même l'amour de la gloire, pourvu qu'il ne s'en apperçût pas. Il ſe rendit familier tout ce que la Géométrie moderne, ſi féconde & déja ſi immenſe, a produit de découvertes ingénieuſes & de hautes ſpéculations. Il fit plus; il entreprit pour l'uſage de ſes Diſciples de mettre en un même corps les principales théories répandues dans Deſcartes, dans Leibnitz, dans Newton, dans les Bernoulli, dans les Actes de Léipſic, dans les Mémoires de l'Académie, en un grand nombre de lieux peut-être moins connus; tréſors trop diſperſés,

& qui par-là ſont moins utiles. De-là eſt né le Livre de l'*Analyſe démontrée*, qu'il publia en 1708, après avoir profeſſé 22 ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre enſemble tous les Hiſtoriens, ou tous les Chronologiſtes, ou même tous les Phyſiciens; ils ſont trop contraires, trop hétérogènes les uns aux autres; ce ſont des métaux qui ne s'allient point: mais tous les Géomètres ſont homogènes, & leurs idées ne peuvent refuſer de s'unir. Cependant on ne doit pas penſer que l'union en ſoit aiſée. Les Géomètres inventeurs ne ſont arrivés de toutes parts qu'à des vérités; mais à une infinité de vérités différentes, parties de différentes ſources, qui ont tenu des cours différens: & il s'agit de les raſſembler, en leur donnant à toutes des ſources communes, &, pour ainſi dire, un même lit, où elles puiſſent toutes également couler. Quand elles ſont amenées à ce nouvel état, le Public deſtiné à en profiter, en profite davantage; & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des Inventeurs, il doit plus de reconnoiſſance au ſecond. Il a été plus particulièrement l'objet de l'un que de l'autre.

L'Analyſe du P. Reyneau porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre

pluſieurs méthodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas aſſez clairement ou aſſez exactement; car il arrive quelquefois en ces matières qu'on eſt bien sûr de ce qu'on ne pourroit pourtant pas démontrer à la rigueur, & plus ſouvent qu'on ſe réſerve des ſecrets, & qu'on ſe fait une gloire d'embarraſſer ceux qu'il ne faudroit qu'inſtruire.

Quoique le ſuccès des meilleurs Livres de Mathématique ſoit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les ſuffrages viennent les uns après les autres, on a rendu une aſſez prompte juſtice à l'*Analyſe démontrée*, parce que tous ceux qui l'ont priſe pour guide dans la Géométrie moderne, ont ſenti qu'ils étoient bien conduits: auſſi eſt-il établi préſentement, du moins en France, qu'il faut commencer par-là, & marcher par ces routes, quand on veut aller loin; & le P. Reyneau eſt devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Géométrie.

Après avoir donné des leçons à ceux qui étoient déja Géomètres juſqu'à un certaint point, il voulut en donner auſſi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abaiſſoit en quelque ſorte; mais ce qui le dédommageoit bien, il ſe rendoit plus généralement utile. Il fit paroître en

en 1714 ſa *Science du Calcul.* Le Cenſeur Royal, juge excellent & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage, que, *quoiqu'il y en ait déja pluſieurs ſur ces matières, on avoit beſoin de celui-là, où tout eſt traité avec toute l'étendue néceſſaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté poſſible.* En effet, dans toutes les parties de Mathématiques il y beaucoup de bons Livres qui en traitent à fond, & on ſe plaint que l'on n'a pas de bons élémens, même pour la ſimple Géométrie. Cela ne viendroit-il point de ce que, pour faire de bons élémens, il faudroit ſavoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra ? Ceux qui ne ſavent guère que ce qu'il doit contenir, ſe preſſent de faire des élémens ; mais ils ne ſavoient pas aſſez. Ceux qui ſavent aſſez dédaignent de faire des élémens ; ils brilleront davantage dans d'autres entrepriſes. Le ſavoir & la modeſtie du Père Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail. Il n'a paru encore que le premier Volume in-4° de cette *Science du Calcul.* On a trouvé dans ſes papiers une grande partie de ce qui doit compoſer le ſecond : mais cela demande encore les ſoins d'un ami intelligent & zélé ; & cet ami ſera le P. de Mazière, ſon confrère,

déja connu par un prix qu'il a remporté dans cette Académie.

Lorsque par le Réglement de 1716 cette Compagnie eut de nouveaux Membres sous le titre d'Associés libres, le Père Reyneau fut aussi-tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de son assiduité à nos assemblées : il aimoit la retraite, & par goût, & par principe de piété ; il lui étoit d'ailleurs survenu une assez grande difficulté d'entendre ; cependant il ne manquoit guère de venir ici, & il falloit qu'il comptât bien d'en rapporter toujours quelque chose qui le payât. On a pu remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les différentes matières qui se traitent dans l'Académie, & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit.

Il fut obligé dans ses dernières années de se ménager sur le travail ; & enfin, après s'être toujours affoibli pendant quelque temps, il mourut le 24 Février 1728.

Sa vie a été la plus simple & la plus uniforme qu'il soit possible : l'étude, la prière, deux Ouvrages de Mathématique en sont tous les événemens. Il falloit qu'il fût beaucoup plus que modeste, pour dire, comme il a fait quelquefois, qu'on avoit bien de la patience de le souffrir dans l'Oratoire ; & qu'apparem-

ment c'étoit en considération d'un frère qu'il a dans la même Congrégation, & qui s'est acquitté avec succès de différens emplois : discours qui ne pouvoit être que sincère dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité chrétienne consistât en des paroles. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres ; &, près de mourir, il refusoit les soins d'un petit domestique, qu'il auroit peut-être gêné. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue ; & il comptoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché, de n'être de rien. Seulement il se mêloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathématiques ; & il ne recevoit guère de visites que de ceux avec qui il ne perdoit pas son temps, parce qu'ils avoient besoin de lui. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerces. Ses principaux amis ont été le P. Malebranche, dont il adoptoit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms au même rang : la première dignité du Royaume est si peu nécessaire à M. le Chancelier pour l'illustrer, qu'on peut ne le traiter que de grand Homme.

ELOGE
DE M. LE MARÉCHAL
DE TALLARD.

CAMILLE D'HOSTUN naquit le 14 Février 1652 de Roger d'Hoſtun, Marquis de la Beaume, & de Catherine de Bonne, fille & unique héritière d'Alexandrè de Bonne d'Auriac, Vicomte de Tallard. Sa naiſſance le deſtinoit à la guerre, & encore plus ſon inclination. Il entra dans le ſervice auſſi-tôt qu'il put y entrer : il fut Meſtre de Camp du Régiment des Cravattes en 1668, c'eſt-à-dire à l'âge de ſeize ans ; & en 1672 il ſuivit le Roi à la campagne de Hollande. Nous ſupprimons un détail trop militaire des différentes actions où il ſe trouva pendant le cours de cette guerre, des bleſſures qu'il reçut : nous ne rapporterons qu'un trait qui prouvera combien ſa valeur, & même ſa capacité dans le commandement furent connues de bonne heure, & eſtimées par le meilleur Juge qu'on puiſſe nommer. M. de Turenne le choiſit en 1674 pour commander le corps de ba-

taille de ſon Armée aux combats de Mulhauſen & de Turkeim.

Dans la guerre ſuivante, qui commença en 1688, il eut preſque toujours non-ſeulement des commandemens particuliers pendant les hivers, mais des corps d'Armées ſéparés ſous ſes ordres ſeuls pendant les étés. Il commandoit l'hiver en 1690 dans les Pays ſitués entre l'Alſace, la Sare, la Moſelle & le Rhin, lorſqu'il conçut le deſſein, preſque téméraire, de paſſer le Rhin ſur la glace, pour mettre à contribution le Bergſtrat & le Rhingau, & y réuſſit. Il fut fait Lieutenant-Général en 1693.

Après cette guerre, terminée en 1697, l'Europe ſe voyoit ſur le point de retomber dans un trouble du moins auſſi grand, par la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne. Toutes les Cours étoient pleines de prétentions, de projets, d'eſpérances, de craintes, & toutes auroient ſouhaité qu'une heureuſe négociation eût pu prévenir l'embraſement général dont on étoit menacé. Ce fut pour cette négociation, qui demandoit les vues les plus pénétrantes & la plus fine dextérité, que le Roi nomma le Comte de Tallard ſeul. Il l'envoya en Angleterre Ambaſſadeur extraordinaire, chargé de ſes pleins-pouvoirs & de ceux de M. le Dauphin, pour y traiter

de ſes droits à la ſucceſſion d'Eſpagne avec l'Empereur, le Roi Guillaume & les Etats-Généraux. Un homme de guerre fit tout ce qu'on auroit attendu de ceux qui ne ſe ſont exercés que dans les affaires du cabinet, & qui s'y ſont exercés avec le plus de ſuccès. Il conclut un traité de partage en faveur du Prince de Bavière en 1698 : mais ce Prince étant mort peu de temps après, tout changea de face ; l'habileté politique de M. le Comte de Tallard fut miſe à une épreuve toute nouvelle, & il vint à bout de conclure un ſecond traité. Le Roi lui en marqua ſon entière ſatisfaction, en le faiſant Chevalier de ſes Ordres, & Gouverneur du Comté de Foix.

On ne ſait que trop que la ſage prévoyance des négociations fut inutile. Après la mort du Roi d'Eſpagne, arrivée en 1700, la guerre ſe ralluma l'année ſuivante. Les Ennemis ayant aſſiégé Keyſervert en 1702, M. le Comte de Tallard, qui commandoit un Corps deſtiné à agir ſur le Rhin, leur en fit durer le Siège pendant cinquante jours de tranchée ouverte. Souvent, pour ces chicanes de guerre bien conduites, il faut plus d'activité, plus de vigilance, plus d'habileté que pour des actions plus brillantes. Il chaſſa auſſi les Hollandois du Camp de

Mulheim où ils s'étoient établis, & soumit Traerbach à l'obéissance du Roi.

Il avoit passé par toutes les occasions qui pouvoient prouver ses talens dans le métier de la guerre, & par tous les grades qui devoient les récompenser, à l'exception d'un seul ; il l'obtint de la justice du Roi au commencement de 1703, & fut fait Maréchal de France. A peine étoit-il vêtu de cette dignité, qu'il vola au secours de Traerbach, que le Prince héréditaire de Hesse assiégeoit avec toutes ses forces ; & il conserva à la France cette conquête qu'elle lui devoit.

Dans la même année, il commanda l'Armée d'Allemagne sous l'autorité de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; & après avoir tenu long-temps les Ennemis en suspens sur ses desseins, il forma le Siège de Brisac, & prit cette importante place. Le Prince étant parti de l'Armée, le Maréchal de Tallard entreprit le Siège de Landau, place non moins considérable que Brisac. Les Ennemis, forts de 30,000 hommes, marchèrent pour secourir Landau ; & le Maréchal ayant laissé une partie de son Armée au Siège, alla avec l'autre leur livrer bataille dans la Plaine de Spire, & les défit. Il leur prit trente pièces de canon & plus de 4000 prisonniers. Landau, qui se rendit le même

jour, & la ſoumiſſion de tout le Palatinat, furent les fruits inconteſtables de la victoire.

Les Etats ne peuvent pas plus que les Particuliers ſe flatter d'une proſpérité durable. L'année 1704 mit fin à cette longue ſuite d'avantages remportés juſques-là par nos armes, & la fortune de la France changea. Une Armée Françoiſe, qui ſous la conduite du Maréchal de Villars avoit pénétré dans le cœur de l'Allemagne, commandée enſuite par les Maréchaux de Tallard & de Marſin, ſous l'autorité de l'Electeur de Bavière, fut abſolument défaite à Hochſtet, le Maréchal de Tallard bleſſé, pris & conduit en Angleterre, où il fut détenu ſept ans. Le Roi oppoſa ſes faveurs aux diſgraces de la fortune; & peu de mois après la bataille d'Hochſtet, il nomma M. le Maréchal de Tallard Gouverneur de Franche-Comté, pour l'aſſurer qu'il ne jugeoit pas de lui par cet événement; conſolation la plus flatteuſe qu'il pût recevoir, & qui cependant devoit encore augmenter la douleur de n'avoir pas en cette occaſion ſervi heureuſement un pareil Maître. Quand il fut revenu d'Angleterre, le Roi le fit Duc en 1712, & enſuite Pair de France en 1715.

Mais ces grands titres, quoique les premiers de l'Etat, ſont preſque communs

en comparaiſon de l'honneur que le Roi lui fit en le nommant par ſon teſtament pour être du Conſeil de Régence. Ce teſtament n'eut pas d'exécution, & M. de Tallard fut quelque temps oublié : mais cette place, qui lui avoit été deſtinée, lui fut bientôt après rendue par M. le Duc d'Orléans, & d'autant plus glorieuſement, que ce grand Prince ſi éclairé paroiſſoit en quelque ſorte ſe rendre au beſoin qu'on avoit du Maréchal de Tallard. Enfin, ſi-tôt que le Roi eut pris en 1726 la réſolution de gouverner par lui-même ſon Royaume, il appela ce Maréchal à ſon Conſeil ſuprême, en qualité de Miniſtre d'Etat.

Comblé de tant d'honneurs capables de remplir la plus vaſte ambition, il deſira d'être de cette Académie ; il ne lui reſtoit plus d'autre eſpèce de mérite à prouver, que le goût des Sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723, & l'année ſuivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Préſident. Après avoir commandé des Armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement ſi peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec ſoin à tout ce qui lui en étoit nouveau.

Il avoit une conſtitution aſſez ferme, & il parvint à l'âge de ſoixante-ſeize ans

avec une ſanté qui n'avoit été guère altérée ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'eſprit, ni par toute l'agitation des divers événemens de ſa vie. Il mourut le 29 Mars 1728.

Il avoit épouſé en 1667 Marie-Catherine de Grollée de Dorgeoiſe de la Tivolière. Il en a eu deux fils dont l'aîné fut tué à la bataille d'Hochſtet, & le ſecond eſt Monſieur le Duc de Tallard; & une fille, qui eſt Madame la Marquiſe de Saſſenage.

ÉLOGE
DU P. SEBASTIEN *TRUCHET*, CARME.

JEAN TRUCHET naquit à Lyon en 1657 d'un Marchand fort homme de bien, dont la mort le laiſſa encore très-jeune entre les mains d'une mère pieuſe auſſi, qui le chériſſoit tendrement, & ne négligea rien pour ſon éducation. Dès l'âge de dix-ſept ans il entra dans l'Ordre des Carmes, & prit le nom de Sebaſtien;

car cet Ordre eſt de ceux où l'on porte le renoncement au monde, juſqu'à changer ſon nom de baptême. Il n'a été connu que ſous celui de Frère ou de Père Sebaſtien; & il le choiſit par affection pour ſa mère, qui ſe nommoit Sebaſtienne.

Ceux qui ont quelque talent ſingulier, peuvent l'ignorer quelque temps, & ils en ſont d'ordinaire avertis par quelque petit événement, par quelque haſard favorable. Un homme deſtiné à être un grand Méchanicien, ne pouvoit être placé par le haſard de la naiſſance dans un lieu où il en fût ni plus promptement, ni mieux averti qu'à Lyon. Là étoit le fameux Cabinet de M. de Servière, Gentilhomme d'une ancienne Nobleſſe, qui, après avoir long-temps ſervi, mais peu utilement pour ſa fortune, parce qu'il n'avoit ſongé qu'à bien ſervir, s'étoit retiré couvert de bleſſures, & avoit employé ſon loiſir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'ouvrages de tour nouveaux, de différentes horloges, de modèles d'inventions propres pour la Guerre ou pour les Arts. Il n'y avoit rien de plus célèbre en France que ce Cabinet, rien que les Voyageurs & les Etrangers euſſent été plus honteux de n'avoir pas vu. Ce fut-là que le P. Sebaſtien s'apperçut de ſon génie pour la

Méchanique. La plupart des pièces de M. de Servière étoient des énigmes dont il s'étoit réſervé le ſecret : le jeune homme devinoit la conſtruction, le jeu, l'artifice ; & ſans doute l'Auteur étoit mieux loué par celui qui devinoit, & dès-là ſentoit le prix de l'invention, que par une foule d'admirateurs qui, ne devinant rien, ne ſentoient que leur ignorance, ou tout au plus la ſurpriſe d'une nouveauté.

Les Supérieurs du P. Sebaſtien l'envoyèrent à Paris au Collège Royal des Carmes de la Place Maubert, pour y faire ſes études en Philoſophie & en Théologie. Il n'y eut guère que la Phyſique qui fût de ſon goût, toute ſcholaſtique qu'elle étoit, toute inutile, toute dénuée de pratique ; mais enfin elle avoit quelque rapport éloigné aux machines. Il leur donnoit tout le temps que ſes devoirs laiſſoient en ſa diſpoſition, & peut-être, ſans s'en appercevoir, leur en abandonnoit-il quelque petite partie que les autres études euſſent pu réclamer. Le moyen que le devoir & le plaiſir faſſent entr'eux des partages ſi juſtes ?

Charles II, Roi d'Angleterre, avoit envoyé au feu Roi deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un ſecret ; précaution des Ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle conſtruc-

tion, & s'en assurer d'autant plus la gloire & le profit. Les montres se dérangèrent, & furent remises entre les mains de M. Martineau, Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les savoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les montres; que s'il n'y réussissoit pas, il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au P. Sebastien, qui les ouvrit assez promptement, & de plus les raccommoda sans savoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par ses circonstances l'ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit déja habile en horlogerie, & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque temps après il vient de la part de M. Colbert un ordre au P. Sebastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué : nulle explication sur le motif de cet ordre; un silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le P. Sebastien ne manqua pas à l'heure; il se présente interdit & tremblant : le Ministre accompagné de deux Membres de cette Académie, dont M. Mariotte étoit l'un, le loue sur les montres, & lui apprend pour qui il a travaillé; l'exhorte à suivre son grand talent pour les Méchaniques,

ſur-tout à étudier les Hydrauliques, qui devenoient néceſſaires à la magnificence du Roi ; lui recommande de travailler ſous les yeux de ces deux Académiciens, qui le dirigeront ; & pour l'animer davantage, & parler plus dignement en Miniſtre, il lui donne 600 livres de penſion, dont la première année, ſelon la coutume de ce temps-là, lui eſt payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans ; & de quel deſir de bien faire dut-il être enflammé ! Les Princes ou les Miniſtres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre, ou ne ſavent pas qu'il faut des hommes, ou n'ont pas l'art d'en trouver.

Le P. Sebaſtien s'appliqua à la Géométrie abſolument néceſſaire pour la théorie de la Méchanique. Que le génie le plus heureux pour une certaine adreſſe d'exécution, pour l'invention même, ne ſe flatte pas d'être en droit d'ignorer & de mépriſer les principes de théorie, qui ne ſauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela, le Géomètre a encore beaucoup à apprendre pour être un vrai Méchanicien : il faut que la connoiſſance des différentes pratiques des Arts, & cela eſt preſque immenſe, lui fourniſſe dans les occaſions des idées & des expédiens ; il faut qu'il ſoit inſtruit des qualités des métaux, des bois, des cordes, des reſſorts,

enfin de toute la *matière machinale*, ſi l'on peut inventer cette expreſſion à l'exemple de *matière médicinale*; il faut que de tout ce qu'il emploiera dans ſes ouvrages, il en connoiſſe aſſez la nature, pour n'être pas trompé par des accidens phyſiques imprévus qui déconcerteroient les entrepriſes. Le P. Sebaſtien, loin de rien négliger de ce qui pouvoit lui être utile par rapport aux machines, alloit juſqu'au ſuperflu, s'il y en peut avoir; il étudioit l'Anatomie; il travailloit aſſidument en Chymie dans le laboratoire de M. Homberg, ou plutôt dans celui de feu M. le Duc d'Orléans, dont le commerce étoit ſi flatteur par ſa bonté naturelle, & l'approbation ſi précieuſe par ſes grandes lumières.

Selon l'ordre que le P. Sebaſtien avoit reçu d'abord de M. Colbert de s'attacher aux Hydrauliques, il poſſéda à fond la conſtruction des pompes & la conduite des eaux: il a eu part à quelques aqueducs de Verſailles, & il ne s'eſt guère fait ou projeté en France pendant ſa vie de grands canaux de communication de rivières, pour leſquels on n'ait du moins pris ſes conſeils; & l'on ne doit pas ſeulement lui tenir compte de ce qui a été exécuté ſur ſes vues, mais encore de ce qu'il a empêché qui ne le fût ſur des vues fauſſes,

quoiqu'il ne reſte aucune trace de cette ſorte de mérite. En général le travail d'eſprit que demandent ces entrepriſes, eſt aſſez ingrat : c'eſt un bonheur rare que le projet le mieux penſé vienne à ſon entier accompliſſement ; une infinité d'inconvéniens & d'obſtacles étrangers ſe jettent à la traverſe. Nous commençons à ſentir depuis un temps combien ſont avantageuſes les communications des rivières ; & cependant nous aurons bien de la peine à faire dans l'étendue de la France ce que les Chinois, moins inſtruits que nous en Méchanique, & qui ne connoiſſent pas l'uſage des écluſes, ont fait dans l'étendue de leur Etat preſque cinq fois plus grande.

La pratique des Arts, quoique formée par une longue expérience, n'eſt pas toujours auſſi parfaite à beaucoup près qu'on le penſe communément. Le P. Sebaſtien a travaillé à un grand nombre de modèles pour différentes Manufactures : par exemple, pour les proportions des filières des Tireurs d'or de Lyon, pour le blanchiſſage des toiles à Senlis, pour les machines des Monnoies de France ; travaux peu brillans, & qui laiſſent périr en moins de rien le nom des Inventeurs, mais par cet endroit-là même réſervés aux bons citoyens.

Sur

Sur la réputation du P. Sebaſtien, M. Gunterfield, Gentilhomme Suédois, vint à Paris lui redemander, pour ainſi dire, ſes deux mains, qu'un coup de canon lui avoit emportées : il ne lui reſtoit que deux moignons au-deſſus du coude. Il s'agiſſoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement que celui de ces moignons, diſtribué par des fils à des doigts qui ſeroient flexibles. On aſſure que l'Officier Suédois fut renvoyé au P. Sebaſtien par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à reconnoître aucune ſupériorité dans notre Nation. Une entrepriſe ſi difficile, & dont le ſuccès ne pouvoit être qu'une eſpèce de miracle, n'effraya pas tout à-fait le P. Sebaſtien. Il alla même ſi loin, qu'il oſa expoſer ici aux yeux de l'Académie & du Public *ſes études*, c'eſt-à-dire, ſes eſſais, ſes tentatives, & différens morceaux déja exécutés, qui devoient entrer dans le deſſein général. Mais feu Monſieur eut alors beſoin de lui pour le Canal d'Orléans, & l'interrompit dans un travail qu'il abandonna peut-être ſans beaucoup de regret. En paſſant, il remit le tout entre les mains d'un Méchanicien, dont il eſtimoit le génie, & qu'il connoiſſoit propre à ſuivre ou à rectifier ſes vues. C'eſt M. du Quet, dont l'Académie

a approuvé différentes inventions. Celui-ci mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'Officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assez long séjour à Paris, & se résolut à une privation dont il avoit pris peu-à-peu l'habitude. Après tout cependant on avoit trouvé de nouveaux artifices, & passé les bornes où l'on se croyoit renfermé. Peut-être se trompera-t-on plutôt en se défiant trop de l'industrie humaine qu'en s'y fiant trop.

Feu M. le Duc de Lorraine étant à Paris *incognito*, fit l'honneur au P. Sebastien de l'aller trouver dans son Couvent, & il vit avec beaucoup de plaisir le Cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de retour dans ses Etats, où il vouloit entreprendre différents ouvrages, il le demanda à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, qui accorda avec joie au Prince son beau-frère un homme qu'il aimoit, & dont il étoit bien aise de favoriser la gloire. Son voyage en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit, renouvellèrent presque ce que l'Histoire Grecque raconte sur quelques Poëtes ou Philosophes célèbres qui allèrent dans des Cours. Les Savans doivent d'autant plus s'intéresser à ces sortes d'honneurs rendus à leurs pareils, qu'ils

en ſont aujourd'hui plus déſaccoutumés.

Le feu Czar Pierre le Grand honora auſſi le P. Sebaſtien d'une viſite qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie ſi épaiſſe, & avec tant de génie, créateur d'un Peuple nouveau, ne pouvoit ſe raſſaſier de voir dans le Cabinet de cet habile homme tant de modèles de Machines, ou inventées ou perfectionnées par lui ; tant d'ouvrages, dont ceux qui n'étoient pas recommandables par une grande utilité, l'étoient au moins par une extrême induſtrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette eſpèce d'étude, il voulut boire, & ordonna au P. Sebaſtien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même verre, où il verſa lui-même le vin, lui à qui le deſpotiſme le plus abſolu auroit pu perſuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Ruſſie : on peut même penſer qu'il fit naître exprès une occaſion de mettre le P. Sebaſtien de niveau avec lui.

Ceux d'entre les Seigneurs François qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les Méchaniques, ont voulu être en liaiſon particuliére avec un homme qui les poſſédoit ſi bien. Il a imaginé pour M. le Duc de Noailles, lorſqu'il faiſoit la guerre en Catalogne, de nouveaux canons qui ſe

portoient plus aiſément ſur les montagnes, & ſe chargeoient avec moins de poudre; & il a fait des Mémoires pour M. le Duc de Chaulnes, ſur un canal de Picardie. Il a été appelé pour cette partie aux études des trois Enfans de France, petits-fils du feu Roi, & il a ſouvent travaillé pour le Roi même. C'eſt lui qui a inventé la machine à tranſporter de gros arbres tout entiers ſans les endommager; de ſorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face, & étoit orné de longues allées arrivées de la veille.

Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly: il les fit ſur ce qu'on en avoit expoſé de cette eſpèce au Public, & que le feu Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea, & enchérit beaucoup ſur cette merveille dans deux Tableaux qu'il préſenta à S. M.

Le premier, que le Roi appela ſon petit Opéra, changeoit cinq fois de décoration à un coup de ſifflet; car ces Tableaux avoient auſſi la propriété d'être réſonnans ou ſonores. Une petite boule qui étoit au bas de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup de ſifflet, & mettoit tout en mouvement, parce que tout étoit réduit à un ſeul principe. Les cinq actes du petit Opéra étoient repréſentés par des

figures qu'on pouvoit regarder comme les vraies pantomimes des Anciens ; elles ne jouoient que par leurs mouvemens ou leurs geſtes, qui exprimoient les ſujets dont il s'agiſſoit. Cet Opéra recommençoit quatre fois de ſuite ſans qu'il fût beſoin de remonter les reſſorts ; & ſi on vouloit arrêter le cours d'une repréſentation à quelque inſtant que ce fût, on le pouvoit par le moyen d'une petite détente cachée dans la bordure, on avoit auſſi-tôt un tableau ordinaire & fixe ; & ſi on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il avoit fini. Ce Tableau long de ſeize pouces ſix lignes ſans la bordure, & haut de treize pouces quatre lignes, n'avoit qu'un pouce trois lignes d'épaiſſeur pour renfermer toutes les machines. Quand on les voyoit déſaſſemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux & de leur extrême délicateſſe. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la préciſion néceſſaire, & de lier enſemble une longue ſuite de mouvemens, tous dépendans d'inſtrumens ſi minces & ſi fragiles ? N'étoit-ce pas imiter d'aſſez près le méchaniſme de la nature dans les animaux, dont une des plus ſurprenantes merveilles eſt le peu d'eſpace qu'occupent un grand nombre de machines ou d'organes qui produiſent de grands effets ?

Le ſecond Tableau, plus grand & encore plus ingénieux, repréſentoit un païſage où tout étoit animé. Une rivière y couloit; des Tritons, des Sirènes, des Dauphins nageoient de temps en temps dans une mer qui bornoit l'horiſon; on chaſſoit, on pêchoit; des ſoldats alloient monter la garde dans une citadelle élevée ſur une montagne; des vaiſſeaux arrivoient dans un port, & ſaluoient de leur canon la Ville: le P. Sebaſtien lui-même étoit là qui ſortoit d'une Egliſe pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenue; car le Roi y paſſoit en chaſſant avec ſa ſuite. Cette grace étoit quarante pièces de marbre qu'il donnoit aux Carmes de la Place Maubert pour leur grand Autel. On diroit que le P. Sebaſtien eût voulu rendre vraiſemblable le fameux Bouclier d'Achille pris à la lettre, ou ces ſtatues à qui Vulcain ſavoit donner du mouvement, & même de l'intelligence.

En même temps que le Roi donna à l'Académie le Réglement de 1699, il nomma le P. Sebaſtien pour un des honoraires. Son titre ne l'obligeoit à aucun travail réglé, & d'ailleurs il étoit fort occupé au dehors: cependant outre quelques ouvrages qu'il nous a donnés, comme ſon élégante machine du ſyſtême de Galilée pour les corps peſans, ſes combinaiſons

des carreaux mi-partis, qui ont excité d'autres Savans à cette recherche, il a été souvent employé par l'Académie pour l'examen des machines, qu'on ne lui apportoit qu'en trop grand nombre. Il en faisoit très-promptement l'analyse & le calcul, & même sans analyse & sans calcul il auroit pu s'en fier au coup-d'œil, qui en tout genre n'appartient qu'aux Maîtres, & non pas même à tous. Ses critiques n'étoient pas seulement accompagnées de toute la douceur nécessaire, mais encore d'instructions & de vues qu'il donnoit volontiers: il n'étoit point jaloux de garder pour lui seul ce qui faisoit sa supériorité.

Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729.

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne compteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espèce, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas. Ces talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire. Mais le P. Sebastien n'en a pas été plus estimé comme Méchanicien ou comme Ingénieur, parce qu'il étoit Religieux. Quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel

en a même paru davantage ; car, quoique fort répandu au dehors, presque incessamment dissipé, il a toujours été un très-bon Religieux, très fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste, &, selon l'expression dont se servit feu M. le Prince, en parlant de lui au Roi, *aussi simple que ses machines.* Il conserva toujours dans la dernière rigueur tout l'extérieur convenable à son habit : il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, & que le monde ne manque pas de désapprouver, & de railler dans ceux mêmes à qui il l'a donné, quand ils ne sont pas faits pour l'avoir. Et comment eût-il manqué aux bienséances d'un habit qu'il n'a jamais voulu quitter, quoique des personnes puissantes lui offrissent de l'en défaire par leur crédit, en se servant de ces moyens que l'on a su rendre légitimes ? Il ne prêta point l'oreille à des propositions qui en auroient apparemment tenté beaucoup d'autres ; & il préféra la contrainte & la pauvreté où il vivoit, à une liberté & à des commodités qui eussent inquiété sa délicatesse de conscience.

ÉLOGE

ELOGE
DE MONSIEUR
BIANCHINI.

FRANÇOIS BIANCHINI naquit à Vérone le 13 Décembre 1662 de Gaſpard Bianchini & de Cornélie Vailetti.

Il embraſſa l'état Eccléſiaſtique; & l'on pourroit croire que des vues de fortune, plus ſenſées & encore mieux fondées en Italie que par-tout ailleurs, l'y déterminèrent, s'il n'avoit donné dans tout le cours de ſa vie des preuves d'une ſincère piété. Il fut reçu Docteur en Théologie: mais il ne ſe contenta pas des connoiſſances qu'exige ce grade; il voulut poſſéder à fond toute la belle Littérature, & non-ſeulement les Livres écrits dans les langues ſavantes, mais auſſi les Médailles, les Inſcriptions, les Bas-reliefs, tous les précieux reſtes de l'Antiquité, tréſors aſſez communs en Italie pour prouver encore aujourd'hui ſon ancienne domination.

Après avoir amaſſé des richeſſes de ce genre preſque prodigieuſes, il forma le deſſein d'une Hiſtoire univerſelle, conduite depuis la création du monde juſqu'à

nos jours, tant Profane qu'Eccléſiaſtique; mais l'une de ces parties toujours ſéparée de l'autre, & ſéparée avec tant de ſcrupule, qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais dans la Profane rien de ce qui n'étoit connu que par l'Eccléſiaſtique. La Chronologie ou de ſimples Annales ſont trop sèches; ce ne ſont que des parties de l'Hiſtoire miſes véritablement à leur place, mais ſans liaiſon, & iſolées. *Un air de Muſique* (c'eſt lui-même qui parle) *eſt ſans comparaiſon plus aiſé à retenir que le même nombre de Notes qui ſe ſuivroient ſans faire un chant.* D'un autre côté, l'Hiſtoire, qui n'eſt pas continuellement appuyée ſur la Chronologie, n'a pas une marche aſſez réglée ni aſſez ferme. Il vouloit que la ſuite des temps & celle des faits ſe développaſſent toutes deux enſemble avec cet agrément que produiſent, même aux yeux, la diſpoſition induſtrieuſe & la mutuelle dépendance des parties d'un corps organiſé.

Il avoit imaginé une diviſion des temps facile & commode, 40 ſiècles depuis la Création juſqu'à Auguſte, 16 ſiècles d'Auguſte à Charles V, chacun de ces 16 ſiècles partagés en cinq vingtaines d'années; de ſorte que dans les huit premiers, de même que dans les huits derniers, il y a 40 de ces vingtaines comme 40 ſiècles.

dans la première diviſion, régularité de nombres favorable à la mémoire. Au milieu des 16 ſiècles comptés depuis Auguſte ſe trouve juſtement Charlemagne, époque des plus illuſtres. Le haſard ſembloit s'être ſouvent trouvé d'accord avec les intentions de M. Bianchini. Il avoit imaginé de plus de mettre à la tête de chaque ſiècle de la quarantaine par où il ouvroit ce grand théâtre, & enſuite à la tête de chaque vingtaine d'années, la repréſentation de quelque monument qui eût rapport aux principaux événemens qu'on alloit voir : c'étoit la décoration particulière de chaque Scène, non pas un ornement inutile, mais une inſtruction ſenſible donnée aux yeux & à l'imagination par tout ce qui nous reſte de plus rare & de plus curieux.

Il publia en 1697 la première partie de ce grand deſſein. Elle devoit contenir les 40 premiers ſiècles de l'Hiſtoire Profane; mais il ſe trouva que le Volume auroit été d'une groſſeur difforme, & il n'y entra que 32 ſiècles, qui finiſſent à la ruine du grand Empire d'Aſſyrie. Le titre eſt : *La Iſtoria Univerſale provata con monumenti, & figurata con Simboli de gli Antichi.* M. Bianchini occupé d'autres travaux qui lui ſont ſurvenus, n'a point donné de ſuite. Mais cette partie n'eſt pas ſeule-

ment suffisante pour donner une haute idée de tout l'Ouvrage ; elle en est le morceau qui eût été le plus considérable, par la difficulté & l'obscurité des matières à éclaircir : là précisément où elle se termine, le jour alloit commencer à paroître, & à conduire les pas de l'Historien.

Si d'un grand Palais ruiné on en trouvoit tous les débris confusément dispersés dans l'étendue d'un vaste terrein, & qu'on fût sûr qu'il n'en manquât aucun, ce seroit un prodigieux travail de les rassembler tous, ou du moins, sans les rassembler, de se faire, en les considérant, une idée juste de toute la structure de ce Palais. Mais s'il manquoit des débris, le travail d'imaginer cette structure seroit plus grand, & d'autant plus grand, qu'il manqueroit plus de débris ; & il seroit fort possible que l'on fît de cet édifice différens plans qui n'auroient presque rien de commun entr'eux. Tel est l'état où se trouve pour nous l'Histoire des temps les plus anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri ; ceux qui nous restent ne sont que rarement entiers : de petits fragmens, & en grand nombre, qui peuvent être utiles, sont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires, où l'on ne s'avise pas de les aller déterrer. Mais ce qu'il y a de pis, & qui n'arriveroit pas à

des débris matériels, ceux de l'Hiſtoire ancienne ſe contrediſent ſouvent; & il faut ou trouver le ſecret de les concilier, ou ſe réſoudre à faire un choix qu'on peut toujours ſoupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des Savans du premier ordre, & les plus originaux, ont donné ſur cette matière, ce ſont différentes combinaiſons de ces matériaux d'Antiquité; & il y a encore lieu à des combinaiſons nouvelles, ſoit que tous les matériaux n'aient pas été employés, ſoit qu'on en puiſſe faire un aſſemblage plus heureux, ou ſeulement un autre aſſemblage.

Il paroît que M. Bianchini les a ramaſſés de toutes parts avec un extrême ſoin, & les a mis en œuvre avec une induſtrie ſingulière. Les ſiècles qui ont précédé le Déluge, vuides dans l'Hiſtoire Profane que l'on traite ici, & à laquelle on interdit le ſecours de l'Hiſtoire Sainte, ſont remplis par l'invention des Arts les plus néceſſaires, & l'on en rapporte tout ce que les Anciens en ont dit de plus certain, ou imaginé de plus vraiſemblable. Il eſt aiſé de voir quels ſujets ſuivent le Déluge. Par-tout c'eſt un grand ſpectacle raiſonné, appuyé non-ſeulement ſur les témoignages que le ſavoir peut fournir, mais encore ſur des réflexions tirées de la nature des choſes, & fournies par

l'esprit seul, qui donne la vie à ce grand amas de faits inanimés. Rien n'est mieux manié que les établissemens des premiers Peuples en différens Pays, leurs transmigrations, leurs Colonies, l'origine des Monarchies ou des Républiques, les navigations ou de Marchands ou de Conquérans; & sur ce dernier article, M. Bianchini fait toujours grand cas de ce qu'il appelle la *Thalassocratie*, l'empire ou du moins l'usage libre de la mer. En effet, l'importance de cette Thalassocratie connue & sentie dès le premier temps, l'est aujourd'hui plus que jamais; & les Nations de l'Europe s'accordent assez à penser qu'elles acquièrent plus de véritable puissance en s'enrichissant par un commerce tranquille, qu'en agrandissant leurs Etats par des conquêtes violentes. Selon M. Bianchini, ce n'étoit point du ravissement d'Hélène qu'il s'agissoit entre les Grecs & les Troyens : c'étoit de la navigation de la Mer Egée & du Pont Euxin, sujet beaucoup plus raisonnable & plus intéressant; & la guerre ne se termina point par la prise de Troye, mais par un traité de commerce. Cela est même assez fondé sur l'Antiquité : mais de-là l'Auteur se trouve conduit à un paradoxe plus surprenant; c'est que l'Iliade n'est qu'une pure Histoire, allégorisée dans le goût oriental.

Ces Dieux, tant reprochés à Homère, & qui pourroient l'empêcher d'être reconnu pour divin, ſont pleinement juſtifiés par un ſeul mot : ce ne ſont point des Dieux, ce ſont des hommes & des Nations. Seſoſtris, Roi de l'Ethiopie Orientale ou Arabie, avoit conquis l'Egypte, toute l'Aſie mineure, une partie de la grande Aſie ; & après ſa mort, les Rois ou Princes qu'il avoit rendus tributaires, ſecouèrent peu-à-peu le joug. Le Jupiter d'Homère eſt celui des ſucceſſeurs de Seſoſtris, qui régnoit au temps de la guerre de Troye ; il ne commande qu'à demi aux Dieux, c'eſt-à-dire aux Princes ſes vaſſaux, & il ne les empêche pas de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens, ſelon leurs intérêts & leurs paſſions. Junon eſt la Syrie appellée *blanche*, alliée de l'Ethiopie Orientale, mais avec quelque dépendance ; & cette Syrie eſt caractériſée par les *bras blancs* de Junon. Minerve eſt la ſavante Egypte ; Mars, une ligue de l'Arménie, de la Colchide, de la Thrace & de la Theſſalie, & ainſi des autres. A la faveur de cette allégorie, Homère ſe retrouve divin ; il faut avouer cependant qu'il l'étoit déja, quoiqu'on ne la connût point.

Après tout ce qui vient d'être dit, on ne s'attendroit point que M. Bianchini fût

un grand Mathématicien. Naturellement le génie des vérités mathématiques & celui de la profonde érudition ſont oppoſés; ils s'excluent l'un l'autre, ils ſe mépriſent mutuellement: il eſt rare de les avoir tous deux, & alors même il eſt preſque impoſſible de trouver le temps de ſatisfaire à tous les deux. M. Bianchini les poſſéda pourtant enſemble, & les porta loin. Il eut une occaſion heureuſe de donner en même temps des preuves inconteſtables de l'un & de l'autre. Lorſqu'au commencement de ce ſiècle il fut queſtion à Rome de l'affaire du Calendrier dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), & que le Pape Clément XI eut fait une Congrégation ſur ce ſujet, M. Bianchini, qu'il en avoit nommé Secrétaire, fit deux Ouvrages qui avoient rapport & à cette grande affaire & à ſa nouvelle dignité, & où la Mathématique ſe lioit néceſſairement avec l'érudition la plus recherchée. Il les publia en 1703 ſous ces titres : *De Calendario & Cyclo Cæſaris; ac de Canone Paſchali Sancti Hippolyti Martyris, Diſſertationes duæ.* Telle eſt la nature de ces Ouvrages, qu'on les défigureroit trop, ſi on vouloit

(*a*) Page 127 & ſuiv., ſeconde édition.
(*b*) Page 105 & ſuiv., ſeconde édition.

en donner une idée : tout Lecteur en ſentira le prix, pourvu qu'il ſoit aſſez ſavant pour les bien lire. Nous rapporterons ſeulement que l'Auteur s'eſt attaché à défendre le Canon Paſchal de Saint Hippolyte, que le grand Scaliger avoit hardiment traité de *puérile*, & qui, par les remarques de M. Bianchini, ſe trouve être le plus bel Ouvrage qu'on ait fait en ce genre juſqu'à la réformation du Calendrier ſous Grégoire XIII. Ce devoit être un double plaiſir pour un Savant & pour un Catholique zélé, qu'une victoire remportée en cette matière ſur Scaliger.

M. Bianchini fut purement Mathématicien dans la conſtruction du grand Gnomon qu'il fit dans l'Egliſe des Chartreux de Rome, pareil à celui que le grand M. Caſſini avoit fait dans S. Petrone de Bologne. Il en vient de naître un troiſième dans S. Sulpice de Paris, par les ſoins d'un Paſteur qui ſonge à tout, & on en finit actuellement à l'Obſervatoire un quatrième. Ces Gnomons ne ſont que des grands quarts de cercle, mais plus juſtes à proportion de leur grandeur, & ce plus de juſteſſe paye aſſez tous les ſoins preſque incroyables de leur conſtruction. Clément XI fit frapper une Médaille du Gnomon des Chartreux, & M. Bianchini

publia une ample dissertation *De Nummo & Gnomone Clementino.*

Il partageoit continuellement sa vie entre les recherches d'Antiquité & les recherches de Mathématique, sur-tout celles d'Astronomie. Tantôt Astronome, & tantôt Antiquaire, il observoit ou les cieux ou d'anciens monumens avec des yeux éclairés de la lumière propre à chaque objet; ou plutôt il savoit prendre des yeux différens selon ses différens objets. Nous ne donnerons pour exemple de cette remarque alternative, que ses deux derniers Ouvrages imprimés à une année l'un de l'autre. Le premier en 1727, *Camera ed Inscrizioni Sepolcrali de Liberti, Servi, ed Ufficiali della Casa di Augusto, &c.* Le second en 1728, *Hesperi & Phosphori nova Phænomena, sive Observationes circa Planetam Veneris.*

On découvrit en 1726, hors de Rome, sur la Voie Appienne, un bâtiment souterrein consistant en trois grandes salles, dont les murs étoient percés dans toute leur étendue de niches pareilles à celles que l'on fait dans les colombiers, afin que les pigeons s'y logent. Elles étoient remplies le plus souvent de quatre urnes cinéraires, & accompagnées d'Inscriptions, qui marquoient le nom & la con-

dition des perſonnes dont on voyoit les cendres : tous étoient ou Eſclaves ou Affranchis de la Maiſon d'Auguſte, & principalement de celle de Livie. L'édifice étoit magnifique, tout de marbre, avec des ornemens de Moſaïque d'un bon goût. M. Bianchini ne manqua pas de ſentir toute la joie d'un Antiquaire, & de ſe livrer avec tranſport à ſa curioſité. Il penſa lui en coûter la vie : il alloit tomber de quarante pieds de haut dans ces ruines ; & il fit, pour ſe retenir, un effort violent dont il fut long-temps fort incommodé ; ce qui interrompit les obſervations qu'il faiſoit en même temps ſur Vénus. Il s'enfermoit donc le jour dans le colombier ſépulcral & ſouterrein, & la nuit il montoit dans ſon Obſervatoire. Il a donné une deſcription exacte de ce colombier, & toutes les recherches ſavantes qu'on peut faire à l'occaſion des Inſcriptions, ſur-tout l'explication d'un grand nombre de nom d'offices, qui ſont ſans doute d'une excellente latinité, vu le ſiècle, mais d'une latinité preſque perdue aujourd'hui. En joignant le nombre des morts de ce grand tombeau à ceux d'un autre tout pareil découvert précédemment, & qui n'étoit non plus que pour la Maiſon d'Auguſte, M. Bianchini en trouve 6000, ſans tous ceux qui devoient être diſperſés en une infinité

d'autres lieux plus éloignés de Rome. Ce grand nombre n'étonne plus, dès que l'on voit par plusieurs charges rapportées dans les Inscriptions combien le service étoit divisé en petites parties. Telle Esclave n'étoit employée qu'à peser la laine que filoit l'Impératrice, une autre à garder ses boucles d'oreilles, une autre son petit chien.

Les observations de M. Bianchini sur Vénus nous intéressent davantage. Vénus est très-difficile à observer autant & de la manière qu'il le faudroit pour en apprendre tout ce que la curiosité astronomique demanderoit. Comme le cercle de sa révolution autour du Soleil est enfermé dans celui de la terre, on ne la voit ni quand elle est entre le Soleil & nous, parce qu'alors son hémisphère obscur est tourné vers nous; ni quand le Soleil est entre nous & elle, parce qu'alors il la cache ou l'efface. Il ne reste que le temps où elle n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties opposées de son cours, & où même elle en est à un certain éloignement. Ces temps, qui précèdent le lever du Soleil ou suivent son coucher, sont courts, parce que Vénus ne s'écarte pas beaucoup du Soleil; encore en faut-il nécessairement perdre une bonne demi-heure pour attendre que Vénus soit assez

dégagée des rayons de cet aſtre. Mercure, qui étant plus proche du Soleil eſt encore plus dans le cas de ces difficultés, échappe preſque entièrement aux Aſtronomes.

M. Caſſini étant encore en Italie, s'étoit appliqué en 1666 & 1667 à découvrir les taches de Vénus, pour déterminer par leur moyen ſon mouvement diurne ou de rotation, ſi elle en avoit un. Il vit des taches à la vérité, & même une partie plus luiſante, qui fait le même effet par rapport au mouvement de rotation; il crut que ce mouvement pouvoit être de 23 heures, ſi cependant ce n'en étoit pas un de libration, tel que celui qu'on attribue à la Lune, car les plus grands Hommes ſont les moins hardis à affirmer. Le peu de durée que pouvoit avoir chacune de ſes obſervations, lui rendoit le tout aſſez incertain, & depuis ce temps-là il paroît avoir abandonné cette Planète. Enſuite M. Huguens, qui avoit découvert l'Anneau de Saturne & un de ſes Satellites, chercha inutilement des taches dans Vénus; il n'y vit qu'une lumière parfaitement égale. Nous avons dit en 1700 (a), que M. de la Hire y avoit vu de grandes inégalités en ſaillie, qui pouvoient être

(a) Page 121, ſeconde édition.

des montagnes ; ce qui ne s'accorde ni avec M. Caſſini, ni avec M. Huguens, & ne prouve que la difficulté du ſujet. En dernier lieu, le P. Briga, Jéſuite, Profeſſeur en Mathématique au Collège de Florence, qui travailloit à un grand Ouvrage ſur Vénus, avoit invité tous les Obſervateurs de ſa connoiſſance & en Europe & à la Chine, à chercher les taches de cette Planète avec leurs meilleurs Téleſcopes ; & tous lui avoient répondu qu'ils y avoient perdu leurs peines.

De plus, il manquoit à la théorie de Vénus que ſa parallaxe fût connue par obſervation immédiate ; elle n'étoit que tirée par des conſéquences ou des circuits, toujours moins sûrs que l'obſervation. On ſait que la parallaxe d'une Planète eſt la différence entre les deux lieux du ciel où on la rapporte vue du centre de la terre, ou vue d'un point de la ſurface ; ce qui donne la grandeur dont le demi-diamètre de la terre ſeroit vu de cette Planète, & la diſtance de la Planète à la terre.

Ce fut par la recherche de la parallaxe de Vénus que M. Bianchini commença. Il voulut tenter d'y appliquer l'ingénieuſe méthode trouvée par feu M. Caſſini pour la parallaxe de Mars, & expliquée en 1706 (*a*). Elle conſiſte à comparer à une

(*a*) Page 97 & ſuiv.

étoile fixe extrêmement proche de la Planète dont on cherche la parallaxe, le mouvement de cette Planète, & cela pendant un temps assez long. On n'auroit pas vu assez long-temps Vénus prise le matin ou le soir; mais avec des lunettes on la peut voir en plein jour & dans le Méridien, quelquefois même à l'œil nud, & alors on avoit le temps nécessaire. Mais on ne voit pas ainsi les fixes, à moins cependant qu'elles ne soient de la première grandeur, & c'étoit un pur bonheur d'en trouver quelqu'une extrêmement proche de Vénus vue en plein jour & au Méridien. M. Bianchini espéra, sur la foi des tables du mouvement de Vénus, que le 3 Juillet 1716 elle se trouveroit dans le Méridien à-peu-près avec *Régulus*, ou le *cœur du Lion*; & en effet, il vit ces deux astres dans la même ouverture de sa lunette. Il répéta l'observation les trois jours suivans; & après s'en être bien assuré, il trouva par la méthode de M. Cassini, & vérifia encore par une autre voie, que la parallaxe de Vénus étoit de 24 secondes. Nous supprimons toutes les attentions fines & délicates qu'il apporta; le mérite n'en seroit senti que par les Astronomes, & les Astronomes supposeront aisément qu'il ne les oublia

pas dans une recherche ſi nouvelle & ſi importante.

Il ne faut pourtant pas compter pour abſolument sûres les 24 ſecondes de la parallaxe de Vénus ; elles en donneroient 14 pour celle du Soleil, qui, ſelon M. Caſſini, n'eſt que de 10, &, ſelon M. de la Hire, de 6, & ces deux noms ſont d'un grand poids. C'eſt plutôt la manière de trouver la parallaxe de Vénus, qui eſt enfin trouvée par M. Bianchini, que ce n'eſt cette parallaxe même. Il vouloit recommencer ſes obſervations en 1724, où Vénus ſe devoit retrouver en paſſant par le Méridien dans la même poſition à-peu-près à l'égard de Régulus, poſition unique & précieuſe. Mais il n'eut plus alors le même lieu pour obſerver, & il n'en put avoir d'autre qui y fût propre : Eh ! quel déplaiſir de dépendre tant d'un certain concours de circonſtances étrangères? Comme Vénus ne revenoit avec Régulus qu'au bout de huit ans, il ſe flatta de reprendre ſon travail en 1732 ; mais ſa vie ne s'eſt pas étendue juſques-là.

Il fut plus heureux dans l'obſervation encore plus importante des taches de Vénus, qu'il fit en 1726. Ce n'étoit pas la faute de ceux qui ne les avoient point vues, ou les avoient mal vues : ils ne ſe ſervoient

ſervoient que de verres de 50 ou 60 pieds de foyer, qui n'étoient pas ſuffiſans. Campani & Divini, les plus excellens Ouvriers en ce genre, en avoient fait de 100 & de 120 pieds; mais la difficulté étoit de manier des tuyaux de cette énorme longueur, qui ſe courboient toujours très-ſenſiblement vers le milieu. M. Hugüens avoit ingénieuſement imaginé le moyen de ſe paſſer de tuyau; mais il reſtoit encore tant d'embarras & d'incommodités, qu'on auroit apparemment abandonné l'invention, ſi M. Bianchini n'eût trouvé le ſecret de remédier à tout. Il vint à Paris en 1712, & fit voir à l'Académie ſa machine, qui parut ſimple, portative, maniable, & expéditive au-delà de tout ce qu'on eût oſé eſpérer. L'Académie a cru qu'elle en devoit la deſcription au Public, & elle l'a donnée dans ſes Mémoires de 1713 (*a*). Il étoit dans l'ordre que l'Auteur en recueillît le fruit. Il vit très-ſûrement les taches de Vénus priſe dans toutes les ſituations où elle le peut être, & dans toute la variété, quoiqu'aſſez bornée, de ces ſituations. Ces taches, vues par les grands verres qu'il employoit, ne ſont que comme les taches de la Lune vues à l'œil nud; & ſi celles-ci ſont des mers, les autres en

(*a*) Page 299 & ſuiv.

ſeront auſſi. Il conſeille à ceux qui voudront bien voir les taches de Vénus, de s'accoutumer auparavant à regarder avec attention celles de la Lune, à bien ſuivre leurs contours, & à les diſtinguer les unes des autres. L'œil préparé par cet apprentiſſage en ſera plus habile & plus ſavant, quand il ſe tranſportera ſur Vénus.

M. Bianchini en diſtingua aſſez nettement les taches pour y établir vers le milieu du diſque ſept mers, qui ſe communiquent par quatre détroits, & vers les extrémités deux autres mers ſans communication avec les premières. Des parties qui ſembloient ſe détacher du contour de ces mers, il les appela promontoires, & en compta huit. Comme il avoit un droit de propriété ſur ce grand Globe preſque tout nouveau, & dû à ſes veilles, il impoſa des noms à ces mers, à ces détroits, à ces promontoires; & à l'exemple tant des anciens Grecs qui ont mis dans le ciel leurs Héros, que des Aſtronomes modernes qui ont rempli la Lune de Philoſophes & de Savans, il favoriſa qui il voulut de ces eſpèces d'apothéoſes, toujours cependant avec un choix judicieux. Il avoit reçu des graces du Roi de Portugal, & il donna ſon nom à la première mer. Pour ces autres grands Pays dont il diſpoſoit, il les partagea entre les Généraux Portugais les

plus illuſtres par leurs conquêtes dans les deux Indes, & entre les plus célèbres Navigateurs qui ont ouvert le chemin à ces conquêtes. Galilée & Caſſini ſe trouvent-là, non pas tant par l'amour de M. Bianchini pour ſa Patrie, que parce que ces deux grands Hommes, qui n'ont jamais navigué, ont été auſſi utiles à la navigation & à la connoiſſance du Globe terreſtre que Colomb, Veſpuce & Magellan. L'Académie des Sciences & le nouvel Inſtitut de Bologne ont auſſi leur place dans Vénus. Les principaux Domaines des Savans ne ſont point expoſés à la jalouſie des autres hommes.

Nous avons dit en pluſieurs endroits de nos Hiſtoires, & principalement en 1701 (*a*), quelle eſt la méthode dont on ſe ſert pour découvrir par les taches d'une Planète, & par les circonſtances de leur mouvement, l'axe de la rotation, & ſa poſition ſur le plan de l'orbite que la Planète décrit. Parce que Vénus eſt une Planète inférieure, on ne ſauroit voir ſon diſque entièrement éclairé du Soleil : il y a toujours ſur ce diſque une ligne qui ſépare la partie obſcure d'avec l'éclairée, & eſt une portion d'un cercle qui, vu du Soleil, ſépareroit les deux hémiſphères, l'un éclairé, l'autre obſcur. Le plan de ce

(*a*) Page 101 & ſuiv., ſeconde édition.

cercle eſt toujours perpendiculaire à une ligne tirée du centre du Soleil à celui de Vénus, & cette ligne eſt néceſſairement dans le plan de l'orbite de Vénus ou de ſon écliptique particulière. C'eſt par rapport à la ligne de la dernière illumination ſur le diſque de la Planète, que M. Bianchini obſervoit le mouvement des taches & l'inclinaiſon de la ligne de ce mouvement : par-là il parvint à déterminer que l'axe de la rotation de Vénus étoit incliné de 15 degrés à ſon orbite ou écliptique.

Lorſque l'axe de rotation d'une Planète eſt perpendiculaire à ſon orbite, comme l'eſt preſque celui de Jupiter, cette Planète a toujours le Soleil dans ſon équateur, & ſes deux poles éclairés en même temps ; elle jouit d'un équinoxe perpétuel, & chacune de ſes parties n'a jamais que la même ſaiſon. Si au contraire l'axe de rotation eſt infiniment incliné ſur l'orbite, c'eſt à-dire couché dans ſon plan, la Planète n'a un équinoxe que deux fois dans ſon année ; ſes deux poles ont alternativement le Soleil vertical, & chacune de ſes parties a la plus grande inégalité de ſaiſons qu'il ſoit poſſible. L'axe de Vénus eſt ſi incliné ſur ſon orbite, qu'il s'en faut peu qu'elle ne ſoit dans ce dernier cas ; & l'on ne connoît point de Planète qui à cet égard diffère tant de Jupiter.

M. Caſſini avoit cru, ou plutôt ſoupçonné que la rotation de Vénus étoit de 23 heures. Il voyoit d'un jour à l'autre une certaine partie du diſque avancée d'une certaine quantité, & il jugeoit qu'elle s'étoit ainſi avancée après une révolution entière du Globe, qui par conſéquent n'auroit pas duré 24 heures. Cela étoit fort poſſible; mais il l'étoit auſſi que le Globe n'eût pas fait une révolution entière, qu'il en eût ſeulement continué une dont la lenteur auroit été néceſſairement aſſez grande. On n'avoit point d'exemple d'une lenteur pareille dans aucune rotation de Planète; mais, quoique peu vraiſemblable, elle n'a pas laiſſé de ſe trouver vraie, & M. Bianchini a déterminé la rotation de Vénus de 24 jours huit heures. Selon le ſyſtême de M. Mairan, rapporté en cette année 1729 (*a*), cette lenteur de la rotation de Vénus eſt en partie une ſuite de la grande inclinaiſon de l'axe.

Enfin, une découverte très-remarquable de M. Bianchini eſt celle du paralléliſme conſtant de l'axe de Vénus ſur ſon orbite, pareil à celui que Copernic fut obligé de donner à la terre. Ce qu'il avoit imaginé & ſuppoſé pour le beſoin de ſon ſyſtême, eſt maintenant vérifié dans toutes les Planètes dont on connoît la rotation : nulle

(*a*) Page 51 & ſuiv.

variété à cet égard, tandis que tout le reſte varie ; & Copernic a eu la gloire de deviner ce qui fait aujourd'hui une des principales clefs de l'Aſtronomie phyſique. Cependant M. Bianchini craint que ce paralléliſme de Vénus, & quelques autres points où la bonne Aſtronomie le jette indiſpenſablement, ne paroiſſent trop favorables à Copernic, & il a toujours grand ſoin d'avertir que tout cela peut s'accorder avec Tycho. Ces précautions ſont néceſſaires aux Compatriotes de Galilée ; une petite différence de climat en mettroit apparemment dans leur ſtyle.

L'Ouvrage ſur les phénomènes de Vénus fait mention d'une Méridienne que M. Bianchini vouloit tracer dans toute l'étendue de l'Italie, à l'exemple de la Méridienne de la France, unique juſqu'à préſent. Pendant l'eſpace de huit années, il avoit employé tous les intervalles de ſes autres travaux à faire tous les préparatifs néceſſaires pour ce grand deſſein ; mais il n'a pas vécu aſſez pour en commencer ſeulement l'exécution.

Nous nous arrêtons-là, en avouant que nous lui faiſons tort de nous y arrêter ; mais la raiſon même qui nous y oblige tourne à ſa gloire. *Les Vies des Papes, par Anaſtaſe le Bibliothécaire*, dont il a donné une nouvelle édition en trois tomes *in-fol.*,

enrichie d'une infinité de recherches très-savantes, ſont un trop grand Ouvrage qui nous meneroit trop loin, ſur-tout après ceux du même genre dont nous avons rendu compte; & pluſieurs Ouvrages moins conſidérables ſeulement par le volume, ſont en trop grand nombre. Il y en a même quelques-uns qui ſont des pièces d'éloquence; & l'on dit qu'il embraſſoit juſqu'à la Poëſie. Il ſe trouve en effet dans ſon ſtyle, quand les occaſions s'en préſentent, une force & une beauté d'expreſſion, des figures, des comparaiſons, qui ſentent le génie poëtique.

L'Académie le mit dès l'an 1700 dans le petit nombre de ſes Aſſociés étrangers.

Il mourut d'une hydropiſie le 2 Mars 1729. On lui trouva un cilice, qui ne fut découvert que par ſa mort; & toute ſa vie, par rapport à la Religion, avoit été conforme à cette pratique ſecrette. La facilité, la candeur de ſes mœurs étoient extrêmes, & encore plus, s'il ſe peut, ſon ardeur à faire plaiſir. Il n'étoit jamais engagé dans aucune étude ſi intéreſſante pour lui, dans aucun travail dont la continuation fût ſi indiſpenſable & l'interruption ſi nuiſible, qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un ſervice.

Son mérite a été bien connu, & l'on

pourroit dire récompensé, si l'on s'en rapportoit à sa modestie. Il a eu deux Canonicats dans deux des principales Eglises de Rome. Il a été Camérier d'honneur de Clément XI, & Prélat domestique de Benoît XIII. Outre le Secrétariat de la Congrégation du Calendrier, Clément XI lui donna par une bulle une Intendance générale sur toutes les Antiquités de Rome, auxquelles il étoit défendu de toucher sans sa permission. Il auroit pu aspirer plus haut dans un Pays où l'on sait qu'il faut quelquefois décorer la pourpre elle-même par les talens & par le savoir; l'exemple récent du Cardinal Noris l'autorisoit à prendre des vues si élevées & si flatteuses : mais on assure que sa modération naturelle & la Religion l'en préservèrent toujours.

ÉLOGE
DE M. MARALDI.

JACQUES-PHILIPPE MARALDI naquit le 21 Août 1665 à Perinaldo, dans le Comté de Nice, lieu déja honoré par la naissance du grand Cassini. Il fut fils de François

François Maraldi & d'Angela-Catherine Caſſini, ſœur de ce fameux Aſtronome.

Après qu'il eut fini avec diſtinction le cours des études ordinaires, ſon goût naturel le porta aux Sciences plus élevées, aux Mathématiques ; & il y avoit fait tant de progrès à l'âge de 22 ans, que ſon oncle, établi en France depuis pluſieurs années, l'y appela en 1687 pour cultiver lui-même ſes talens, & les faire connoître dans un Pays où l'on avoit eu un ſoin ſingulier d'en raſſembler de toutes parts. Sans doute M. Caſſini, étranger & circonſpect comme il étoit, ne ſe fût pas chargé d'un neveu dont il n'eût pas beaucoup eſpéré, & qui lui auroit été plus reproché que tout autre qu'il eût mis à la même place.

Dès les premiers temps que M. Maraldi ſe mit à obſerver le Ciel, il conçut le deſſein de faire un Catalogue des étoiles fixes. Ce Catalogue eſt la pièce fondamentale de tout l'édifice de l'Aſtronomie. Les fixes, qui à la vérité ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur, & d'une quantité préſentement bien connue, & qui d'ailleurs ne changent point de ſituation entr'elles, ſont priſes pour des points immobiles auxquels ont rapport tous les mouvemens qui ſont au-deſſous d'elles, ceux des Planètes & des

Comètes ; & par-là il eſt de la dernière importance de connoître exactement & le nombre & la poſition de ces points lumineux qui régleront tout. Non-ſeulement les Téleſcopes ont prodigieuſement enrichi le Ciel de fixes, auparavant inviſibles ; mais la ſimple vue, plus attentive & mieux dirigée, en a porté le nombre beaucoup au-delà de celui que les Anciens avoient prétendu déterminer à-peu-près, & c'eſt proprement de nos jours qu'il n'eſt preſque plus permis de les compter. Mais que ne peut la curioſité ingénieuſe & opiniâtre ? On les compte, ou du moins on leur aſſigne à toutes leurs places dans leurs conſtellations. Le Catalogue de Bayer eſt celui dont les Aſtronomes ſe ſervent le plus ordinairement, & auquel ils ſemblent être convenus de donner leur confiance : mais M. Maraldi crut pouvoir porter la préciſion & l'exactitude au-delà de celles de tous les Catalogues connus, & il ſe détermina courageuſement à en faire un nouveau.

Quelques efforts d'eſprit que l'on faſſe, & quelque aſſiduité qu'on y donne, on eſt trop heureux quand il n'en coûte que de demeurer dans ſon cabinet. Ces veilles, que les Savans & les Poëtes même ont tant de ſoin de faire valoir, priſes dans le ſens le plus littéral, ne ſont pas des

veilles en comparaiſon de celles qui ſe font en plein air & en toutes ſaiſons pour étudier le Ciel. Le Géomètre le plus laborieux mène preſque une vie molle au prix d'un Aſtronome également occupé de ſa ſcience. Sur-tout quand on a entrepris un Catalogue des fixes, on n'a point trop de toutes les nuits de l'année : les ſeules que l'on ait de relâche ſont celles où le Ciel eſt trop couvert ; encore ſe plaint-on de cette grace de la Nature. Auſſi M. Maraldi altéra-t-il beaucoup ſa ſanté par un ſi long & ſi rude travail ; il en contracta de fréquens maux d'eſtomac, dont il s'eſt toujours reſſenti, parce qu'il ne put pas s'empêcher d'en entretenir toujours la cauſe.

Cependant il communiquoit aſſez facilement ce qui lui avoit tant coûté. De ſon Ouvrage, qui n'eſt encore que manuſcrit, il en a détaché des poſitions d'étoiles, dont quelques Auteurs avoient beſoin ; par exemple, M. Deliſle pour ſon Globe céleſte, M. Manfredi pour ſes Ephémérides ; M. Iſaac Broukner pour le Globe dont il a été parlé en 1725 (*a*).

Son Catalogue n'étoit pas ſeulement ſur le papier ; il étoit tellement gravé dans ſa tête, qu'on ne lui pouvoit déſigner

(*a*) Pages 103 & 104.

aucune étoile quoique presque imperceptible à la vue, qu'il ne dît sur le-champ la place qu'elle occupoit dans sa constellation. Puisque les étoiles ont été appelées dans les Livres saints l'*Armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoissoit toute cette Armée, comme Cyrus connoissoit la sienne.

Quelquefois de petites Comètes, & qui durent peu, ne sont pas reconnues pour Comètes, parce qu'on les prend pour des étoiles de la constellation où elles paroissent; & cela, faute de savoir assez de quel assemblage d'étoiles cette constellation est composée. Peut-être croira-t-on que ce ne seroit pas un grand malheur d'ignorer une Comète si petite & de si peu de durée, qu'elle ne devoit pas dans la suite se faire remarquer. Mais les Astronomes n'en jugent pas ainsi. Ils ont tous aujourd'hui une extrême ardeur pour le système des Comètes, qui fait à notre égard les dernières limites du système entier de l'Univers; & ils ne veulent rien perdre de tout ce qui peut conduire à en avoir quelque connoissance, tout sera mis à profit. Il étoit difficile que des phénomènes célestes échappassent à M. Maraldi: la plus petite nouveauté dans le Ciel frappoit aussi-tôt des yeux si accoutumés à ce grand objet. Ceux qui observoient en

même lieu que lui, & qui auroient pu être jaloux des premières découvertes, avouent que le plus souvent c'est lui qui en a eu l'honneur.

La construction du Catalogue, des observations, soit journalières, soit rares, & dont le temps se fait beaucoup attendre, comme celles des phases de l'anneau de Saturne, des déterminations de retours d'étoiles fixes, qui disparoissent quelquefois, des applications adroites des méthodes données par M. Cassini, des vérifications de théories dont il est important de s'assurer, des corrections d'autres théories qui peuvent recevoir plus d'exactitude; voilà tous les événemens de la vie de M. Maraldi : nos Histoires en sont pleines, & ont fait d'avance une grande partie de son Eloge.

Il travailla sous M. Cassini en 1700 à la prolongation de la fameuse Méridienne jusqu'à l'extrémité méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand ouvrage. De-là il alla en Italie; & comme alors on travailloit à Rome sur la grande affaire du Calendrier dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), le Pape Clément XI profita de l'heureuse occasion

(*a*) Page 127, seconde édition.

(*b*) Page 105, seconde édition.

d'y employer un Aſtronome formé par M. Caſſini. Il donna entrée à M. Maraldi dans les Congrégations qui ſe tenoient ſur ce ſujet. M. Bianchini, lié d'une grande amitié avec M. Caſſini, ne manqua pas de s'aſſocier ſon neveu dans la conſtruction d'une grande Méridienne qu'il traçoit pour l'Egliſe des Chartreux de Rome, à l'imitation de celle de Saint Petrone de Bologne, tracée par celui qu'ils reconnoiſſoient tous deux pour leur Maître.

En 1718, M. Maraldi alla avec trois autres Académiciens terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a paſſé ſa vie, depuis ſon arrivée à Paris, renfermé dans l'Obſervatoire; ou plutôt il l'a paſſée toute entière renfermé dans le Ciel, d'où ſes regards & ſes recherches ne ſortoient point.

Il ſe délaſſoit pourtant quelquefois; il prenoit des divertiſſemens. Il faiſoit des obſervations phyſiques ſur des inſectes, ſur des pétrifications curieuſes, ſur la culture des plantes, partie de la Botanique à laquelle il ſeroit temps que l'on ſongeât autant qu'on a fait juſqu'ici à la nomenclature, qui n'eſt qu'un préliminaire. Ce n'eſt pas que ce préliminaire ſoit fini: s'il doit l'être jamais, ce ne ſera que dans pluſieurs ſiècles; mais on l'a mis en état

de permettre que l'on aille déſormais plus avant. Nous avons rendu compte en 1712 (*a*) de la plus importante obſervation terreſtre de M. Maraldi : c'eſt celle des Abeilles, qui, malgré l'agrément naturel du ſujet, a demandé un travail très-fatigant par la longue aſſiduité de pluſieurs années, & par l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui ſe paſſoit dans ce merveilleux petit Etat.

Il ne reſtoit plus à M. Maraldi, pour achever ſon Catalogue des fixes, que d'en déterminer quelques-unes vers le Zénith & vers le Nord ; & dans ce deſſein, il venoit de placer un quart de cercle mural ſur le haut de la terraſſe de l'Obſervatoire, lorſqu'il tomba malade. Il employa le ſeul remède auquel il eût confiance, une diète auſtère : il s'en étoit toujours bien trouvé ; mais nul remède ne réuſſit toujours. Il mourut le premier Décembre 1729.

Son caractère étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du ſérieux, de la ſimplicité, de la droiture : mais ce qui n'eſt pas ſi commun, c'eſt le ſentiment de la reconnoiſſance porté au plus haut point, tel qu'il l'avoit pour ſon oncle.

(*a*) Page 5 & ſuiv.

Il vouloit le veiller lui-même dans ſes maladies, & il y apportoit le ſoin le plus attentif & la plus tendre inquiétude : M. Caſſini avoit en lui un ſecond fils. L'impreſſion des bienfaits redouble de force, quand ils partent d'un homme à qui les indifférens même ne pourroient refuſer de la vénération.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE VALINCOURT naquit le premier Mars 1653 de Henri du Trouſſet & de Marie du Pré. Sa famille étoit noble & honorable, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Ayant perdu ſon père à l'âge de ſix ou ſept ans, il demeura entre les mains d'une mère propre à remplir ſeule tous les devoirs de l'éducation de ſes enfans.

Il ne brilla point dans ſes Claſſes : ce Latin & ce Grec qu'on y apprend n'étoient pour lui que des ſons étrangers dont il chargeoit ſa mémoire, puiſqu'il le falloit : mais ſes Humanités finies, s'étant

trouvé un jour ſeul à la campagne avec un Térence pour tout amuſement, il le lut d'abord avec aſſez d'indifférence, & enſuite avec un goût qui lui fit bien ſentir ce que c'étoit que les Belles-Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité ſi naturelle de ſurpaſſer ſes Compagnons d'étude, ſans ſavoir à quoi il étoit bon de les ſurpaſſer: mais il fut touché de la valeur réelle & ſolide, juſques-là inconnue, de ce qu'on avoit propoſé à leur émulation. Déja ſa raiſon ſeule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du temps paſſé; il ſe mit à ſe nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens & modernes. Il lui échappa quelques petits Ouvrages en vers, fruits aſſez ordinaires de la jeuneſſe de l'eſprit, qui eſt alors en ſa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ſes vers aſſez ſérieuſement pour en faire parade, ni même pour les déſavouer. Il a conſervé juſqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuſe Princeſſe de Clèves ayant paru, Ouvrage d'une eſpèce qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non

pour s'oppoſer à la juſte admiration du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer juſqu'aux défauts, & pour ſe donner le plaiſir d'entrer dans des diſcuſſions fines & délicates. Ce deſſein intéreſſoit le Cenſeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés au travers deſquelles il avoit ſu démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans ſon diſcours une gaieté agréable; & peut-être ſeulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois juſqu'au ton de l'ironie, qui, quoique léger, eſt moins reſpectueux pour un Livre d'un ſi rare mérite, que le ton d'une critique ſérieuſe & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume, que ſi on avoit eu à défendre une mauvaiſe cauſe. M. de Valincourt ne repliqua point. Les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces ſortes de combats trop déſavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs & par les bienſéances; & le Public lui-même, malgré ſa malignité, ſe laſſe bientôt de ce ſpectacle. Après avoir vu une ou deux joûtes, il laiſſe les deux Champions ſe battre ſur l'arène ſans témoins.

Un homme de mérite n'eſt pas deſtiné à n'être qu'un Critique, même excellent, c'eſt-à-dire habile ſeulement à relever des

défauts dans les productions d'autrui, impuiſſant à produire de lui-même. Auſſi M. de Valincourt ſe tourna-t-il bien vîte d'un autre côté plus convenable à ſes talens & à ſon caractère. Il donna en 1681 *la Vie de François de Lorraine, Duc de Guiſe*, petit morceau d'Hiſtoire qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Hiſtorien; des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de ſoin, & priſes quelquefois dans des ſources éloignées, ne paſſent point les bornes d'une raiſonnable curioſité; une narration bien ſuivie & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intéreſſe toujours; un ſtyle noble & ſimple, qui tire ſes ornemens du fond des choſes, ou les tire d'ailleurs bien finement; nulle partialité pour le Héros, qui pouvoit cependant inſpirer de la paſſion à ſon Ecrivain.

Un Avertiſſement de l'Imprimeur, à la tête de ce petit Livre, annonce d'autres Ouvrages du même genre, & ſans doute de la même main; mais M. de Valincourt n'eut pas le loiſir de les finir. L'illuſtre Evêque de Meaux, qui ordinairement fourniſſoit aux Princes les Gens de mérite dans les Lettres dont ils avoient beſoin, le fit entrer en 1685 chez M. le Comte de Toulouſe, Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentil-

homme attaché à ſa ſuite : mais quelque temps après, le Secrétariat général de la Marine étant venu à vaquer, il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit auſſi Secrétaire de ſes Commandemens ; & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fonds de travail pour le Secrétaire, dont les occupations ſe multiplioient à proportion des dignités de ſon Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé, ſans qu'il y penſât, à des fonctions ſi importantes : les nouvelles connoiſſances dont il eut beſoin, entrèrent plus aiſément & ſe placèrent mieux dans un eſprit où elles en trouvoient déja d'autres, qu'elles n'euſſent fait dans un eſprit entièrement vuide.

Lorſqu'en 1704 M. l'Amiral gagna la bataille de Malaga contre les Flottes Angloiſe & Hollandoiſe jointes enſemble, M. de Valincourt, qui n'étoit point Officier de Marine, & ne prétendoit nullement aux récompenſes militaires, fut toujours à ſes côtés, juſqu'à ce qu'il eût reçu une bleſſure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon qui tua un Page. Cet attachement ſi fidèle, porté juſqu'aux occaſions où il étoit ſi périlleux & en même temps tout-à-fait inutile, avoit pour objet un Maître qui ſavoit ſe faire aimer, & dont la juſtice & la droiture feroient un

mérite & un nom à un homme du commun. Auſſi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés ſans interruption, ſans trouble, ſans eſſuyer aucun orage de Cour, ſans en craindre ; & cela, pendant 45 ans. Cependant il n'étoit point flatteur : un Prince du même ſang lui rend hautement ce témoignage. Il eſt vrai qu'il avoit un art de dire la vérité ; mais enfin il oſoit la dire, & l'adreſſe ne ſervoit qu'à rendre le courage utile. Peu-à-peu la néceſſité d'employer cette adreſſe diminue, & les droits de l'homme de bien ſe fortifient toujours.

Tout le temps que les emplois de M. de Valincourt lui laiſſoient libre, étoit donné à des études de ſon goût, & principalement à celles qui avoient rapport à ſes emplois ; car ſon devoir déterminoit aſſez ſon goût. La Marine tient à la Phyſique, & encore plus eſſentiellement aux Mathématiques ; & il ne manqua pas d'ajouter aux Belles-Lettres, qui avoient été ſa première paſſion, ces ſciences plus élevées & plus abſtraites. Ainſi il ſe trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire, à laquelle l'Académie le nomma en 1721. Il étoit de l'Académie Françoiſe dès 1699. Je l'ai vu dans l'une & dans l'autre ; j'ai été témoin de ſa

conduite & de ſes ſentimens. Il ne croyoit pas que ce fût aſſez de voir ſon nom écrit dans les deux Liſtes ; qu'il en retireroit toujours, ſans y rien mettre du ſien, l'honneur qui lui en pouvoit revenir ; que tout le reſte lui devoit être indifférent ; & que des titres qui par eux-mêmes laiſſent une grande liberté, laiſſoient juſqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces Compagnies une affection ſincère, une vivacité peu commune pour leurs intérêts ; & en effet, une Académie eſt une eſpèce de Patrie nouvelle, que l'on eſt d'autant plus obligé d'aimer qu'on l'a choiſie : mais il faut convenir que ces obligations délicates ne ſont pas pour tout le monde.

Il avoit travaillé toute ſa vie à ſe faire dans une maiſon de campagne qu'il avoit à Saint-Cloud, & où il ſe retiroit ſouvent, une Bibliothèque choiſie. Elle montoit à 6 ou 7000 Volumes, lorſqu'elle fut entièrement conſumée il y a près de cinq ans par le feu qui prit à la maiſon. Ses Recueils, fruits de toutes ſes lectures, des Mémoires importans ſur la Marine, des Ouvrages ou ébauchés ou finis ; tout périt en même temps, & il en fut le ſpectateur. La Philoſophie, qui auroit été plus rigide ſur une perte de bien, lui permettoit d'être ſenſiblement affligé de celle d'un tréſor amaſſé par elle-même, & où elle ſe com-

plaiſoit ; mais ſon courage ne ſe démentit point. *Je n'aurois guère profité de mes Livres*, diſoit-il, *ſi je ne ſavois pas les perdre.* Il étoit encore ſoutenu par une Philoſophie bien ſupérieure, par la Religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de ſa vie, il fut de temps en temps attaqué de diverſes maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin, il mourut le 4 Janvier 1730, âgé de 77 ans.

On s'appercevoit aiſément dans ſon commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes lectures. Il en ornoit volontiers ſa converſation & ſes lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec graces, conditions néceſſaires & peu obſervées. Un certain ſel qu'il avoit dans l'eſprit l'eût rendu fort propre à la raillerie ; mais il s'eſt toujours défendu courageuſement d'un talent dangereux pour qui le poſsède, injuſte à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plupart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, & principalement de Meſſieurs, Racine & Deſpréaux ; & par cette raiſon il fut choiſi, après la mort de M. Racine, pour être aſſocié à M. Deſpréaux dans le travail ou le deſſein de l'Hiſtoire du feu Roi. Apparemment ſa liaiſon avec ce grand Satyrique lui fit adopter quelques-uns de

ſes jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poëtes lyriques, jugement inſoutenable ſur le Parnaſſe, & recevable ſeulement dans un Tribunal infiniment plus reſpectable, où le Satyrique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé ſon compte. Cependant M. de Valincourt ne ſe laiſſa point emporter à l'exceſſive chaleur que mirent ſes amis dans des diſputes littéraires, qui ont fait aſſez de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refuſoient l'adoration aux Anciens ; il négocia même des réconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu ſeulement des amis dans les Lettres ; il en a eu dans les premières places de l'Etat, non pas ſimplement comme un homme d'eſprit dont la converſation peut délaſſer, mais comme un homme d'un grand ſens à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'eſt jamais fait valoir de ces commerces ſi flatteurs & ſi dangereux pour la vanité : il les cachoit autant qu'il étoit poſſible ; & ce qu'il cachoit encore avec plus de ſoin, c'eſt l'uſage qu'il en a fait toutes les fois que la juſtice ou le mérite ont eu beſoin de ſon crédit.

Il n'étoit point marié, & jouiſſoit d'un revenu conſidérable. Sa famille publie hautement

hautement ſa généroſité pour elle, & ſes bienfaits toujours prévenans : mais elle craindroit d'offenſer ſa vertu, & d'aller contre ſes intentions, ſi elle révéloit ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.

ELOGE
DE MONSIEUR
DU VERNEY.

GUICHARD-JOSEPH DU VERNEY naquit à Feurs en Forez le 5 Août 1648 de Jacques du Verney, Médecin de la même Ville, & d'Antoinette Pittre. Ses Claſſes faites, il étudia en Médecine à Avignon pendant cinq ans, & en partit en 1667 pour venir à Paris, où il ſe ſentoit appelé par ſes talens.

A peine arrivé dans cette grande Ville, il alla chez le fameux Abbé Bourdelot, qui tenoit des Conférences de Gens de Lettres de toutes les eſpèces. Il leur fit une Anatomie du cerveau, & d'autres enſuite chez M. Denys, ſavant Médecin, où l'on s'aſſembloit auſſi. Il démontroit ce qui avoit été découvert par Stenon, Swammerdam, Graaf, & les autres

grands Anatomiſtes ; & il eut bientôt une réputation.

Outre ſes connoiſſances, déja grandes & rares par rapport à ſon âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promptement en vogue, ce fut l'éloquence avec laquelle il parloit ſur ces matières. Cette éloquence n'étoit pas ſeulement de la clarté, de la juſteſſe, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les ſujets dogmatiques ; c'étoit un feu dans les expreſſions, dans les tours, & juſques dans la prononciation, qui auroit preſque ſuffi à un Orateur. Il n'eût pas pu annoncer indifféremment la découverte d'un vaiſſeau, ou un nouvel uſage d'une partie ; ſes yeux en brilloient de joie, & toute ſa perſonne s'animoit. Cette chaleur ou ſe communique aux auditeurs, ou du moins les préſerve d'une langueur involontaire qui auroit pu les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune, & d'une figure aſſez agréable. Ces petites circonſtances n'auront lieu, ſi l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de Dames, qui furent elles-mêmes curieuſes de l'entendre.

A meſure qu'il parvenoit à être plus à la mode, il y mettoit l'Anatomie, qui, renfermée juſques-là dans les Ecoles de Médecine, ou à Saint-Côme, oſa ſe

produire dans le beau monde, présentée de sa main.

Je me souviens d'avoir vu des gens de ce monde-là qui portoient sur eux des pièces sèches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies, sur-tout celles qui appartenoient aux sujets les plus intéressans. Les Sciences ne demandent pas à conquérir l'Univers ; elles ne le peuvent ni ne le doivent : elles sont à leur plus haut point de gloire, quand ceux qui ne s'y attachent pas, les connoissent assez pour en sentir le prix & l'importance.

Il entra en 1676 dans l'Académie, qui ne comptoit encore que dix années depuis son établissement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avoit faite de Messieurs Gayent & Pecquet, tous deux habiles Anatomistes, mais le dernier plus fameux par la découverte du réservoir du chyle, & du canal thorachique. Du caractère dont étoit M. du Verney, il n'avoit pas besoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il se mit à travailler à l'Histoire naturelle des animaux, qui faisoit alors une partie des occupations de l'Académie, & il tient beaucoup de place dans l'Histoire latine de M. du Hamel.

Quand ceux qui étoient chargés de

l'éducation de M. le Dauphin, aïeul du Roi, ſongèrent à lui donner des connoiſſances de Phyſique, on fit l'honneur à l'Académie de tirer de ſon Corps ceux qui auroient cette fonction; & ce furent M. Roëmer pour les expériences générales, & M. du Verney pour l'Anatomie. Celui-ci préparoit les parties à Paris, & les tranſportoit à Saint-Germain ou à Verſailles. Là, il trouvoit un Auditoire redoutable; le Dauphin environné de M. le Duc de Montauſier, de M. l'Evêque de Meaux, de M. Huet, depuis Evêque d'Avranches, de M. de Cordemoy, qui tous, en ne comptant pour rien les titres, quoiqu'ils faſſent toujours leur impreſſion, étoient fort ſavans, & fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les démonſtrations d'Anatomie réuſſirent ſi bien auprès du jeune Prince, qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chaſſe, ſi on les lui pouvoit continuer après ſon dîner.

Ce qui avoit été fait chez lui, ſe recommençoit chez M. de Meaux avec plus d'étendue & de détail. Il s'y aſſembloit de nouveaux auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuſe, le P. de la Chaiſe, M. Dodart, tous ceux que leur goût y attiroit, & qui ſe ſentoient dignes d'y paroître. M. du Verney fut de cette ſorte

pendant près d'un an l'Anatomiſte des Courtiſans, connu de tous, & preſque ami de ceux qui avoient le plus de mérite. Ses ſuccès de Paris l'avoient porté à la Cour, & il en revint à Paris avec ce je ne ſais quoi de plus brillant que donnent les ſuccès de la Cour.

Les fatigues de ſon métier, très-pénible par lui-même, & plus pénible pour lui que pour tout autre, lui causèrent un mal de poitrine ſi violent, qu'on lui crut un ulcère au poumon. Il en revint cependant, bien réſolu à ſe ménager davantage à l'avenir. Mais comment exécuter cette réſolution ? Comment réſiſter à mille choſes qui s'offroient, & qui forçoient ſes regards & ſes recherches à ſe tourner de leur côté ? Comment leur refuſer ſes nuits, même après les jours entiers ? Souvent l'Anatomie ne ſouffre pas de délais : mais quand elle en eût ſouffert, en pouvoit-il prendre ?

En 1679, il fut nommé Profeſſeur d'Anatomie au Jardin Royal, & il alla en Baſſe-Bretagne pour y faire des diſſections de poiſſons, envoyé dans cette vue avec M. de la Hire, qui devoit avoir d'autres occupations. Ils furent envoyés tous deux l'année ſuivante ſur la côte de Bayonne pour les mêmes deſſeins. Il entra dans une Anatomie toute nouvelle ;

mais il ne put qu'ébaucher la matière, & depuis son retour la seule structure des ouïes de la carpe lui coûta plus de temps que tous les poissons qu'il avoit étudiés dans ses deux voyages.

Il mit les exercices anatomiques du Jardin Royal sur un pied où ils n'avoient pas encore été. On vit avec étonnement la foule d'Ecoliers qui s'y rendoient, & on compta en une année jusqu'à 140 Etrangers. Plusieurs d'entr'eux, retournés dans leur Pays, ont été de grands Médecins, de grands Chirurgiens, & ils ont semé dans toute l'Europe le nom & les louanges de leur Maître. Sans doute ils ont souvent fait valoir son autorité, & se sont servis du fameux *il l'a dit*. Nous avons rapporté dans l'Eloge de M. Lemery (*a*), qu'il faisoit ici en même temps des cours de Chymie avec le même éclat. Une Nation qui auroit pris sur les autres une certaine supériorité dans les Sciences, s'appercevroit bientôt que cette gloire ne seroit pas stérile, & qu'il lui en reviendroit des avantages aussi réels que d'une marchandise nécessaire & précieuse, dont elle feroit seule le commerce.

Il publia en 1683 son *Traité de l'Organe de l'Ouïe*, qui fut traduit en latin

(*a*) Voyez l'Hist. de 1715, p. 74 & 75.

dès l'année ſuivante, & imprimé à Nuremberg. Cette traduction a été inſérée dans la Bibliothèque anatomique de Manget. On ſera ſurpris que ce ſoit-là le ſeul qu'ait donné M. du Verney, vu le long temps qu'il a vécu depuis : mais quand on le connoîtra bien, on ſera ſurpris au contraire qu'il l'ait donné. Jamais il ne ſe contentoit pleinement ſur un ſujet, & ceux qui ont quelque idée de la Nature le lui pardonneront. Il faiſoit d'une partie qu'il examinoit, toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer : pour la voir de tous les ſens, il employoit toutes les injections ; & cela demande déja un temps infini, ne fût-ce qu'en tentatives inutiles. Mais il arrivoit ce qui arrive preſque toujours, des diſcuſſions pouſſées dans un grand détail ; elles ne lèvent guère une difficulté ſans en faire naître une autre : cette nouvelle difficulté qu'on veut ſuivre, produit auſſi ſa difficulté incidente, & on ſe trouve engagé dans un labyrinthe. De plus, un premier travail qui auroit voulu être continué, eſt interrompu par un autre, que quelques circonſtances, ou, ſi l'on veut, la ſimple curioſité, rendent indiſpenſable. Une connoiſſance acquiſe comme par haſard, aura une eſpèce d'effet rétroactif, qui détruira ou modifiera beaucoup des con-

noissances précédentes qu'on croyoit absolument sûres. Ajoutez à ce fonds d'embarras que produit la nature de l'Anatomie, une peur de se méprendre, une frayeur des jugemens du Public, qui ne peut guère être excessive, & l'on concevra sans peine qu'un très-habile Anatomiste peut n'avoir pas imprimé. Il faut pourtant avouer qu'un trop grand amour de la perfection, ou une trop grande délicatesse de gloire, feront perdre au Public une infinité de vues & d'idées, qui, pour être d'une certaine utilité, n'auroient pas eu besoin d'une entière certitude, ou d'une précision parfaite.

M. du Verney fut assez long-temps le seul Anatomiste de l'Académie, & ce ne fut qu'en 1684 qu'on lui joignit M. Mery (*a*). Ils n'avoient rien de commun qu'une extrême passion pour la même Science, & beaucoup de capacité; du reste presqu'entièrement opposés, sur-tout à l'égard des talens extérieurs. Si l'on pouvoit quelquefois craindre que par le don de la parole M. du Verney n'eût la facilité de tourner les faits selon ses idées, on étoit sûr que M. Mery ne pouvoit que se renfermer dans une sévère exactitude des faits, & que l'un eût tenu en

(*a*) Voyez l'Hist. de 1712, p. 130.

respect

reſpect l'éloquence de l'autre. Le grand avantage des Compagnies réſulte de cet équilibre des caractères. On remarqua que M. du Verney prit un nouveau feu par cette eſpèce de rivalité. Elle n'éclata jamais davantage que dans la fameuſe queſtion de la circulation du ſang du fœtus dont nous avons tant parlé. Elle le conduiſit à examiner d'autres ſujets qui pouvoient y avoir rapport, la circulation dans les amphibies, tels que la grenouille; car le fœtus, qui vit d'abord ſans reſpirer l'air, & enſuite en le reſpirant, eſt une eſpèce d'amphibie. Ceux-là le conduiſoient à d'autres animaux approchans, ſans être amphibies, comme le crapaud; & enfin aux inſectes, qui font un genre à part, & offrent un ſpectacle tout nouveau.

Auſſi excelloit-il dans l'Anatomie comparée, qui eſt l'Anatomie priſe le plus en grand qu'il ſoit poſſible, & dans une étendue où peu de gens la peuvent embraſſer. Il eſt vrai que pour nous & pour nos beſoins, la ſtructure du corps humain paroîtroit ſuffire; mais on le connoît mieux quand on connoît auſſi toutes les autres machines faites à-peu-près ſur le même deſſin. Après celles-là il s'en préſente d'autres d'un deſſin fort différent : il y aura moins d'utilité à les étudier à cauſe de la

grande différence ; mais par cette raiſon-là même la curioſité ſera plus piquée, & la curioſité n'a-t-elle pas ſes beſoins ?

Dans les premiers temps de ſes exercices du Jardin Royal, il faiſoit & les démonſtrations des parties qu'il avoit préparées, & les diſcours qui expliquoient les uſages, les maladies, les cures, & réſolvoient les difficultés. Mais ſa foibleſſe de poitrine, qui ſe faiſoit toujours ſentir, ne lui permit pas de conſerver les deux fonctions à la fois. Un habile Chirurgien, choiſi par lui, faiſoit ſous lui les démonſtrations, & il ne lui reſtoit plus que les diſcours, dans leſquels il avoit de la peine à ſe renfermer. C'eſt lui qui a le premier enſeigné en ce lieu-là l'Oſtéologie & les maladies des os.

De ſon Cabinet, où il avoit étudié des cadavres ou des ſquelettes, il alloit dans les Hôpitaux de Paris, où il étudioit ceux dont les maux avoient rapport à l'Anatomie. Si la machine du corps diſſéquée & démontrée préſente encore tant d'énigmes très-difficiles & très-obſcures, à plus forte raiſon la machine vivante, où tout eſt ſans comparaiſon moins expoſé à la vue, plus enveloppé, plus équivoque. C'étoit-là qu'il appliquoit ſa théorie aux faits, & qu'il apprenoit même ce que la ſeule théorie ne lui eût pas appris. En même

temps il étoit d'un grand ſecours, & aux malades, & à ceux qui en étoient chargés. Quoiqu'il fût Docteur en Médecine, il évitoit de s'engager dans aucune pratique de Médecine ordinaire, quelque honorable, quelque utile qu'elle pût être: il prévoyoit qu'un cas rare de Chirurgie, une opération ſingulière, lui auroit cauſé une diſtraction indiſpenſable; & il s'acquittoit aſſez envers le Public de ſon devoir de Médecin, non-ſeulement par les inſtructions générales qu'il donnoit ſur toute l'Anatomie, mais par l'utilité dont il étoit dans les occaſions particulières.

Loin d'avoir rien à ſe reprocher ſur cet article, il ne ſe reprochoit que d'être trop occupé de ſa profeſſion. Il craignoit que la Religion, dont il avoit un ſentiment très-vif, ne lui permît pas un ſi violent attachement, qui s'emparoit de toutes ſes penſées & de tout ſon temps. L'Auteur de la Nature, qu'il admiroit & révéroit ſans ceſſe dans ſes ouvrages ſi bien connus de lui, ne lui paroiſſoit pas ſuffiſamment honoré par ce culte ſavant, toujours cependant accompagné du culte ordinaire le plus régulier. L'âge qui s'avançoit, les infirmités qui augmentoient, contribuoient peut-être à ce ſcrupule, ſans lui donner pourtant le pouvoir de s'y livrer entièrement.

Les mêmes raiſons l'empêchèrent pendant pluſieurs années de paroître à l'Académie. Il demanda à être Vétéran, & ſa place fut remplie par M. Petit, Docteur en Médecine. Il paroiſſoit avoir oublié l'Académie, lorſque tout-d'un-coup il ſe réveilla à l'occaſion de la réimpreſſion de l'Hiſtoire naturelle des animaux, à laquelle il avoit eu anciennement beaucoup de part. Il reprit à 80 ans des forces, de la jeuneſſe, pour revenir dans nos Aſſemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avoit connue, & qu'on n'attendoit plus. Une grande paſſion eſt une eſpèce d'ame immortelle à ſa manière, & preſque indépendante des organes.

Il ne perdoit aucun des intervalles que lui laiſſoient des ſouffrances qui redoubloient toujours, & qui le mirent pluſieurs fois au bord du tombeau. Il revoyoit avec M. Vinſlow ſon Traité de l'oreille, dont il vouloit donner une ſeconde édition, qui ſe ſeroit bien ſentie des acquiſitions poſtérieures. Il avoit entrepris un Ouvrage ſur les inſectes, qui l'obligeoit à des ſoins très-pénibles. Malgré ſon grand âge, par exemple, il paſſoit des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin, couché ſur le ventre, ſans oſer faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des

limaçons, qui ſemblent en vouloir faire un ſecret impénétrable. Sa ſanté en ſouffroit, mais il auroit encore plus ſouffert de rien négliger. Il mourut le 10 Septembre 1730 âgé de 82 ans.

Il étoit en commerce avec les plus grands Anatomiſtes de ſon temps, Malpighi, Ruyſch, Pitcarne, Bidloo, Boerhaave. J'ai vu les Lettres qu'il en avoit reçues; & je ne puis m'empêcher d'en traduire ici une de Pitcarne, écrite en latin, datée de l'an 1712, à cauſe de ſon caractère ſingulier.

Très-illuſtre du Verney, voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, & qui te rend graces de ces Diſcours divins qu'il a entendus de toi à Paris il y a 30 ans. Je te recommande Thomſon mon ami, & Ecoſſois. Je t'enverrai bientôt mes diſſertations où je réſoudrai ce Problême : Une maladie étant donnée, trouver le remède. *A Edimbourg, &c.* Celui qui s'élevoit à de pareils Problêmes, & dont effectivement le nom eſt devenu ſi célèbre, ſe faiſoit honneur de ſe reconnoître pour Diſciple de M. du Verney. On voit de plus par des Lettres de 1698, que lui qui auroit pu inſtruire parfaitement dans l'Anatomie un frère qu'il avoit, il l'envoyoit d'Angleterre à Paris, pour y étudier ſous le plus grand Maître.

En général, il paroît par toutes ces Lettres, que la réputation de M. du Verney étoit très-brillante chez les Etrangers, non-seulement par la haute idée qu'ils remportoient de sa capacité, mais par la reconnoissance qu'ils lui devoient de ses manières obligeantes, de l'intérêt qu'il prenoit à leurs progrès, de l'affection dont il animoit ses leçons. Ceux qui lui adressoient de nouveaux Disciples, ne lui demandoient pour eux que ce qu'ils avoient éprouvé eux-mêmes. Ils disent tous que son Traité de l'ouïe leur a donné une envie extrême de voir les Traités des quatre autres sens qu'il avoit promis dans celui-là. Ils l'exhortent souvent à faire part à tout le Public de ses richesses, qu'il ne peut plus tenir cachées après les avoir laissé appercevoir dans ses discours du Jardin Royal. Ils le menacent du péril de se les voir enlever par des gens peu scrupuleux, & on lui cite même un exemple où l'on croit le cas déja arrivé; mais il a toujours été ou peu sensible à ce malheur, ou trop irrésolu à force de savoir.

On lui donne assez souvent dans ces Lettres une première place entre tous les Anatomistes. Il est vrai que dans ce qu'on écrit à un homme illustre, il y entre d'ordinaire du compliment : on peut mettre à un haut rang celui qui n'est pas à un

rang fort haut; mais on n'oſe pas mettre au premier rang celui qui n'y eſt pas : la louange eſt trop déterminée, & on ne pourroit ſauver l'honneur de ſon jugement.

Il eſt du devoir de l'Académie de publier un bienfait qu'elle a reçu de lui. Il lui a légué par ſon teſtament toutes ſes préparations anatomiques, qui ſont & en grand nombre, & de la perfection qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les ſquelettes d'animaux rares, que la Compagnie a depuis long-temps dans une ſalle du Jardin Royal, compoſera un grand cabinet d'Anatomie, moins eſtimable encore par la curioſité que par l'utilité dont il ſera dans les recherches de ce genre.

ELOGE
DE M. LE COMTE
MARSIGLI.

LOUIS-FERDINAND MARSIGLI naquit à Bologne le 10 Juillet 1658 du Comte Charles-François Marſigli, iſſu d'une ancienne Maiſon Patricienne de Bologne, & de la Comteſſe Marguerite

Cicolani. Il fut élevé par ſes parens ſelon qu'il convenoit à ſa naiſſance ; mais il ſe donna à lui-même, quant aux Lettres, une éducation bien ſupérieure à celle que ſa naiſſance demandoit. Il alla dès ſa première jeuneſſe chercher tous les plus illuſtres Savans d'Italie ; il apprit les Mathématiques de Geminiano Montanari & d'Alphonſe Borelli, l'Anatomie de Marcel Malpighi, l'Hiſtoire naturelle des obſervations que ſon génie lui fourniſſoit dans ſes voyages.

Mais ils euſſent été trop bornés, s'ils ſe fuſſent renfermés dans l'Italie. Il alla à Conſtantinople en 1679 avec le Bayle que Veniſe y envoyoit. Comme il ſe deſtinoit à la guerre, il s'informa, mais avec toute l'adreſſe & les précautions néceſſaires, de l'état des forces Ottomanes, & en même temps il examina en Philoſophe le Boſphore de Thrace & ſes fameux courans. Il écrivit ſur l'un & l'autre de ces deux ſujets. Le Traité du Boſphore parut à Rome en 1681, dédié à la Reine Chriſtine de Suède, & c'eſt le premier qu'on ait de lui. L'autre, intitulé : *Del incremento, e decremento dell' Imperio Ottomano*, doit paroître préſentement imprimé à Amſterdam avec une traduction françoiſe.

Il revint de Conſtantinople dès l'an

1680, & peu de temps après, lorſque les Turcs menaçoient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ſes ſervices à l'Empereur Léopold, qui les accepta. Il lui fut aiſé de prouver combien il étoit au-deſſus d'un ſimple Soldat, par ſon intelligence dans les fortifications & dans toute la ſcience de la guerre. Il fit, avec une grande approbation des Généraux, des lignes & des travaux ſur le Rab, pour arrêter les Turcs; & il en fut récompenſé par une Compagnie d'Infanterie en 1683, quand les Ennemis parurent pour paſſer cette rivière. Ce fut-là qu'après une action aſſez vive, il tomba bleſſé & preſque mourant entre les mains des Tartares, le 2 Juillet, jour de la Viſitation. Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous ajoutons le nom de cette Fête à la date du jour. Il a fait de ſa captivité une relation, où il a bien ſenti que l'art n'étoit point néceſſaire pour la rendre touchante. Le ſabre toujours levé ſur ſa tête, la mort toujours préſente à ſes yeux, des traitemens plus que barbares, qui étoient une mort de tous les momens, feront frémir les plus impitoyables; & l'on aura ſeulement de la peine à concevoir comment ſa jeuneſſe, ſa bonne conſtitution, ſon courage, la réſignation la plus chrétienne, ont pu réſiſter à une ſi affreuſe ſituation. Il

ſe crut heureux d'être acheté par deux Turcs, frères & très-pauvres, avec qui il ſouffrit encore beaucoup, mais plus par leur misère que par leur cruauté; il comptoit qu'ils lui avoient ſauvé la vie. Ces Maîtres, ſi doux, le faiſoient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane; & un troiſième Turc, qui vivoit avec eux, étoit chargé de ce ſoin.

Enfin, car nous ſupprimons beaucoup de détails, quoiqu'intéreſſans, il trouva moyen de donner de ſes nouvelles en Italie, & de ſe faire racheter; & le jour de ſa liberté fut le 25 Mars 1684, jour de l'Annonciation. Ses réflexions ſur ces deux dates de ſa captivité & de ſa délivrance, ſont la plus remarquable partie de ſon Eloge, puiſqu'elles découvrent en lui un grand fonds de piété. Il conçut, & ce ſont ici ſes paroles, que dans deux jours, où l'auguſte Protectrice des Fidèles eſt particulièrement honorée, elle lui avoit obtenu deux graces du Ciel : l'une conſiſtoit à le punir ſalutairement de ſes fautes paſſées, l'autre à faire ceſſer la punition.

Remis en liberté, il alla à Bologne ſe montrer à ſes Concitoyens, qui avoient pleuré ſa mort, & qui verſèrent d'autres larmes en le revoyant; & après avoir joui

de toutes les douceurs d'une pareille ſituation, il retourna à Vienne ſe préſenter à l'Empereur, & reprendre ſes emplois militaires. Il fut chargé de fortifier Strigonie & quelques autres places, & d'ordonner les travaux néceſſaires pour le Siège de Bude que méditoient les Impériaux. Il eut part à la conſtruction d'un Pont ſur le Danube ; ce qui lui donna occaſion d'obſerver les ruines d'un ancien Pont de Trajan ſur ce même fleuve. Il fut fait Colonel en 1689.

En cette même année, l'Empereur l'envoya deux fois à Rome, pour faire part aux Papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands ſuccès des Armées chrétiennes, & des projets formés pour la ſuite.

Lorſqu'après une longue guerre, funeſte aux Chrétiens mêmes qui en remportoient l'avantage, l'Empereur & la République de Veniſe d'une part, & de l'autre la Porte, vinrent à ſonger à la paix, & qu'il fut queſtion d'établir les limites entre les Etats de ces trois Puiſſances, le Comte Marſigli fut employé par l'Empereur dans une affaire ſi importante, & comme un homme de guerre qui connoiſſoit ce qui fait une bonne frontière, & comme un Savant bien inſtruit des anciennes poſſeſſions, & comme un habile Negociateur

qui sauroit faire valoir des droits. Se trouvant sur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut à quelque distance de-là une montagne, au pied de laquelle habitoient les deux Turcs dont il avoit été Esclave. Il fit demander dans le Pays Turc s'ils vivoient encore, & heureusement pour lui ils se retrouvèrent. Il eut le plaisir de se faire voir à eux environné de troupes qui lui obéissoient ou le respectoient, & le plaisir encore plus sensible de soulager leur extrême misère, & de les combler de présens. Il crut leur devoir encore sa rançon, parce que l'argent qu'ils en avoient reçu leur avoit été enlevé par le Commandant Turc, sous ce prétexte extravagant, que leur Esclave étoit un fils ou un proche parent du Roi de Pologne, qu'ils auroient dû envoyer au Grand-Seigneur. Il fit encore plus pour eux, persuadé presque que c'étoient des libérateurs généreux, qui pour son seul intérêt l'avoient tiré des mains des Tartares. L'emploi qu'il avoit pour régler les limites le mettant à portée d'écrire au Grand-Visir, il lui demanda pour l'un de ces deux Turcs un Timariot, Bénéfice militaire, & en obtint un beaucoup plus considérable que celui qu'il demandoit. Sa générosité fut sentie par ce Visir, comme

on auroit pu ſouhaiter qu'elle le fût par le premier Miniſtre de la Nation la plus polie & la plus exercée à la vertu.

Les différentes opérations d'une guerre très-vive, ſuivies de toutes celles qui furent néceſſaires pour un réglement de limites, devoient ſuffire pour occuper un homme tout entier. Cependant au milieu de tant de tumulte, d'agitation, de fatigues, de périls, M. Marſigli fit preſque tout ce qu'auroit pu faire un Savant qui auroit voyagé tranquillement pour acquérir des connoiſſances. Les armes à la main, il levoit des plans, déterminoit des poſitions par les méthodes aſtronomiques, meſuroit la vîteſſe des rivières, étudioit les foſſiles de chaque Pays, les mines, les métaux, les oiſeaux, les poiſſons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui ſait où il les faut porter. Il alloit juſqu'à faire des épreuves chymiques & des anatomies. Le temps bien ménagé eſt beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne ſavent guère que le perdre. Le métier de la guerre a des vuides fréquens, & quelquefois conſidérables, abandonnés ou à une oiſiveté entière, ou à des plaiſirs qu'on ſe rend témoignage d'avoir bien mérités. Ces vuides n'en étoient point pour le Comte Marſigli; il les donnoit à un autre métier

preſque auſſi noble, à celui de Philoſophe & d'Obſervateur ; il les rempliſſoit comme auroit fait Xenophon. Il amaſſa un grand recueil, non-ſeulement d'écrits, de plans, de cartes, mais encore de curioſités d'Hiſtoire naturelle.

La ſucceſſion d'Eſpagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embraſa l'Europe, l'importante place de Briſac ſe rendit par capitulation à feu M. le Duc de Bourgogne le 6 Septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & ſous lui M. Marſigli, parvenu alors au grade de Général de bataille. L'Empereur, perſuadé que Briſac avoit été en état de ſe défendre, & qu'une ſi prompte capitulation s'étoit faite contre les règles, nomma des Juges pour connoître de cette grande affaire. Ils prononcèrent le 4 Février 1704 une Sentence, par laquelle le Comte d'Arco étoit condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le 18 du même mois ; & le Comte Marſigli à *être dépoſé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée.* Un coup ſi terrible lui dut faire regretter l'eſclavage chez les Tartares.

Il eſt preſque impoſſible que de pareils coups faſſent la même impreſſion ſur le coupable & ſur l'innocent : l'un eſt ter-

raſſé, malgré lui-même, par le témoignage de ſa conſcience; l'autre en eſt ſoutenu & relevé. Il alla à Vienne pour ſe jetter aux pieds de l'Empereur, & lui demander la réviſion du procès; mais il ne put en huit mois approcher de S. M. I., grace en effet très-difficile à obtenir du Prince le plus juſte, à cauſe des conſéquences ou dangereuſes, ou tout au moins déſagréables. Il eut donc recours au Public, & remplit l'Europe d'un grand Mémoire imprimé pour ſa juſtification. Par bonheur pour lui, un Anonyme, & ce ne fut qu'un Anonyme, y répondit; ce qui lui donna lieu de lever juſqu'aux moindres ſcrupules que ſon apologie auroit pu laiſſer. Le fond en eſt que long-temps avant le ſiège de Briſac, il avoit repréſenté très-inſtamment que la place ne pourroit ſe défendre, & il le fait voir par les états de la garniſon, des munitions de guerre, &c., pièces dont on ne lui a pas conteſté la vérité. On lui avoit refuſé, ſous prétexte d'autres beſoins, tout ce qu'il avoit demandé de plus néceſſaire & de plus indiſpenſable. Il n'étoit point le Commandant, & il n'avoit fait que ſe ranger à l'avis entièrement unanime du Conſeil de guerre. Mais cette grande briéveté, à laquelle nous ſommes obligés de réduire ſes raiſons, lui fait tort; & il vaut mieux

nous contenter de dire que le Public, qui ſait ſi bien faire entendre ſon jugement ſans le prononcer en forme, ne ſouſcrivit pas à celui des Commiſſaires Impériaux. Les Puiſſances mêmes alliées de l'Empereur, intéreſſées par conſéquent à la conſervation de Briſac, reconnurent l'innocence du Comte Marſigli, & la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des écrits qui furent publiés. Parmi tous ces ſuffrages favorables nous en avons encore un à compter, qui n'eſt à la vérité que celui d'un Particulier; mais ce Particulier eſt M. le Maréchal de Vauban, dont l'autorité auroit pu être oppoſée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caton à celle des Dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avoit voulu au commencement d'une grande guerre donner un exemple effrayant de ſévérité, dont on prévoyoit les beſoins dans beaucoup d'autres occaſions pareilles. La morale des Etats ſe réſout pour de ſi grands intérêts à haſarder le ſacrifice de quelques Particuliers.

M. Marſigli envoya toutes ſes pièces juſtificatives à l'Académie, comme à un Corps dont il ne vouloit pas perdre l'eſtime; & il eſt remarquable dans la Lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en peu

peu de mots de sa malheureuse situation, il ne pense plus qu'à des projets d'Ouvrages, & les expose assez au long, principalement l'idée qu'il avoit d'établir le véritable cours de la ligne des montagnes, qui commence à la Mer Noire, va parallèlement au Danube jusqu'au Mont Saint-Gotard, & continue jusqu'à la Méditerranée.

Dans l'impression de ses Apologies, il met pour vignette une espèce de devise singulière qui a rapport à son aventure. C'est une M, première lettre de son nom, qui porte de part & d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots : *Fractus integro.* Eût-il imaginé, eût-il publié cette représentation affligeante, s'il se fût cru flétri ? & n'eût-il pas cru l'être, si la voix publique ne l'eût pleinement rassuré ?

Il chercha sa consolation dans les Sciences, dont il s'étoit heureusement ménagé le secours, sans prévoir qu'il lui dût être un jour si nécessaire. Ce qui n'avoit été pour lui qu'un lieu de plaisance devint un asyle. Il conserva la pratique d'étudier par les voyages, dont il avoit contracté l'habitude, & c'est réellement la meilleure pour l'Histoire naturelle, qui étoit son grand objet. Il alla en Suisse, où la Nature se présente sous un aspect si différent de tous

les autres ; & ce Pays l'intéreſſoit particuliè-rement, parce qu'il vouloit faire un Traité de la ſtructure organique de la terre, & que les montagnes ſont peut-être des eſ-pèces d'os de ce grand corps. Il vint en-ſuite à Paris, où il ne trouva pas moins de quoi exercer ſa curioſité, quoique d'une manière différente. De-là il parcourut la France, & s'arrêta à Marſeille pour étudier la mer.

Etant un jour ſur le Port, il reconnut un Galérien Turc pour être celui qui l'at-tachoit toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux, frappé d'un effroi mortel, ſe jetta à ſes pieds pour im-plorer ſa miſéricorde, qui ne devoit con-ſiſter qu'à ne pas ajouter de nouvelles ri-gueurs à ſa misère préſente. M. Marſigli écrivit à M. le Comte de Pontchartrain pour le prier de demander au Roi la li-berté de ce Turc, & elle fut accordée. On le renvoya à Alger, d'où il manda à ſon Libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les Eſclaves chrétiens. Il ſemble que la for-tune imitât un Auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévues & ſingulières en faveur des vertus de ſon Héros.

Le Comte Marſigli fut rappelé de Mar-ſeille en 1709 par les ordres du Pape

Clément XI, qui dans les conjonctures d'alors crut avoir besoin de Troupes, & lui en donna le commandement, tant l'affaire de Brisac lui avoit laissé une réputation entière, car la valeur & la capacité les plus réelles n'auroient pas suffi; il faut toujours dans de semblables choix compter avec l'opinion des hommes. Quand ce commandement fut fini par le changement des conjonctures, le Pape voulut retenir M. Marsigli auprès de lui par l'offre des emplois militaires les plus importans dont il disposât; & même, pour n'épargner aucun moyen, par l'offre de la Prélature qui auroit pu le relever si glorieusement, & le porter à un rang si haut: mais il refusa tout pour aller reprendre en Provence les délicieuses recherches qu'il y avoit commencées. Il en envoya à l'Académie en 1710 une assez ample relation dont nous avons rendu compte (*a*), & la belle découverte des fleurs du Corail y est comprise. Cet Ouvrage a été imprimé à Amsterdam en 1715 sous le titre d'*Histoire Physique de la Mer*. Des affaires domestiques le rappelèrent à Bologne, & là il commença l'exécution d'un dessein qu'il méditoit depuis long-temps, digne

(*a*) Voyez l'Hist. de 1710, p. 23, 48 & 69.

d'un homme accoutumé au grand pendant tout le cours de sa vie.

Entre toutes les Villes d'Italie, Bologne est célèbre par rapport aux Sciences & aux Arts. Elle a une ancienne Université pareille aux autres de l'Europe, une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, nommée *Clémentine*, parce qu'elle a été établie par Clément XI; enfin, une Académie des Sciences, qui s'appelle l'Académie des *Inquiets*, nom assez convenable aux Philosophes modernes, qui n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent & chercheront toujours. Le Comte Marsigli voulut encore orner de ce côté-là sa Patrie, quoique déja si ornée. Il avoit un fonds très-riche de toutes les différentes pièces qui peuvent servir à l'Histoire naturelle, d'instrumens nécessaires aux observations astronomiques ou aux expériences de Chymie, de plans pour les fortifications, de modèles de machines, d'Antiquités, d'armes étrangères, &c.; le tout non-seulement acquis à grands frais, mais transporté encore à plus grands frais de différens lieux éloignés jusqu'à Bologne: & il en fit une donation au Sénat de cette Ville par un acte authentique du 11 Janvier 1712, en formant un Corps qui eût la garde de tous les fonds donnés, & qui

en fît à l'avantage du Public l'uſage réglé par les conditions du contrat. Il nomma ce Corps l'*Inſtitut des Sciences & des Arts de Bologne.* Sans doute il eut des difficultés à vaincre de la part des Compagnies plus anciennes, différens intérêts à concilier enſemble, des caprices même à eſſuyer ; mais il n'en reſte plus de traces, & c'eſt autant de perdu pour ſa gloire, à moins qu'on ne lui tienne compte de ce qu'il n'en reſte plus de traces. Il ſubordonna ſon Inſtitut à l'Univerſité, & le lia aux deux Académies. De cette nouvelle diſpoſition faite avec toute l'habileté requiſe, & tous les ménagemens néceſſaires, il en réſulte certainement que la Phyſique & les Mathématiques ont aujourd'hui dans Bologne des ſecours & des avantages conſidérables qu'elles n'y avoient jamais eus, & dont le fruit doit ſe communiquer par une heureuſe contagion.

Le Sénat donna à l'Inſtitut un Palais tel que le demandoient les grands fonds reçus de M. Marſigli, qu'il falloit diſtribuer en différens appartemens, ſelon les Sciences.

Dans ce Palais habitent ſix Profeſſeurs, chacun dans le quartier de la Science qui lui appartient. On croit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée, le ſonge d'un Savant réaliſé. Il ſera facile

de juger qu'on n'a pas oublié un Obſervatoire. Il eſt occupé par M. Euſtachio Manfredi, Aſtronome de l'Inſtitut, ſi ce n'eſt pas lui faire tort que de le déſigner par cette ſeule qualité, lui qui allie aux Mathématiques les talens qui leur ſont le plus oppoſés.

L'Inſtitut s'ouvrit en 1714 par une harangue du P. Hercule Corazzi, Religieux Olivetan, Mathématicien de la nouvelle Compagnie. Le Comte Marſigli, qui n'avoit pas voulu permettre que ſon nom parût dans aucun moment public, ne put échapper aux juſtes louanges de l'Orateur. Comment ſéparer le Fondateur d'avec la fondation? Les louanges refuſées ſavent bien revenir avec plus de force, & il eſt peut-être auſſi modeſte de leur laiſſer leur cours naturel, en ne les prenant que pour ce qu'elles valent.

En 1715, l'Académie des Sciences ayant propoſé au Roi, ſelon ſa règle, pour une place vacante d'Aſſocié étranger, deux Sujets, qui furent M. le Duc d'Eſcalonne, Grand d'Eſpagne, & M. Marſigli, le Roi ne voulut point faire de choix entr'eux, & il ordonna que tous deux ſeroient de l'Académie, parce que la première place d'Aſſocié étranger qui vaqueroit ne ſeroit point remplie. N'eût-il pas ſans héſiter donné la préférence à un

homme du mérite & de la dignité du Duc d'Eſcalonne, pour peu qu'il fût reſté de tache au nom de ſon concurrent, & cette tache n'éût-elle pas été de l'eſpèce la plus odieuſe aux yeux de ce grand Prince ? M. Marſigli étoit auſſi de la Société Royale de Londres, & de celle de Montpellier. Ce n'étoit pas un honneur à négliger pour les différentes Académies, que de compter parmi leurs Membres le Fondateur d'une Académie.

Elle l'occupoit toujours, & il ſe livroit volontiers à toutes les idées qui lui venoient ſur ce ſujet, quelques ſoins & quelques dépenſes qu'elles demandaſſent. Il mit ſur pied une Imprimerie, qui devoit être fournie non-ſeulement de caractères Latins & Grecs, mais encore Hébreux & Arabes, & il fit venir de Hollande des Ouvriers habiles pour les fondre. Il eut des raiſons pour ne pas donner ce grand fonds à l'Inſtitut directement, mais aux Pères Dominicains de Bologne, à condition que tous les Ouvrages qui partiroient de l'Inſtitut ſeroient imprimés en rembourſant ſeulement les frais. Il donna à cette Imprimerie le nom d'Imprimerie de Saint Thomas d'Aquin, dont il invoquoit la protection pour cet établiſſement & pour tout l'Inſtitut. Le Protecteur étoit bien choiſi ; car Saint

Thomas, dans un autre siècle & dans d'autres circonstances, étoit Descartes. Nous passons sous silence des Processions, où il vouloit que l'on portât huit bannières, qui auroient représenté les principaux événemens de la vie du Saint, & auxquelles on jugea à propos de substituer la châsse de ses Reliques. La dévotion d'Italie prend assez souvent une forme qui n'est guère de notre goût d'aujourd'hui.

Ce qui en sera certainement davantage, c'est l'établissement qu'il fit d'un tronc dans la Chapelle de l'Institut, pour le rachat des Chrétiens, & principalement de ses Compatriotes esclaves en Turquie. Il n'oublia rien pour animer cette charité; il se souvenoit de ses malheurs utilement pour les autres malheureux. Par le même souvenir il ordonna une Procession solemnelle de l'Institut tous les vingt-cinq ans, le jour de l'Annonciation. Ces fêtes, ces cérémonies fondées sur la piété, pouvoient aussi avoir une politique sensée & légitime; elles lioient l'Institut à la Religion, & en assuroient la durée.

Il manquoit encore à la collection de l'Histoire naturelle, dont l'Institut étoit en possession, quantité de choses des Indes; car ce qui y dominoit c'étoit l'Europe, & il jugea qu'il ne pouvoit avoir promptement ces curiosités qu'en les allant chercher

chercher en Angleterre & en Hollande. Il s'embarqua à Livourne pour Londres, quoique dans un âge déja fort avancé, & il alla de Londres à Amſterdam finir ſes ſavantes emplettes. Là, il donna à imprimer ſon grand Ouvrage du *Cours du Danube*, dont il parut à la Haye en 1726 une édition magnifique en ſix volumes in-folio, & il négocia avec les Libraires un nombre de bons Livres deſtinés à ſon Inſtitut. Quand toutes ſes nouvelles acquiſitions furent raſſemblées dans Bologne, il en fit ſa donation en 1727.

Tout cela fini, tous ſes projets heureuſement terminés, il imita en quelque ſorte Solon, qui après avoir été le Légiſlateur de ſon Pays, & n'ayant plus de bien à lui faire, s'en exila. Il alla en 1728 retrouver ſa retraite de Provence, pour y reprendre ſes recherches de la mer, & ſuivre en liberté ce génie d'obſervation qui le poſſédoit. Mais il eut en 1729 une légère attaque d'apoplexie, & les Médecins le renvoyèrent dans l'air natal. Il ne fit qu'y languir juſqu'au 1er Novembre 1730, qu'une ſeconde attaque l'emporta. Tout Bologne fit parfaitement ſon devoir pour un pareil Citoyen, qui, à l'exemple des anciens Romains, avoit uni en même degré les Lettres & les Armes, & donné tant de preuves d'un amour ſingulier pour ſa Patrie.

ELOGE
DE MONSIEUR
GEOFFROY.

ETIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY naquit à Paris le 13 Février 1672, de Matthieu-François Geoffroy, Marchand Apothicaire, ancien Echevin & ancien Conſul; & de Louiſe de Vaux, fille d'un Chirurgien célèbre en ſon temps. Le biſaïeul paternel de M. Geoffroy avoit été auſſi premier Echevin de Paris, & alors on ne choiſiſſoit que des Bourgeois d'ancienne famille & d'une réputation bien nette, eſpèce de Nobleſſe qui devroit bien valoir celle dont la preuve ne conſiſte que dans les filiations.

Si nous diſions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que quand il fut en Phyſique, il ſe tenoit chez ſon père des Conférences réglées, où M. Caſſini apportoit ſes Planiſphères, le P. Sebaſtien ſes Machines, M. Joblot ſes Pierres d'Aiman; où M. du Verney faiſoit ſes diſſections, & M. Homberg des opérations de Chymie; où ſe rendoient du moins par curioſité pluſieurs autres Savans fameux,

& de jeunes gens qui portoient de beaux noms; qu'enfin, ces Conférences parurent si bien entendues & si utiles, qu'elles furent le modèle & l'époque de l'établissement des expériences de Physique dans les Collèges: sans doute on croiroit qu'il s'agissoit de l'éducation d'un fils de Ministre, destiné pour le moins aux grandes dignités de l'Eglise. Cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinoit qu'à lui succéder dans sa profession. Mais il savoit combien de connoissances demande la Pharmacie embrassée dans toute son étendue; il l'aimoit, & par goût, & parce qu'elle lui réussissoit fort, & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à son fils les moyens de poursuivre avec plus d'avantage la carrière où lui-même auroit vieilli.

Après cette première étude de Physique générale, M. Geoffroy fit des cours particuliers de Botanique, de Chymie & même d'Anatomie, quoique cette Science ne fût pas moins de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement, où l'on est le maître de choisir ses plaisirs. Il tournoit, il travailloit des verres de lunettes, il exécutoit des machines en petit; il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roselli, si connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain.*

En 1692, ſon père l'envoya à Montpellier, pour y apprendre la Pharmacie chez un habile Apothicaire, qui de ſon côté envoya ſon fils à Paris chez M. Geoffroy; échange bien entendu, puiſque l'un & l'autre de ces jeunes gens, en laiſſant dans la maiſon paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours, alloit chercher dans une maiſon étrangère ce qu'il n'eût pas trouvé chez lui.

M. Geoffroy ſuivit les plus habiles Profeſſeurs de la fameuſe Ecole de Montpellier; & il vit preſque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'eſt toujours accru depuis, & qui par lui-même, & ſans nul ſecours étranger, s'eſt élevé à la première place. Avant que de revenir à Paris, M. Geoffroy voyagea dans les Provinces méridionales du Royaume, & alla voir les Ports de l'Océan; car il embraſſoit auſſi ce qui n'étoit que de pure curioſité. Il en eût été peut-être bien puni à Saint-Malo, où il ſe trouva enfermé en 1693, dans le temps du bombardement des Anglois, ſi la terrible machine infernale, qui menaçoit d'abîmer tout, n'eût manqué ſon effet. M. le Comte de Tallard, depuis Duc, Pair & Maréchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambaſſade extraordinaire d'Angleterre, il choiſit M. Geoffroy, qui

n'étoit point Médecin, pour avoir ſoin de ſa ſanté ; & il ne crut point que cette confiance, donnée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. M. Geoffroy, qui ſavoit voyager, ne manqua pas de profiter du ſéjour de Londres ; il gagna l'amitié de la plupart des Illuſtres d'un Pays qui en produit tant, & principalement celle de M. le Chevalier Sloane ; & en moins de ſix mois il devint leur Confrère par une place qu'ils lui donnèrent dans la Société Royale.

De-là, il paſſa en Hollande, où il vit d'autres Savans, fit d'autres obſervations, acquit de nouvelles connoiſſances. Il ſe préſenta encore à lui l'occaſion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de ſon Médecin, ſelon le langage de M. Geoffroy, & en qualité d'ami, ſelon le langage de cet Abbé ; car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit l'Hiſtoire Naturelle, & la matière médicinale ; & il étoit d'autant plus obligé à porter ſes vues de ce côté-là, que ſon père avoit deſſein de lui laiſſer ſa place & ſon établiſſement. Dès 1693 il avoit ſubi l'examen pour la Pharmacie, & fait ſon chef-d'œuvre : cependant ce n'étoit

point là le fond de ſon intention ; il vouloit être Médecin, & n'oſoit le déclarer. Il faiſoit des études équivoques qui convenoient également au plan de ſon père & au ſien : telle étoit la matière médicinale, qu'un habile Apothicaire ne ſauroit trop connoître, & que ſouvent un habile Médecin ne connoît pas aſſez.

Enfin, quand le temps fut venu de ne pouvoir plus ſoutenir la diſſimulation, & de prendre un parti déciſif, il ſe déclara, & le père ſe rendit. Il avoit deſtiné à la Médecine ſon ſecond fils, qui eſt aujourd'hui l'un des Chymiſtes de cette Académie : celui-là prit la Pharmacie au lieu de ſon aîné. Cette légère tranſpoſition dut être aſſez indifférente au père : mais enfin ce n'étoit pas là ſon premier projet ; & il apprit combien la Nature, qu'il n'avoit pas aſſez conſultée ſur ſes enfans, eſt jalouſe de ſes droits.

M. Geoffroy ſe mit donc ſur les bancs de Médecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Sa première Thèſe fut extrêmement retardée, parce que M. Fagon, premier Médecin, qui devoit y préſider, & qui avoit coutume de commettre pour la Préſidence, voulut préſider en perſonne, honneur qui ſe fit acheter par des délais. M. Geoffroy, qui avoit fait ſa Thèſe lui-même, quoique, ſelon l'uſage établi,

elle dût être l'ouvrage du Préſident, avoit choiſi cette queſtion : *Si le Médecin eſt en même temps un Méchanicien Chymiſte ?* On ſent aſſez qu'il avoit intérêt de conclure pour l'affirmative, au haſard de ne pas comprendre tous les Médecins dans ſa définition. Il compoſa pareillement ſes deux autres Thèſes de Bachelier, & à plus forte raiſon celles dont il fut Préſident, après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des ſujets utiles ou intéreſſans. Celle où il demandoit *ſi l'homme a commencé par être ver*, piqua tellement la curioſité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en françois, pour les initier dans des myſtères dont elles n'avoient point la théorie. On aſſure que toutes les Thèſes ſorties de ſa main n'ont pas ſeulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités preſque complets ſur les ſujets choiſis, mais qu'elles ſe ſont trouvées plus au goût des Etrangers qu'un grand nombre d'autres, où ils ſe plaignent que le ſoin dominant a été celui de l'élégance du ſtyle & de la belle latinité.

Il ne ſe preſſa point de ſe jetter dans la pratique dès qu'il en eut le droit ; il s'enferma pendant dix ans dans ſon cabinet, & il voulut être ſûr d'un grand fonds de connoiſſances avant que de s'en permettre

l'uſage. Les Médecins ont entr'eux ce qu'ils appellent les bons principes ; & puiſqu'ils ſont les bons, ils ne ſont pas ceux de tout le monde. Les Confrères de M. Geoffroy conviennent qu'il les poſſédoit parfaitement. Son caractère doux, circonſpect, modéré, & peut-être même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la Nature, à ne la pas troubler par des remèdes, ſous prétexte de l'aider, & à ne l'aider qu'à propos & autant qu'elle le demandoit. Une choſe ſingulière lui fit tort dans les commencemens ; il s'affectionnoit trop pour ſes malades, & leur état lui donnoit un air triſte & affligé qui les alarmoit : on en reconnut enfin le principe, & on lui ſut gré d'une tendreſſe ſi rare & ſi chère à ceux qui ſouffrent.

Perſuadé qu'un Médecin appartient également à tous les malades, il ne faiſoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaiſes, entre les brillantes & les obſcures. Il ne recherchoit rien & ne rejettoit rien. De-là, il eſt aiſé de conclure que ce qui dominoit dans le nombre de ſes pratiques, c'étoient les obſcures ou les mauvaiſes, & d'autant plus que ſes premiers engagemens lui étoient ſacrés, & qu'il n'eût pas voulu les rompre ou s'en acquitter légèrement pour courir aux

occaſions les plus flatteuſes qui ſeroient ſurvenues. D'ailleurs, ſouverainement éloigné de tout faſte, il n'étoit point de ceux qui ſavent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de ſuggérer tout bas à la Renommée ce qu'ils veulent qu'elle répete tout haut avec ſes cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue, & M. Geoffroy étoit bien connu dans les grandes affaires de Médecine : ceux qui s'étoient ſaiſis des premiers poſtes, l'appeloient preſque toujours en conſultation ; il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumières. Cicéron conclut que les Romains étoient le plus vaillant Peuple du monde, de ce que chaque Peuple ſe donnoit le premier rang pour la valeur, & accordoit toujours le ſecond aux Romains.

En 1709, le Roi lui donna la place de Profeſſeur en Médecine au Collège Royal, vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ſes auditeurs toute l'Hiſtoire de la matière médicinale, ſur laquelle il avoit depuis long-temps amaſſé de grandes proviſions. Tout le règne minéral a été expédié, c'eſt-à-dire tous les minéraux qui ſont en uſage dans la Médecine, & c'eſt ce qu'on a juſqu'à préſent ſur ce ſujet de plus recherché, de plus certain & de plus complet. Il en étoit au

règne végétal ; & comme il ſuivoit l'ordre alphabétique, il en eſt reſté à la *Meliſſe*, qui, quoiqu'aſſez avancée dans l'alphabet, laiſſe après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces ſortes de matières. Il n'avoit point touché au règne animal ; mais du moins tout ce qu'il a dicté s'eſt trouvé en très-bon ordre dans ſes papiers, & on eſpère que ſa famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la charge de Profeſſeur en Chymie au Jardin Royal, la faiſoit exercer par quelqu'un qu'il choiſiſſoit. M. de Saint-Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pu le remplir en 1707 à cauſe de ſes infirmités, M. Geoffroy eut ſa place, & s'en acquitta ſi bien, que dans la ſuite M. Fagon ſe démit abſolument de la charge en ſa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon, pour mettre en œuvre M. Geoffroy tout entier, lui demanda qu'aux leçons ordinaires de Chymie il en joignît ſur la matière médicinale, ce qui dans une même ſéance ajoutoit deux heures, & quelquefois trois, à deux autres heures déja employées. M. Geoffroy y conſentit, emporté par ſon zèle, & ſans doute auſſi par un certain ſentiment de gloire qui agit & qui doit agir ſur les ames les plus éloignées de la vanité. Il étoit ſoutenu

par le plaiſir de voir que de ſi longues ſéances, loin de rebuter les Auditeurs, ne les rendoient que plus aſſidus & plus attentifs; mais enfin il conſulta trop peu les intérêts de ſa ſanté, qui étoit naturellement foible, & qui en ſouffrit.

La Faculté de Médecine, qui ſe choiſit tous les deux ans un Chef, qu'on appelle Doyen, crut en 1706 ſe trouver dans des circonſtances où il lui en falloit un qui, quoique digne de l'être, ne fît aucun ombrage à ſa liberté, & qui aimât mieux ſa Compagnie que ſa place. M. Geoffroy fut élu: mais comme tous les Membres d'une République ne ſont pas également Républicains, quelques-uns attaquèrent ſon élection par des irrégularités prétendues, & lui-même auroit été volontiers de leur parti; mais l'élection fut confirmée par le jugement de la Cour.

Ses deux années de Décanat finies, il fut continué; & cela par les ſuffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On ſentoit un nouveau beſoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un procès entre les Médecins & les Chirurgiens, eſpèce de guerre civile qui diviſoit les Citoyens d'un même Etat; & il falloit ou du zèle pour la ſoutenir, ou de la douceur pour la terminer; & même en la ſoutenant, il falloit toujours de la

douceur avec le zèle. On lui fit un honneur singulier : il y a sous le Doyen un Censeur qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance d'autant plus fort, qu'on est plus dégagé de passions tumultueuses. Il se livra sans ménagement aux travaux extraordinaires du second Décanat, qui, joints à ceux qu'exigeoient sa profession & ses différentes places, ruinèrent absolument sa santé, & au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la dernière main à un Ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avoient pas fini : c'est un recueil des médicamens composés les plus usités, que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore représenté comme Académicien, parce que nos Histoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude

que les autres, si ce n'est dans les quatre dernières années, où le Décanat étoit une dispense assez légitime. Il donna en 1718 un système singulier, & une Table des affinités ou rapports des différentes substances en Chymie. Ces affinités firent de la peine à quelques-uns, qui craignirent que ce ne fussent des attractions déguisées, d'autant plus dangereuses que d'habiles gens ont déja su leur donner des formes séduisantes : mais enfin, on reconnut qu'on pouvoit passer pardessus ce scrupule, & admettre la Table de M. Geoffroy, qui, bien entendue & amenée à toute la précision nécessaire, pouvoit devenir une loi fondamentale des opérations de Chymie, & guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie dès l'an 1699, & il est mort le 6 Janvier 1731.

ELOGE
DE M. RUYSCH.

FRÉDÉRIC RUYSCH naquit à la Haye le 23 Mars 1638 de Henri Ruysch, Secrétaire des Etats-Généraux, & d'Anne

Van-Berghem. La famille des Ruyſch étoit d'Amſterdam, où depuis 1365 elle avoit continuellement occupé les premières Magiſtratures juſqu'en 1576, que la guerre contre l'Eſpagne apporta du changement à ſa fortune.

M. Ruyſch ſe deſtina à la Médecine; & il commença par s'appliquer à la matière médicinale, aux plantes, aux animaux ou parties d'animaux, aux minéraux qui y appartiennent, aux opérations de Chymie, aux diſſections anatomiques; & de tout cela il ſe fit de bonne heure un cabinet déja digne des regards & de l'attention des Connoiſſeurs. Il étoit tout entier à ce qu'il avoit entrepris; peu de ſommeil avec beaucoup de ſanté; point de ces amuſemens inutiles qui paſſent pour des délaſſemens néceſſaires; nul autre plaiſir que ſon travail: & quand il ſe maria en 1661, ce fut en grande partie pour être entièrement ſoulagé des ſoins domeſtiques; ce qui lui réuſſit aſſez aiſément dans le Pays où il vivoit.

En ce temps-là vint à Leyde un Anatomiſte aſſez fameux, nommé Bilſius, que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé profeſſer à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de conſidération ceux qui avoient juſques-là le plus brillé dans cette Science, & préféroit de beaucoup & hautement ſes

découvertes aux leurs, principalement sur ce qui regarde le mouvement de la bile, de la lymphe, du chyle, de la graisse. MM. Del Boé ou Sylvius & Van-Horne, Professeurs à Leyde, qui auroient voulu réprimer la vanité de cet Etranger, crurent ne le pouvoir sans le secours du jeune Ruysch, qui avoit donné plus de temps qu'eux à des dissections fines & délicates. De la Haye, où il demeuroit, il venoit à Leyde leur apporter ses préparations, & leur mettre en main de quoi étonner Bilsius, & il retournoit bien vîte à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations destinées au même usage.

Après avoir fourni en secret des armes contre Bilsius, il vint enfin à se battre avec lui à visage découvert; car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la résistance qu'il sentoit en soufflant les vaisseaux lymphatiques d'un certain sens, lui faisoit croire qu'il s'y trouvoit des valvules, qu'il n'avoit pourtant pas encore vues, & il n'étoit pas le seul qui eût eu cette pensée. Bilsius nia ces valvules avec la dernière assurance, & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient seulement possibles. M. Ruysch fit si bien par son adresse singulière, qu'il les découvrit, & au nombre de plus de deux mille, & les démontra à

la grande ſatisfaction de ceux qui étoient bien-aiſes de voir confondre des déciſions téméraires & ſuperbes. L'adverſaire, qui, ſe tenant bien sûr qu'il ne verroit pas, avoit promis de ſe rendre s'il voyoit, fit effectivement tout ſon poſſible pour ne pas voir; & quand il y fut forcé, il ſe ſauva par un endroit qu'on n'avoit pas prévu : il dit qu'il connoiſſoit bien ces valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruyſch, dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui eſt le premier des ſiens, a fait l'hiſtoire détaillée de cette conteſtation, où le vaincu, qui pouvoit l'être ſans honte & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteuſement.

M. Ruyſch fut dès l'an 1664 Docteur en Médecine dans l'Univerſité de Leyde; & il eut preſque auſſi-tôt après une occaſion qui n'étoit que trop déciſive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La peſte ravagea la Hollande, & il ſe dévoua aux Peſtiférés de la Haye, ſa Patrie; début qui, quelque glorieux qu'il ſoit, ne ſera pas envié.

Mais ſa grande occupation, celle qui a rendu ſon nom ſi célèbre, a été de porter l'Anatomie à une perfection juſques là inconnue. On s'étoit long-temps contenté des premiers inſtrumens, qui s'étoient d'abord

d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne ſervoient guère qu'à ſéparer des parties ſolides dont on obſervoit la ſtructure particulière, ou la diſpoſition qu'elles avoient entr'elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruyſch, fut le premier qui, pour voir le mouvement du ſang dans les vaiſſeaux, & les routes qu'il ſuit pendant la vie, inventa une nouvelle eſpèce de ſeringue, par où il injectoit dans les vaiſſeaux une matière colorée qui marquoit tout le chemin qu'elle faiſoit, & par conſéquent celui du ſang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée; mais enſuite on l'abandonna, parce que la matière injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bientôt inutile.

Jean Swammerdam remédia au défaut de l'invention de Graaf. Il penſa très-heureuſement qu'il falloit prendre une matière chaude, qui en ſe refroidiſſant à meſure qu'elle couloit dans les vaiſſeaux, s'y épaiſsît de ſorte qu'arrivée à leur extrémité elle ceſsât de couler; ce qui demande, comme on voit, une grande préciſion, tant pour la nature particulière de la matière qu'on emploiera, que pour le juſte degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force dont on la pouſſera. Par ce moyen, Swammerdam rendoit viſibles pour la première fois les

artères & les veines capillaires de la face; mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entièrement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assez indifférent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch, son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins; car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit fait Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernières ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignées, devenoient visibles; &, ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans microscope. Quelle devoit être la matière assez déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même temps assez solide pour s'y durcir?

On voyoit de petites parties qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'enfans étoient injectés tout entiers; l'opération n'eût guère été possible dans les autres. Cependant en 1666, il entreprit par ordre des Etats-Généraux le cadavre déja fort gâté de Guillaume Bercley, Vice-Amiral Anglois,

tué à la bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande, & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pu l'être le plus petit cadavre. Les Etats-Généraux récompensèrent ce travail d'une manière digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa mollesse, sa flexibilité, & même s'embellissoit avec le temps, parce que la couleur en devenoit plus vive jusqu'à un certain point.

Les cadavres, quoiqu'avec tous leurs viscères, n'avoient point de mauvaise odeur; au contraire, ils en prenoient une agréable, quand même ils eussent senti fort mauvais avant l'opération.

Tout se garantissoit de la corruption par le secret de M. Ruysch. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses pièces se gâter par les ans, & de ne pouvoir fixer de terme à leur durée. Tous ces morts sans dessèchement apparent, sans rides, avec un teint fleuri & des membres souples, étoient presque des ressuscités : ils ne paroissoient qu'endormis, tout prêts à parler quand ils se réveilleroient. Les Momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencèrent à faire du bruit, ils trouvèrent, selon une loi bien établie de tout temps, beaucoup d'incrédules ou de jaloux. Ils détruisoient par quantité de raisonnemens les faits qu'on leur avançoit : quelques-uns disoient en propres termes, qu'*ils se laisseroient plutôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables.* A tous leurs discours, M. Ruysch répondit simplement : *Venez, & voyez.* Son cabinet étoit toujours prêt à leur parler, & à raisonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus son refrain perpétuel, son cri de guerre.

Un Professeur de Médecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine si solidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le novateur ne se rendoit point, le Docteur redoubla ses lettres ; & il lui dit enfin que tout ce qu'il faisoit dérogeoit à la dignité de Professeur. M. Ruysch répondit : *Venez, & voyez.*

Il a caché le nom de ce Professeur si délicat sur cette dignité ; mais il n'a pas ménagé de même ceux de MM. Rau & Bidloo, célèbres tous les deux dans l'Anatomie, & qui s'étoient hautement déclarés contre lui, Bidloo sur-tout. Celui-ci se vantoit d'avoir, & même avant

M. Ruyſch, le ſecret de préparer & de conſerver les cadavres; & ſur cela M. Ruyſch lui demande pourquoi donc il n'a pas vu telles & telles choſes, pourquoi il a gâté ſes tables anatomiques par des fautes qu'il lui marque, &c. Juſques-là tout eſt dans les règles, & M. Ruyſch paroît avoir tout l'avantage : mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme, quand ſur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher ſubtil, il répond qu'il aime mieux être *Lanio ſubtilis* que *Leno famoſus*. Le jeu des mots latins peut l'avoir tenté ; mais c'étoit aller trop rudement aux mœurs de ſon adverſaire, dont il ne s'agiſſoit point. Il eſt vrai auſſi qu'on ne ſait quel nom donner à Bidloo, lorſqu'il s'emporte juſqu'à appeller M. Ruyſch *le plus miſérable des Anatomiſtes*. Sera-ce donc toujours un écueil pour la vertu des hommes, qu'un ſimple combat d'eſprit ou de ſavoir !

Après un premier feu, quelquefois cependant aſſez long, eſſuyé de la part de l'ignorance ou de l'envie, la vérité demeure ordinairement victorieuſe. Comment eût-on fait pour ne pas ſentir à la fin les avantages de l'invention de M. Ruyſch ? Les ſujets néceſſaires pour les diſſections, & que la ſuperſtition populaire rend toujours très-rares, périſſoient en peu

de jours entre les mains des Anatomiſtes, & lui il ſavoit les rendre d'un uſage éternel. L'Anatomie ne portoit plus avec elle ce dégoût & cette horreur, qui ne pouvoient être ſurmontés que par une extrême paſſion. On ne pouvoit auparavant faire les démonſtrations qu'en hiver : les étés les plus chauds y étoient devenus également propres, pourvu que les jours fuſſent également clairs. Enfin, l'Anatomie, auſſi-bien que l'Aſtronomie, étoit parvenue à offrir aux hommes des objets tout nouveaux, dont la vue leur paroiſſoit interdite.

Et comme dans l'une & l'autre de ces ſciences il eſt impoſſible de mieux voir ſans découvrir, on ne ſera pas ſurpris que M. Ruyſch ait beaucoup découvert. Nous en renvoyons le détail à ſes Ouvrages : une artère bronchiale inconnue aux plus grands Scrutateurs du poumon; le périoſte des oſſelets de l'organe de l'ouïe qui paroiſſoient nuds ; les ligamens des articulations de ces oſſelets ; la ſubſtance corticale du cerveau uniquement compoſée de vaiſſeaux infiniment ramifiés, & non pas glanduleuſe, comme on le croyoit; pluſieurs autres parties qui paſſoient pareillement pour glanduleuſes, réduites à n'être que des tiſſus de vaiſſeaux, toujours ſimples dans chacune; & qui ne différoient

que par leur longueur, leur diamètre ; les courbes décrites dans leur cours ; la distance de l'extrémité de ce cours à l'origine du mouvement de la liqueur ; différences d'où devoient naître les différentes ſecrétions ou filtrations, &c. Cependant il faut avouer, & il l'avouoit ſans peine, qu'il n'avoit pas tout vu. Quelquefois il tombe dans des difficultés où il ne feint point d'avoir recours, ſoit à la volonté de Dieu, qui opère ſans méchaniſme, ſoit au deſſein qu'il a eu de nous cacher le méchaniſme. Un premier voile qui couvroit l'Iſis des Egyptiens, a été enlevé depuis un temps ; un ſecond, ſi l'on veut, l'eſt auſſi de nos jours ; un troiſième ne le ſera pas, s'il eſt le dernier.

M. Ruyſch, outre les fonctions de Médecin & de Profeſſeur en Anatomie, avoit encore été chargé par les Bourg-meſtres d'Amſterdam, où étoit ſon domicile, de l'inſpection de tous ceux qui avoient été tués ou bleſſés dans les querelles particulières, pour en faire ſon rapport aux Juges. De plus, par des vues d'un bon Gouvernement, on avoit créé pour lui une place de Profeſſeur ou Maître des Sages-Femmes, qui ſouvent n'étoient pas aſſez inſtruites. Elles ſe hâtoient, par exemple, de tirer, & même avec violence, le placenta lorſqu'il tardoit à venir ; & elles

aimoient mieux le mettre en pièces, ce qui cauſoit ſouvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre ſans impatience, ou à n'aider que doucement à ſa ſortie, parce qu'un muſcle orbiculaire qu'il avoit découvert au fond de la matrice le pouſſoit naturellement en dehors, & pouvoit même ſuffire pour le chaſſer entièrement.

Il eſt aiſé de juger combien dans ſes différentes fonctions il lui tomboit entre les mains de faits remarquables, & avec quel ſoin s'en emparoit un homme ſi curieux de ramaſſer, & ſi habile à conſerver.

Enfin, il étoit Profeſſeur en Botanique; & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit point dans cette occupation ſon caractère naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fourniſſoit des plantes de tous les climats de l'Univers. Il les diſſéquoit avec la même adreſſe que les animaux; & dégageant entièrement leurs vaiſſeaux de la pulpe ou parenchyme, il montroit à découvert tout ce qui faiſoit leur vie. Les animaux & les plantes étoient également embaumés, & sûrs de la même durée.

Son cabinet, où tout alloit ſe raſſembler, devint ſi abondant & ſi riche, qu'on l'eût pris pour le tréſor ſavant d'un

d'un Souverain. Mais non content de la richeſſe & de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le ſpectacle. Il mêloit des bouquets de plantes & des coquillages à de triſtes ſquelettes, & animoit le tout par des Inſcriptions ou des Vers pris des meilleurs Poëtes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-Bas, que ce cabinet de M. Ruyſch. Les Savans ſeuls l'admiroient dignement; tout le reſte vouloit ſeulement ſe vanter de l'avoir vu. Les Généraux d'Armée, les Ambaſſadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois y venoient comme les autres, & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre Ier vint en Hollande pour la première fois en 1698, il fut frappé, tranſporté à cette vue. Et en effet, quelle ſurpriſe & quel plaiſir pour un génie naturellement avide du vrai, qu'un pareil ſpectacle, où il n'avoit point été conduit par degrés! Il baiſa avec tendreſſe le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui ſembloit lui ſourire. Il ne pouvoit ſortir de ce lieu, ni ſe laſſer d'y recevoir des inſtructions, & il dînoit à la table très-frugale de ſon Maître pour paſſer les journées entières avec lui. A ſon ſecond voyage en 1717, il acheta le cabinet, & l'envoya à Péterſbourg,

préſent des plus utiles qu'il pût faire à la Moſcovie, qui ſe trouvoit tout-d'un-coup & ſans peine en poſſeſſion de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations ſavantes.

Auſſi-tôt après, M. Ruiſch, âgé de 79 ans, recommença courageuſement un cabinet nouveau. Sa ſanté toujours ferme le lui permettoit; le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce ſecond travail devoit même lui être plus facile & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de temps en tâtonnemens & en épreuves; il étoit ſûr de ſes moyens & du ſuccès. D'ailleurs, des choſes rares, qui autrefois lui auroient échappé, ou qu'il n'auroit obtenues qu'avec peine, venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727 il fut choiſi par cette Académie pour être un de ſes Aſſociés étrangers. Il étoit Membre auſſi de l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, & de la Société Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728 de ſe caſſer l'os de la cuiſſe par une chûte. Il ne pouvoit plus guère marcher ſans être ſoutenu par quelqu'un; mais du reſte il n'en fut pas moins ſain de corps & d'eſprit juſqu'en 1731, qu'il perdit en peu de temps toute ſa vigueur qui s'étoit maintenue ſans altération ſenſible. Il mourut le 22 Février

âgé de plus de 92 ans, & n'ayant eu ſur une ſi longue carrière qu'environ un mois d'infirmité. Peu de temps avant ſa mort, il avoit fini le Catalogue de ſon ſecond cabinet qu'il avoit rendu fort ample en quatorze ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas aſſez vécu pour voir la fin des contradictions injuſtes & déſagréables qu'ils s'étoient attirées par leur mérite, & leur nom ſeul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en perſonne, grace à ſa bonne conſtitution qui l'a fait ſurvivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Ouvrages, ſes ſeize Epîtres problématiques, les trois Décades de ſes *Adverſaria Anatomico-Medico-Chirurgica*, ſes onze *Tréſors*, *&c.* Tout cela eſt le produit d'une très-longue vie, dont tous les momens ont été occupés du même objet: faits nouveaux, obſervations rares, réflexions de théorie, remarques de pratique; tout eſt écrit d'un ſtyle ſimple & concis, dont toutes les paroles ſignifient, & qui n'a pour but que l'inſtruction ſans étalage. Le plus ſouvent, en parlant de ſes découvertes, il ne ſe regarde que comme l'inſtrument dont il a plu à Dieu de ſe ſervir pour manifeſter au genre humain des vérités utiles; & ce ton ſi humble & ſi chrétien ne peut être ſuſpect dans un homme

qui n'étoit obligé à le prendre, ni par son état, ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une singularité de ses Ouvrages. Il a publié ses *Adversaria* en Hollandois & en Latin sur deux colonnes, l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matières qu'il n'est permis qu'aux Physiciens de traiter sans enveloppe & dans les termes propres. Quand il les traite, ce n'est qu'en Latin, & on s'apperçoit d'un vuide dans la colonne Hollandoise. Il n'a pas voulu présenter des images dangereuses à ceux ou à celles qui n'en avoient pas besoin.

ÉLOGE
DE M. LE PRÉSIDENT *DE MAISONS.*

JEAN-RENÉ DE LONGUEIL naquit à Paris le 15 Juillet 1699 de Claude de Longueil, Marquis de Maisons, Président du Parlement; & de Charlotte Roque de Varangeville.

On sait que la Maison de Longueil est distinguée par son ancienneté, tant dans l'épée que dans la robe, & plus encore

par les dons de l'eſprit qui s'y ſont aſſez perpétués pour lui donner un caractère général, & former en faveur du nom une prévention agréable.

Le jeune M. de Maiſons, à cauſe de la délicateſſe de ſa ſanté, fut élevé dans la maiſon paternelle. On aſſure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins, & ſentoit toutes les beautés des François ; car à quoi ſert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une langue étrangère, quand on ne ſait pas juger, comme il arrive ſouvent, de ceux qu'on lit dans la langue que l'on parle ? La partie de l'éducation qui regarde le goût, extrêmement négligée juſqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maiſons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop ſévère : mais le plaiſir de critiquer peut être pardonné à la grande jeuneſſe.

A l'âge 14 ans il fit un cours de Phyſique, mais de vraie Phyſique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il ſe plaiſoit à faire lui-même les expériences ; ce qui inſtruit beaucoup plus que de les laiſſer faire à des gens plus exercés, & d'en être ſimple ſpectateur. On eſt obligé d'entrer dans des détails dont l'importance & les ſuites ne ſont bien connues que de ceux qui y ont prêté leurs mains.

On le mit à 15 ans dans la Juriſprudence, qui devoit être ſon grand objet, & il embraſſa l'étude d'une manière à contenter une famille accoutumée à fournir de bons ſujets pour une importante place. Ce fut alors qu'il perdit ſon père, Magiſtrat très-conſidéré, & dans ſa Compagnie, & dans le Public, & à qui il n'a manqué qu'une plus longue vie pour monter encore à une plus haute conſidération. Le feu Roi eut la bonté de réparer autant qu'il ſe pouvoit le malheur du fils, & il lui accorda la charge de Préſident du Parlement, *dans l'eſpérance*, lui dit-il, *qu'il le ſerviroit avec la même fidélité qu'avoient fait ſes ancêtres.* Cette grace a une époque remarquable ; elle fut la dernière d'un ſi long règne.

La Régence ne fut pas moins favorable à M. de Maiſons. Il eut, par grace ſingulière, voix & ſéance à ſa place de Préſident dès l'âge de 18 ans.

Il travailla à mériter tout ce qu'il avoit obtenu, & le mérita en effet par ſon application aux affaires, par la pénétration qu'il y faiſoit déja paroître, par une droiture inflexible dans l'adminiſtration de la Juſtice.

Cependant il conſervoit toujours du goût pour la Phyſique. Ceux à qui il n'eſt permis de prendre les Sciences que pour

le délaſſement ou pour l'ornement, ne peuvent choiſir ni des délaſſemens plus nobles, ni des ornemens qui ſiéent mieux. Il ſe fit à Maiſons un jardin de plantes rares, & un laboratoire de Chymie, dignes tous les deux d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu fort mauvaiſe grace. Il eſt ſorti du jardin le ſeul café que l'on ſache qui ait encore pu venir à maturité en France, & on aſſure qu'il n'a pas moins de parfum que celui de Moka. M. de Maiſons a fait lui-même dans le laboratoire le bleu de Pruſſe, le plus parfait que l'on ait encore dans cette eſpèce de couleur. Il avoit auſſi depuis peu fait préparer des lieux pour les expériences de M. Newton ſur la lumière, qui ne ſont pas aiſées à répéter, & qui peut-être euſſent été pouſſées plus loin. Nous ne nous intéreſſons pas tant à ſon cabinet de Médailles, quoique très-curieux; mais nous ne laiſſons pas de bien connoître tout le prix de l'étendue & de la variété de ſes connoiſſances.

Avec tous les droits qu'il avoit par rapport à nous, il déſira d'être un de nos Honoraires, & il le fut vers la fin d'Août 1726. Le Roi le nomma Préſident de l'Académie pour l'année 1730. Il marqua par un redoublement d'aſſiduité, qu'il ne regardoit pas ce titre comme un vain titre

d'honneur, & il le marqua encore mieux dans les occasions où il fut question de quelque intérêt général de la Compagnie. Alors un Corps ne peut guère se mouvoir par lui-même : toute son action, toute sa vie réside dans son Chef, & le nôtre s'acquitta de ses fonctions avec une ardeur & un zèle qui nous firent bien sentir l'avantage de le posséder. Il prenoit une habitude qui lui devoit être utile dans des fonctions pareilles, & plus importantes, auxquelles il étoit destiné, mais dont il a été privé par une fin trop prompte.

Il mourut de la petite vérole le 13 Septembre 1731, ne laissant qu'un fils de la fille unique de M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat.

ELOGE
DE M. CHIRAC.

PIERRE CHIRAC naquit en 1650 à Conques en Rouergue, de Jean Chirac & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre après ses études, que de se destiner à l'Eglise, qui lui parut

une reſſource preſque abſolument néceſſaire. En étudiant la Théologie, il ne laiſſa pas de s'appliquer par curioſité à la Philoſophie de Deſcartes, qui avoit déja pénétré juſques dans le Rouergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pu ſans aucun ſecours, il crut pouvoir ſortir de Conques; & il alla à Montpellier, où cette même Philoſophie, naiſſante auſſi, commençoit à remuer les eſprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoutumée depuis long-temps à la ſcience & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Univerſité de Montpellier, prit chez lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déja comme grand Phyſicien, pour lui confier la direction des études de deux de ſes fils qu'il deſtinoit à la Médecine. Il fut ſi content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut ſonger ſolidement à ce qui pouvoit lui convenir; & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'état dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Phyſique, il le détermina à en profiter pour embraſſer la profeſſion de Médecin.

M. Chirac, devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enſeigna cinq ans après les différentes parties de la Médecine. On ſentit bien le prix des

leçons qu'il dictoit à ſes Auditeurs. Elles n'avoient pas le ſort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire : on ſe les tranſmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur ; & encore aujourd'hui elles ſont un tréſor que l'on conſerve avec ſoin. On recueilloit avec le même empreſſement les diſcours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus & encore plus approfondis que les leçons ; on raſſembloit, on réuniſſoit ce que différentes perſonnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un corps, tant on étoit animé par l'eſpérance d'une grande inſtruction.

Outre les leçons publiques, M. Chirac faiſoit chez lui des cours particuliers, plus inſtructifs encore pour ſes Diſciples, & même pour lui, à cauſe de la liberté de la converſation ; les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier ſe rempliſſoit d'habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut aſſez plein de théorie, il ſe mit dans la pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & ſon nom vivra long-temps. M. Chirac le prit pour guide & pour modèle, avec les reſtrictions néanmoins qu'un grand Homme met toujours à l'imitation d'un autre, ſans renoncer aux connoiſſances particulières qu'il pouvoit avoir

acquiſes, ni à des vues dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oſer les approuver.

En 1692, M. le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Médecin de l'Armée de Rouſſillon. Il fut en 1693 au ſiège de Roſes, après lequel une dyſſenterie épidémique ſe mit dans l'Armée. Le Miniſtre de la guerre lui envoya de Paris de l'Ipécacuanha, qui y étoit encore nouveau, & connu ſeulement ſous le nom de *Remède du Médecin Hollandois.* Il en donna avec opiniâtreté & de toutes les façons, ſans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver ſa reſſource en lui-même, il donna du lait coupé avec la leſſive de ſarment de vigne, & il eut le plaiſir de voir preſque tous ſes malades guéris.

Quelques années après, il y eut à Rochefort une autre maladie épidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la dyſſenterie, nouvelle dans nos climats, & effrayante par le ſeul ſpectacle. M. Begon, Intendant de cette Ville, demanda au Roi M. Chirac, déja très-célèbre, ſingulièrement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres, plus néceſſaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-

être cinq cents, travail énorme, & qui demandoit une violente paſſion de s'inſtruire. Il vit le mal dans ſes ſources, & s'en aſſura ſi bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il compoſa un grand Mémoire de la manière dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire ſelon les différens accidens dont la maladie étoit ſuſceptible; car il prévoyoit tout, il détailloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien ſeul, en qui il avoit pris confiance, & prioit inſtamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la maladie, traité ſelon ſes ordres, & guéri. Il lui en reſta ſeulement la ſuite ordinaire, une jauniſſe, & ſa convaleſcence fut très-longue.

Ce fut pendant ce ſéjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts, il y avoit inflammation de cerveau. Il eût fallu les ſaigner pour la prévenir, & même ſaigner du pied, pour faire une diverſion ou *révulſion* du ſang en en-bas. Mais ſaigner dans la petite vérole! ſaigner du pied, ſur-tout des hommes! quelle étrange pratique! n'en meurt-on pas toujours? Et en effet, la ſaignée du pied dans les hommes étoit

preſque toujours ſuivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard, & dans les cas déſeſpérés. Un violent préjugé ſur ce ſujet bien établi, bien enraciné chez le Peuple, ne l'étoit pas moins chez les Médecins, qui de plus ne ſe vouloient pas laiſſer renvoyer à l'école. Ils ne l'accuſoient que d'ignorance ou de témérité, tandis que le Peuple l'accuſoit d'un deſſein formé contre les jours du genre humain. Il ſoutint courageuſement ſa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts : ſes malades guériſſoient, les autres mouroient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore guère juſtifié.

C'eſt lui qui a réglé auſſi, mais avec moins de contradiction, la manière généralement reçue dont on conduit aujourd'hui le remède d'une autre maladie du même nom. Les grands Médecins ſont ceux dont la pratique fondée ſur les principes d'expérience établis, eſt la plus ſûre & la plus heureuſe ; mais ceux qui établiſſent ſolidement de nouveaux principes, ſont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'art tel qu'ils le trouvent juſqu'où il peut aller ; les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Auſſi M. Silva, ſi bon juge en ces matières, & ſi intéreſſé à ne pas ſouffrir des uſurpateurs dans les

premiers, a dit *qu'il appartenoit à M. Chirac d'être Légiſlateur.*

Après s'être entièrement remis des fatigues & de ſa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ſes anciennes fonctions de Profeſſeur & de Médecin. Là, il eut deux conteſtations à eſſuyer, & même plus que des conteſtations, car elles devinrent des procès en Juſtice. Il s'agiſſoit de la découverte de l'acide du ſang avec M. Vieuſſens, célèbre Docteur de la même Faculté, & de la ſtructure des cheveux avec M. Sorazzi, Médecin Italien. Ni l'un ni l'autre ſujets n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On eſt aſſez perſuadé de ſon propre mérite; cependant il ne nous raſſure pas aſſez pour nous procurer quelque tranquillité quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laiſſoit pas de croître de jour en jour: les Provinces voiſines profitoient ſouvent de la proximité; on l'appelloit pour les malades de diſtinction, & ſa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuſe Ecole de Montpellier.

En 1706, feu M. le Duc d'Orléans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laiſſoit ſon premier Médecin à Paris; & comme il lui en falloit un auprès de ſa perſonne, M. le

Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le propoſa par zèle pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui ; le choix fut fait, & eut les ſuites les plus heureuſes. M. le Duc d'Orléans au ſiège de Turin fut très-dangereuſement bleſſé au poignet, & ſe trouvoit ſur le point d'en perdre le bras, lorſque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras dans des eaux de Balaruc qu'on fit venir. Ce remède ſi ſimple, & auquel il eût été ſi naturel de ne pas penſer, produiſit une parfaite & prompte guériſon preſque miraculeuſe. Il en a fait l'Hiſtoire dans une grande diſſertation en forme de Thèſe *ſur les Plaies*, Ouvrage qui par la ſolidité & l'abondance de l'inſtruction, ſe fait pardonner ſans peine une grande négligence de ſtyle.

L'année ſuivante, ce Prince mena encore avec lui en Eſpagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque temps après la campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Eſpagne, il vint à Paris, & il en goûtoit fort le ſéjour. M. le Duc d'Orléans, qui avoit M. Homberg pour premier Médecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier

avec toutes les récompenſes dues à ſes ſervices; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vu de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été conſultée ſur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien ſenti les avantages de Paris; il obtint ſans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maiſon du Prince.

Il lui manquoit aſſez de choſes preſque néceſſaires en ce Pays-ci. Il parloit peu, ſéchement, & ſans agrément. Il ne faiſoit guère aux malades ces explications circonſtanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne ſont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une eſpèce de plaiſir. Il leur préſentoit dans les occaſions l'idée déſobligeante, quoique vraie, qu'il y avoit de la fantaiſie & de la viſion dans leurs infirmités; il leur nioit ſans détour juſqu'à leur ſentiment même : & combien les femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il ſe prêtoit peu aux objections ſouvent puériles des malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaiſance, aucune modification à ſes déciſions laconiques. Heureux les malades, quand il avoit pris le bon chemin ! Il n'étoit guère conſolant, & n'avoit

n'avoit presque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus opposés. De plus, il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais succès, qui plus certainement encore seroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris, qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit incommodée de la quantité de carrosses qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puisque Paris étoit le lieu de la scène; mais il falloit au fond que de grandes & rares qualités eussent surmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet, il avoit ce qu'on appelle *le coup-d'œil*, d'une justesse & d'une promptitude singulière, & peut-être unique. C'étoit une espèce d'inspiration dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là, le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le plan de la cure, & le suivoit avec une constance inébranlable, parce qu'il n'auroit pu s'en départir sans agir contre des lumières qui le frappoient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas si constans, & même ne le doi-

vent pas. Les malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme; son inflexibilité leur assuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils voyoient encore que si les occasions le demandoient, il hasardoit volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il savoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que, s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevoient aussi-tôt le Public contre lui : cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le Médecin; & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orléans, déja Régent du Royaume, le fit son premier Médecin, choix presque nécessaire qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été possible, sa grande pratique de Paris. L'année suivante, il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, & sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reproche-

roit d'avoir joui des priviléges de ce titre.

En 1718, il ſuccéda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la ſource des graces, puiſque le Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720, Marſeille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès ſa naiſſance faiſoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville, qui ſe verroit ſecourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour ſe ſecourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée; il propoſa en ſa place MM. Chicoineau & Verny, célèbres Médecins de Montpellier, dont il garantit le ſavoir, le zèle & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit ſon gendre; car la fille unique du Précepteur étoit devenue un aſſez bon parti pour épouſer le Diſciple. Il étoit juſte que la maiſon par où il avoit commencé ſa fortune, & qui en avoit ouvert la route, en profitât.

MM. Chicoineau & Verny, arrivés à Marſeille, trouvèrent la peſte, accompagnée de toute la déſolation, de toute la conſternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'é-

toit presque plus habitée que par des cadavres qui jonchoient les rues, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainsi dire, le Médecin général de Marseille, par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent, par les secours de toute espèce qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumières dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Médecins de Montpellier, & ses amis, qu'il crut dignes d'une commission si honorable & si peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris, fut l'un d'entr'eux. Ils rassurèrent d'abord le Peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordoient les malades, & par l'impunité de cette hardiesse toujours heureuse. Peut-être, & cela ne diminueroit guère la gloire de l'héroïsme, étoient-ils dans le sentiment de M. Chirac, que la peste ne se communique pas par contagion. Quoi qu'il en soit de cette opinion si paradoxe, il seroit difficile qu'elle fût plus dangereuse & plus funeste aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long-

temps une idée qui eût pu contribuer à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a ſon ſavoir qui n'eſt que pour lui ; il s'eſt fait, par ſes obſervations & par ſes réflexions, certains principes qui n'éclairent que lui. Un autre, & c'eſt ce qui n'arrive que trop, s'en ſera fait de tous différens, qui le jetteront dans une conduite oppoſée. Non-ſeulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine ſemblent ſe faire un honneur & un plaiſir de ne s'accorder pas. De plus, les obſervations d'un Pays ſont ordinairement perdues pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun eſt comme renfermé chez ſoi, & ne ſonge point à former de Société. L'hiſtoire d'une maladie qui aura régné dans un lieu, ne ſortira point de ce lieu-là, ou plutôt on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumières, plus d'uniformité dans les pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Paris auroient compoſé une Académie qui eût été en correſpondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Pays étrangers qui l'euſſent bien voulu. Dans un temps où les pleuréſies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie

auroit demandé à ſes Correſpondans de les examiner plus particulièrement dans toutes les circonſtances, auſſi-bien que les effets pareillement détaillés des remèdes. On auroit fait de toutes ces relations un réſultat bien précis, des eſpèces d'aphoriſmes, que l'on auroit gardés cependant juſqu'à ce que les pleuréſies fuſſent revenues, pour voir quels changemens ou quelles modifications il faudroit apporter au premier réſultat. Au bout d'un temps on auroit eu une excellente hiſtoire de la pleuréſie, & des règles pour la traiter auſſi sûres qu'il ſoit poſſible. Cet exemple fait voir d'un ſeul coup-d'œil quel étoit le projet, tout ce qu'il embraſſoit & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orléans l'avoit approuvé, & y avoit fait entrer le Roi; mais il mourut lorſque tout étoit diſpoſé pour l'exécution.

Par cette mort, que le plus grand nombre ſentit douloureuſement, M. Chirac perdoit non-ſeulement un Prince de la Famille royale, mais encore un premier Miniſtre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur, mais toujours attaché à ſon auguſte Maiſon, il quitta la Cour, & commença à ſe livrer abſolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un ſi grand Médecin,

On lui donnoit la première place dans sa profession, & les plus illustres de ses Confrères y consentoient, sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les consultations comme auroit fait Hypocrate; on l'auroit presque dispensé de raisonner, & son autorité seule eût suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier Médecin, vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoineau, son gendre, qui, indépendamment de ce titre, avoit pour lui l'Histoire de la peste de Marseille, une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés; mais quand le dessein fut communiqué à

la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ses Membres composassent une petite troupe choisie, qui auroit été trop fière de cette distinction, & se seroit crue en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles ? N'étoit-on pas déja assez instruit par les voies ordinaires ? Enfin, comme il est aisé de contredire, on contredisoit, & avec force ; & le premier Médecin, trop engagé d'honneur pour reculer, persuadé d'ailleurs de l'utilité de son projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses ; & il se déterminoit pour les partis de vigueur, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1er Mars 1732, âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pousser jusqu'au bout la science du pronostic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable, bien due à un travail aussi long, aussi assidu, aussi pénible, aussi utile à la Société. Il lègue par son testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres, qui seront employées à fonder

fo idèr deux Chaires pour deux Profeſſeurs, dont l'un fera des leçons d'Anatomie comparée ; l'autre expliquera le Traité de Borelli, *De Motu Animalium*, & les matières qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il eſtimoit l'Anatomie ; & puiſqu'il l'eſtimoit tant, on peut juger qu'il la poſſédoit à fond. Il alloit encore plus loin, juſqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet art, dont aſſez communément les Médecins ne s'inquiétent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les opérations manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire eſt de guérir, il avoit obtenu en 1726 l'établiſſement de ſix places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roi, qui ſeroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville. Mais ce deſſein, qui à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidens étrangers ; & le préjugé contraire à la réunion des deux profeſſions, qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute ſa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par ſa conduite autant qu'il le pouvoit ; il ne manquoit pas d'opérer de ſa main, lorſqu'il trouvoit des malades ſans ſecours, ou avec

de mauvais ſecours. Auſſi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appeloient dans toutes les grandes occaſions, ravis d'avoir un témoin & un juge ſi éclairé, qui ſe faiſoit un honneur d'être alors l'un d'entr'eux. C'eſt à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit à la veille de prendre ſes degrés de Docteur en Médecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un ſi grand Sujet. Il accompagna même ſes conſeils d'une prédiction de ce qui arriveroit à ſon ami, & il a eu le plaiſir de la voir accomplie.

ELOGE
DE M. LE CHEVALIER *DE LOUVILLE.*

JACQUES-EUGÈNE D'ALLONVILLE, Chevalier de Louville, naquit le 14 Juillet 1671 de Jacques d'Allonville, Chevalier-Seigneur de Louville; & de Catherine de Moyencourt. Il y avoit au moins trois cents ans que ſes ancêtres poſſédoient la Terre & Seigneurie de Louville dans le Pays Chartrain.

Il étoit cadet; il fut deſtiné à l'Egliſe, & on lui en donna l'habit, qui aſſez ſouvent accoutume les enfans à croire qu'ils y ſont appelés. Pour lui, il ne ſe laiſſa pas perſuader ſi aiſément; & quand il fut queſtion de le tonſurer à ſept ans, il attendit le jour de la cérémonie pour déclarer en quatre paroles, avec une fermeté froide, inébranlable & fort au-deſſus de ſon âge, qu'il ne vouloit point être Eccléſiaſtique. Il fit ſes études d'une manière aſſez commune, & il ne ſe diſtingua que par un caractère plus ſérieux & plus ſenſé que celui de ſes pareils, & par ſon dédain pour leurs divertiſſemens. Le haſard lui fit tomber entre les mains ce qu'il lui falloit, & qu'il eût cherché, s'il en eût eu quelque idée, les élémens d'Euclide par Henryon. Il n'avoit que douze ans, & les liſant ſeul il les entendit d'un bout à l'autre ſans difficulté. C'eſt de lui que l'on tient ce fait; mais ceux qui l'ont connu n'ont pas héſité à l'en croire ſur ſa parole.

Sa naiſſance ne lui laiſſoit plus d'autre parti à prendre que celui de la guerre, qui d'ailleurs s'accordoit aſſez avec ſon goût pour les Mathématiques. Il entra d'abord dans la Marine, & ſe trouva à la bataille de la Hogue en 1690. De-là, il paſſa au ſervice de terre, & fut Capitaine

dans le Régiment du Roi à la fin de 1700. M. le Marquis de Louville, son frère aîné, Gentilhomme de la Manche du Duc d'Anjou, suivit en Espagne ce Prince devenu Roi de cette grande Monarchie, & bientôt après il fit venir le Chevalier dans une Cour où toutes sortes d'agrémens l'attendoient. Il les y trouva en effet: il fut Brigadier des Armées du Roi d'Espagne; il eut un brevet d'une pension assez considérable sur l'Assiente, mais qui lui demeura inutile. Au bout de quatre ans il fut obligé, par de malheureux événemens qui ne sont que trop connus, à repasser en France, où il reprit le service. Il fut pris à la bataille d'Oudenarde, absolument dépouillé de tout, & envoyé prisonnier en Hollande, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans qu'il fut échangé. Quand la paix se fit, il avoit un brevet de Colonel à la suite des Dragons de la Reine, avec une pension de 4000 livres accordée par le feu Roi.

Le peu de temps qu'une vie agitée & tumultueuse lui avoit permis jusques-là de donner aux Mathématiques, n'avoit fait qu'irriter sa passion pour elles; mais on entroit alors dans une paix qui ne pouvoit être que longue, & qui lui assuroit en même temps & beaucoup de loisir, & une fortune honnête. Naturellement il

devoit ſe contenter de cette ſituation, du moins juſqu'à une nouvelle guerre : cependant il voulut abſolument rompre avec tout ce qui n'appartenoit pas à ſon goût dominant ; & malgré les remontrances de ſa famille & de ſes amis, malgré un brèche conſidérable qu'il faiſoit à ſon revenu, il alla avec cette fermeté invincible dont il avoit déja donné un eſſai en refuſant la tonſure, remettre entre les mains du Miniſtre de la guerre ſon brevet de Colonel & les appointemens.

Maître enfin de lui-même, il ſe dévoua aux Mathématiques, & principalement à l'Aſtronomie. Il alla à Marſeille en 1713 ou 14 dans le ſeul deſſein d'y prendre exactement la hauteur du Pole, qui lui étoit néceſſaire pour lier avec plus de ſûreté ſes obſervations à celles de Pythéas, anciennes d'environ 2000 ans.

En 1715, il fit le voyage de Londres, exprès pour y voir l'éclipſe totale du Soleil, & il n'eut point de regret à un contrat de 8000 livres ſur la Ville, que cette curioſité lui coûta, & qui n'étoit pas un fort petit objet dans ſa fortune.

Il n'y a guère dans Paris d'autre habitation que l'obſervatoire qui puiſſe parfaitement convenir à un Aſtronome. Il lui faut un grand horiſon, des lieux d'une

diſpoſition particulière, & qu'il ne ſoit pas obligé de quitter ſelon les intérêts ou le caprice d'autrui. M. le Chevalier de Louville, très-porté d'ailleurs à la retraite par ſon caractère, fixa ſon ſéjour dans une petite maiſon de campagne qu'il acheta en 1717 à un quart de lieue d'Orléans : ce lieu s'appelle Carré. La Nature lui offroit là tout ce qu'il pouvoit deſirer de commodités aſtronomiques, & il ſut bien s'y procurer celles qui dépendoient de lui. Il étoit de l'Académie dès 1714, & cette demeure éloignée ne s'accordoit pas tout-à-fait avec nos règles ; mais les Aſtronomes ſont rares. Il promit d'apporter tous les ans à Paris les fruits de ſa retraite, & s'en acquitta régulièrement.

On aura peut-être peine à croire combien dans ce ſiècle-ci, en France, à trente lieues de Paris, un Aſtronome, avec tout ſon équipage & ſes pratiques ordinaires, fut un ſpectacle étonnant aux yeux de tout le canton de Carré. Nous ne rapporterions pas ces bagatelles, ſi elles n'étoient de quelque utilité pour l'Hiſtoire des connoiſſances du genre humain, & ſi elles ne faiſoient voir avec quelle extrême lenteur les Nations en corps cheminent vers les vérités les plus ſimples. Les éclipſes de Soleil & les Comètes, qui effrayoient le Peuple de Paris il n'y a pas

cent ans, lui ſont devenues indifférentes. Mais encore aujourd'hui les Payſans d'auprès d'Orléans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voient obſerver le Ciel, ſinon que c'eſt un Magicien. Quand leurs vignes ont manqué, ils l'en accuſent. Un mât de trente ou trente-cinq pieds, qu'il a planté dans ſon jardin pour y attacher une lunette de trente pieds, eſt deſtiné à lui faire voir les étoiles de plus près, & pluſieurs l'ont vu ſe faire *hiſſer* au haut du mât, & y reſter long-temps. Les honnêtes gens du Pays, trop éclairés pour donner dans la Magie, viennent de toutes parts lui demander quel temps il fera, ou ſi la récolte ſera abondante. Il eſt vrai que Paris même n'eſt pas encore bien parfaitement déſabuſé de faire le même honneur à Meſſieurs de l'Obſervatoire.

M. le Chevalier de Louville eût été accablé par le nombre exceſſif de viſites qu'une folle curioſité lui amenoit, comme s'il eût été un Brachmane ou un Gymnoſophiſte; mais il y mit ordre le mieux qu'il put par la manière dont il ſavoit les recevoir. Il avoit établi qu'on pouvoit venir dîner avec lui, mais à condition d'y dîner ſeulement. Quand on arrivoit avant l'heure, on prenoit un Livre dans la Bibliothèque pour s'amuſer, ou bien

on alloit se promener dans un jardin assez agréable & bien tenu ; on étoit le maître : mais lui, il ne sortoit de son cabinet que pour se mettre à table ; & le repas fini il rentroit dans ce cabinet, laissant à ses Hôtes la même liberté qu'auparavant. On voit assez combien il gagnoit de temps par un retranchement si rigoureux & si hardi de toutes les inutilités ordinaires de la Société.

Il faisoit de ses propres mains, dans ses instrumens astronomiques, tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus difficile, tout ce que les plus habiles Ouvriers n'osent faire dans la dernière perfection, parce qu'il leur en coûteroit un temps & des peines dont on ne pourroit pas se résoudre à leur tenir assez de compte. Pour lui, il ne les épargnoit point, fort satisfait d'en être payé par lui-même, si ses observations en étoient plus justes. Nous avons donné en 1724 (*a*) un exemple assez remarquable de toutes les attentions scrupuleuses & presque vétilleuses qu'il avoit apportées à la détermination de la grandeur des diamètres du Soleil, point fondamental pour la théorie de cet astre, dont il donna de nouvelles tables imprimées dans le Volume

(*a*) Page 82 & suiv.

de 1720 (*a*). Nous y avons expliqué les principes de leur conſtruction, qui demandoit également & une fine recherche de ſpéculation, & une grande exactitude de pratique. Les calculs aſtronomiques, qui ne roulent que ſur des *à-peu-près*, quoiqu'extrêmement approchans, il les vouloit amener à être des calculs algébriques exempts de tout tâtonnement. L'Aſtronomie acquéroit par-là une certaine nobleſſe, & devenoit plus véritablement Science. Ce que nous avons dit en 1724 (*b*) ſur ſa nouvelle méthode de calculer les éclipſes, explique ſuffiſamment ſes penſées ſur ce ſujet.

Il en avoit une plus ſingulière & plus ſujette à conteſtation ſur l'obliquité de l'écliptique par rapport à l'équateur. Tous les Aſtronomes la poſent conſtante, & il la croyoit décroiſſante, mais ſeulement d'une minute en cent ans; de ſorte que dans un temps très-long, qui ſe détermine aiſément, l'écliptique viendroit à ſe mettre dans le plan de l'équateur, & les deux poles verroient enſemble le Soleil pendant quelques années. M. de Louville ſe donna la peine de ramaſſer de tous côtés, & depuis l'antiquité la plus reculée

(*a*) Pages 80 & 104.
(*b*) Voyez l'Hiſt. de 1724, p. 74 & ſuiv.

juſqu'à nous, tout ce qui pouvoit appartenir à ce ſujet directement ou indirectement; & à quelque exception près, tout aboutiſſoit à rendre l'obliquité de l'écliptique décroiſſante, ſouvent aſſez juſte ſelon la proportion poſée. Il crut même pouvoir prouver dans certaines circonſtances heureuſes, que ce décroiſſement (*a*), qui ne peut être que d'une extrême lenteur, avoit été cinq ans préciſément des trois ſecondes qu'il falloit. Il n'ignoroit pas que cette grandeur eſt en Aſtronomie un Infiniment petit; mais le ſoin ſingulier qu'il mettoit à ſes obſervations pouvoit juſtifier une confiance qu'il ne ſe fût pas permiſe autrement.

Quoiqu'il parût s'être renfermé dans l'Aſtronomie, il ſe mêla dans la célèbre queſtion des *Forces Vives*. Il fut le premier de l'Académie qui osât ſe déclarer contre M. Leibnitz (*b*). Quel nom! quelle autorité! Mais ſi le Géomètre par lui-même eſt fait pour ne pas déférer aux noms & aux autorités, le caractère de M. de Louville le rendoit à cet égard plus Géomètre qu'un autre. Il continua en 1728 (*c*) la même entrepriſe, & M. de

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1714, p. 68; de 1716, p. 48; de 1721, p. 65.
(*b*) Voyez l'Hiſt. de 1721, p. 81 & ſuiv.
(*c*) Voyez l'Hiſt. de 1728, p. 73 & ſuiv.

Mairan se joignit à lui avec une nouvelle théorie. C'étoit alors l'illustre M. Bernoulli qu'ils attaquoient. Le procès des *Forces Vives* n'est pas encore jugé en forme. Il ne faut pas s'attendre qu'il sorte du Monde savant une voix générale qui le décide; mais dans la suite du temps les Géomètres, que des occasions inévitables forceront à prendre un parti, tomberont dans le bon par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié. Il y a eu, & il y aura encore de ces décisions sourdes du Public.

Au commencement de Septembre 1732, M. le Chevalier de Louville eut deux accès de fièvre léthargique qui ne l'étonnèrent point. Il avoit coutume de regarder ses maux comme des phénomènes de Physique, auxquels il ne s'intéressoit que pour en trouver l'explication. Il continuoit sa vie ordinaire lorsque la même fièvre revint, & l'emporta le 10 du mois au bout de quarante heures, pendant lesquelles il fut absolument sans connoissance.

Il avoit l'air d'un parfait Stoïcien, renfermé en lui-même, & ne tenant à rien d'extérieur; bon ami cependant, officieux, généreux, mais sans ces aimables dehors qui souvent suppléent à l'essentiel, ou du moins le font extrêmement valoir. Il étoit fort taciturne, même quand il étoit

queſtion de Mathématiques ; & s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de ſon ſavoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient ſincèrement. Le Savant, qui ne parle que pour inſtruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être inſtruits, fait une grace ; au lieu que lorſqu'il ne parle que pour étaler, on lui fait une grace ſi on l'écoute. Dans les lectures que M. de Louville faiſoit à nos Aſſemblées, il ne manquoit pas de s'arrêter tout court dès qu'on l'interrompoit : il laiſſoit avec un flegme parfait un cours libre à l'objection ; & quand il l'avoit déſarmée ou laſſée par ſon ſilence, il reprenoit tranquillement où il avoit quitté : apparemment il faiſoit enſuite ſes réflexions, mais il ne l'avoit ſeulement pas promis. On prétend que ce Stoïcien, ſi auſtère & ſi dur, ne laiſſoit pas d'avoir ſur ſa table, ſur ſes habillemens, certaines délicateſſes, certaines attentions raffinées, qui le rapprochoient un peu des Philoſophes du parti oppoſé.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LAGNY.

THOMAS FANTET DE LAGNY naquit à Lyon de Pierre Fantet, Secrétaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Médecine de Montpellier. Il fut élevé dans sa première jeunesse par un oncle paternel, Chanoine & Doyen de Jouarre, & continua ses études aux grands Jésuites de Lyon, toujours le premier de sa Classe. Il composoit des Vers Grecs dès la Quatrième, lorsqu'à peine ses Camarades savoient lire le Grec. Il ne saisissoit pas seulement mieux que les autres l'instruction générale qu'on leur donnoit à tous; il la prévenoit souvent, & les leçons qu'il avoit reçues lui faisoient deviner celles qui alloient suivre. Il acheta un jour par hasard, ou par instinct, si on veut, l'Euclide du P. Fournier, & l'Algèbre de Jacques Pelletier du Mans. Dès qu'il eut vu de quoi il s'agissoit dans ces deux Livres-là, il ne s'occupa plus d'autre chose, mais secrettement. La

grande avance qu'il avoit dans ſes Claſſes, le don de retenir par cœur ce qu'il avoit entendu réciter une fois, celui de compoſer en Latin à meſure qu'on lui dictoit le ſujet de la compoſition en François, tout cela lui faiſoit trouver beaucoup de temps pour ſon plaiſir, c'eſt-à-dire pour cette étude cachée, bien plus difficile que l'autre.

S'il ſacrifioit les Belles-Lettres aux Mathématiques, on peut aiſément juger qu'il ne traita pas mieux la Philoſophie de l'école, au moins celle de ce temps-là, d'autant plus inſupportable à un eſprit géomètre, qu'elle prétend raiſonner; au lieu que l'Eloquence & la Poëſie ne prétendent guère que flatter ou remuer l'imagination. La Juriſprudence à laquelle on le deſtinoit, car quel eſt le père qui aimât aſſez peu ſes enfans pour les deſtiner aux Mathématiques? la Juriſprudence n'eut pas plus d'attraits pour lui. Après avoir fait trois années de Droit à Toulouſe, il réſiſta aux promeſſes les plus flatteuſes d'une puiſſante protection que lui fit M. de Fieubet, Premier Préſident de ce Parlement, pour l'attacher à ſon Barreau. Il réſolut de ſe livrer entièrement à ſon goût, & de venir à Paris, où il avoit en vue une place dans l'Académie des Sciences.

Il étoit déja digne d'y penſer. A l'âge de dix-huit ans, avec les deux Livres élémentaires que nous avons nommés, & que l'on ne connoît preſque plus, parce que d'autres, plus parfaits & plus inſtructifs, ont pris leur place, ſans aucun autre guide, ſans Maître, ſans un ami à qui il pût ſeulement parler ſur ces matières; il avoit jetté les fondemens des grandes théories, qu'il a depuis étendues & perfectionnées, d'une nouvelle méthode pour la réſolution des équations réductibles du troiſième & du quatrième degré de la quadrature du cercle infiniment approchée de la cubature de certaines portions ſphériques. Il eſt vrai que quand il lui fut enſuite permis d'avoir des Livres, & qu'après avoir étudié la Géométrie il étudia les Géomètres, il trouva, peut-être avec autant de joie que de déplaiſir, qu'il avoit été prévenu, mais ſeulement en partie, ſur quelques-unes de ſes découvertes. La gloire en étoit un peu diminuée, mais non pas le mérite; & il apporta toujours à Paris ce fonds qui avoit tant produit de lui-même, & qui ne pouvoit que devenir plus fécond par les ſecours étrangers.

Les talens dénués de fortune aſpirent tous à Paris; ils s'y rendent preſque tous, & s'y nuiſent les uns aux autres. Il arrive

le plus ſouvent qu'on y trouve toutes les places priſes. M. de Lagny ne put entrer dans l'Académie qu'en 1695 : mais parce que ſon poſte pouvoit être encore long-temps infructueux, M. l'Abbé Bignon, le protecteur général des Lettres, le fit nommer en 1697 Profeſſeur royal d'Hydrographie à Rochefort. Il ſe défendit d'abord d'accepter cet emploi, en repréſentant qu'il n'entendoit pas la Marine : mais ſon bienfaiteur, qui ſentit bien le prix d'un refus ſi modeſte & ſi déſintéreſſé, le raſſura contre ſa prétendue ignorance, & lui garantit qu'il l'auroit bientôt ſurmontée. Cependant M. de Lagny, pour une plus grande ſûreté, & par un extrême ſcrupule ſur ſes devoirs, demanda au Roi la permiſſion de faire une campagne ſur mer, afin de connoître par lui-même le pilotage. Le Roi la lui accorda ; & de plus, reſpectant en quelque ſorte un génie né pour de plus grands objets que l'Hydrographie, il eut la bonté de lui donner un autre Hydrographe, qui travailla ſous lui ; & c'eſt le même qui dans la ſuite lui a ſuccédé.

Supérieur à ſon emploi autant qu'il l'étoit, il eut tout le temps néceſſaire pour de plus hautes ſpéculations. Il envoyoit ſes découvertes à l'Académie, dont il étoit toujours Membre ; mais

les circonſtances, quoique légères, ont toujours un certain pouvoir dans les choſes mêmes qui ſembleroient en devoir être les plus indépendantes. On liſoit ſes Mémoires avec moins d'attention que ſi on les lui avoit entendu lire. C'étoit aſſez ſa coutume de ſuppoſer dans un Mémoire ce qui étoit établi dans un autre que l'on n'avoit pas : tout étoit bien lié, mais ſeulement pour lui, & on ſuſpendoit ſon jugement ; on arrêtoit l'impreſſion naturelle que chaque partie auroit faite, juſqu'à ce qu'on eût vu le tout enſemble. Il m'a pluſieurs fois avoué lui-même que ce tout enſemble, il eût eu bien de la peine à le former. Ses nouvelles idées étoient en trop grand nombre, trop vives, trop impatientes de ſe placer, pour ſouffrir un arrangement bien régulier & bien tranquille. Enfin, dans le temps du ſéjour de M. de Lagny à Rochefort, l'Académie commençoit à s'occuper beaucoup de la Géométrie nouvelle ; & tout ce qu'il donnoit appartenoit à l'ancienne, quoique pouſſée plus loin : il ne parloit que de choſes dont les autres avoient parlé ; & quoiqu'il en parlât fort différemment, la curioſité étoit moins piquée que ſi les choſes elles-mêmes avoient été plus neuves. La nouveauté ne perd guère ſes droits ſur nous ; & il faut convenir qu'elle en avoit

en cette occaſion des plus forts qu'elle puiſſe jamais avoir.

M. de Lagny, ennuyé de Rochefort, malgré les occupations de ſa place, malgré ſes études particulières, malgré le plaiſir d'y réuſſir ſelon ſes ſouhaits, car le moyen qu'il ne ſe ſentît toujours propre à un plus grand théâtre ? faiſoit de temps en temps des voyages à Paris, pour épier les occaſions d'y reſter. Ce ne fut qu'au commencement de la Régence, que feu M. le Duc d'Orléans l'y arrêta, en le faiſant ſon Directeur de la Banque générale, de la même manière à-peu-près, & par les mêmes motifs que l'on donna en Angleterre la direction de la Monnoie de Londres à M. Newton. On jugea, & là & ici, que la grande ſcience du calcul, ordinairement aſſez ſtérile par rapport à l'utilité des Etats, ſeroit tournée avantageuſement vers ce grand objet, & qu'en même temps les deux Géomètres à qui elle avoit coûté de longs travaux, en ſeroient récompenſés par de ſemblables poſtes. Tous deux ſe trouvèrent tout-à-coup dans une richeſſe qui leur étoit nouvelle, tranſportés du milieu de leurs Livres ſur des tas d'argent ; & tous deux y conſervèrent leurs anciennes mœurs, cet eſprit de modération & de déſintéreſſement, ſi naturel à ceux qui ont cultivé

les Lettres. Mais la fortune de M. Newton fut durable, & celle de M. de Lagny ne le fut pas : les affaires changèrent en France, la Banque ceſſa, mais avec honneur pour M. de Lagny ; tous ſes billets furent acquittés, & il laiſſa dans l'ordre le plus exact tout ce qui avoit appartenu à ſon adminiſtration. Le Philoſophe fut heureux de n'avoir pas perdu dans une ſituation paſſagère le goût de ſimplicité qui lui devoit être d'un plus long uſage.

Rendu entièrement à l'Académie, il ne lui fut pas difficile d'en bien remplir les devoirs. Il ſe trouvoit riche de plus de vingt gros porte-feuilles *in-folio*, pleins de ſes réflexions, de ſes recherches, de ſes calculs, de ſes nouvelles théories ; il n'avoit qu'à y choiſir ce qu'il lui plairoit, & à l'en détacher. Tout cela tendoit principalement à une réforme ou refonte entière de l'Arithmétique, de l'Algèbre & de la Géométrie commune. Il s'étoit rencontré avec M. Leibnitz, car les preuves de la rencontre ont été bien faites, ſur l'idée ſingulière d'une Arithmétique qui n'auroit que deux chiffres, au lieu que la nôtre en a dix. L'Algèbre ſans comparaiſon plus étendue & plus compliquée, & qui l'eſt d'une manière à effrayer, changeoit entièrement de forme entre ſes mains ; tout ſe réſolvoit par des

& finie théorie de l'infini. Mais ce comble une fois mis, il ſemble que les fondemens poſés par M. de Lagny conviendroient mieux à tout l'édifice tel qu'il ſera alors. Non-ſeulement toutes les vues qu'il a données ſe lieroient facilement avec l'infini, elles y percent déja, & y entreroient, quand même il ne l'auroit pas voulu.

Nous avons rendu un compte aſſez détaillé de ſes travaux, à chaque occaſion qu'il nous en a donnée dans nos volumes, où il s'agit ſi ſouvent de lui. Pour rapporter cependant quelques traits particuliers de ſon génie, aſſez courts pour trouver place ici, nous en choiſirons deux, ſans prétendre qu'ils ſoient abſolument préférables à beaucoup d'autres.

Il a donné à l'Académie en 1705 (*a*) l'expreſſion algébrique de la ſérie infinie des tangentes de tous les arcs ou angles multiples d'un premier arc ou angle quelconque connu, & cela d'une manière ſi ſimple, qu'il n'avoit beſoin que de deux propoſitions très-élémentaires d'Euclide. Deſcartes a dit que ce qu'il avoit le plus deſiré de ſavoir dans la théorie des courbes, étoit la méthode générale d'en déterminer les tangentes qu'il trouva; & je ſais de M. de Lagny, qu'il avoit eu le

(*a*) Voyez l'Hiſt. p. 99 & ſuiv.

même desir de trouver le théorême énoncé, dont il voyoit l'utilité extrême pour toute sa Goniométrie & sa Cyclométrie. La fameuse joie d'Archimède s'est de de temps en temps renouvellée chez les Géomètres, plus souvent pour la vivacité du sentiment, mais assez souvent aussi pour la beauté & l'importance des découvertes.

La cubature de la sphère, ou la cubature des coins & des pyramides sphériques que l'on démontre égales à des pyramides rectilignes (*a*), est encore un morceau de M. de Lagny, neuf, singulier, & qui seul prouveroit un Géomètre. Il l'eût choisi pour orner son tombeau, qui en eût imité plus parfaitement celui d'Archimède, où la sphère entroit aussi.

Quand ses forces baissèrent assez sensiblement, il demanda la vétérance, qu'il avoit bien méritée. On faisoit alors un recueil général des anciens Ouvrages de l'Académie ; on jugea à propos d'y faire entrer un grand Traité d'Algèbre manuscrit qu'il avoit fait, beaucoup plus étendu, plus complet & plus neuf que celui qu'il avoit publié en 1697. Mais il fallut que ce fût un de ses amis, M. l'Abbé Richer, Chanoine de Provins, fort au fait

(*a*) Voyez les Mém. de 1714, page 409.

de ces matières, & plein des vues de M. de Lagny, qui ſe chargeât du ſoin de revoir ce Traité, d'éclaircir ce qui en avoit beſoin, de perfectionner l'ordre de tout, & même il y ajouta beaucoup du ſien.

M. de Lagny mourut le 12 Avril 1734. Dans les derniers momens où il ne connoiſſoit plus aucun de ceux qui étoient autour de ſon lit, quelqu'un, pour faire une expérience philoſophique, s'aviſa de lui demander quel étoit le quarré de douze : il répondit dans l'inſtant, & apparemment ſans ſavoir qu'il répondoit, cent quarante-quatre.

Il n'avoit point cette humeur ſérieuſe ou ſombre qui fait aimer l'étude, ou que l'étude elle-même produit. Malgré ſon grand travail, il avoit toujours aſſez de gaieté ; mais cette gaiété étoit celle d'un homme de cabinet. Elle eut cet avantage, que comme elle étoit fortifiée par des principes dans ce cabinet même, elle fut indépendante non-ſeulement d'une plus grande ou moindre fortune, mais encore des événemens littéraires, ſi ſenſibles à ceux qui n'ont point d'autres événemens dans leur vie. Il voyoit fort tranquillement que la plupart des Géomètres, qu'un certain torrent emportoit loin de lui dans des régions où il n'avoit pas pris la peine de pénétrer, en fuſſent moins touchés de ce qu'il

qu'il produiſoit ; & jamais il ne partit de lui aucun trait, ni de chagrin, ni de malignité contre la nouvelle Géométrie. Se fût-il poſſédé juſqu'à ce point-là, ſi ſon ame eût reçu quelque atteinte ? Nous laiſſons l'éloge d'une autre qualité de ſon ame aux regrets de quelques pauvres familles que la médiocrité de ſa fortune ne l'empêchoit pas de ſoutenir.

Il a été honoré de l'amitié particulière de M. le Chancelier, & de M. le Duc de Noailles, aujourd'hui Maréchal de France, deux noms qu'il ſuffit de prononcer.

M. le Duc d'Orléans lui fit l'honneur de s'aider de ſes lumières, & de pluſieurs travaux qu'il lui ordonna, lorſqu'il voulut s'inſtruire à fond ſur tout ce qui regarde le Commerce, les Changes, les Monnoies, les Banques, les Finances du Royaume ; connoiſſances qui ne ſeroient pas moins néceſſaires à ceux qui ſont à la tête de tout, qu'à ceux-mêmes chez qui elles paroiſſent juſqu'ici preſque entièrement renfermées, & qui en ſavent tirer tant d'utilité.

M. de Lagny a été marié deux fois, & n'a laiſſé qu'une fille, qui eſt du premier lit.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE RESSONS.

JEAN-BAPTISTE DESCHIENS DE RESSONS naquit à Châlons en Champagne le 24 Juin 1660 de Pierre Deſchiens, Secrétaire du Roi, & de Marie Mauriſſet. Son père, qui étoit fort riche, le deſtina aux emplois qui du moins conſervent la richeſſe : mais la Nature le deſtinoit à un autre où le patrimoine eſt fort expoſé, ſans compter la vie. A dix-ſept ans il ſe déroba de la maiſon paternelle pour entrer dans les Mouſquetaires noirs; il en fut tiré par force, & ne demeura chez ſon père qu'autant de temps qu'il lui fallut pour ménager une ſeconde évaſion. Il ſe jetta dans le Régiment de Champagne, où il eut bientôt une Lieutenance, & d'où il fut encore arraché. Enfin, pour finir ce combat perpétuel entre ſa famille & lui, en la mettant plus hors de portée de le pourſuivre, il alla à Toulon, & y fut reçu dans la Marine en 1683 Volontaire à brevet.

Cette inclination invincible pour la guerre promettoit beaucoup, & elle tint tout ce qu'elle promettoit ; une valeur ſignalée, de l'ardeur à rechercher les occaſions, de l'amour pour les périls honorables. Il ſervit avec éclat dans les bombardemens de Nice, Alger, Gènes, Tripoli, Roſes, Palamos, Barcelone, Alicant. Dès l'an 1693, dix ans après ſon entrée dans la Marine, il étoit parvenu à être Capitaine de vaiſſeau, élévation rapide où la faveur & l'intrigue n'eurent cependant aucune part.

Il y a une infinité de gens de guerre qui ſont des Héros dans l'action, & hors de-là ne font guère de réflexions ſur leur métier. En général le nombre des hommes qui penſent eſt petit, & l'on pourroit dire que tout le genre humain reſſemble au corps humain, où le cerveau, & apparemment une très-petite partie du cerveau, eſt tout ce qui penſe ; tandis que toutes les autres parties, beaucoup plus conſidérables par leur maſſe, ſont privées de cette noble fonction, & n'agiſſent qu'aveuglément. M. de Reſſons s'étoit particulièrement adonné à l'Artillerie : il ne ſe contenta pas d'en pratiquer les règles dans toute leur exactitude, il en voulut approfondir les principes, & examiner de plus près tous les détails ; &

quand un bon esprit prend cette route en quelque genre que ce soit, il est étonné lui-même de voir combien on a laissé encore à faire à ses recherches & à son industrie. Dans l'art de tirer les bombes, dont tant d'habiles gens se sont mêlés, M. de Ressons compta jusqu'à vingt-cinq défauts de pratique qu'il corrigea avec succès en différentes rencontres (*a*). M. le Duc du Maine, Grand-Maître de l'Artillerie, voulut avoir dans ce Corps qu'il commande, un homme qui y convenoit si bien. Il le détermina à quitter le service de mer pour celui de terre sur la fin de 1704, & fit créer en sa faveur une dixième Charge de Lieutenant-Général d'Artillerie sur terre. A tout ce qui l'animoit auparavant, il se joignit ce choix si flatteur, & les bontés d'un si grand Prince. Ainsi nous supprimons tout le détail de sa vie militaire pendant la guerre de la succession d'Espagne ; il ne pouvoit ni manquer d'occasions, ni leur manquer.

Dans les temps de paix, cet homme, qui n'avoit respiré que bombardemens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire forger ou à lancer des foudres, faisoit ses délices de la culture d'un assez beau jardin qu'il s'étoit donné. Il avoit assurément

(*a*) Voyez les Mém. de 1716, p. 19 & suiv.

fait plus de ravages que ces premiers Consuls ou Dictateurs Romains, plus célèbres par leur retour aux fonctions du labourage après leurs triomphes, que par leurs triomphes mêmes. Ces sortes de plaisirs si simples & si peu apprêtés, qu'on ne goûte que dans la solitude, ne peuvent guère être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de se voir & de se reconnoître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec soi quand on vit avec soi.

M. de Ressons porta dans son jardin le même esprit d'observation & de recherche dont il avoit fait tant d'usage dans l'Artillerie; & quand il fut entré en 1716 dans l'Académie en qualité d'Associé libre, tantôt il nous donna ce que nous avons déjà rapporté sur les bombes, ou de nouvelles manières d'éprouver la poudre (*a*); tantôt de nouvelles pratiques d'Agriculture, comme celle de garantir les arbres de leur lèpre ou de la mousse (*b*); alternativement Guerrier & Laboureur, ou Jardinier, toujours Citoyen.

Il avoit des idées particulières sur le salpêtre; il en tiroit de certaines plantes, & prétendoit faire une composition

(*a*) Voyez l'Hist. de 1720, p. 111.

(*b*) Voyez l'Hist. de 1716, p. 31.

meilleure que la commune, & à meilleur marché. On dit que le Prince Régent, dont le ſuffrage ne ſera ici compté, ſi l'on veut, que pour celui d'un habile Chymiſte, avoit aſſez approuvé ſes vues. L'Académie, accoutumée aux diſcuſſions rigoureuſes, lui fit des objections qu'elle ſavoit bien mettre dans toute leur force. Il les eſſuya avec une douceur qui auroit pu ſervir d'exemple à ceux qui ne ſont que Gens de Lettres : mais il ceſſa de s'expoſer à des eſpèces de combats auxquels il n'étoit pas aſſez exercé. Il a laiſſé un Ouvrage conſidérable manuſcrit ſur le ſalpêtre & la poudre.

Dans les dernières années de ſa vie, il tomba dans un grand affoibliſſement, qui ne fut pourtant pendant un temps aſſez long que celui de ſes jambes dont il ne pouvoit plus ſe ſervir : tout le reſte étoit ſain. Il n'avoit point attendu l'âge ou les infirmités pour ſe tourner du côté de la Religion ; il en étoit bien pénétré, & je ſais de lui-même qu'il avoit écrit ſur ce ſujet. Je ne doute pas que la vive perſuaſion & le zèle ne fuſſent ce qui dominoit dans cet Ouvrage : mais ſi la Religion pouvoit ſe glorifier de ce que les hommes font pour elle, peut-être tireroit-elle autant de gloire des foibles efforts d'un homme de guerre en ſa faveur,

que des plus savantes productions d'un Théologien. Il mourut le 31 Janvier 1735, âgé de 75 ans, ayant fait tout le chemin qu'un bon Officier devoit faire par de longs services ; seulement peut-être un meilleur Courtisan auroit-il été plus loin.

Son caractère étoit assez bien peint dans son extérieur ; cet air de guerre hautain & hardi, qui se prend si aisément, & qu'on trouve qui sied si bien, étoit surmonté ou même effacé par la douceur naturelle de son ame ; elle se marquoit dans ses manières, dans ses discours, & jusques dans son ton. A peine toute la bienséance d'un état absolument différent du sien auroit-elle demandé rien de plus.

Il avoit épousé Anne-Catherine Berrier, fille de Jean-Baptiste Berrier de la Ferriere, Doyen des Doyens des Maîtres des Requêtes, & de Marie Potier de Novion. Il en a eu deux enfans.

ELOGE
DE M. SAURIN.

JOSEPH SAURIN naquit en 1659 à Courtaiſon, dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin, Miniſtre Calviniſte à Grenoble, eut trois garçons, qu'il deſtina tous trois au Miniſtère, & dont il fut le ſeul Précepteur, depuis l'alphabet juſqu'à la Théologie & à l'Hébreu. Joſeph étoit le dernier des trois; & il fut reçu, quoique fort jeune, Miniſtre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'eſprit naturel, &, ce qui eſt encore plus important, beaucoup de Logique naturelle; un caractère vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuſe; un extérieur agréable & animé, qui s'accordoit au diſcours, & le ſoutenoit; ce furent les talens qu'il apporta à la Prédication, & qui ne manquèrent pas d'être applaudis par ſon parti, dans un temps principalement où le Calviniſme, viſiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avoit beſoin plus que jamais d'Orateurs véhémens. M. Saurin ne le fut apparem-

ment que trop ; il s'échappa dans un Sermon à quelque chose de hardi ou d'imprudent ; & il fut obligé de quitter le Royaume, & de se retirer à Genève, d'où il passa dans l'État de Berne, qui le reçut avec toutes les distinctions dues à sa grande réputation naissante, & à son zèle pour la cause commune.

Si ses Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient, nous pourrions parler avec encore plus de sûreté du genre de son éloquence : mais nous savons d'ailleurs quels étoient ses principes sur cette matière. Il rejettoit sans pitié tous les ornemens ; il ne vouloit que le vrai rendu dans toute sa force, exposé avec sa seule beauté naturelle. Une éloquence si sévère est assurément plus chrétienne, plus digne d'hommes raisonnables : mais ne parle-t-on pas toujours à des hommes ?

MM. de Berne donnèrent à M. Saurin, quoiqu'étranger, une Cure considérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsque la révocation de l'Edit de Nantes, arrivée en 1686, dispersa dans tous les Etats Protestans presque tous ses Confrères François, fugitifs, errans, incertains du sort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouissoit en comparaison d'eux, ou du

moins ſa tranquillité, ne fut pas de longue durée.

Les queſtions de la Prédeſtination & de la Grace excitent des diviſions & des tempêtes parmi les Proteſtans comme parmi nous. Ils ont comme nous deux ſyſtêmes théologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur eſt le plus ancien chez eux ; c'eſt celui de Calvin, & c'eſt de-là que tous ſes Sectateurs ſont partis d'abord. Mais la raiſon naturelle réſiſte trop à ce ſyſtême ; & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de ſon opération elle produiſe enfin quelque effet, elle a ramené avec le temps un grand nombre de Théologiens Calviniſtes au ſyſtême le plus doux. Les Défenſeurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le beſoin même chez les Novateurs, le nom impoſant ou plutôt foudroyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magiſtrature aſſez conſtante à ſuivre ſes anciennes voies. Ils ont obtenu en Suiſſe un Formulaire abſolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le Miniſtère Eccléſiaſtique ſont obligés de ſigner.

Les Théologiens dominans, auſſi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans leur théorie, demandèrent la ſignature du Formulaire aux Miniſtres François réfugiés,

dont on ſavoit aſſez que le ſentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuſe ſituation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refuſèrent de ſigner : mais il s'agiſſoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage céda peu-à-peu à cette conſidération bien peſée ; tous les jours il ſe détachoit quelqu'un qui alloit ſigner.

M. Saurin ne fut pas de ce nombre ; il éluda la ſignature par toutes les chicanes à-peu-près raiſonnables qu'il put imaginer pour gagner du temps, réſolu, quand il ne pourroit plus ſe défendre, à quitter une place qui étoit toute ſa fortune, & à ſe retirer en Hollande. Toutes ſes meſures étoient déja priſes pour cette courageuſe retraite, lorſqu'un ancien Miniſtre fort accrédité en Suiſſe, fort ſon ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suiſſe alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un certificat abſolu qu'il avoit droit de donner, mais ſur une ſignature qu'on ne verroit point, conçu en des termes dont toute la délicateſſe de conſcience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureuſement cet ami étoit d'un caractère auſſi ferme & auſſi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne ſe fût pas livré à la conduite d'un

homme dont les principes différens des ſiens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans ſon état, & ce fut pendant ce temps ſi convenable qu'il épouſa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiſelle de l'ancienne & noble famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suiſſe. Un Etranger ne poſſédant pour tout bien qu'une Cure, plus conſidérable à la vérité que pluſieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penſer à un pareil mariage; mais ſon mérite perſonnel fut compté pour beaucoup. Les Pays les plus ſenſés ſont ceux où ce n'eſt pas-là une ſi grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroiſſoit avoir ſigné le fatal Formulaire. Les modifications ſecrettes appaiſoient ſa conſcience, mais l'apparence d'une lâcheté bleſſoit ſa gloire; il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, & il fit quelques confidences indiſcrettes de la manière dont tout s'étoit paſſé. Il prêcha même contre le ſentiment théologique qu'il n'approuvoit pas, & quoiqu'il eût pris des tours extrêmement adroits, on pouvoit l'entendre; & l'on ſait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a réparé ces fautes en les

racontant dans un Ecrit public. C'eſt le chef-d'œuvre de la plus ſincère modeſtie que d'avouer de l'orgueil, & les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent ſe formoit contre lui ; toute la protection qu'il pouvoit eſpérer de l'alliance qu'il avoit priſe, ne l'auroit pas dérobé aux coups de Théologiens inexorables ; il le ſavoit : mais ce n'étoit pas là ſa plus grande peine ; il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé ſur la Religion qu'il profeſſoit. Il en avoit fait toute ſon étude, & toujours dans le deſſein de s'y affermir : mais un bon eſprit n'eſt pas autant qu'un autre le maître de penſer comme il voudroit ; peut-être auſſi avoit-il déja trop ſouffert d'une autorité eccléſiaſtique, qui pour n'être que purement humaine, & pour ne prétendre à rien de plus, n'en eſt pas moins abſolue ni moins rigoureuſe. Mais une femme eſtimable qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion dont il commençoit à ſe déſabuſer. Quel parti prendre dans une ſituation ſi embarraſſante & ſi cruelle ?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun confident, bien des irréſolutions qui n'étoient ni éclairées,

ni ſoulagées par un conſeil étranger, il ſe détermina à paſſer en Hollande, ſur un prétexte qui, quoique vrai, trompoit ſa femme qu'il laiſſoit en Suiſſe. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Miniſtres de Hollande, le confirmèrent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étoient apparemment moins précautionnés avec un Confrère; & enfin il écrivit à l'illuſtre M. Boſſuet, Evêque de Meaux, le deſſein ou plutôt le beſoin où il étoit de conférer avec lui ſur la Religion. Les ſauf-conduits néceſſaires, car on étoit alors dans la guerre qui commença en 1688, furent bientôt expédiés, toutes les difficultés du voyage applanies. Le zèle de ce grand Prélat égaloit ſes lumières, & en peu de temps le voilà tête à tête dans ſa maiſon de Germini avec le jeune Miniſtre Calviniſte fort inſtruit, plein de feu dans la diſpute, nullement dreſſé à la politeſſe d'un monde qu'il n'avoit pas encore vu, ne reconnoiſſant rien de ſupérieur à lui que la raiſon, ſecrettement animé encore, comme on le peut ſoupçonner, par la gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il ſe rendit à la fin, & il fit ſon abjuration entre les mains du vainqueur le 21 Septembre 1690, âgé de 31 ans.

Le ſecret lui étoit abſolument néceſ-

faire par rapport à sa femme : mais un malheureux hasard le fit découvrir ; & dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il est aisé de s'imaginer le cri universel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient violemment son honneur ; & comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on peut juger que le zèle de Religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, ce que la Religion désapprouve le plus.

Il s'agissoit de tirer de Suisse Madame Saurin, &, ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevues secrettes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui succédèrent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant, & suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entière, & la résolution désormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari sur la frontière, séparé alors de sa femme, détention à laquelle,

par le crédit de M. de Meaux, le Roi même s'intéreſſa ; c'eſt ce que M. Saurin appeloit le *Roman de ſa vie.* Il n'a pas voulu par cette raiſon le donner au Public dans un grand détail, & nous l'abrégeons encore infiniment en parlant à l'Académie des Sciences.

M. Saurin, arrivé à Paris, eut l'honneur d'être préſenté par M. de Meaux au Roi, qui le reçut avec une extrême bonté, & ſur le témoignage du Prélat, l'honora auſſi-tôt de ſes bienfaits. C'eſt-là où commence la partie de ſon Hiſtoire qui nous intéreſſe le plus.

Libre déſormais, & tranquille dans Paris, il n'eut plus qu'à ſe déterminer ſur le choix d'une occupation ; ſon eſprit & ſa fortune en avoient également beſoin. Il délibéra entre la Géométrie & la Juriſprudence ; la Géométrie l'emporta. Il ſortoit d'une Théologie toute contentieuſe ; il ſeroit tombé dans la Juriſprudence, qui l'eſt encore davantage. Il conçut qu'en ſe donnant à la Géométrie, il habiteroit une région où la vérité eſt moins ſujette à ſe couvrir de nuages, & où ſa raiſon, trop long-temps agitée, jouiroit avec ſûreté d'un certain repos. De plus, il avoit l'eſprit naturellement géométrique, & il eût été Géomètre juſques dans le Barreau.

Dès

Dès l'an 1703, c'eſt-à-dire après douze ans tout au plus d'application aux Mathématiques, il s'y trouva aſſez fort pour oſer défendre le ſyſtême de tourbillons de Deſcartes contre une objection de l'illuſtre M. Huguens, ſous laquelle tous les Cartéſiens avoient ſuccombé, & qu'ils avoient le plaiſir de voir ſouvent répétée comme victorieuſe. M. Huguens avoit prouvé que, ſelon Deſcartes, les corps peſans auroient dû tendre, non au centre de la terre, comme ils y tendent toujours, mais à différens points de l'axe de la terre; & M. Saurin démontra fort ſimplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au centre. L'objection ne reparoît plus depuis la réponſe.

Après ce coup d'eſſai, il donna encore dans la même année la ſolution d'un Problême propoſé par M. le Marquis de l'Hôpital dès 1692 aux Géomètres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été dix ou onze ans ſans être tâté, & même bien tourné de tous les ſens par les plus habiles; mais inutilement, M. Saurin étant alors le Géomètre de la petite Société choiſie qui travailloit au Journal des Savans, ornoit ce Journal de tout ce qu'il vouloit publier dans le genre qui lui appartenoit.

Enſuite il ſe trouva engagé dans la fameuſe diſpute des Infiniment Petits ; il ſembloit que, quoique réfugié dans le ſein de la Géométrie, la controverſe allât l'y chercher. Son Adverſaire étoit M. Rolle, le plus profond de nos Algébriſtes, & en même temps ſubtil, artificieux, fécond en certains ſtratagêmes, dont on ne croiroit pas trop que des Sciences démonſtratives fuſſent ſuſceptibles. Avec la bonne cauſe en main, c'étoit bien tout ce qu'on pouvoit faire que de le ſuivre de retranchement en retranchement, & de ſe ſauver de tous les piégés qu'il ſavoit tendre ſur ſon chemin. M. Saurin las d'avoir paſſé bien du temps à cet exercice, las de ſes avantages mêmes, s'adreſſa à l'Académie, dont M. Rolle étoit Membre, pour lui demander une déciſion, déclarant que ſi elle ne jugeoit pas dans un certain temps, il tiendroit M. Rolle pour condamné, puiſque toute la faveur de la Compagnie devoit être pour lui. L'Académie ne jugea entr'eux qu'en adoptant M. Saurin en 1707, & avec des diſtinctions flatteuſes. Il eut l'aſſurance de ne demeurer que fort peu de temps dans un premier grade par où la rigueur de l'uſage établi vouloit qu'il paſsât ; & quand il parvint à celui qui lui conve-

noit, il fut préféré à des concurrens dont on ne put s'empêcher de faire l'éloge dans le temps qu'on ne les choisissoit pas. La Géométrie des Infiniment Petits n'avoit pas besoin d'une décision plus formelle.

M. Saurin débuta dans l'Académie par d'importans Mémoires sur les courbes de la plus vîte descente ; question que les illustres frères MM. Bernoulli avoient chargée à l'envi de difficultés pour s'embarrasser mutuellement, & à plus forte raison ceux qui oseroient toucher après eux à cette matière. Nous en avons rendu un compte assez ample en 1709 (*a*).

Il avoit entrepris un Traité sur la pesanteur selon le Système Cartésien, & il en donna un morceau dans la même année. Il se trouvoit en tête le redoutable M. Newton ; & quoiqu'animé par son succès avec M. Huguens, il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer sans beaucoup de crainte ce nouvel Adversaire. Il propose des vues ingénieuses, mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le sont pas ; il ne se dissimule rien de ce qui est contre lui, & sauve du moins sa gloire : mais au milieu des difficultés dont il se sent envi-

(*a*) Voyez l'Hist., p. 68 & suiv.

ronné, il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philosophes doivent faire tous leurs efforts pour conserver les Tourbillons de Descartes ; *sans quoi*, dit-il, *on se trouveroit replongé dans les anciennes ténèbres du Péripatétisme, dont le Ciel veuille nous préserver.* On entend assez qu'il parle des Attractions Newtoniennes. Eût-on cru qu'il fallût jamais prier le Ciel de préserver des François d'une prévention trop favorable pour un Système incompréhensible, eux qui aiment tant la clarté ; & pour un Système né en Pays étranger, eux qu'on accuse tant de ne goûter que ce qui leur appartient ?

Le principal & presque l'unique divertissement de M. Saurin étoit d'aller tous les jours à un Café où s'assembloient des Gens de Lettres de toutes les espèces, & là se forma le plus cruel orage qu'il ait jamais essuyé. Nous n'en renouvellerons point l'histoire en détail ; elle fut long-temps l'entretien de Paris & des Provinces. Il se répandit dans ce Café des Chansons contre tous ceux qui y venoient, ouvrage digne des trois Furies, si elles ont de l'esprit. On en soupçonna violemment M. Rousseau, illustre par son talent poëtique, & celui-ci en accusa juridiquement M. Saurin, à qui personne ne pensoit, & qui ne faisoit point de

vers. Cependant sur l'accusation du Poëte, le Géomètre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chansons. Il écrivit de sa prison à des personnes d'un grand crédit, qui protégeoient hautement & vivement M. Rousseau, des lettres fort touchantes, & où le vrai se faisoit bien sentir. Il publia sur le même ton des Requêtes adressées au Public autant qu'aux Juges, des Mémoires où il faisoit le parallèle de sa vie & de ses mœurs avec la vie & les mœurs de son accusateur ; & c'est de-là que sont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées. Toutes ces pièces sont assez bien écrites & assez bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrêt du 7 Avril 1712. M. Saurin fut pleinement justifié, & M. Rousseau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-considérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de respectables Protecteurs dans les Pays étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrêt du Parlement.

Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'événement, fut aussi fort longue, &

on ne voit reparoître ſon nom dans nos volumes annuels qu'en 1716 (*a*). Un ébranlement violent dure encore après que la cauſe en a ceſſé; & une ame long-temps agitée, bouleverſée en quelque ſorte par de vives paſſions, ne recouvre pas ſi-tôt la tranquillité néceſſaire pour reprendre le fil délié des ſpéculations mathématiques qu'elle avoit entièrement perdu. M. Saurin les recommença par une queſtion importante, déja entamée par M. Rolle, ſur la nouvelle méthode des tangentes des courbes. Il faiſoit voir que l'ingénieuſe application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un ſujet différent en apparence, étoit plus étendue que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même; & il en montroit aux yeux toute l'univerſalité par certaines colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différens cas. La Géométrie va juſqu'à avoir de l'agrément, quand elle donne de ces ſortes de ſpectacles dont l'ordonnance & pour ainſi dire l'architecture plaiſent à l'eſprit.

M. Saurin traita encore cette matière en 1723 (*b*); & non-ſeulement il continuoit de répondre à M. Rolle qu'il étoit à propos de pourſuivre juſqu'au bout,

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1716, p. 47 & ſuiv.
(*b*) Voyez les Mémoires, p. 221.

mais il donna des éclairciſſemens ſur quelques autres points de la nouvelle Géométrie, qui n'avoient pas été bien ſaiſis par d'habiles gens; car ce n'a été qu'avec le temps qu'on a appris à bien manier un inſtrument ſi fin & ſi délicat. Ici j'héſite à lui donner un témoignage public de ma reconnoiſſance, où l'on pourra bien croire que ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occaſion, dans les termes les plus obligeans, un Ouvrage manuſcrit ſur *la Géométrie à l'Infini* qu'il avoit entre les mains, & qui fut imprimé quatre ans après en 1727. Il épuiſa enfin en 1725 (*a*) tout ce ſujet qu'il avoit tant approfondi, & rectifia encore quelques idées d'un bon Géomètre.

Les intérêts du ſyſtême des tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géométrie; mais il procédoit par-tout de bonne foi. Il auroit bien ſouhaité, pour ſe débarraſſer entièrement d'une terrible objection de M. Newton, que des fluides plus ſubtils euſſent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc: mais il ſe convainquit malgré lui par ſes propres lumières, que cela n'étoit pas; & il en donna en

(*a*) Voyez les Mémoires, p. 238.

1718 (*a*) une démonſtration ſi ſimple & ſi naturelle, qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant, & il le ſavoit bien, cette difficulté même pourra être réſolue d'ailleurs : d'autres auſſi invincibles en apparence ont déja été ſurmontées ; tout commence à s'éclaircir, & il eſt permis de croire que l'Univers Carteſien, violemment ébranlé & étrangement défiguré, ſe raffermira & reprendra ſa forme.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin ſur l'art de l'horlogerie (*b*), dont il avoit entrepris un examen général. Il avoit beaucoup de peine à ſe contenter lui-même, & par conſéquent il expédioit peu, & finiſſoit difficilement. Il n'eſt pas impoſſible qu'un peu de pareſſe ne ſe cache ſous d'honnêtes apparences ; mais c'eſt dommage qu'il ait abandonné cette entrepriſe qui demandoit beaucoup de fineſſe d'eſprit. Ce ſont des Ouvriers, mais habiles, qui conduits moins par des principes ſcientiques que par des obſervations bien faites & des expériences bien ſuivies, ont formé à la longue un Art ſi merveilleux. Il s'agit

(*a*) Voyez les Mémoires, p. 191.
(*b*) Voyez l'Hiſt. de 1720, p. 106 & ſuiv.

maintenant

maintenant pour les Savans de développer ce qu'on peut y avoir mis ſans trop ſavoir qu'on l'y mettoit, & de découvrir de la Géométrie & de la Méchanique où elles ne ſont pas viſibles pour tous les Géomètres & pour tous les Méchaniciens.

Nous ne nous arrêterons plus ſur quelques morceaux de Géométrie, preſque tous dans le goût de recherches fines, que M. Saurin a ſemés dans nos volumes, juſqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la vétérance en 1731. Il commençoit à reſſentir les infirmités de l'âge avancé; il devenoit ſujet à de fréquens accès de fièvre, qui paroiſſoient venir de ſon naturel toujours ardent. Le temps de ſon repos fut occupé tantot par des conſultations qu'on lui faiſoit d'Ouvrages importans, auxquelles il avoit le loiſir de ſe prêter; tantôt par de ſimples lectures dont il laiſſoit le choix à ſon goût ſeul, &, ſi l'on veut, aux caprices de ſon goût. Pouſſerons-nous aſſez loin la ſincérité que nous nous ſommes toujours preſcrite, pour oſer dire ici qu'il liſoit juſqu'à des Romans, & y prenoit beaucoup de plaiſir? Cependant, ſi l'on y fait réflexion, on trouvera que cette lecture frivole peut aſſez accommoder les deux extrémités de la vie; la jeuneſſe infiniment moins

touchée du ſimple vrai que d'un merveilleux toujours paſſionné ; la vieilleſſe, qui devenue moins ſenſible au vrai, aſſez ſouvent douteux ou peu utile, a beſoin d'être réveillée par le merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fièvre léthargique le 29 Décembre 1737. Son caractère eſt déja preſque entièrement repréſenté dans ce qui a été dit ; d'un côté un eſprit élevé, lumineux, qui penſoit en grand, & ajoutoit du ſien à toutes les lumières acquiſes, un grand talent pour toutes les opérations d'eſprit, & qui n'attendoit que ſon choix pour ſe déterminer entr'elles ; d'un autre côté, du courage, de la vigueur d'ame, qui devoient rendre auſſi les paſſions plus difficiles à maîtriſer. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voies de la fortune, qui ſied ſi bien & eſt ſi nuiſible, & qui par conſéquent n'eſt guère permiſe qu'à un homme iſolé dont la conduite ne tire à conſéquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après ſa mort quelque fruit de ſon nom & de ſon mérite : mais elle l'auroit peut-être manqué ſous un Miniſtre moins perſuadé de l'eſpèce de droit qu'elle avoit, & moins ſenſible à la manière ingénieuſe dont il fut appuyé par le fils du défunt. Les ſoins de M. Saurin vivant auroient dû naturellement

avoir des effets plus considérables. Il ne cherchoit pas à se faire beaucoup de liaisons, & jusqu'à sa forme de vie tout s'y opposoit ; il travailloit toute la nuit, & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux, M. de l'Hôpital, le P. Malebranche ; on y peut joindre M. de la Motte, digne d'entrer dans une liste si noble & si courte.

ELOGE
DE MONSIEUR
BOERHAAVE.

HERMAND BOERHAAVE naquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout, près de Leyde, de Jacques Boerhaave, Pasteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandres, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de cinq ans il perdit sa mère, qui laissoit encore trois autres enfans. Un an après, le père se remaria, & six nouveaux enfans augmentèrent sa famille. Heureux les Pays où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre !

Il arriva encore une choſe qui ſeroit aſſez rare dans d'autres Pays & dans d'autres mœurs ; la ſeconde femme devint la mère commune de tous les enfans de ſon mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le père, & par un amour naturel, & par une économie néceſſaire, étoit le Précepteur des garçons auſſi long-temps qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des diſpoſitions excellentes, & il le deſtina à remplir une place comme la ſienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de onze ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres ; & dans le même temps qu'il lui formoit l'eſprit, il avoit ſoin de lui fortifier le corps par quelque exercice modéré d'Agriculture ; car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de quatorze ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcère malin à la cuiſſe gauche ; il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remèdes : enfin, après avoir épuiſé tout l'art des Médecins & des Chirurgiens, il s'aviſa de ſe faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit diſſous du ſel, & il ſe guérit lui-même ; préſage, ſi l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses études. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de savoir, & il en avoit trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à quatorze ans dans les Ecoles publiques de Leyde, passoit rapidement d'une Classe dans une plus élevée, & par-tout il enlevoit les prix. Il n'avoit que quinze ans quand la mort de son père le laissa sans secours, sans conseil, sans bien.

Quoique dans ses études il n'eût pour dernier & principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts assez considérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géométrie, qu'il auroit presque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains esprits faits pour le vrai savent-ils par une espèce d'instinct, qu'il doit y avoir une Géométrie qui sera quelque chose de bien satisfaisant pour eux : mais enfin, M. Boerhaave se sentit forcé à s'y appliquer, sans aucune autre raison que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureusement ce fut-là pour lui, après la mort de son père, une ressource qu'il n'avoit pas prévue. Il trouva moyen de subsister à Leyde, & d'y continuer ses études de Théologie, en enseignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté, la maladie dont il s'étoit guéri lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la Médecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hypocrate, pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des leçons du fameux Drelincourt; mais il s'attacha aux dissections publiques, & en fit souvent d'animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point, & qu'on ne sait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui; tout le reste il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Théologie ne laissoit pas d'avancer, & cette Théologie c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la critique de l'Ancien & du Nouveau Testament, les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs modernes. Comme on le connoissoit capable de beaucoup de choses à la fois, on lui avoit conseillé d'allier la Médecine à la Théologie; & en effet, il leur donnoit la même application, & se préparoit à pouvoir remplir en même temps les deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avouer que, quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y

étoit pas également propre. Le fruit d'une vaſte & profonde lecture dans les matières théologiques avoit été de lui perſuader que la Religion très-ſimple au ſortir, pour ainſi dire, de la bouche de Dieu, étoit préſentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vicieuſes ſubtilités philoſophiques, qui n'avoient produit que des diſſentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un acte public ſur cette queſtion : *Pourquoi le Chriſtianiſme, prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faiſoit aujourd'hui ſi peu, prêché par des Savans ?* On voit aſſez où ce ſujet, qui n'avoit pas été pris au haſard, devoit le conduire, & quelle cruelle ſatyre du Miniſtère Eccléſiaſtique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il, avec une façon de penſer ſi ſingulière, exercer ce Miniſtère tel qu'il le trouvoit ? Pouvoit-il eſpérer d'amener un ſeul de ſes Collègues à ſon avis ? N'étoit-il pas sûr d'une guerre générale déclarée contre lui, & d'une guerre théologique ?

Un pur accident, où il n'avoit rien à ſe reprocher, ſe joignit apparemment à ces réflexions, & le détermina abſolument à renoncer au Miniſtère & à la Théologie. Il voyageoit dans une barque, où il

prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un inconnu, plus orthodoxe qu'habile, attaqua si mal ce système, que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lu Spinosa. Il fut obligé d'avouer que non : mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé & ardent Défenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raisonneur de la barque n'y manqua-t-il pas : le Public, non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions, le seconda bien, & en peu de temps M. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prières du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de Dieu, même en matière de Physique, sans se découvrir la tête ; respect qui à la vérité peut paroître petit, mais qu'un hypocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son aventure, il se résolut à n'être désormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entièrement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zèle violent

qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuſes & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet eſprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup & peu réuſſi.

Il fut reçu Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de vingt-cinq ans, & ne diſcontinua pas ſes leçons de Mathématique, dont il avoit beſoin, en attendant les malades qui ne viennent pas ſi-tôt. Quand ils commencèrent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne ſe crut plus à ſon aiſe que parce qu'il étoit plus en état de ſe rendre habile dans ſa profeſſion. Par la même raiſon qu'il ſe faiſoit peu-à-peu une Bibliothèque, il ſe fit auſſi un Laboratoire de Chymie; & quoiqu'il ne pût pas ſe donner un jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on raſſemble tout ce qui a été dit juſqu'ici, on ſera ſans doute étonné de la quantité de connoiſſances différentes, qui s'amaſſoient dans une ſeule tête. Que ſeroit-ce donc, ſi nous oſions dire qu'il embraſſa juſqu'à la Juriſprudence & à la Politique? Il y a des eſprits à qui tout ce qui peut être ſu convient, & qu'une grande facilité de compréhenſion, une mémoire heureuſe, une lecture continuelle mettent en état d'apprendre tout.

Peut-être ne feront-ils guère qu'apprendre, que ſavoir ce qui a été ſu par d'autres : mais ils ſauront eux ſeuls ce qui a été ſu par un grand nombre d'autres ſéparément ; & il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractère oppoſé, d'être d'un côté de grands hommes, & de l'autre des enfans.

Sa réputation augmentoit aſſez vîte, & ſa fortune fort lentement. Un Seigneur qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III, Roi d'Angleterre, le ſollicita par de magnifiques promeſſes à venir s'établir chez lui à la Haie : mais le jeune Médecin craignit pour ſa liberté, quoique peut-être avec peu de raiſon, & il refuſa courageuſement. Les Lettres, les Sciences forment aſſez naturellement des ames indépendantes, parce qu'elles modèrent beaucoup les deſirs.

M. Boerhaave eut dès-lors trois amis de grande conſidération, M. Jacques Trigland, célèbre Profeſſeur en Théologie, & MM. Daniel Alphen & Jean Van-den-Berg, tous deux élevés aux premières Magiſtratures qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient preſque deviné le mérite de M. Boerhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la ſuite de ſe ſavoir bon gré, & pour lui un ſujet de recon-

noiſſance qu'il ſentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui propoſa de ſonger à une place de Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Leyde, & l'effraya par cette propoſition qu'il jugea auſſi-tôt trop téméraire & trop ambitieuſe pour lui; mais cet ami habile & zélé, qui ſe crut aſſez fort par ſon crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Profeſſeur public, il fit encore chez lui des Cours particuliers, qui ſont & plus inſtructifs, & plus fréquentés, & pour tout dire, plus utiles au Maître. Le ſuccès de ſes Leçons fut tel, que ſur un bruit qui courut qu'il devoit paſſer ailleurs, les Curateurs de l'Univerſité de Leyde lui augmentèrent conſidérablement ſes appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur ſage économie ſavoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ſes Ecoliers.

Les premiers pas de ſa fortune une fois faits, les ſuivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Profeſſeur, l'une en Botanique, l'autre en Chymie; & les honneurs qui ne ſont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles

pouvoient l'être, attirèrent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Europe lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fière qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chez elle.

Quoique le lieu où il tenoit chez lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chymie fût assez grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les siècles où les Etablissemens publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Pays de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célèbre ; que quelquefois même on l'ait suivi jusques dans des solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie & la rage de ses rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Collèges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quel-

que genre que ce ſoit ? Trouvera-t-on ailleurs un Maître ſi ſupérieur à ceux que l'on avoit chez ſoi ? Sera-t-on ſuffiſamment récompenſé du voyage ? Il n'eſt guère poſſible d'imaginer ſur ce point d'autre cauſe que les talens rares & particuliers d'un Profeſſeur.

Il ne ſera point obligé à inventer des ſyſtêmes nouveaux ; mais il le ſera à poſſéder parfaitement tout ce qui a été écrit ſur ſa Science ; à porter de la lumière par-tout où les Auteurs originaux auront, ſelon leur coutume, laiſſé beaucoup d'obſcurité ; à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuſes, qu'ils ſont plus eſtimables ; enfin, à refondre toute la Science, ſi on peut eſpérer, comme on le peut preſque toujours, qu'elle ſera plus aiſée à ſaiſir ſous une forme nouvelle. C'eſt ce qu'a fait M. Boerhaave ſur la Chymie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déjà tirée de ces ténèbres myſtérieuſes où elle ſe retranchoit anciennement, & d'où elle ſe portoit pour une Science unique qui dédaignoit toute communication avec les autres, il ſembloit qu'elle ne ſe rangeoit pas bien encore ſous les loix générales de la Phyſique, & qu'elle prétendoit conſerver quelques droits & quelques priviléges parti-

culiers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une ſimple Phyſique claire & intelligible. Il a raſſemblé toutes les lumières acquiſes depuis un temps, & qui étoient confuſément répandues en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainſi dire, une illumination bien ordonnée qui offre à l'eſprit un magnifique ſpectacle.

Il faut avouer cependant que dans cette Phyſique ou Chymie ſi pure & ſi lumineuſe, il y admet l'attraction ; &, pour agir avec plus de franchiſe que l'on ne fait aſſez ſouvent ſur cette matière, il reconnoît bien formellement que cette attraction n'eſt point du tout un principe méchanique. Peut-être la croiroit-on plus ſupportable en Chymie qu'en Aſtronomie, à cauſe de ſes mouvemens ſubits, violents, impétueux, ſi communs dans les opérations chymiques ; mais en quelque occaſion que ce ſoit, aura-t-on dit quelque choſe, quand on aura prononcé le mot d'attraction ? On l'accuſe d'avoir mis dans cet Ouvrage des opérations qu'il n'a point faites lui-même, & dont il s'eſt trop fié à ſes Artiſtes.

Outre les qualités eſſentielles aux grands Profeſſeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Diſciples. Ordinairement on leur

jette à la tête une certaine quantité de ſavoir, ſans ſe mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait ſon devoir avec eux préciſément & ſéchement, & on eſt preſſé d'avoir fait. Pour lui, il leur faiſoit ſentir une envie ſincère de les inſtruire ; non-ſeulement il étoit très-exact à leur donner tout le temps promis, mais il ne profitoit point des accidens qui auroient pu légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens ; il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulières.

Il faiſoit plus ; ſi ſes Diſciples tomboient malades, il étoit leur Médecin, & il les préféroit ſans héſiter aux Pratiques les plus brillantes & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à inſtruire comme ſes enfans adoptifs à qui il devoit ſon ſecours ; & en les traitant, il les inſtruiſoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Profeſſeur, & les rempliſſoit toutes trois de la même manière. Il publia, en 1707, ſes *Inſtitutiones Medicæ*, &, en 1708, ſes *Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis*. Nous ne parlons que des premières éditions, qui ont toujours été ſuivies de

pluſieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Inſtitutions, ſont fort eſtimés de ceux qui ſont en droit d'en juger : il ſe propoſe d'imiter Hypocrate. A ſon exemple, il ne ſe fonde jamais que ſur l'expérience bien avérée, & laiſſe à part tous les ſyſtêmes qui peuvent n'être que d'ingénieuſes productions de l'eſprit humain, déſavouées par la Nature. Cette ſageſſe eſt encore plus eſtimable aujourd'hui que du temps d'Hypocrate, où les ſyſtêmes n'étoient ni en ſi grand nombre, ni auſſi ſéduiſans. L'imitation d'Hypocrate paroît encore dans le ſtyle ſerré & nerveux de ſes Ouvrages. Ce ne ſont en quelque ſorte que des germes de vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faiſoit par ſes explications.

Pourra-t-on croire que les Inſtitutions de Médecine & les Aphoriſmes de M. Boerhaave aient eu un aſſez grand ſuccès pour paſſer les bornes de la Chrétienté, pour ſe répandre juſqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui ? par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? Entendront-ils une infinité de choſes qui ont rapport à notre Phyſique, à notre Anatomie, à notre Chymie d'Europe, & qui en ſuppoſent la connoiſſance ? Comment

ment ſentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne ſont à la portée que de nos Savans ? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui, par ordre de l'Univerſité de Leyde, a fait l'Oraiſon funèbre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vu cette traduction Arabe il y avoit alors cinq ans ; que l'ayant confrontée à l'original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Conſtantinople.

Un autre fait qui regarde les *Inſtitutions* n'eſt guère moins ſingulier, quoique d'un genre très-différent. Lorſqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epître Dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement, & dans les termes les plus vifs, de s'être privé de ſa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remercîment, & qu'il faiſoit publiquement à ſa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces ſortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flatteuſe d'amitié à ſon égal, que de ſe proſterner aux pieds d'un grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçu. Il dédia ſon Cours de Chymie à

ſon frère Jacques Boerhaave, Paſteur d'une Egliſe, qui, deſtiné par leur père à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations chymiques auxquelles il ſe livroit, quoique deſtiné à la Théologie. Ils firent enſuite entr'eux un échange de deſtination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Profeſſeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année ſi funeſte aux plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une eſpèce de dédommagement. Le nouveau Profeſſeur trouva dans le Jardin public trois mille plantes; il avoit doublé ce nombre dès 1720. Heureuſement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux & à ſa ſanté, & à ſon amour pour la vie ſimple, que le ſoin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'euſſent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la diſtribution & la *Nomenclature* des plantes.

Après qu'il avoit fini un de ſes trois Cours, les Etrangers qui avoient pris ſes Leçons, ſortoient de Leyde, & ſe

diſperſoient en différens Pays, où ils portoient ſon nom & ſes louanges. Chacune des trois fonctions fourniſſoit un flot qui partoit, & cela ſe renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde, y en envoyoient d'autres, & ſouvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un Particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres ſont bien lents en comparaiſon.

Un grand Profeſſeur en Médecine & un grand Médecin peuvent être deux hommes différens, tant il eſt arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choſes qui paroiſſent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être ſéparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit ſur-tout le *Pronoſtic* admirable; & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudians, une autre foule preſque auſſi nombreuſe de ceux qui venoient de toutes parts le conſulter ſur des maladies ſingulières, rebelles à la Médecine commune, & quelquefois même, par un excès de confiance, ſur des maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai oui dire que le Pape Benoît XIII le fit conſulter.

Après cela, on ne ſera pas ſurpris que des Souverains qui ſe trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui grand Duc de Toſcane, l'aient honoré de leurs viſites. Dans ces occaſions, c'eſt le Public qui entraîne ſes Maîtres, & les force à ſe joindre à lui.

En 1731, l'Académie des Sciences choiſit M. Boerhaave pour être l'un de ſes Aſſociés Etrangers, & quelque temps après il fut auſſi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eût moins de liaiſon avec lui que l'Angleterre.

Il ſe partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la relation d'un grand travail (*a*), ſuivi nuit & jour & ſans interruption pendant quinze ans entiers ſur un même feu; d'où il réſultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conſéquent de ſe changer en aucun autre métal. Cette opération ne convenoit qu'à un Chymiſte fort intelligent & fort patient, & en même temps fort aiſé. Il ne plaignit pas la dépenſe pour empêcher, s'il eſt poſſi-

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1734, p. 55 & ſuiv.

ble, celles où l'on eſt ſi ſouvent & ſi malheureuſement engagé par les Alchymiſtes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuſe, & ſon tempérament, quoique fort & robuſte, y ſuccomba. Il ne laiſſoit pas de faire de l'exercice, ſoit à pied, ſoit à cheval; & quand il ne pouvoit ſortir de chez lui, il jouoit de la Guitarre, divertiſſement plus propre que tout autre à ſuccéder aux occupations ſérieuſes & triſtes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces ſortes d'occupations n'ont pas, ou ne conſervent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens, qui le vit en particulier trois ſemaines avant ſa mort, atteſte qu'il le trouva au milieu de ſes mortelles ſouffrances dans tous les ſentimens, non-ſeulement de ſoumiſſion, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fonds il eſt aiſé de juger que ſes mœurs avoient toujours été très-pures. Il ſe mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence; & il mettoit volontiers auſſi les autres en ſa place, ce qui

prévient ou réprime l'orgueil. Il désarmoit la médisance & la satyre en les négligeant ; il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élancent d'un grand feu, & s'éteignent aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable, & dont on est surpris quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux millions de florins, c'est-à-dire, de quatre millions de notre monnoie. Et qu'auroient pu faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejetté aucun moyen, & qui sont partis du même point que lui ? Il a joui long-temps de trois Chaires de Professeur ; tous ses Cours particuliers produisoient beaucoup ; les Consultations, qui lui venoient de toutes parts, étoient payées sans qu'il l'exigeât, & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, & sur celui de sa réputation. D'ailleurs, la vie simple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité & d'ostentation, nulle fantaisie, ce sont encore là de grands fonds ; & tout cela mis ensemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement les hommes

ont une fortune proportionnée, non à leurs vaſtes & inſatiables deſirs, mais à leur médiocre mérite. M. Boerhaave en a eu une proportionnée à ſon grand mérite, & non à ſes deſirs très-modérés. Il a laiſſé une fille unique héritière de tout ce grand bien.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
MANFREDI.

EUSTACHIO MANFREDI naquit à Bologne le 20 Septembre 1674 d'Alphonſe Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois frères & deux ſœurs.

Son eſprit fut toujours au-deſſus de ſon âge. Il fit des Vers dès qu'il put ſavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philoſophie. Il faiſoit même dans la maiſon paternelle de petites aſſemblées de jeunes Philoſophes, ſes camarades; ils repaſſoient ſur ce qu'on leur avoit enſeigné dans leur Collège, s'y affermiſſoient, & quelquefois l'appro-

fondiſſoient davantage. Il avoit pris naturellement aſſez d'empire ſur eux pour les perſuader de prolonger ainſi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices l'habitude de bien mettre au jour ſes penſées, & de les tourner ſelon le beſoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfans, animée par le Chef & par les ſuccès, devint avec un peu de temps une Académie d'Hommes, qui des premières connoiſſances générales s'élevèrent juſqu'à l'Anatomie, juſqu'à l'Optique, & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indiſpenſable & agréable néceſſité de la Phyſique Expérimentale. C'eſt de cette origine qu'eſt venue l'Académie des Sciences de Bologne, qui ſe tient préſentement dans le Palais de l'Inſtitut; elle a pris naiſſance dans le même lieu que M. Manfredi, & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pu ſe livrer entièrement à ſon goût, ſoit pour la Poëſie, ſoit pour la Philoſophie, ſoit pour toutes les deux enſemble, & s'il n'eût pas eu d'autres beſoins à ſatisfaire que ceux de ſon eſprit. Il fut obligé de ſe donner auſſi au Droit Civil & au Droit Canonique, plus utiles en Italie, & plus néceſſaires que par-tout ailleurs. Heureuſement il avoit une grande vivacité de conception, & une mémoire excellente.

Il

Il faiſoit aiſément des acquiſitions nouvelles, & les conſervoit auſſi aiſément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de dix-huit ans, preſque encore enfant par rapport à ce grade-là, qu'il ne pouvoit pas; tenir de la faveur ni de la brigue. On ſe tromperoit de croire que les Vers qu'il faiſoit alors fuſſent pour lui un ſimple délaſſement; c'étoit une occupation ſelon cœur, & qui le conſoloit de la Juriſprudence.

Dans le Pays où il étoit, l'Aſtrologie judiciaire ne pouvoit manquer de ſe préſenter à lui, & d'attirer ſa curioſité; mais elle ne le ſéduiſit pas, & il lui eut bientôt rendu juſtice. Elle lui laiſſa ſeulement l'envie d'étudier la Géographie, dans laquelle il devint fort habile. Il en poſſéda parfaitement la partie hiſtorique, qui fourniſſoit beaucoup d'exercice, & par conſéquent de plaiſir à ſa grande mémoire.

La Gnomonique ſuccéda à la Géographie; & après que quelques Sciences mathématiques, par l'étroite liaiſon qu'elles ont enſemble, ſe le furent ainſi envoyé les unes aux autres, comme de main en main, elles le conduiſirent enfin toutes, juſqu'à la Géométrie pure, leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Géométrie même? L'Algèbre

eſt encore au-delà ; il remonta juſqu'à l'Algèbre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de ſa naiſſance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi ſentit ſi vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entièrement cette Juriſprudence qui lui devoit être ſi utile ; mais il eſt vrai qu'il n'abandonna pas la Poéſie, ſi inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus, les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Juriſprudence qu'avec la Poéſie. Ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence ſi marquée, méritent que nous ne négligions pas de le conſidérer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poéſie aſſez différent de celui de l'Italie ancienne. On ne ſe contentoit plus du vrai que la Nature fournit dans tous les ſujets qu'on entreprend de traiter ; on alloit chercher de l'eſprit bien loin de-là, des traits ingénieux & forcés, qui coûtoient peut-être beaucoup & ne repréſentoient rien.

Il faut convenir que ce vrai dont il s'agit eſt bien loin auſſi pour la plupart des gens ; il ne ſe trouve que dans la Nature finement & délicatement obſervée ; on ne l'apperçoit que par un ſentiment exquis : mais enfin c'eſt-là ce

qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reſte, on s'attachoit beaucoup à un certaine pompe de vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi compoſa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réuſſir, & il eut un ſuccès des plus brillans : mais la droiture de ſa raiſon, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-temps ſatisfait de lui-même ; il s'apperçut contre ſon propre intérêt que le goût de ſon ſiècle étoit faux, & il eut le courage de ſe croire injuſtement applaudi. Il ſe rapprocha donc déſormais des modèles anciens pour le fond de la compoſition, & conſerva d'ailleurs cette magnificence de ſtyle poëtique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons ſur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secrétaire de l'Inſtitut de Bologne, fameux lui-même dans la Poéſie auſſi bien que dans les Sciences.

M. Manfredi étoit grand imitateur, non pas imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours aſſervi à copier quelqu'un ; mais imitateur libre & de deſſein formé, qui prenoit le caractère de tel

Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point ſans s'y rendre ſupérieur à ſon original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoiſſeur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets ſont beaucoup plus à la mode en Italie que chez nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & ſur toutes ſortes de ſujets. Il y en a de ſimple galanterie, d'amour paſſionné, de dévotion, ſur les événemens des Guerres d'Italie de ſon temps, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne ſe piquent point comme les nôtres, de finir toujours par quelque trait frappant; il leur ſuffit d'être bien travaillés & riches en expreſſions poëtiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux Ouvrages qui ſoient jamais ſortis de l'Italie; nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti. Le ſujet en eſt une très-belle perſonne, Giulia Vandi, qui ſe fit Religieuſe.

Le Poëte commence par dire qu'il a vu ce que des yeux mortels, toujours couverts d'un voile trop épais, ne ſauroient voir, tout ce qu'il y a de céleſte dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former ſa beauté à l'envi l'un

de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre ouvrage quand ils l'ont vu fini. L'ame choisie pour habiter ce beau corps y descend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes sphères par où elle passe. Elle ne se montre aux humains que pour leur faire voir par l'éclat dont elle brille, le lieu de son origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chez eux cette noble destination, elle les quitte; & tandis que tout retentit des concerts des Anges qui lui applaudissent, elle s'enfonce dans une lumière immense, où elle disparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adresse de parler de lui, & en termes fort passionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia? On le croiroit, si on ne connoissoit chez les Auteurs illustres beaucoup d'exemples d'un certain amour platonique & poëtique, qui ne demande qu'une matière à dire de belles choses.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nymphes & des Pasteurs à danser toute la nuit, est plus dans le goût de la simplicité antique, & même dans le nôtre; car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût? Ce sont de petits Vers qui ont un refrain, fort coupés, fort légers, fort vifs, qui

ſemblent danſer. Il y a là toute la grace, toute la gentilleſſe que nous pourrions deſirer dans des paroles faites pour le chant.

En voilà beaucoup ſur un Poëte & ſur la Poéſie dans une Académie des Sciences; mais il n'étoit guère connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à ſa mémoire qu'il le ſoit auſſi comme grand Poëte. L'Académie de la Crúſca dont il étoit en cette qualité, uniquement occupée, comme l'Académie Françoiſe, de ſa Langue & des Belles-Lettres, aura ſans doute permis qu'on le louât chez elle ſur cet autre genre dont elle ne ſe pique point. Si l'une des deux parties de ſon mérite étoit ignorée, il y perdroit beaucoup plus que la moitié de ſa gloire; car outre les deux talens pris ſéparément, il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare, & ſupérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il oſa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia, les tourbillons de Deſcartes, inconnus juſques-là aux Muſes Italiennes.

La fameuſe Méridienne de Bologne, entrepriſe & finie en 1655 par feu M. Caſſini (*a*), ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conſéquent le plus

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1712, p. 84 & ſuiv.

avantageux que l'Aſtronomie eût jamais eu, & qu'elle pût même eſpérer, demeuroit abandonné, négligé dans l'Egliſe de S. Pétrone; il manquoit des Aſtronomes à ce bel inſtrument. M. Manfredi, âgé peut-être de vingt-deux ans, réſolut de le devenir, pour ôter à ſa Patrie cette eſpèce de tache, & il fut ſecondé par M. Stancari, ſon ami particulier, & digne de l'être. Ils ſe mirent à étudier, de concert, des Livres d'Aſtronomie: bientôt ils paſsèrent les nuits à obſerver avec les meilleurs inſtrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une horloge à Cycloïde.

Ils s'étoient fait un petit Obſervatoire chez M. Manfredi, où venoient auſſi ſes trois frères, tous gens d'eſprit, devenus Aſtronomes, ou du moins Obſervateurs, apparemment pour lui plaire. Le premier, mais le moins aſſidu, étoit de la Compagnie de Jeſus, célèbre Prédicateur dans la ſuite; le ſecond, Gabriel, dans un âge peu avancé, Auteur d'un Livre ſur l'Analyſe des courbes, traitée à la manière de M. de l'Hôpital; le troiſième, Médecin & grand Philoſophe. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les deux ſœurs alloient auſſi à l'Obſervatoire, non par une curioſité frivole qui auroit été bientôt

satisfaite & dégoûtée, mais pour observer, pour apprendre, pour s'instruire dans l'Astronomie. Ils étoient-là six frères ou sœurs attachés à suivre ensemble & à découvrir les mouvemens célestes : jamais une famille entière & aussi nombreuse ne s'étoit unie pour un semblable dessein. Ordinairement les dons de l'esprit & les inclinations louables sont semés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698 Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Peu de temps après, il lui survint des chagrins domestiques, dont le détail seroit inutile à son Eloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on assure qu'il les soutint. Son père fut obligé de quitter Bologne, lui laissant des affaires en fort mauvais état, & une famille dont tout le poids tomboit sur lui, parce qu'il étoit l'aîné, & qu'il avoit le cœur bien fait. Dans cette situation, il s'en falloit beaucoup que sa place de Lecteur ne pût suffire à tous ses besoins; & il recueillit le fruit, non pas tant de ses talens pour la Poésie & pour les Mathématiques, que de son caractère, qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens; car pour recevoir des services d'une certaine espèce

& d'une certaine durée, il ne ſuffit pas tout-à-fait d'être eſtimé, il faut pour le plus sûr plaire & être aimé. M. le Marquis Orſi, qui s'eſt diſtingué par pluſieurs Ouvrages d'eſprit, ſe diſtingua encore plus glorieuſement dans cette occaſion par ſa généroſité. Les affaires de M. Manfredi ſe rétablirent, & il recommença à jouir de la tranquillité qui lui étoit ſi néceſſaire.

Nous avons dit dans les Eloges de MM. Viviani (*a*), Guglielmini (*b*) & Caſſini (*c*), quels ſont les embarras & les conteſtations que les rivières cauſent dans toute la Lombardie, même au-delà. Il ſemble que ſi on y laiſſoit la Nature en pleine liberté, tout ce grand Pays ne deviendroit à la longue qu'un grand lac; & il faut que ſes habitans travaillent ſans ceſſe à défendre leur terrein contre quelque rivière qui les menace de les inonder. Par malheur ce Pays eſt partagé en pluſieurs Dominations différentes, & chaque Etat veut renvoyer les inondations ou le péril ſur un Etat voiſin qui n'eſt pas obligé de les ſouffrir. Il faudroit s'accorder enſemble pour le bien commun, trouver quelque expédient général qui convînt à

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1703, p. 141 & ſuiv.
(*b*) Voyez l'Hiſt. de 1710, p. 154 & ſuiv.
(*c*) Voyez l'Hiſt. de 1712, p. 91 & ſuiv.

tout le monde : mais il faudroit donc auſſi que tout le monde ſe rendît à la raiſon, les puiſſans comme les foibles ; & eſt-ce là une choſe poſſible ? Bologne & Ferrare, qui, quoique toutes deux ſujettes du Pape, ſont deux Etats ſéparés, ont enſemble à cette occaſion un ancien différend, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi, par un décret public, l'importante Charge de Surintendant des eaux : ce fut en 1704. L'Aſtronomie en ſouffrit un peu, mais l'Hydroſtatique en profita ; il y porta de nouvelles lumières, même après le grand Guglielmini.

La conteſtation de Bologne & de Ferrare intéreſſa auſſi Mantoue, Modène, Veniſe. Cette énorme complication d'intérêts qu'il avoit à manier en même temps, & à concilier, s'il étoit poſſible, lui coûta une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatigantes, de lectures déſagréables, quelquefois inutiles & indiſpenſables malgré leur inutilité ; d'Ecrits qu'il falloit compoſer avec mille attentions gênantes. S'il en fut récompenſé par la grande réputation qu'il ſe fit, cette réputation devint pour lui une nouvelle ſource de travaux de la même eſpèce. Les démêlés de l'Etat Eccléſiaſtique avec

la Toscane sur la Chiana, dont nous avons parlé en 1710 (*a*), les anciens différends de la Toscane & de la République de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques sur le voisinage de la rivière du Serchio, la réparation des Ports, le desséchement des Marais, tout ce qui regardoit les eaux en Italie vint à lui, tout eut besoin de lui.

Comme il ne se contentoit pas des spéculations du Cabinet, il vouloit voir par ses propres yeux les effets de la Nature; & cet excès d'exactitude pensa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie sur une roche escarpée, pour voir de-là le cours du Serchio, & la corrosion qu'il causoit à ses rives; il étoit posé de manière à ne pouvoir absolument ni continuer de monter, ni redescendre, ni demeurer long-temps là. S'il n'eût eu un prompt secours, qui pouvoit bien lui manquer, & si son courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment, & se brisoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les eaux a été imprimée à Florence en 1723, dans un Recueil qu'on y a fait des pièces qui appartiennent à une matière si intéressante pour l'Italie, &

(*a*) Voyez l'endroit cité ci-dessus.

d'excellentes Notes qu'il ajoutoit à *Guglielmini* s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hydroſtatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public : mais il eſt plus facile de dompter les rivières que les intérêts particuliers.

Dans la même année, M. Manfredi fut fait Surintendant des eaux du Bolonnois ; il fut mis auſſi à la tête du Collège de Montalte, fondé à Bologne par Sixte V, pour des jeunes gens deſtinés à l'Egliſe, qui auroient au moins dix-huit ans. Ils avoient avec le temps ſecoué le joug, & des études eccléſiaſtiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs encore plus néceſſaires. Ils faiſoient gloire d'avoir triomphé des règles & de la diſcipline. Leur nouveau Recteur eut beſoin avec eux de l'art qu'ont employé les Fondateurs des premiers Etats. Il ramena ces rebelles à l'étude par des choſes agréables qu'il leur préſenta, d'abord par la Géographie, qui fut un degré pour paſſer à la Chronologie ; & de-là il les conduiſit à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & enfin à la Théologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de pluſieurs de ces jeunes gens il en fit de bons Poëtes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux.

C'étoit toujours les appliquer ; & l'oiſiveté avoit été une des principales cauſes de leurs déréglemens.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Inſtitut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1720 (*a*), & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Aſtronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça abſolument au Collège Pontifical, à la Poéſie même qu'il avoit toujours cultivée juſques-là ; & il eſt glorieux pour elle que cette renonciation ſoit une époque ſi remarquable dans une pareille vie.

Quatre ans après, il publia deux volumes d'Ephémérides dédiées au Pape Clément XI. Il l'aſſure lorſqu'il n'y a point fait entrer d'Aſtrologie judiciaire, quoique de grands perſonnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, ſe ſoient laiſſés entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que ſi on ne donne plus aujourd'hui dans l'Aſtrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le premier volume tout entier eſt une introduction aux Ephémérides en général, ou plutôt à toute l'Aſtronomie, dont il expoſe & développe à fond les principes. Le ſecond volume contient les Ephémérides de dix années,

(*a*) Page 139 & ſuiv.

depuis 1715 juſqu'en 1725, calculées ſur les Tables non imprimées de M. Caſſini, & le plus ſouvent ſur les obſervations de Paris. M. Manfredi ſe fioit beaucoup à ces Tables & à ces Obſervations. Ses Ephémérides embraſſent bien plus de choſes que des Ephémérides n'avoient coutume d'en embraſſer. On y trouve le paſſage des Planètes par le Méridien, les éclipſes des ſatellites de Jupiter, les conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables, les Cartes des Pays qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les éclipſes ſolaires.

Il parut enſuite deux nouveaux volumes de ces Ephémérides; l'un, qui va depuis 1726 juſqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 juſqu'en 1750. Cet Ouvrage s'eſt répandu, s'eſt rendu néceſſaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Aſtronomie. Nos Miſſionnaires de la Chine s'en ſervent pour prouver aux Chinois le génie Européen, qu'ils ont bien de la peine à croire égal ſeulement au leur. Ils devroient à la vérité, par beaucoup de circonſtances particulières, avoir un grand avantage ſur nous en fait d'Aſtronomie: juſques-là ils auront raiſon; mais cela même leur donneroit enſuite un extrême déſavantage dans le parallèle qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatigante compoſition de ſes Ephémérides. Cependant il a certainement reçu des ſecours qu'il a diſſimulés; & on le lui reprocheroit avec juſtice, ſi la raiſon qu'il a eu de les diſſimuler ne ſe préſentoit dès que l'on ſait de qui ils venoient. C'étoit de ſes deux ſœurs qui ont fait la plus grande partie des calculs de ſes deux premiers Tomes. S'il y a quelque choſe de bien directement oppoſé au caractère des femmes, de celles ſur-tout qui ont de l'eſprit, c'eſt l'attention ſans relâche, & la patience invincible que demandent des calculs très-déſagréables par eux-mêmes, & auſſi longs que déſagréables; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices* (car il faut faire un mot pour elles) brilloient quelquefois dans la Poéſie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuſe aux Aſtronomes, qu'on avoit déja eſpéré inutilement deux conjonctions pareilles; l'une en 1707, l'autre en 1720 (*a*). Celle-ci fut, comme on le peut aiſément juger, obſervée avec un extrême ſoin par M. Manfredi dans

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1723, p. 76 & ſuiv.

depuis 1715 jusqu'en , qui à peine les Tables non impr dont l'ouverture & le plus souvent ce rare & important Paris. M. Man ervation fut publiée par ces Tables 1724, avec toutes ses cu- Ephémérid dances.

choses oisi en 1726 pour Associé étran- coutur cette Académie. Le nombre de pass rangers n'est que de huit. Certai- le ent tous ceux qui seroient dignes de te place n'y peuvent pas être ; mais du moins ceux qui y sont en doivent être bien dignes. Il fut reçu aussi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places sont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces temps-là il se fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévue, dans l'Astronomie ; celle des *aberrations* ou écarts des étoiles fixes, qui toutes, au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours cru, changent de position jusqu'à un certain point. Ces aberrations ont été exposées plus au long (*a*). Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde savant, M. Manfredi se mit à étudier le Ciel plus soigneusement que jamais par rapport à cette nouveauté,

(*a*) Voyez l'Hist. de 1737, p. 76.

qui

ndoit les obſervations les plus
les plus délicates, puiſqu'elle
ppé depuis tant de ſiècles à
ux ſi clair-voyans. Il publia ſur
et en 1729 un Ouvrage dédié au
rdinal da Via, où il rendoit compte
& de ſes obſervations, & des concluſions
qu'il en tiroit. Il reçut enſuite ce qu'on
avoit donné, ſoit en Angleterre, ſoit
ailleurs, ſur cette même matière; & il
la traita en 1730 dans un nouvel Ouvrage, mais plus court, adreſſé à l'illuſtre
M. Leprotti, premier Médecin du Pape.

On crut d'abord que l'aberration des
fixes, qui certainement n'eſt qu'apparente, viendroit de ce que la terre change
de diſtance à l'égard des fixes par ſon
mouvement annuel, & ç'eût été là une
démonſtration complette & abſolue de
ce mouvement. Les Italiens, qui n'oſent
le reconnoître, ſe ſeroient abſtenus de
toucher à ce ſujet, & l'embarras où ils
ſe trouvent ſi ſouvent dans l'Aſtronomie
phyſique, en auroit conſidérablement
augmenté. Mais heureuſement l'aberration
mieux obſervée n'étoit point telle que
le mouvement de la terre la demandoit,
& M. Manfredi s'engagea ſans crainte
dans cette recherche. M. Bradley, célèbre
Philoſophe Anglois, trouva enfin un ſyſ-

tême de l'aberration très-ingénieux, & peut-être auſſi vraiſemblable, où, à la vérité, le mouvement annuel de la terre entroit encore, mais néceſſairement combiné avec le mouvement ſucceſſif de la lumière, découvert ou propoſé, il y a déja du temps, par MM. Roëmer & Caſſini. M. Manfredi fit bien encore, ainſi qu'il le devoit, quelque légère réſiſtance à ce ſyſtême; mais il n'en imagina point d'autre. Il s'en ſervit comme s'il l'eût embraſſé avec plus de chaleur, & n'en prouva que mieux la néceſſité de s'en ſervir.

En 1736, il donna un Ouvrage ſur la Méridienne de S. Pétrone, ſa première école d'Aſtronomie. Elle avoit beſoin de quelques réparations que l'Etat voulut bien faire; on lui en donna la direction, & l'on compta bien que c'étoit plus que ſa propre affaire.

Il étoit trop fidèle à tous ſes engagemens, pour ne ſe pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires, dont l'un eſt dans le volume de 1734 (*a*), l'autre dans celui de 1738 (*b*), tous deux d'une fine & ſub-

(*a*) Voyez l'Hiſt., p. 59. & ſuiv.
(*b*) Voyez l'Hiſt., p. 75. & ſuiv.

tile Aſtronomie. On y voit le grand Aſtronome bien familier avec le Ciel, & on y ſent l'homme d'eſprit qui ſait penſer par lui-même.

L'Académie dut lui ſavoir d'autant plus de gré de ces deux Ecrits, que dans ce temps-là il étoit ſurchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini mort en 1729 (*a*) avoit laiſſé une grande quantité d'obſervations aſtronomiques & géographiques dans un déſordre & dans une confuſion dont la ſeule vue effrayoit & faiſoit déſeſpérer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zèle pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illuſtre Compatriote; il parvint à faire un choix qui fut bien reçu du Public. Il avoit toujours conſervé la fatigante Surintendance des Eaux du Bolonnois; mais de plus, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoiſſance d'un différend du Ferrarois avec l'Etat de Veniſe; & rejetta ſur lui un fardeau de la même eſpèce que celui qu'il portoit déjà avec tant peine. Il fut accablé de vieux titres & d'actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de cartes anciennes & modernes; & enfin en 1725 le réſultat de ſes recherches fut imprimé à Rome.

(*a*) Voyez l'Hiſt., p. 100 & ſuiv.

Dans cette affaire du Ferrarois, auſſi bien que dans le débrouillement des papiers de M. Bianchini, on retrouve encore ſes deux ſœurs, qui lui furent infiniment utiles, ſur-tout pour toute la manœuvre déſagréable de ces ſortes de travaux. Avec beaucoup d'eſprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit preſque une entière privation d'eſprit.

Sans ce ſecours domeſtique, il ne fût jamais venu à bout de tout ce qu'il fit dans les cinq ou ſix dernières années de ſa vie, pendant leſquelles il fut tourmenté de la pierre. Il ſoutint ce malheureux état avec tant de courage, qu'à peine ſa gaieté naturelle en fut altérée. Quelquefois au milieu de quelque diſcours plaiſant qu'il avoit commencé, car il réuſſiſſoit même ſur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques momens il reprenoit tranquillement le fil de ſon diſcours, & juſqu'au viſage qui y convenoit. J'ai oui dire cette même particularité de notre grand Poëte burleſque : mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai ; il eût perdu ſon principal mérite dans le monde, s'il eût ceſſé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laiſſant que

de moindres intervalles de repos; & enfin, après dix-huit jours de douleurs continuelles, il mourut le 15 Février 1739, non pas seulement avec la constance d'un Philosophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son corps fut accompagné à la sépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs-Présidens de l'Institut de Bologne, par les Professeurs de cet Institut, & par les deux Universités d'Ecoliers. L'Italie & l'Angleterre savent rendre aux Hommes illustres les honneurs funèbres.

Il avoit une taille médiocre, assez d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de physionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de son visage. Il n'étoit ni sauvage comme Mathématicien, ni fantasque comme Poëte. Il aimoit fort, sur-tout dans sa jeunesse, les plaisirs de la table; & pour être exempt de toute contrainte, il ne les vouloit qu'avec ses amis. Ce n'est pas qu'il n'observât dans la société toutes les règles de la politesse, tout le cérémonial Italien, plus rigoureux que le nôtre; il y étoit même d'autant plus attentif, qu'il se sentoit plus porté à y manquer, par le peu de cas qu'il en faisoit naturellement: mais enfin il valoit encore mieux éviter les occasions qui rendoient néces-

faires ces faux reſpects & ces frivoles déférences. Auſſi étoit-il plus incommodé qu'honoré des viſites ou de gens de marque, ou d'Etrangers, que ſon nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politeſſe, il la poſſédoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la converſation, ce qui aſſurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de ſe taire, plutôt que de relever des erreurs ſous prétexte d'inſtruction. Il eſt fort douteux qu'on inſtruiſe, & il eſt ſûr qu'on choquera. Un ſentiment contraire au ſien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faiſoit craindre de s'être trompé; au lieu que d'ordinaire on commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppoſe à nous, & on ſe met hors d'état de revenir à la raiſon. Perſonne ne ſentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit preſque juſqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela eſt qu'il avoit ſincèrement peu d'opinion de lui-même, diſpoſition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Confrairie qui aſſiſte & conſole les Criminels que l'on conduit au ſupplice. Il n'en put faire ſon devoir que très rarement, & il en ſouffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour

toujours. Les fonctions de la compaſſion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compaſſion.

Avec une ame ſi tendre il ne pouvoit manquer d'être bienfaiſant, officieux, libéral autant que ſa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agiſſoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude ſur la quantité, il aimoit mieux courir le riſque de payer trop que trop peu.

Les qualités de ſon cœur ont fait l'effet qu'elles devoient; il a été généralement aimé, &, nous pouvons nous contenter d'un exemple qui certainement ſuffira, il s'eſt vu honoré de l'amitié de M. le Cardinal Lambertini ſon Archevêque, Prélat d'un mérite rare, & qui a un grand nom juſques dans les Lettres. On donne ſouvent des louanges à de grands Hommes par pure eſtime; mais à celles que j'ai entendu donner à M. Manfredi, j'ai toujours remarqué qu'on y ajoutoit un ſentiment d'affection beaucoup plus flatteur.

ÉLOGE
DE M. DU FAY.

CHARLES-FRANÇOIS DE CISTERNAY DU FAY naquit à Paris le 14 Septembre 1698 de Charles-Jerôme de Ciſternay, Chevalier, & de dame Eliſabeth Landais, d'une très-ancienne Famille originaire de Touraine. Celle des Ciſternay étoit noble, & avoit fait profeſſion des Armes ſans diſcontinuation depuis la fin du quinzième ſiècle. Elle pourroit ſe parer de quelque ancienne alliance avec une Maiſon Souveraine d'Italie; mais elle ſe contente de ce qu'elle eſt naturellement, ſans rechercher d'illuſtration forcée.

L'aïeul paternel de M. du Fay mourut Capitaine des Gardes de M. le Prince de Conti, frère du Grand Condé. Il avoit ſervi long-temps dans le Régiment de ce Prince, & quoiqu'homme de Guerre, il s'entêta de la Chymie, dans le deſſein à la vérité de parvenir au grand œuvre. Il travailla beaucoup, dépenſa beaucoup, avec le ſuccès ordinaire.

Le père de M. du Fay étant Lieutenant

nant aux Gardes, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695 : il n'en quitta pas le Service ; il obtint une Compagnie dans le Régiment des Gardes, mais il fut obligé à y renoncer par les incommodités qui lui ſurvinrent, & par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les Lettres, & elles furent ſa reſſource. Il s'adonna à la curioſité en fait de livres, curioſité qui ne peut qu'être accompagnée de beaucoup de connoiſſances agréables pour le moins. Il rechercha avec ſoin les livres en tout genre, les belles éditions de tous les Pays, les manuſcrits qui avoient quelque mérite outre celui de n'être pas imprimés, & ſe fit à la fin une bibliothèque bien choiſie & bien aſſortie, qui alloit bien à la valeur de 25,000 écus. Ainſi il ſe trouva dans Paris un Capitaine aux Gardes en commerce avec tous les fameux Libraires de l'Europe, ami des plus illuſtres Savans, mieux fourni que la plupart d'entr'eux des Inſtrumens de leur Profeſſion, plus inſtruit d'une infinité de particularités qui la regardoient.

Lorſque M. du Fay vint au monde, ſon père étoit déjà dans ce nouveau genre de vie. Les enfans, & ſur-tout

les enfans de condition n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur, qui dans une eſpèce de réduit ſéparé leur enſeigne une Langue ancienne, dont le reſte de la Maiſon fait peu de cas. Dès que M. du Fay eut les yeux ouverts, il vit qu'on eſtimoit les Savans, qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions, qu'on ſe faiſoit un honneur de les connoître, & de ſavoir ce qu'ils avoient penſé, & tout cela ſans préjudice, comme on le peut bien croire, du ton & des diſcours militaires, qui devoient toujours dominer chez un Capitaine aux Gardes. Cet enfant, ſans qu'on en eût expreſſément formé le projet, fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres, preſque comme les anciens Romains.

Le ſuccès de l'éducation fut à ſouhait. Dès l'âge de 14 ans, en 1712, il entra Lieutenant dans le Régiment de Picardie; & à la Guerre d'Eſpagne, en 1718, il ſe trouva aux Siéges de Saint-Sébaſtien & de Fontarabie, où il ſe fit de la réputation dans ſon métier, &, ce qui devoit encore arriver plus ſûrement, des amis; car dans une ſeule campagne il pouvoit manquer d'occaſions de paroître, mais non pas d'occaſions de plaire à ceux avec qui il avoit à vivre.

Pour remplir ſes deux vocations, il ſe mit dans ces temps-là à étudier en Chymie. Peut-être le ſang de cet aïeul dont nous venons de parler agiſſoit-il en lui; mais il ſe trouva corrigé dans le petit-fils, qui n'aſpira jamais au grand Œuvre. Il avoit une vivacité qui ne ſe ſeroit pas aiſément contentée des ſpéculations pareſſeuſes du cabinet; elle demandoit que ſes mains travaillaſſent auſſi bien que ſon eſprit.

Il eut une occaſion agréable d'aller à Rome; il s'agiſſoit d'y accompagner M. le Cardinal de Rohan, dont il étoit fort connu & fort goûté. Tout le mouvement néceſſaire pour bien voir Rome, pour en examiner le détail immenſe, ne fut que proportionné à ſon ardeur de ſavoir, & aux forces que lui fourniſſoit cette ardeur. Il devint Antiquaire en étudiant les ſuperbes débris de cette Capitale du Monde, & il en rapporta ce goût de médailles, de bronzes, de monumens antiques, où l'érudition ſemble être embellie par je ne ſais quoi de noble qui appartient à ces ſortes de ſujets.

Apparemment il avoit eu en vue dans ſes études chymiques une place de Chymiſte de l'Académie des Sciences. Il y parvint en 1733, & quoique Capitaine

dans Picardie, il l'emporta sur des Concurrens, qui par leur état devoient être plus Chymistes que lui.

Sa constitution étoit aussi foible que vive, & sa prompte mort ne l'a que trop prouvé. Tout le monde prévoyoit une longue paix, fort contraire à l'avancement des Gens de guerre. Plus il connoissoit l'Académie, plus il aimoit ses occupations, & plus il se convainquoit en même temps qu'elles demandoient un homme tout entier, & le méritoient. Toutes ces considérations jointes ensemble le déterminèrent à quitter le Service, & il ne fut plus qu'Académicien.

Il le fut si pleinement, qu'outre la Chymie, qui étoit la Science dont il tiroit son titre particulier, il embrassa encore les cinq autres qui composent avec elle l'objet total de l'Académie, l'Anatomie, la Botanique, la Géométrie, l'Astronomie, la Méchanique. Il ne les embrassoit pas toutes avec la même force dont chacune, en particulier, est embrassée par ceux qui ne s'attachent qu'à elle; mais il n'y en avoit aucune qui lui fût étrangère, aucune chez laquelle il n'eût beaucoup d'accès, & qu'il n'eût pu se rendre aussi familière qu'il eût voulu. Il est jusqu'à présent le seul qui nous ait

donné dans tous les six genres des Mémoires que l'Académie a jugés dignes d'être présentés au Public : peut-être s'étoit-il proposé cette gloire, sans oser trop s'en déclarer. Il est toujours sûr que depuis sa réception il ne s'est passé aucune année où il n'ait fait parler de lui dans nos Histoires, & qu'aucun nom n'y est plus souvent répété que le sien.

Dans ce que nous avons de lui, c'est la Physique expérimentale qui domine. On voit dans ses opérations toutes les attentions délicates, toutes les ingénieuses adresses, toute la patience opiniâtre, dont on a besoin pour découvrir la Nature, & se rendre maître de ce Protée, qui cherche à se dérober en prenant mille formes différentes. Après avoir débuté par le phosphore du baromètre (*a*), par le sel de la chaux, inconnu jusques-là aux Chymistes (*b*), il vint à des recherches nouvelles sur l'Aiman (*c*) ; & enfin, car nous accourcissons le dénombrement, à la matière qu'il a le plus suivie, & qui

(*a*) Voyez l'Hist. de 1723, p. 13.

(*b*) Voyez l'Hist. de 1724, p. 39.

(*c*) Voyez les Hist. de 1728, p. 1 ; de 1730, p. 1, & de 1731, p. 15.

le méritoit le mieux, à l'électricité (a).

Il l'avoit prise des mains de M. Gray, célèbre Philosophe Anglois, qui y travailloit. Loin que M. Gray trouvât mauvais qu'on allât sur ses brisées, & prétendît avoir un privilége exclusif pour l'électricité, il aida de ses lumières M. du Fay, qui, de son côté, ne fut pas ingrat, & lui donna aussi des vues. Ils s'éclairèrent, ils s'animèrent mutuellement, & arrivèrent ensemble à des découvertes si surprenantes & si inouies, qu'ils avoient besoin de s'en attester & de s'en confirmer l'un à l'autre la vérité; il falloit, par exemple, qu'ils se rendissent réciproquement témoignage d'avoir vu l'enfant devenu lumineux pour avoir été électrisé. Pourquoi l'exemple de cet Anglois & de ce François, qui se sont avec tant de bonne foi & si utilement accordés dans une même recherche, ne pourroit-il pas être suivi en grand par l'Angleterre & par la France ? Pourquoi s'élève-t-il entre les deux Nations des jalousies, qui n'ont d'autre effet que d'arrêter, ou au moins de retarder le progrès des Sciences ?

(a) Voyez les Hist. de 1733, p. 43 de 1734, p. 1, & de 1737, p. 1.

La réputation de M. du Fay ſur l'art de bien faire les expériences de Phyſique, lui attira un honneur particulier. Le Roi voulut qu'on travaillât à un Réglement, par lequel toutes ſortes de teintures, tant en laine qu'en ſoie, ſeroient ſoumiſes à certaines épreuves, qui feroient juger de leur bonté, avant qu'on les reçût dans le Commerce. Le Conſeil crut ne pouvoir mieux faire que de nommer M. du Fay pour examiner par des opérations chymiques, & déterminer quelles devoient être ces épreuves. L'Arrêt du Conſeil eſt du 12 Février 1731. De-là eſt venu un Mémoire que M. du Fay donna en 1737 (*a*) ſur le mêlange de quelques couleurs dans la teinture. Toutes les expériences dont il avoit beſoin ſont faites, & on les a trouvées miſes en un corps auquel il manque peu de choſe pour ſa perfection.

Nous avons fait dans l'Eloge de feu M. Fagon, en 1718 (*b*), une petite hiſtoire du Jardin Royal des Plantes. *Comme la Surintendance en étoit attachée à la place de premier Médecin*, avons-nous dit en ce temps-là, *& que ce qui dépend d'un ſeul homme dépend auſſi de ſes goûts, & a*

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1737.
(*b*) Page 94 & ſuiv.

une deſtinée ſort changeante ; un premier Médecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé ce Jardin, & heureuſement l'avoit aſſez négligé pour le laiſſer tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le ſouffrir. Il étoit arrivé préciſément la même choſe une ſeconde fois, & par la même raiſon, en 1732, à la mort d'un autre premier Médecin. Ce n'eſt pas que d'excellens Profeſſeurs en Botanique, que MM. de Juſſieu n'euſſent toujours fait leurs Leçons avec la même aſſiduité, & d'autant plus de zèle, que leur Science, qui n'étoit plus ſoutenue que par eux, en avoit plus de beſoin : mais enfin toutes les influences favorables qui ne pouvoient venir que d'en-haut, manquoient abſolument, & tout s'en reſſentoit ; les plantes étrangères s'amaigriſſoient dans des ſerres mal entretenues & qu'on laiſſoit tomber : quand ces plantes avoient péri, c'étoit pour toujours ; on ne les renouvelloit point, on ne réparoit pas même les brèches des murs de clôture ; de grands terreins demeuroient en friche.

Tel étoit l'état du Jardin en 1732. La Surintendance, encore vacante par la mort du premier Médecin, fut ſupprimée, & le premier Médecin déchargé d'une fonction qu'effectivement il ne pouvoit guère

exercer comme il l'eût fallu, à moins que d'avoir pour les plantes une paſſion auſſi vive que M. Fagon. La direction du Jardin fut jugée digne d'une attention particulière & continue, & le Roi la donna ſous le nom d'Intendance à M. du Fay. Elle ſe trouva auſſi-bien que l'Académie des Sciences dans le département de la Cour & de Paris, qui eſt à M. le Comte de Maurepas ; & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer en quelque ſorte avec elle.

M. du Fay n'étoit pas Botaniſte comme MM. de Juſſieu, mais il le devint bientôt avec eux autant qu'il étoit néceſſaire. Ils gémiſſoient ſur les ruines de ce Jardin qu'ils habitoient, & ne deſiroient pas moins ardemment que lui de les voir relevées. Ils le mirent au fait de tout, ne ſe réſervèrent rien de leurs connoiſſances les plus particulières, lui donnèrent les conſeils qu'ils auroient pris pour eux-mêmes, & cette bonne intelligence qui ſubſiſta toujours entr'eux, ne leur fut pas moins glorieuſe qu'utile aux ſuccès. L'Angleterre & la Hollande ont chacune un Jardin des Plantes. M. du Fay fit ces deux voyages, & celui d'Angleterre avec M. de Juſſieu le cadet, pour voir des exem-

ples, & prendre des idées dont il profiteroit, & ſur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de plantes. D'abord ce commerce étoit à notre déſavantage; nous étions dans la néceſſité humiliante ou d'acheter, ou de recevoir des préſens : mais on en vint dans la ſuite à faire des échanges avec égalité, & même enfin avec ſupériorité. Une choſe qui y contribua beaucoup, ce fut une autre correſpondance établie avec des Médecins ou des Chirurgiens, qui, ayant été inſtruits dans le Jardin par MM. de Juſſieu, alloient de-là ſe répandre dans nos Colonies.

A meſure que le nombre des plantes augmentoit par la bonne adminiſtration, on conſtruiſoit de nouvelles ſerres pour les loger; & à la fin ce nombre étant augmenté de ſix ou ſept mille eſpèces, il fallut juſqu'à une cinquème ſerre. Elles ſont conſtruites de façon à pouvoir repréſenter différens climats, puiſqu'on veut y faire oublier aux différentes plantes leurs climats naturels; les degrés de chaleur y ſont conduits par nuances depuis le plus fort juſqu'au tempéré, & tous les raffinemens que la Phyſique moderne a pu enſeigner à cet égard, ont été mis en pratique. De plus, M. du Fay avoit beau-

coup de goût pour les choſes de pur agrément, & il a donné à ces petits édifices toute l'élégance que le ſérieux de leur deſtination pouvoit permettre.

A la fin il étoit parvenu à faire avouer unanimement aux Etrangers que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe; & ſi l'on fait réflexion que le prodigieux changement qui y eſt arrivé s'eſt fait en ſept ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entrepriſe doit avoir été menée avec une extrême vivacité. Auſſi étoit-ce là un des grands talens de M. du Fay. L'activité, toute oppoſée qu'elle eſt au génie qui fait aimer les Sciences & le cabinet, il l'avoit tranſportée de la guerre à l'Académie.

Mais toute l'activité poſſible ne lui auroit pas ſuffi pour exécuter, en ſi peu de temps, tous ſes deſſeins ſur le Jardin, en n'y employant que les fonds deſtinés naturellement à cet établiſſement; il falloit obtenir, & obtenir ſouvent, des graces extraordinaires de la Cour. Heureuſement il étoit fort connu des Miniſtres; il avoit beaucoup d'accès chez eux, & une eſpèce de liberté & de familiarité à laquelle un homme de guerre ou un homme du monde parviendra plus aiſément qu'un ſimple Académicien. De plus, il ſavoit ſe con-

duire avec les Miniſtres, préparer de loin ſes demandes, ne les faire qu'à propos, & lorſqu'elles étoient preſque déja faites, eſſuyer de bonne grace les premiers refus, toujours à-peu-près infaillibles, ne revenir à la charge que dans des momens bien ſereins, bien exempts de nuages; enfin, il avoit le don de leur plaire, & c'eſt déja une grande avance pour perſuader: mais ils ſavoient auſſi qu'ils n'avoient rien à craindre de tout ſon art, qui ne tendoit qu'à des fins utiles au Public, & glorieuſes pour eux-mêmes.

Il étoit quelquefois obligé d'aller au-delà des ſommes qu'on lui avoit accordées, & il n'héſitoit pas à s'engager dans des avances aſſez conſidérables. Sa confiance n'a pas été trompée par ceux qu'elle regardoit, mais elle pouvoit l'être par des événemens imprévus. Il riſquoit, mais pour ce Jardin qui lui étoit ſi cher.

Devons nous eſpérer qu'on nous croie, ſi nous ajoutons que tout occupé qu'il étoit & de l'Académie & du Jardin, il l'étoit encore dans le même temps d'une affaire de nature toute différente, très-longue, très-embarraſſée, très-difficile à ſuivre, dont la ſeule idée auroit fait horreur à un homme de Lettres, & qui auroit été du moins un grand fardeau pour

l'homme le plus exercé, le plus rompu aux manœuvres du Palais & de la Finance tout enſemble ? M. Landais, Tréſorier général de l'Artillerie, mourut en 1729, laiſſant une ſucceſſion modique pour un Tréſorier, & qui étoit d'ailleurs un chaos de comptes à rendre, une hydre de diſcuſſions renaiſſantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la mère de M. du Fay, & trois ſœurs qu'elle avoit; & il fut lui ſeul chargé de quatre procurations, ſeul à débrouiller le chaos & à combattre l'hydre. Malgré toute ſon activité naturelle, qui lui fut alors plus néceſſaire que jamais, il ne put voir une fin qu'au bout de dix années, les dernières de ſa vie, & on aſſure que ſans lui les quatre héritières n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il eſt vrai que la réputation d'honneur & de probité que ſon oncle avoit laiſſée, & celle qu'il avoit acquiſe lui-même, durent lui ſervir dans des occaſions où il s'agiſſoit de fidélité & de bonne foi; mais cela ne va pas à une épargne conſidérable des ſoins ni du temps. Cette grande affaire ne ſouffrit point de ſon attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne ſouffrirent d'une ſi violente diſtraction. Il concilioit tout,

& multiplioit le temps par l'induſtrie ſingulière avec laquelle il ſavoit le diſtribuer. Les grands plaiſirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heures.

Comme on ſavoit que l'on ne pouvoit trop occuper M. du Fay, on l'avoit admis depuis environ deux ans aux Aſſemblées de la grande Police, compoſées des premiers Magiſtrats de Paris, qu'on tient toutes les ſemaines chez M. le Premier Préſident. Là il étoit conſulté ſur pluſieurs choſes qui intéreſſoient le Public, & pouvoient ſe trouver compriſes dans la variété de ſes connoiſſances. Il étoit preſque le ſeul qui, quoiqu'étranger à ces reſpectables Aſſemblées, y fût ordinairement appelé.

Son dernier travail pour l'Académie, qui, quoiqu'il ne ſoit pas entiérement fini, eſt en état d'être annoncé ici, & peut être publié, a été ſur le cryſtal de roche & celui d'Iſlande. Ces cryſtaux, ainſi que pluſieurs autres pierres tranſparentes, ont une double réfraction qui a été reconnue de MM. Bartholin, Huguens & Newton, & dont ils ont tâché de trouver la meſure & d'expliquer la cauſe. Mais ni leurs meſures ne ſont exactes, ni leurs explications exemptes

de grandes difficultés. Il étoit arrivé par un grand nombre d'expériences à une mesure juste, & à des faits généraux, qui du moins pouvoient tenir lieu de principes, en attendant la première cause physique encore plus générale.

Il avoit découvert, par exemple, que toutes les pierres transparentes dont les angles sont droits, n'ont qu'une seule réfraction ; & que toutes celles dont les angles ne sont pas droits, en ont une double, dont la mesure dépend de l'inclinaison de leurs angles.

Il tomba malade au mois de Juillet dernier, & dès qu'on s'apperçut que c'étoit la petite vérole, il ne voulut point attendre qu'on vînt avec des tours préparés lui parler de la mort sans en prononcer le nom ; il s'y condamna lui-même pour plus de sûreté, & demanda courageusement ses Sacremens, qu'il reçut avec une entière connoissance.

Il fit son testament, dont c'étoit presque une partie qu'une lettre qu'il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui succéder dans l'Intendance du Jardin Royal. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il souhaitoit que cette place fût toujours unie ; & le

choix de M. de Buffon qu'il propoſoit étoit ſi bon, que le Roi n'en a pas voulu faire d'autre.

Il mourut le 16 Juillet après ſix ou ſept jours de maladie.

Par ſon teſtament il donne au Jardin Royal une collection de pierres précieuſes, qui fera partie d'un grand Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, dont il étoit preſque le premier auteur, tant il lui avoit procuré par ſes ſoins d'augmentations & d'embelliſſemens. Il obtint même que le Roi y fît tranſporter ſes coquilles.

L'exécuteur teſtamentaire, choiſi par M. du Fay, eſt M. Hellot, Chymiſte de cette Académie. Toujours le Jardin Royal, toujours l'Académie, autant qu'il étoit poſſible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ſon teſtament, c'eſt d'avoir fait Madame ſa mère ſa légataire univerſelle. Jamais ſa tendreſſe pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point diſcuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages; ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, & l'autre en étoit ſincèrement perſuadé. Quoique ce fils ſi occupé eût beſoin de divertiſſement, quoiqu'il les aimât, quoique le monde où il étoit fort répandu lui en offrît de toutes

les

les eſpèces, il ne manquoit preſque jamais de finir ſes journées par aller tenir compagnie à ſa mère avec le petit nombre de perſonnes qu'elle s'étoit choiſies. Il eſt vrai, car il ne faut rien outrer, que les gens naturellement doux & gais, comme il étoit, n'ont pas beſoin de plaiſirs ſi vifs. Mais ne court-on pas ſouvent à ces plaiſirs-là ſans en avoir beſoin, & par la même raiſon que d'autres y courent ? La raiſon du devoir & de l'amitié, plus puiſſante ſur lui, le retenoit.

Il étoit extrêmement connu, & perſonne ne l'a connu qui ne l'ait regretté. Je n'ai point vu d'éloge funèbre fait par le Public, plus net, plus exempt de reſtrictions & de modifications que le ſien.

Auſſi les qualités qui plaiſoient en lui, étoient préciſément celles qui plaiſent le plus généralement : des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie de ſervir & d'obliger ; & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de ſavoir, d'aucune malignité ni déclarée ni enveloppée. On ne pouvoit pas regarder ſon extrême activité comme l'inquiétude d'un homme qui ne cherchoit qu'à ſe fuir lui-même par les mouvemens qu'il ſe donnoit au-dehors : on en voyoit trop les

principes honorables pour lui, & les effets ſouvent avantageux aux autres.

L'Académie a été plus touché de ſa mort que le reſte du Public. Quoiqu'occupée des Sciences les plus élevées au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, elle ne laiſſe pas d'avoir des beſoins & des intérêts, pour ainſi dire, temporels, qui l'obligent à négocier avec des hommes; & ſi elle n'y employoit que des Agens qui ne ſuſſent que la langue qu'elle parle, elle ne ſeroit pas ſi bien ſervie par eux, que par d'autres qui parleroient & ſa langue & celle du monde. M. du Fay étoit une eſpèce d'amphibie propre à vivre dans l'un & l'autre élément, & à les faire communiquer enſemble. Jamais il n'a manqué l'occaſion de parler ou d'agir pour l'Académie; & comme il étoit partout, elle étoit sûre d'avoir par-tout un Agent habile & zélé, ſans même qu'il eût été chargé de rien. Mais ce qu'elle ſent le plus, c'eſt d'avoir perdu un Sujet déja diſtingué par ſes talens, deſtiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de ſa courſe.

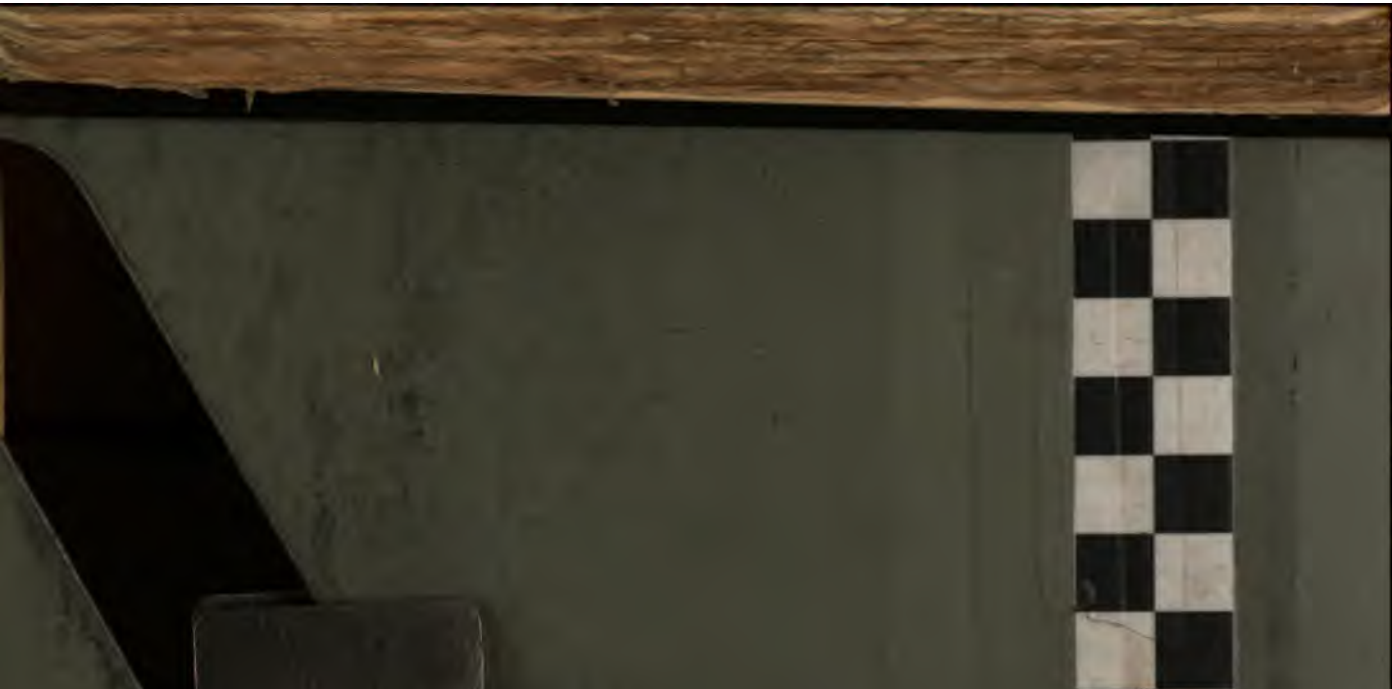
Fin du ſixième Volume.

TABLE
DES ÉLOGES
Contenus dans ce Volume.

ELOGE de M. de la Hire, page 1
— de M. de la Faye, 23
— de M. Fagon, 29
— de M. l'Abbé de Louvois, 41
— de M. de Montmort, 47
— de M. Rolle, 64
— de M. Renau, 75
— de M. le Marquis de Dangeau, 106
— de M. l'Abbé des Billettes, 117
— de M. d'Argenſon, 122
— de M. Couplet, 137
— de M. Mery, 144
— de M. Varignon, 156
— du Czar Pierre Ier, 174
— de M. Littre, 213
— de M. Hartſoeker, 225
— de M. Deliſle, 253
— de M. de Maleʒieu, 271
— de M. Newton, 281

Eloge du Père Reyneau, 317
— *de M. le Maréchal de Tallard*, 324
— *du P. Sebaſtien Truchet, Carme*, 330
— *de M. Bianchini*, 345
— *de M. Maraldi*, 368
— *de M. de Valincourt*, 376
— *de M. du Verney*, 385
— *de M. le Comte Marſigli*, 399
— *de M. Geoffroy*, 418
— *de M. Ruyſch*, 429
— *de M. le Préſident de Maiſons*, 444
— *de M. Chirac*, 448
— *de M. le Chevalier de Louville*, 466
— *de M. de Lagny*, 477
— *de M. de Reſſons*, 490
— *de M. Saurin*, 496
— *de M. Boerhaave*, 515
— *de M. Manfredi*, 535
— *de M. du Fay*, 560

Fin de la Table.

E.J.

1363